આશા ૨૫

બાઇ નડીંગ

00085607

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-1.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016

VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE.

Literary Society of Bombay
Literary Society of Bombay

VOYAGE AUTOUR DU MONDE,

PAR LA FRÉGATE DU ROI *LA BOUDEUSE*, ET *LA FLÛTE L'ÉTOILE*;

EN 1766, 1767, 1768 & 1769.

85607

A PARIS,

Chez SAILLANT & NYON, Libraires, rue S. Jean-de-Beauvais.

De l'Imprimerie de LE BRETON, premier Imprimeur ordinaire du ROI.

M. DCC. LXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

00085607

AU ROI.

SIRE,

LE Voyage dont je vais rendre compte, est le premier de cette espece entrepris par les François & exécuté par les Vaisseaux de VOTRE MAJESTÉ. Le monde entier lui devoit déjà la connoissance de la figure de la terre. Ceux de vos Sujets à qui cette

importante découverte étoit confiée, choisis entre les plus illustres Savans François, avoient déterminé les dimensions du globe.

L'Amérique, il est vrai, découverte & conquise, la route par mer frayée aux Indes & aux Moluques, sont des prodiges de courage & de succès qui appartiennent sans contestation aux Espagnols & aux Portugais. L'intrépide Magellan, sous les auspices d'un Roi qui se connoissoit en hommes, échappa au malheur si ordinaire à ses pareils, de passer pour un visionnaire; il ouvrit la barriere, franchit les pas difficiles &, malgré le sort qui le priva du plaisir de ramener son vaisseau à Séville d'où il étoit parti, rien ne put lui dérober la gloire d'avoir le premier fait le tour du globe. Encouragés par son exemple, des Navigateurs Anglois & Hollandois trouverent de nouvelles terres & enrichirent l'Europe en l'éclairant.

Mais cette espece de primauté & d'aînesse en matiere de découvertes, n'empêche pas les Navigateurs François de revendiquer avec justice une partie de la gloire attachée à ces brillantes, mais pé-

nibles entreprises. Plusieurs régions de l'Amérique ont été trouvées par des Sujets courageux des Rois vos Ancêtres ; & Gonneville, né à Dieppe, a le premier abordé aux terres australes. Différentes causes tant intérieures qu'extérieures ont paru depuis suspendre à cet égard le goût & l'activité de la nation.

VOTRE MAJESTÉ a voulu profiter du loisir de la paix pour procurer à la Géographie des connoissances utiles à l'humanité. Sous vos auspices, SIRE, nous sommes entrés dans la carriere ; des épreuves de tout genre nous attendoient à chaque pas, la patience & le zele ne nous ont pas manqué. C'est l'Histoire de nos efforts que j'ose présenter à VOTRE MAJESTÉ ; votre approbation en fera le succès.

Je suis avec le plus profond respect,

DE VOTRE MAJESTÉ,

SIRE,

Le très-humble & très-soumis serviteur & sujet, DE BOUGAINVILLE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

J'AI pensé qu'il seroit à-propos de présenter à la tête de ce récit, l'énumération de tous les voyages exécutés autour du Monde, & des différentes découvertes faites jusqu'à ce jour dans la mer du Sud ou Pacifique.

Premier Voyage autour du Monde.

Ce fut en 1519 que Ferdinand Magellan, Portugais, commandant cinq vaisseaux Espagnols, partit de Séville, trouva le détroit qui porte son nom, par lequel il entra dans la mer Pacifique, où il découvrit deux petites îles désertes dans le Sud de la ligne, ensuite les *îles Larrones*, & enfin les *Philippines*. Son vaisseau, nommé *la Victoire*, revenu en Espagne, seul des cinq, par le cap de Bonne Espérance, fut hissé à terre à Séville, comme un monument de cette expédition, la plus hardie peut-être que les hommes eussent encore faite. Ainsi fut démontrée physiquement, pour la premiere fois, la sphéricité & l'étendue de la circonférence de la terre.

Second Voyage.

Drack, Anglois, partit de Plymouth avec cinq vaisseaux, le 15 Septembre 1577, y rentra avec un seul le 3 Novembre 1580. Il fit, le

ſecond, le tour du globe. La Reine Eliſabeth vint manger à ſon bord, & ſon vaiſſeau, nommé *le Pélican*, fut ſoigneuſement conſervé à Deptfort dans un baſſin avec une inſcription honorable ſur le grand mât. Les découvertes attribuées à Drack ſont fort incertaines. On marque ſur les Cartes dans la mer du Sud une côte ſous le cercle Polaire, plus quelques îles au Nord de la ligne, plus auſſi au Nord la *nouvelle Albion.*

Troiſieme Voyage.

Le Chevalier Thomas Candihs, Anglois, partit de Plymouth le 21 Juillet 1586, avec trois vaiſſeaux, y rentra avec deux le 9 Septembre 1588. Ce voyage, le troiſieme fait autour du monde, ne produiſit aucune découverte.

Quatrieme Voyage.

Olivier de Nord, Hollandois, ſortit de Rotterdam le 2 Juillet 1598, avec quatre vaiſſeaux, paſſa le détroit de Magellan, cingla le long des côtes occidentales de l'Amérique, d'où il ſe rendit aux Larrones, aux Philippines, aux Moluques, au cap de Bonne-Eſpérance, & rentra à Rotterdam avec un ſeul vaiſſeau, le 26 Août 1601. Il n'a fait aucune découverte dans la mer du Sud.

Cinquieme Voyage.

Georges Spilberg, Hollandois, fit voile de Zélande le 8 Août 1614, avec ſix navires, per-

dit deux vaiſſeaux avant que d'être rendu au détroit de Magellan, le traverſa, fit des courſes ſur les côtes du Pérou & du Mexique, d'où, ſans rien découvrir dans ſa route, il paſſa aux Larrones & aux Moluques. Deux de ſes vaiſſeaux rentrerent dans les ports de Hollande le 1^er^ Juillet 1617.

Preſque dans le même tems, Jacques Lemaire & Shouten immortaliſoient leur nom. Ils ſortent du Texel le 14 Juin 1615, avec les vaiſſeaux *la Concorde* & *le Horn*, découvrent le détroit qui porte le nom de Lemaire, entrent les premiers dans la mer du Sud en doublant le cap de Horn; y découvrent par quinze degrés quinze minutes de latitude Sud, & environ cent quarante-deux degrés de longitude occidentale de Paris, *l'île des Chiens*; par quinze degrés de latitude Sud à cent lieues dans l'Oueſt, *l'île ſans Fond*; par quatorze degrés quarante-ſix minutes Sud, & quinze lieues plus à l'Oueſt, *l'île de Water*; à vingt lieues de celle-là dans l'Oueſt, *l'île des Mouches*; par les ſeize degrés dix minutes Sud, & de cent ſoixante-treize à cent ſoixante-quinze degrés de longitude occidentale de Paris, deux îles, *celle des Cocos*, & *celle des Traîtres*; cinquante lieues plus Oueſt, *celle d'Eſpérance*, puis *l'île*

Sixieme Voyage.

de Horn, par quatorze degrés cinquante-ſix minutes de latitude Sud, environ cent ſoixante-dix-neuf degrés de longitude orientale de Paris. Enſuite, ils cinglent le long des côtes de la Nouvelle Guinée, paſſent entre ſon extrémité occidentale & Gilolo, & arrivent à Batavia en Octobre 1616. Georges Spilberg les y arrête, & on les envoie en Europe ſur des vaiſſeaux de la Compagnie : Lemaire meurt de maladie à Maurice; Shouten revoit ſa patrie. *La Concorde* & *le Horn* rentrerent après deux ans & dix jours.

Septieme Voyage. Jacques Lhermite, Hollandois, commandant une flotte de onze vaiſſeaux, partit en 1623 avec le projet de faire la conquête du Pérou; il entra dans la mer du Sud par le cap de Horn, & guerroya ſur les côtes Eſpagnoles, d'où il ſe rendit aux Larrones, ſans faire aucune découverte dans la mer du Sud, puis à Batavia. Il mourut en ſortant du détroit de la Sonde, & ſon vaiſſeau, preſque ſeul de ſa flotte, territ au Texel le 9 Juillet 1626.

Huitieme Voyage. En 1683, Cowley, Anglois, partit de la Virginie; il doubla le cap de Horn, fit diverſes courſes ſur les côtes Eſpagnoles, ſe rendit aux Larrones, & revint par le cap de Bonne Eſpé-

rance en Angleterre, où il arriva le 12 Octobre 1686. Ce navigateur n'a fait aucune découverte dans la mer du Sud; il prétend avoir découvert dans celle du Nord, par quarante-sept degrés de latitude australe, & à quatre-vingts lieues de la côte des Patagons, l'*île Pepis*. Je l'ai cherchée trois fois, & les Anglois deux, sans la trouver.

Wood Roger, Anglois, sortit de Bristol le 2 Août 1708, passa le cap de Horn, fit la guerre sur les côtes Espagnoles jusqu'en Californie, d'où par une route frayée déjà plusieurs fois, il passa aux Larrones, aux Moluques, à Batavia, & doublant le cap de Bonne Espérance, il territ aux Dunes le 1er Octobre 1711. Neuvieme Voyage.

Dix ans après, Rogewin, Hollandois, sortit du Texel avec trois vaisseaux; il entra dans la mer du Sud par le cap de Horn, y chercha *la terre de Davis* sans la trouver; découvrit dans le Sud du Tropique austral l'*île de Pâques*, dont la latitude est incertaine; puis, entre le quinzieme & le seizieme parallele austral, les *îles Pernicieuses*, où il perdit un de ses vaisseaux; puis à-peu-près dans la même latitude, les *îles Aurore*, *Vespres*, *le Labyrinthe* composé de six îles, & l'île de *la Récréation*, où il relâcha. Il découvrit ensuite sous le Dixieme Voyage.

douzieme parallele Sud trois îles, qu'il nomma *îles de Bauman*, & enfin sous le onzieme parallele austral, les *îles de Tienhoven* & *Groningue*; navigeant ensuite le long de la Nouvelle Guinée & des Terres des Papous, il vint aborder à Batavia, où ses vaisseaux furent confisqués. L'Amiral Roggewin repassa en Hollande de sa personne sur les vaisseaux de la Compagnie, & arriva au Texel le 11 Juillet 1723, six cents quatre-vingts-jours après son départ du même lieu.

Onzieme Voyage.

Le goût des grandes navigations paroissoit entiérement éteint, lorsqu'en 1741 l'Amiral Anson fit autour du globe le voyage dont l'excellente relation est entre les mains de tout le monde, & qui n'a rien ajouté à la Géographie.

Douzieme Voyage.

Depuis ce voyage de l'Amiral Anson, il ne s'en est point fait de grand pendant plus de vingt années. L'esprit de découverte a semblé récemment se ranimer. Le Commodore Byron part des Dunes le 20 Juin 1764, traverse le détroit de Magellan, découvre quelques îles dans la mer du Sud, faisant sa route presque au Nord-Ouest, arrive à Batavia le 28 Novembre 1765, au Cap le 24 Février 1766, & le 9 Mai aux Dunes, six cents quatre-vingt-huit jours après son départ.

Deux mois après le retour du Commodore Byron, le Capitaine Wallas part d'Angleterre avec les vaisseaux *le Delfin* & *le Swallow*, il traverse le détroit de Magellan, est séparé du *Swallow*, que commandoit le Capitaine Carteret, au débouquement dans la mer du Sud; il y découvre une île environ par le dix-huitieme parallele à-peu-près en Août 1767; il remonte vers la ligne, passe entre les terres des Papous, arrive à Batavia en Janvier 1768, relâche au cap de Bonne-Espérance, & enfin rentre en Angleterre au mois de Mai de la même année.

Treizieme Voyage.

Son compagnon Carteret, après avoir essuyé beaucoup de miseres dans la mer du Sud, arrive à Macassar au mois de Mars 1768, avec perte de presque tout son équipage, à *Batavia* le 15 Septembre, au cap de Bonne-Espérance à la fin de Décembre. On verra que je l'ai rencontré à la mer le 18 Février 1769, environ par les onze degrés de latitude septentrionale. Il n'est arrivé en Angleterre qu'au mois de Juin.

On voit que de ces treize voyages (1) autour du Monde, aucun n'appartient à la nation Fran-

(1) Dom Pernetty, dans sa *Dissertation sur l'Amérique*, parle d'un Voyage autour du Monde, fait en 1719 par le Capitaine Shelwosk; je n'ai aucune connoissance de ce voyage.

çoiſe, & que ſix ſeulement ont été faits avec l'eſprit de découverte ; ſçavoir, ceux de Magellan, de Drack, de Lemaire, de Roggewin, de Byron & de Wallas ; les autres navigateurs, qui n'avoient pour objet que de s'enrichir par les courſes ſur les Eſpagnols, ont ſuivi des routes connues ſans étendre la connoiſſance du globe.

En 1714, un François, nommé *la Barbinais le Gentil*, étoit parti ſur un vaiſſeau particulier, pour aller faire la contrebande ſur les côtes du Chili & du Pérou. De-là il ſe rendit en Chine, où après avoir ſéjourné près d'un an dans divers comptoirs, il s'embarqua ſur un autre bâtiment que celui qui l'y avoit amené, & revint en Europe, ayant à la vérité fait de ſa perſonne le tour du Monde, mais ſans qu'on puiſſe dire que ce ſoit un voyage autour du Monde fait par la Nation Françoiſe.

Parlons maintenant de ceux qui partant, ſoit d'Europe, ſoit des côtes occidentales de l'Amérique méridionale, ſoit des Indes orientales, ont fait des découvertes dans la mer du Sud, ſans avoir fait le tour du Monde.

Il paroît que c'eſt un François, *Paulmier de Gonneville*, qui a fait les premieres en 1503 &

1504; on ignore où ſont ſituées les terres auxquelles il a abordé, & dont il a ramené un habitant, que le Gouvernement n'a point renvoyé dans ſa patrie, mais auquel Gonneville, ſe croyant alors perſonnellement engagé envers lui, a fait épouſer ſon héritiere.

Alfonſe de Salazar, Eſpagnol, découvrit en 1525 l'*île de Saint-Barthelemi* à quatorze degrés de latitude Nord, & environ cent cinquante-huit degrés de longitude à l'Eſt de Paris.

Alvar de Saavedra, parti d'un port du Mexique en 1526, découvrit entre le neuvieme & le onzieme parallele Nord, un amas d'îles qu'il nomma les *îles des Rois*, à-peu-près par la même longitude que l'île Saint-Barthelemi; il ſe rendit enſuite aux Philippines & aux Moluques; & en revenant au Mexique, il eut le premier connoiſſance des îles ou terres nommées *Nouvelle Guinée* & *Terre des Papous*. Il découvrit encore par douze degrés Nord, environ à quatre-vingts lieues dans l'Eſt des îles des Rois, une ſuite d'îles baſſes, nommées les *îles des Barbus*.

Diégo Hurtado & Fernand de Grijalva, partis du Mexique en 1433 pour reconnoître la mer du Sud, ne découvrirent qu'une île ſituée par

vingt degrés trente minutes, de latitude Nord, environ à cent degrés de longitude Oueſt de Paris. Ils la nommerent *île Saint-Thomas*.

Jean Gaëtan, appareillé du Mexique en 1542, fit auſſi ſa route au Nord de la ligne. Il y découvrit entre le vingtieme & le neuvieme parallele, à des longitudes différentes, pluſieurs îles; ſçavoir, *Rocca Partida*, les *îles du Corail*, celles *du Jardin*, *la Matelote*, l'*île d'Arézize*, & enfin il aborda à la Nouvelle Guinée, ou plutôt, ſuivant ſon rapport, à la *Nouvelle Bretagne*; mais Dampierre n'avoit pas encore découvert le paſſage qui porte ſon nom.

Le voyage ſuivant eſt plus fameux que tous les précédens.

Alvar de Mendoce & Mindana, partis du Pérou en 1567, découvrirent les îles célebres que leur richeſſe fit nommer *îles de Salomon*; mais, en ſuppoſant que les détails rapportés ſur la richeſſe de ces îles ne ſoient pas fabuleux, on ignore où elles ſont ſituées, & c'eſt vainement qu'on les a recherchées depuis. Il paroît ſeulement qu'elles ſont dans la partie auſtrale de la ligne entre le huitieme & le douzieme parallele. L'*île Iſabella* & *la terre de Guadalcanal*, dont les mêmes voya-

geurs font mention, ne sont pas mieux connues.

En 1595, Alvar de Mindana, compagnon de Mendoce dans le voyage précédent, repartit du Pérou avec quatre navires pour la recherche des îles de Salomon. Il avoit avec lui Fernand de Quiros, devenu depuis célebre par ses propres découvertes. Mindana découvrit entre le neuvieme & le onzieme parallele méridional, environ par cent huit degrés à l'Ouest de Paris, les *îles Saint-Pierre, Magdelaine, la Dominique* & *Christine*, qu'il nomma *les Marquises de Mendoce*, du nom de Dona Isabella de Mendoce, qui étoit du voyage ; environ vingt-quatre degrés plus à l'Ouest, il découvrit les *îles Saint-Bernard;* presque à deux cents lieues dans l'Ouest de celles-ci, l'*île Solitaire*, & enfin l'*île Sainte-Croix*, située à-peu-près par cent quarante degrés de longitude orientale de Paris. La flotte navigea de-là aux Larrones, & enfin aux Philippines, où n'arriva pas le Général Mindana : on n'a pas sçu ce qu'étoit devenu son navire.

Fernand de Quiros, compagnon de l'infortuné Mindana, avoit ramené au Pérou Dona Isabella. Il en repartit avec deux vaisseaux le 21 Décembre 1605, & prit sa route à-peu-près *dans*

l'Oueſt-Sud-Oueſt. Il découvrit d'abord une petite île vers le vingt-cinquieme degré de latitude Sud, environ par cent vingt-quatre degrés de longitude occidentale de Paris; puis entre dix-huit & dix-neuf degrés Sud, ſept ou huit autres îles baſſes & preſque noyées, qui portent ſon nom; & par le treizieme degré de latitude Sud, environ cent cinquante-ſept degrés à l'Oueſt de Paris, l'île qu'il nomma *de la belle Nation*. En recherchant enſuite l'*île Sainte-Croix* qu'il avoit vue dans ſon premier voyage, recherche qui fut vaine, il découvrit par treize degrés de latitude Sud, & à-peu-près cent ſoixante-ſeize degrés de longitude orientale de Paris, l'*île de Taumaco*, puis à environ cent lieues à l'Oueſt de cette île, par quinze degrés de latitude Sud, une grande terre qu'il nomma la *terre auſtrale du Saint-Eſprit*, terre que les divers Géographes ont diverſement placée. Là, il finit de courir à l'Oueſt, & reprit la route du Mexique, où il ſe rendit à la fin de l'année 1606, après avoir encore infructueuſement cherché l'île *Sainte-Croix*.

Abel Taſman, ſorti de Batavia le 14 Août 1642, découvrit par quarante-deux degrés de latitude auſtrale, & environ cent cinquante-cinq

degrés à l'Est de Paris, une terre qu'il nomma *Vandiemen*; il la quitta faisant route à Ouest, & environ à cent soixante degrés de notre longitude orientale, il découvrit la *Nouvelle Zélande* par quarante-deux degrés dix minutes Sud. Il en suivit la côte environ jusqu'au trente-quatre degré de latitude Sud, d'où il cingla au Nord-Est, & découvrit par vingt-deux degrés trente-cinq minutes, environ cent soixante-quatorze degrés à l'Est de Paris, les *îles Pylstaart*, *Amsterdam* & *Roterdam*. Il ne poussa pas ses recherches plus loin, & revint à Batavia en passant entre la Nouvelle Guinée & Gilolo.

On a donné le nom général de *Nouvelle Hollande* à une vaste suite, soit de terres, soit d'îles, qui s'étend depuis le sixieme jusqu'au trente-quatrieme degré de latitude australe, entre le cent cinquieme & le cent quarantieme degré de longitude orientale du méridien de Paris. Il étoit juste de la nommer ainsi, puisque ce sont presque tous navigateurs Hollandois qui ont reconnu les différentes parties de cette contrée. La premiere terre découverte en ces parages, fut la terre de *Concorde*, autrement appellée d'*Endracht*, du nom de celui qui l'a trouvée en 1616, par le vingt-quatre & vingt-cinquieme degré de

latitude Sud. En 1618, une autre partie de cette terre, ſituée à-peu-près ſous le quinzieme parallele, fut découverte par *Zéachen*, qui lui donna le nom d'*Arnhem* & de *Diemen*; & ce pays n'eſt pas le même que celui nommé depuis *Diemen* par Taſman. En 1619, Jean d'*Edels* donna ſon nom à une portion méridionale de la Nouvelle Hollande. Une autre portion, ſituée entre le trentieme & le trente-troiſieme parallèle, reçut celui de *Leuwin*. Pierre *de Nuitz* en 1627, impoſa le ſien à une côté qui paroît faire la ſuite de celle de Leuwin dans l'Oueſt. Guillaume *de Witt* appella de ſon nom une partie de la côte occidentale, voiſine du tropique du Capricorne, quoiqu'elle dût porter celui du Capitaine *Viane*, Hollandois, qui en 1628, avoit payé l'honneur de cette découverte par la perte de ſon navire & de toutes ſes richeſſes.

Dans la même année 1628, entre le dixieme & le vingtieme parallele, le grand golfe de la *Carpentarie* fut découvert par Pierre *Carpenter*, Hollandois, & cette nation a ſouvent depuis fait reconnoître toute cette côte.

Dampierre, Anglois, partant de la grande *Timor*, avoit fait en 1687 un premier voyage ſur les côtes de la Nouvelle Hollande, & étoit

abordé entre la terre d'*Arnhem* & celle de *Diemen* ; cette courſe, fort courte, n'avoit produit aucune découverte. En 1699, il partit d'Angleterre avec l'intention expreſſe de reconnoître toute cette région ſur laquelle les Hollandois ne publioient point les lumieres qu'ils poſſédoient. Il en parcourut la côte occidentale depuis le vint-huitieme juſqu'au quinzieme parallele. Il eut la vûe de la terre de Concorde, de celle de Witt, & conjectura qu'il pouvoit exiſter un paſſage au Sud de la Carpentarie. Il retourna enſuite à Timor, d'où il revint viſiter les îles des Papous, longea la Nouvelle Guinée, découvrit le paſſage qui porte ſon nom, appella *Nouvelle Bretagne* la grande île qui forme ce détroit à l'Eſt, & reprit ſa courſe pour *Timor* le long de la Nouvelle Guinée. C'eſt ce même Dampierre qui, depuis 1683 juſqu'en 1691, tantôt Flibuſtier, tantôt Commerçant, avoit fait le tour du Monde en changeant de navires.

Tel eſt l'expoſé ſuccint des divers voyages autour du globe, & des découvertes différentes faites dans le vaſte Océan Pacifique, juſqu'au tems de notre départ de France. Avant que de commencer le récit de l'expédition qui m'a *été*

confiée, qu'il me ſoit permis de prévenir qu'on ne doit pas en regarder la relation comme un ouvrage d'amuſement : c'eſt ſur-tout pour les Marins qu'elle eſt faite. D'ailleurs cette longue navigation autour du globe, n'offre pas la reſſource des voyages de mer faits en tems de guerre, leſquels fourniſſent des ſcènes intéreſſantes pour les gens du monde. Encore ſi l'habitude d'écrire avoit pû m'apprendre à ſauver par la forme une partie de la ſéchereſſe du fonds! Mais, quoiqu'initié aux Sciences dès ma plus tendre jeuneſſe, où les leçons, que daigna me donner M. d'Alembert, me mirent dans le cas de préſenter à l'indulgence du Public un Ouvrage ſur la Géométrie, je ſuis maintenant bien loin du ſanctuaire des Sciences & des Lettres ; mes idées & mon ſtyle n'ont que trop pris l'empreinte de la vie errante & ſauvage que je mene depuis douze ans. Ce n'eſt ni dans les forêts du Canada, ni ſur le ſein des mers, que l'on ſe forme à l'art d'écrire, & j'ai perdu un frere dont la plume aimée du Public, eût aidé à la mienne.

Au reſte, je ne cite ni ne contredis perſonne ; je prétends encore moins établir ou combattre aucune hypothèſe. Quand même les différences

très-

très-ſenſibles, que j'ai remarquées dans les diverſes contrées où j'ai abordé, ne m'auroient pas empêché de me livrer à cet eſprit de ſyſtême, ſi commun aujourd'hui, & cependant ſi peu compatible avec la vraie Philoſophie, comment aurois-je pû eſpérer que ma chimere, quelque vraiſemblance que je ſçuſſe lui donner, pût jamais faire fortune ? Je ſuis voyageur & marin ; c'eſt-à-dire, un menteur, & un imbécille aux yeux de cette claſſe d'écrivains pareſſeux & ſuperbes qui, dans les ombres de leur cabinet, philoſophent à perte de vûe ſur le Monde & ſes habitans, & ſoumettent impérieuſement la nature à leurs imaginations. Procédé bien ſingulier, bien inconcevable de la part de gens qui, n'ayant rien obſervé par eux-mêmes, n'écrivent, ne dogmatiſent que d'après des obſervations empruntées de ces mêmes voyageurs auxquels ils refuſent la faculté de voir & de penſer.

Je finirai ce diſcours en rendant juſtice au courage, au zèle, à la patience invincible des Officiers (1) & équipages de mes deux vaiſſeaux. Il

(1) L'Etat Major de la frégate *la Boudeuſe*, étoit compoſé de MM. de Bougainville, Capitaine de Vaiſſeau ; Duclos Guyot, Capitaine de Brûlot ; Chevalier de Bournand, Chevalier d'Oraiſon, Chevalier du Bouchage, Enſeignes de Vaiſſeau ; Cheva-

n'a pas été néceſſaire de les animer par un traitement extraordinaire, tel que celui que les Anglois ont cru devoir faire aux équipages de M. Byron. Leur conſtance a été à l'épreuve des poſitions les plus critiques, & leur bonne volonté ne s'eſt pas un inſtant rallentie. C'eſt que la Nation Françoiſe eſt capable de vaincre les plus grandes difficultés, & que rien n'eſt impoſſible à ſes efforts, toutes les fois qu'elle voudra ſe croire elle-même l'égale, au-moins, de telle nation que ce ſoit au monde.

lier de Suzannet, Chevalier de Kué, Gardes de la Marine, faiſant fonctions d'Officiers ; le Corre, Officier Marchand; Saint-Germain, Ecrivain ; la Veze, Aumônier ; la Porte, Chirurgien Major.

L'Etat Major de la flûte *l'Etoile*, étoit composé de MM. Cheſnard de la Giraudais, Capitaine de Brûlot; Caro, Lieutenant des Vaiſſeaux de la Compagnie des Indes; Donat, Landais, Fontaine & Lavary-le-Roi, Officiers Marchands; Michaud, Ecrivain; Vivès, Chirurgien Major.

Il y avoit de plus, MM. de Commerçon, Médecin; Verron, Aſtronome, & de Romainville, Ingénieur.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

PREMIERE PARTIE,

Contenant depuis le départ de France, jusqu'à la sortie du détroit de Magellan.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de la Boudeuse *de Nantes ; relâche à Brest ; route de Brest à Monte-video ; jonction avec les frégates Espagnoles pour la remise des îles Malouines.*

Objet du Voyage.

1766. Novembre.

DANS le mois de Février 1764, la France avoit commencé un établissement aux îles Malouines. L'Espagne revendiqua ces îles, comme étant une dépendance du continent de l'Amérique méridionale ; & son droit ayant été reconnu par le Roi, je reçus ordre d'aller remettre notre établisse-

ment aux Eſpagnols, & de me rendre enſuite aux Indes orientales, en traverſant la mer du Sud entre les tropiques. On me donna pour cette expédition le commandement de la frégate la *Boudeuſe*, de vingt-ſix canons de douze, & je devois être joint aux îles Malouines par la flûte *l'Etoile*, deſtinée à m'apporter les vivres néceſſaires à notre longue navigation, & à me ſuivre pendant le reſte de la campagne. Le retard, que diverſes circonſtances ont mis à la jonction de cette flûte avec moi, a allongé ma campagne de près de huit mois.

Dans les premiers jours du mois de Novembre 1766, je me rendis à Nantes où *la Boudeuſe* venoit d'être contruite, & où M. Duclos Guyot, Capitaine de Brûlot, mon ſecond, en faiſoit l'armement. Le 5 de ce mois, nous deſcendîmes de Painbeuf à Mindin pour achever de l'armer; & le 15, nous fîmes voile de cette rade, pour nous rendre à la riviere de la Plata. Je devois y trouver les deux frégates Eſpagnoles *la Eſmeralda* & *la Liebre*, ſorties du Ferrol le 17 Octobre, & dont le Commandant étoit chargé de recevoir les îles Malouines au nom de Sa Majeſté Catholique.

Départ de Nantes.

Coup de vent.

Le 17 au matin, nous eſſuyâmes un coup de vent violent de la partie du Oueſt-Sud-Oueſt au Nord-Oueſt; il renforça dans la nuit, que nous paſſâmes à ſec de voiles & les baſſes vergues amenées, le point de deſſous de la miſaine, ſous laquelle nous capeyions auparavant, ayant été emporté. Le 18, à quatre heures du matin, notre petit mât de hune rompit à la moitié environ de ſa hauteur: le grand mât de hune réſiſta juſqu'à huit heures, qu'il rompit dans le chouquet du grand mât, dont il fit conſentir le ton. Ce dernier événement nous mettoit dans l'impoſſibilité de

continuer notre route, & je pris le parti de relâcher à Brest, où nous entrâmes le 21 Novembre. Relâche à Brest.

Ce coup de vent, & le dégréement qu'il avoit occasionné, me mirent dans le cas de faire les remarques suivantes sur l'état & les qualités de la frégate que je commandois.

1°. Son énorme rentrée laissant trop peu d'ouverture à l'angle que font les haubans avec les mâts majeurs, ceux-ci n'étoient pas assez appuyés.

2°. Le défaut précédent devenoit d'une plus grande conséquence par la nature du lest, que la grande quantité des vivres dont nous étions pourvus, nous avoit contraints d'embarquer. Quarante tonneaux de lest, distribués des deux côtés de la carlingue à peu de distance de celle-ci, & douze canons de douze placés au pied de l'archipompe (nous n'en avions que quatorze montés sur le pont), formoient un poids considérable, lequel, très-abaissé au-dessous du centre de gravité, & presque réuni sur la carlingue, mettoit la mâture en danger, pour peu qu'il y eût de roulis.

Ces considérations me déterminerent à faire diminuer la hauteur excessive de nos mâts, & à changer notre artillerie de douze contre du canon de huit. Outre la diminution de près de vingt tonneaux de poids, tant à fond de cale que sur le pont, gagnée par ce changement d'artillerie, le peu de largeur de la frégate suffisoit pour le rendre nécessaire. Il s'en faut d'environ deux pieds qu'elle n'ait le bau des frégates faites pour porter du douze.

Malgré ces changemens qui me furent accordés, je ne pouvois me dissimuler que mon bâtiment n'étoit pas propre à naviguer dans les mers qui entourent le cap de

Horn. J'avois éprouvé dans le coup de vent, qu'il faisoit de l'eau par tous ses hauts, & je devois m'attendre au risque d'avoir une partie de mon biscuit pourrie par l'eau qui, pendant le mauvais tems, s'introduiroit infailliblement dans les soutes; inconvénient dont les suites seroient sans ressource dans le voyage que nous entreprenions. Je demandai donc qu'il me fût permis de renvoyer la Boudeuse des îles Malouines en France, sous les ordres du Chevalier Bournand, Lieutenant de vaisseau; & de continuer le voyage avec la seule flûte l'Etoile, dans le cas où les longues nuits de l'hiver m'interdiroient le passage du détroit de Magellan. J'obtins cette permission, & le 4 Décembre, notre mâture étant réparée, l'artillerie changée, la frégate entierement récalfatée dans ses hauts, je sortis du port & vins mouiller en rade, où nous passâmes la journée à embarquer les poudres & rider les haubans.

Décembre. Départ de Brest.

Le 5 à midi nous appareillâmes de la rade de Brest. Je fus obligé de couper mon cable, le vent d'Est très-frais & le jussant empêchant de virer à pic, & me faisant appréhender d'abattre trop près de la côte. Mon Etat major étoit composé de onze Officiers, trois volontaires, & l'équipage de deux cens trois matelots, Officiers mariniers, soldats, mousses & domestiques. M. le Prince de Nassau Sieghen avoit obtenu du Roi la permission de faire cette campagne. A quatre heures après midi, le milieu de l'île d'Ouessant me restoit au Nord-quart-Nord-Est du compas, & ce fut d'où je pris mon point de départ.

Pendant les premiers jours, nous eûmes assez constamment les vents d'Ouest-Nord-Ouest au Ouest-Sud-Ouest & Sud-Ouest, grand frais. Le 17 après midi, on eut con-

noiſſance *des Salvages*, le 18 *de l'île de Palme*, & le 19 *de l'île de Fer*. Ce qu'on nomme les Salvages, eſt une petite île d'environ une lieue d'étendue de l'Eſt à l'Oueſt; elle eſt baſſe au milieu, mais à chaque extrémité s'éleve un petit mondrain; une chaîne de roches, dont quelques-unes paroiſſent au-deſſus de l'eau, s'étendent du côté de l'Oueſt à deux lieues de l'île : il y a auſſi du côté de l'Eſt quelques briſans, mais qui ne s'en écartent pas beaucoup.

Deſcription des Salvages.

La vue de cet écueil nous avoit avertis d'une grande erreur dans notre route; mais je ne voulus l'apprécier qu'après avoir eu connoiſſance des îles Canaries, dont la poſition eſt exactement déterminée. La vue de l'île de Fer me donna avec certitude cette correction que j'attendois. Le 19 à midi j'obſervai la latitude, & en la faiſant cadrer avec le relevement de l'île de Fer, pris à cette même heure, je trouvai une différence de quatre degrés ſept minutes dont j'étois plus Eſt que mon eſtime. Cette erreur eſt fréquente dans la traverſée du cap Finiſtere aux Canaries, & je l'avois éprouvée en d'autres voyages : les courans, par le travers du détroit de Gibraltar, portant à l'Eſt avec rapidité.

Erreur dans l'eſtime de la route.

J'eus en même tems occaſion de remarquer que les Salvages ſont mal placés ſur la carte de M. Bellin. En effet, lorſque nous en eûmes connoiſſance le 17 après midi, la longitude que nous donnoit leur relevement, différoit de notre eſtime de trois degrés dix-ſept minutes à l'Eſt. Cependant cette même différence s'eſt trouvée, le 19, de quatre degrés ſept minutes, en corrigeant notre point ſur le relevement de l'île de Fer, dont la longitude eſt déterminée par des obſervations aſtronomiques. Il eſt

Poſition des Salvages rectifiée.

à remarquer que, pendant les deux jours écoulés entre la vue des Salvages & celle de l'île de Fer, nous avons navigué avec un vent étale, grand largue, & qu'ainsi il doit y avoir eu bien peu d'erreur dans l'estime de notre route. D'ailleurs, le 18, nous relevâmes l'île de Palme au Sud-Ouest quart d'Ouest corrigé, & selon M. Bellin, elle devoit nous rester au Sud-Ouest. J'ai pû conclure de ces deux observations que M. Bellin a placé l'île des Salvages trente-deux minutes environ plus à l'Ouest, qu'elle n'y est effectivement.

Je pris donc un nouveau point de départ le 19 Décembre à midi. Notre route n'eut depuis rien de particulier jusqu'à notre attérage à la riviere de la Plata; elle ne fournit d'observations qui puissent intéresser les navigateurs, que les suivantes.

1767. *Janvier.* Observations nautiques.

1°. Le 6 & le 7 Janvier 1767, étant entre un degré quarante minutes & 00 degré trente-huit minutes Nord, & par vingt-huit degrés de longitude, nous vîmes beaucoup d'oiseaux; ce qui me feroit croire à la vigie de *Penedo San-Pedro*, quoique M. Bellin ne la marque pas sur sa carte.

Passage de la ligne.

2°. Le 8 Janvier après-midi, nous passâmes la ligne entre les vingt-sept & vingt-huit degrés de longitude.

Remarque sur la variation.

3°. Depuis le deux Janvier, les observations de variation nous étoient refusées, & je l'avois estimée d'après la Carte de Williams Mountain & Jacob Obson. Le 11, au coucher du soleil, nous observâmes trois degrés dix-sept minutes de variation Nord-Ouest, & le 14 au matin j'observai encore dix minutes de variation Nord-Ouest avec un compas azimuthal, étant par dix degrés trente minutes ou quarante minutes de latitude australe, & environ par trente-

trente-trois degrés vingt minutes de longitude occidentale du méridien de Paris. Il est donc certain, si ma longitude estimée est exacte, & je l'ai vérifié telle à l'attérage, que la ligne où il n'y a pas de variation, s'est encore avancée vers l'Ouest depuis les observations de Mountain & d'Obson, & qu'il semble que le progrès de cette ligne vers l'Ouest est assez uniforme. En effet, sur le même parallele où William Mountain & Jacob d'Obson avoient trouvé douze à treize degrés de différence dans l'espace de quarante-quatre ans, j'en ai trouvé un peu plus de six degrés après un espace de vingt-deux ans. Cette progression mériteroit d'être constatée par une suite d'observations. La découverte de la loi que suivent ces changemens dans la déclinaison de l'aiguille aimantée, outre qu'elle fourniroit un moyen de conclure en mer les longitudes, nous conduiroit peut-être à celle des causes de cette variation, peut-être même à celle de la vertu magnétique.

4°. Au Nord & au Sud de la ligne, nous avons presque constamment observé des différences Nord assez grandes, quoiqu'il soit plus ordinaire de les y éprouver *Sud*. Nous eûmes lieu d'en soupçonner la cause, lorsque, le 18 Janvier après-midi, nous traversâmes un banc de frai de poissons, qui s'étendoit à perte de vûe du Sud-Ouest quart d'Ouest au Nord-Est quart d'Est, sur une ligne d'un blanc rougeâtre, large d'environ deux brasses. Sa rencontre nous avertissoit que depuis plusieurs jours, les courans portoient au Nord-Est quart d'Est; car tous les poissons déposent leurs œufs sur les côtes, d'où les courans les détachent & les entraînent dans leur lit en haute mer. En observant ces différences Nord, dont je viens de parler, je n'en avois point inféré qu'elles nécessitassent avec elles des différen-

Causes des différences qu'on éprouve dans la traversée au Brésil.

ces Ouest; aussi quand, le 29 Janvier au soir, on vit la terre, j'estimois à midi qu'elle me restoit à douze ou quinze lieues de distance, ce qui me fit naître la réflexion suivante.

Un grand nombre de navigateurs se sont plaints, depuis longtems, & se plaignent encore que les Cartes, sur-tout celles de M. Bellin, marquent les côtes du Brésil beaucoup trop à l'Est. Ils se fondent sur ce que, dans leurs différentes traversées, ils ont souvent apperçu ces côtes, lorsqu'ils croyoient en être encore à quatre-vingts ou cent lieues. Ils ajoutent qu'ils ont éprouvé plusieurs fois que dans ces parages, les courans les avoient portés dans le Sud-Ouest: & ils aiment mieux taxer d'erreur les observations astronomiques & les Cartes, que d'en croire susceptible l'estime de leur route.

Nous aurions pu, d'après un pareil raisonnement, conclure le contraire dans notre traversée à la riviere de la Plata, si un heureux hazard ne nous eût indiqué la raison des différences Nord que nous éprouvions. Il étoit évident que le banc de frai de poissons, que nous rencontrâmes le 29, étoit soumis à la direction d'un courant: & son éloignement des côtes prouvoit que ce courant régnoit depuis plusieurs jours. Il étoit donc la cause des erreurs constantes de notre route; les courans, que les Navigateurs ont souvent éprouvé porter au Sud-Ouest dans ces parages, sont donc sujets à des variations, & prennent quelquefois une direction contraire.

Sur cette observation bien constatée, comme notre route étoit à-peu-près le Sud-Ouest, je fus autorisé à corriger nos erreurs sur la distance, en la faisant cadrer avec l'observation de latitude, & à ne pas corriger l'air de vent.

Je dois à cette méthode d'avoir eu connoiſſance de terre, preſque au moment où me la montroit mon eſtime. Ceux d'entre nous qui ont toujours calculé leur chemin à l'Oueſt, d'après l'eſtime journaliere, en ſe contentant de corriger la différence en latitude que leur donnoit l'obſervation méridienne, étoient à terre, long-tems avant que nous ne l'euſſions apperçue. Auroient-ils été en droit d'en conclure que la côte du Bréſil eſt plus à l'Oueſt que ne le marque M. Bellin ?

Obſervation ſur les courans.

En général, il paroît que, dans cette partie, les courans varient, & portent quelquefois au Nord-Eſt, plus ſouvent au Sud-Oueſt. Un coup d'œil ſur le giſſement de la côte ſuffit pour prouver qu'ils ne doivent ſuivre que l'une ou l'autre de ces deux directions, & il eſt toujours facile de diſtinguer laquelle regne, par les différences Nord ou Sud que donnent les obſervations de latitude. C'eſt à ces courans qu'il faut imputer les erreurs fréquentes dont les Navigateurs ſe plaignent, & je penſe que M. Bellin place exactement les côtes du Bréſil. Je le crois d'autant plus volontiers, que la longitude de Rio-Janéiro a été déterminée par MM. Godin & l'Abbé de la Caille, qui s'y rencontrerent en 1751, & qu'il y a auſſi eu des obſervations de longitude faites à Fernambuc & à Buénos-Aires. Ces trois points déterminés, il ne ſçauroit y avoir d'erreur conſidérable ſur la poſition en longitude des côtes orientales de l'Amérique, depuis le huitieme juſqu'au trente-cinquieme parallele de latitude auſtrale; & c'eſt ce que l'expérience nous a confirmé.

Entrée dans la riviere de la Plata.

Depuis le 27 Janvier nous avions le fond, & le 29 au ſoir, nous vîmes la terre, ſans qu'il nous fût permis de la bien reconnoître, parce que le jour étoit ſur ſon déclin,

& que les terres de cette côte ſont fort baſſes. La nuit fut obſcure, avec de la pluie & du tonnerre. Nous la paſſâmes en panne ſous les huniers aux bas ris & le cap au large. Le 30, les premiers rayons du jour naiſſant nous firent appercevoir les montagnes *des Maldonades*. Alors il nous fut facile de reconnoître que la terre vue la veille, étoit *l'île de Lobos*. Toutefois, comme notre latitude d'arrivée étoit trente-cinq degrés ſeize minutes vingt ſecondes, nous devions la prendre pour le *cap Sainte-Marie*, que M. Bellin place par trente-cinq degrés quinze minutes, tandis que ſa latitude vraie eſt trente-quatre degrés cinquante-cinq minutes. Je releve cette fauſſe poſition, parce qu'elle eſt dangereuſe. Un navire qui, cinglant par trente-cinq degrés quinze minutes de latitude Sud, croiroit aller chercher le cap Sainte-Marie, courroit le riſque de rencontrer *le banc aux Anglois*, avant que d'avoir reconnu aucune terre. Cependant la ſonde l'avertiroit de l'approche du danger; près du banc, on ne trouve plus que ſix à ſept braſſes d'eau. *Le banc aux François*, qui n'eſt autre que le prolongement *du cap Saint-Antoine*, ſeroit plus dangereux: lorſqu'on eſt prêt à donner ſur la pointe ſeptentrionale de ce banc, on trouve encore douze à quatorze braſſes d'eau.

Corrêction néceſſaire ici dans la Carte de M. Bellin.

Mouillage des Maldonades.

Les Maldonades ſont les premieres terres hautes qu'on voit ſur la côte du Nord, après être entré dans la riviere de la Plata, & les ſeules preſque juſqu'à Montevideo. A l'Eſt de ces montagnes, il y a un mouillage ſur une côte très-baſſe. C'eſt une anſe en partie couverte par un îlot. Les Eſpagnols ont un bourg aux Maldonades, avec une garniſon. On travaille depuis quelques années, dans ſes environs, une mine d'or peu riche; l'on y trouve auſſi des pierres aſſez tranſparentes. A deux lieues dans l'intérieur,

eſt une ville nouvellement bâtie, peuplée entiérement de Portugais déſerteurs, & nommée *Pueblo nuevo*.

Le 31, à onze heures du matin, nous mouillâmes dans la baie de *Montevideo*, par quatre braſſes d'eau, fond de vaſe molle & noire. Nous avions paſſé la nuit du 30 au 31, mouillés ſur une ancre, par neuf braſſes même fond, à quatre ou cinq lieues dans l'Eſt de *l'île de Flores*. Les deux frégates Eſpagnoles deſtinées à prendre poſſeſſion des îles Malouines, étoient dans cette rade depuis un mois. Leur Commandant, Don Philippe Ruis Puente, Capitaine de Vaiſſeau, en étoit nommé Gouverneur. Nous nous rendîmes enſemble à Buénos-Aires, afin d'y concerter avec le Gouverneur Général les meſures néceſſaires pour la ceſſion de l'établiſſement que je devois livrer aux Eſpagnols. Nous n'y ſéjournâmes pas long-tems, & je fus de retour à Montevideo le 16 Février.

Mouillage à Montevideo.

Février.

M. le Prince de Naſſau avoit fait avec moi ce voyage; & comme le vent étoit debout pour revenir en goëlette, nous débarquâmes vis-à-vis Buenos-Aires, au-deſſus *de la Colonie du S. Sacrement*, & fîmes la route par terre. Nous traverſâmes ces plaines immenſes dans leſquelles on ſe conduit par le coup d'œil, dirigeant ſon chemin de maniere à ne pas manquer les gués des rivieres, chaſſant devant ſoi trente ou quarante chevaux, parmi leſquels il faut prendre avec un laqs ſon relais, lorſque celui qu'on monte eſt fatigué, ſe nourriſſant de viande preſque crue, & paſſant les nuits dans des cabanes faites de cuirs, où le ſommeil eſt à chaque inſtant interrompu par les hurlemens des tigres qui rodent aux environs. Je n'oublierai de ma vie la façon dont nous paſſâmes la riviere de Sainte Lucie, riviere fort profonde, très-rapide

Route par terre de Buénos-Aires à Montevideo.

& beaucoup plus large que n'eſt la Seine vis-à-vis les Invalides. On vous fait entrer dans un canot étroit & long, & dont un des bords eſt de moitié plus haut que l'autre; on force enſuite deux chevaux d'entrer dans l'eau, l'un à ſtribord, l'autre à bas-bord du canot, & le maître du bac tout nud, précaution fort ſage aſſurément, mais peu propre à raſſurer ceux qui ne ſavent pas nager, ſoutient de ſon mieux au deſſus de la riviere la tête des deux chevaux, dont la beſogne alors eſt de vous paſſer à la nage de l'autre côté, s'ils en ont la force.

Don Ruis arriva à Montevideo peu de jours après nous. Il y vint en même tems deux goëlettes chargées, l'une de bois & de rafraîchiſſemens, l'autre de biſcuit & de farine, que nous embarquâmes en remplacement de notre conſommation depuis Breſt. Les frégates Eſpagnoles étant également prêtes, nous nous diſpoſâmes à ſortir de la riviere de la Plata.

CHAPITRE II.

Détails sur les Etablissemens des Espagnols dans la riviere de la Plata. 1767.

On est dans l'erreur sur la source de ce fleuve.

RIo *de la Plata* ou *la Riviere d'argent*, ne coule point sous le même nom depuis sa source. Elle sort, dit-on, du *lac de Xaragès* vers les seize degrés trente minutes Sud, sous le nom de *Paraguai*, qu'elle donne à une immense étendue de pays qu'elle traverse. Elle se joint vers le vingt-septieme degré avec *le Parana*, dont elle prend le nom avec les eaux. Elle coule ensuite droit au Sud jusque par le trente-quatrieme degré; elle y reçoit l'*Uraguai* & prend son cours à l'Est sous le nom de *la Plata*, qu'elle conserve enfin jusqu'à la mer.

Les Géographes Jésuites, qui les premiers ont attribué l'origine de ce grand fleuve au lac des Xaragès, se sont trompés, & les autres Ecrivains ont suivi leur erreur à cet égard. L'existence de ce lac, qu'on a depuis cherché vainement, est aujourd'hui reconnue fabuleuse. Le Marquis de Valdelirias & Don Georges Menezès, ayant été nommés, l'un par l'Espagne, l'autre par le Portugal, pour régler dans ces contrées les limites des possessions respectives des deux Puissances, plusieurs Officiers Espagnols & Portugais parcoururent, depuis 1751 jusqu'en 1755, toute cette portion de l'Amérique. Une partie des Espagnols remonta le fleuve du Paraguai, comptant entrer par cette voie dans le lac des Xaragès; les Portugais de leur côté, partant de Matagrosso, établissement de leur nation sur la frontiere intérieure du Brésil par douze degrés de latitude

Sud, s'embarquerent ſur une riviere nommée *Caourou*; que les mêmes cartes des Jéſuites marquoient ſe jetter auſſi dans le lac des Xaragès. Ils furent fort étonnés les uns & les autres de ſe rencontrer ſur le Paraguai, par les quatorze degrés de latitude Sud, & ſans avoir vu aucun lac. Ils vérifierent que ce qu'on avoit pris pour un lac, eſt une vaſte étendue de days très-bas, lequel en certain tems de l'année eſt couvert par les innondations du fleuve. Le Paraguai ou Rio de la Plata prend ſa ſource entre le cinquieme & le ſixieme degré de latitude auſtrale, à-peu-près à égale diſtance des deux mers & dans les mêmes montagnes, d'où ſort *la Madera*, qui va perdre ſes eaux dans celles de *l'Amazone*. Le Parana & l'Uraguai naiſſent tous deux dans le Bréſil; l'Uraguai dans la Capitainie de Saint-Vincent, le Parana près de la mer Atlantique, dans les montagnes qui ſont à l'Eſt-Nord-Eſt de Rio Janéiro, d'où il prend ſon cours vers l'Oueſt & enſuite tourne au Sud.

Source de la Plata.

Date des premiers établiſſemens que les Eſpagnols y font.

On trouvera dans l'Abbé Prevoſt l'hiſtoire de la découverte de Rio de la Plata, des obſtacles que les Eſpagnols y ont rencontrés & des premiers établiſſemens qu'ils y ont faits. On y verra Diaz de Solis entrer le premier dans cette riviere en 1515, & lui donner ſon nom qu'elle garde juſqu'en 1526, que Sébaſtien Cabot lui donne celui de la Plata ou de *riviere d'argent*, en reconnoiſſance de l'argent qu'il en tire des naturels. Cabot bâtit *le fort du S. Eſprit* ſur le *Rio Tercero*, trente lieues au-deſſus du confluent du Paraguai & de l'Uraguai; mais cet établiſſement eſt détruit preſqu'auſſi-tôt que formé. Don Pedre de Mendoze, grand Echanſon de l'Empereur, eſt enſuite envoyé dans la riviere de la Plata en 1535. Il jette ſous

de

de mauvais auſpices les premiers fondemens de *Buenos-Aires* à la rive droite du fleuve, quelques lieues au-deſſous de ſon confluent avec l'Uraguai, & ſon expédition n'eſt qu'une ſuite de malheurs qui ne ſe terminent pas même à ſa mort. Les habitans de Buenos-Aires, combattus ſans ceſſe par les Indiens & par la famine, ſont forcés de l'abandonner, & ſe retirent à *l'Aſſomption*. Cette ville, aujourd'hui capitale du Paraguai, bâtie par des Eſpagnols de la ſuite de Mendoze, ſur la rive occidentale du fleuve & à trois cents lieues de ſon embouchure, s'étoit accrue en peu de tems. Enfin Don Pedre Ortiz de Zarate, Gouverneur du Paraguai, rebâtit Buenos-Aires en 1580 au même lieu où l'infortuné Mendoze l'avoit autrefois placée : il y fixe ſa demeure, elle devient l'entrepôt des vaiſſeaux d'Europe, & ſucceſſivement la capitale de toutes ces provinces, le ſiége d'un Evêque, & la réſidence du Gouverneur général.

Buenos-Aires eſt ſituée par trente-quatre degrés trente-cinq minutes de latitude auſtrale ; ſa longitude de ſoixante-un degrés cinq minutes à l'Oueſt de Paris, a été déterminée par les obſervations aſtronomiques du P. Feuillée. Cette ville, régulierement bâtie, eſt beaucoup plus grande qu'il ſemble qu'elle ne devroit l'être, vu le nombre de ſes habitans, qui ne paſſe pas vingt mille blancs, negres & métifs. La forme des maiſons eſt ce qui lui donne tant d'étendue. Si l'on excepte les couvens, les édifices publics, & cinq ou ſix maiſons particulieres, toutes les autres ſont très-baſſes & n'ont abſolument que le rez-de-chauſſée. Elles ont d'ailleurs de vaſtes cours & preſque toutes des jardins. La citadelle, qui renferme le Gouvernement, eſt ſituée ſur le bord de la riviere & forme un des côtés de la

Situation de la ville de Buenos-Aires.

Sa population.

place principale ; celui qui lui eſt oppoſé, eſt occupé par l'hôtel-de-ville. La cathédrale & l'évêché ſont ſur cette même place où ſe tient chaque jour le marché public.

Cette ville manque de ports.

Il n'y a point de port à Buenos-Aires, pas même un mole pour faciliter l'abordage des bateaux. Les vaiſſeaux ne peuvent s'approcher de la ville à plus de trois lieues. Ils y déchargent leurs cargaiſons dans des goëlettes qui entrent dans une petite riviere nommée *Rio Chuelo*, d'où les marchandiſes ſont portées en charrois dans la ville qui en eſt à un quart de lieue. Les vaiſſeaux qui doivent carêner ou prendre un chargement à Buenos-Aires, ſe rendent à *la Encenada de Baragan*, eſpece de port ſitué à neuf ou dix lieues dans l'Eſt-Sud-Eſt de cette ville.

Etabliſſemens religieux.

Il y a dans Buenos-Aires un grand nombre de communautés religieuſes de l'un & de l'autre ſexe. L'année y eſt remplie de fêtes de Saints qu'on célebre par des proceſſions & des feux d'artifice. Les cérémonies du culte tiennent lieu de ſpectacles. Les Moines nomment les premieres dames de la ville *Majordômes* de leurs Fondateurs & de la Vierge. Cette charge leur donne le droit & le ſoin de parer l'Egliſe, d'habiller la ſtatue & de porter l'habit de l'ordre. C'eſt pour un étranger un ſpectacle aſſez ſingulier de voir dans les Egliſes de Saint François ou de S. Dominique, des dames de tout âge, aſſiſter aux offices avec l'habit de ces ſaints inſtituteurs.

Les Jéſuites offroient à la piété des femmes un moyen de ſanctification plus auſtere que les précédens. Ils avoient attenant à leur couvent une maiſon nommée *la Caſa de los exercicios de las mugeres*, c'eſt-à-dire la maiſon des exercices des femmes. Les femmes & les filles, ſans le conſentement des maris ni des parens, venoient s'y ſancti-

fier par une retraite de douze jours. Elles y étoient logées & nourries aux dépens de la compagnie. Nul homme ne pénétroit dans ce sanctuaire, s'il n'étoit revêtu de l'habit de Saint Ignace; les domestiques même du sexe féminin n'y pouvoient accompagner leurs maîtresses. Les exercices pratiqués dans ce lieu saint, étoient la méditation, la priere, les cathéchismes, la confession & la flagellation. On nous a fait remarquer les murs de la chapelle encore teints du sang que faisoient, nous a-t-on dit, rejaillir les disciplines, dont la pénitence armoit les mains de ces Madelaines.

Confrérie & processions de Negres.

Au reste tous les hommes ici sont freres & de la même couleur aux yeux de la Religion. Il y a des cérémonies sacrées pour les esclaves, & les Dominicains ont établi une confrérie de Negres. Ils ont leurs chapelles, leurs messes, leurs fêtes, & un enterrement assez décent; pour tout cela, il n'en coûte annuellement que quatre réaux par Negre aggrégé. Les Negres reconnoissent pour patrons S. Benoît de Palerme & la Vierge, peut-être à cause de ces mots de l'Ecriture, *nigra sum, sed formosa filia Jerusalem*. Le jour de leur fête ils élisent deux Rois, dont l'un représente le Roi d'Espagne, l'autre celui de Portugal, & chaque Roi se choisit une Reine. Deux bandes, armées & bien vêtues, forment à la suite des Rois une procession, laquelle marche avec croix, bannieres & instrumens. On chante, on danse, on figure des combats d'un parti à l'autre, & l'on récite des litanies. La fête dure depuis le matin jusqu'au soir, & le spectacle en est assez agréable.

Dehors de Buenos-Aires; leurs productions.

Les dehors de Buenos-Aires sont bien cultivés. Les habitans de la ville y ont presque tous des maisons de campagne qu'ils nomment *Quintas*, & leurs environs fournis-

ſent abondamment toutes les denrées néceſſaires à la vie. J'en excepte le vin, qu'ils font venir d'Eſpagne ou qu'ils tirent de Mendoza, vignoble ſitué à deux cents lieues de Buenos-Aires. Ces environs cultivés ne s'étendent pas fort loin; ſi l'on s'éloigne ſeulement à trois lieues de la ville, l'on ne trouve plus que des campagnes immenſes, abandonnées à une multitude innombrable de chevaux & de bœufs, qui en ſont les ſeuls habitans. A peine, en parcourant cette vaſte contrée, y rencontre-t-on quelques chaumieres éparſes, bâties moins pour rendre le pays habitable, que pour conſtater aux divers particuliers la propriété du terrein, ou plûtôt celle des beſtiaux qui le couvrent. Les voyageurs qui le traverſent, n'ont aucune retraite, & ſont obligés de coucher dans les mêmes charrettes qui les tranſportent, & qui ſont les ſeules voitures dont on ſe ſerve ici pour les longues routes. Ceux qui voyagent à cheval, ce qu'on appelle aller à la légere, ſont le plus ſouvent expoſés à coucher au bivouac au milieu des champs.

Abondance de beſtiaux.

Tout le pays eſt uni, ſans montagnes & ſans autres bois que celui des arbres fruitiers. Situé ſous le climat de la plus heureuſe température, il ſeroit un des plus abondans de l'univers en toutes ſortes de productions, s'il étoit cultivé. Le peu de froment & de maïs qu'on y ſeme, y rapporte beaucoup plus que dans nos meilleures terres de France. Malgré ce cri de la nature, preſque tout eſt inculte, les environs des habitations comme les terres les plus éloignées; ou ſi le hazard fait rencontrer quelques cultivateurs, ce ſont des Negres eſclaves. Au reſte les chevaux & les beſtiaux ſont en ſi grande abondance dans ces campagnes, que ceux qui piquent les bœufs attelés

aux charettes, sont à cheval, & que les habitans ou les voyageurs, lorsqu'ils ont faim, tuent un bœuf, en prennent ce qu'ils peuvent en manger, & abandonnent le reste, qui devient la proie des chiens sauvages & des tigres : ce sont les seuls animaux dangereux de ce pays.

Les chiens ont été apportés d'Europe ; la facilité de se nourrir en pleine campagne leur a fait quitter les habitations, & ils se sont multipliés à l'infini. Ils se rassemblent souvent en troupe pour attaquer un taureau, même un homme à cheval, s'ils sont pressés par la faim. Les tigres ne sont pas en grande quantité, excepté dans les lieux boisés, & il n'y a que les bords des petites rivieres qui le soient. On connoît l'adresse des habitans de ces contrées à se servir du lacs ; & il est certain qu'il y a des Espagnols qui ne craignent pas de lacer les tigres : il ne l'est pas moins que plusieurs finissent par être la proie de ces redoutables animaux. J'ai vu à Montevideo une espece de chat-tigre, dont le poil assez long est gris-blanc. L'animal est très-bas sur jambes & peut avoir cinq pieds de longueur : il est dangereux, mais fort rare.

Le bois est très-cher à Buenos-Aires & à Montevideo. On ne trouve dans les environs que quelques petits bois à peine propres à brûler. Tout ce qui est nécessaire pour la charpente des maisons, la construction & le radoub des embarcations qui naviguent dans la riviere, vient du Paraguai en radeaux. Il seroit toutefois facile de tirer du haut pays tous les bois propres à la construction des plus grands navires. De *Montegrande*, où sont les plus beaux, on les transporteroit en cajeux par l'*Ybicui* dans l'Uraguai ; & depuis le *Salto Chico* de l'Uraguai, des bâtimens faits exprès pour cet usage, les ameneroient à tel en- Rareté du bois : moyens d'y remédier.

droit de la riviere où l'on auroit établi des chantiers.

Détails sur les Américains de cette contrée.

Les Indiens, qui habitent cette partie de l'Amérique au Nord & au Sud de la riviere de la Plata, sont de la race de ceux que les Espagnols nomment *Indios bravos*. Ils sont d'une taille médiocre, fort laids & presque tous galeux. Leur couleur est très-basannée, & la graisse dont ils se frottent continuellement, les rend encore plus noirs. Ils n'ont d'autre vêtement qu'un grand manteau de peaux de chevreuil, qui leur descend jusqu'aux talons, & dans lequel ils s'enveloppent. Les peaux dont il est composé, sont très-bien passées; ils mettent le poil en-dedans, & le dehors est peint de diverses couleurs. La marque distinctive des Caciques est un bandeau de cuir dont ils se ceignent le front; il est découpé en forme de couronne & orné de plaques de cuivre. Leurs armes sont l'arc & la fleche; ils se servent aussi du lacs & de boules (1). Ces Indiens passent leur vie à cheval & n'ont pas de demeures fixes, du-moins auprès des établissemens Espagnols. Ils y viennent quelquefois avec leurs femmes pour y acheter de l'eau-de-vie; & ils ne cessent d'en boire que quand l'ivresse les laisse absolument sans mouvement. Pour se procurer des liqueurs fortes, ils vendent armes, pelleteries, chevaux; & quand ils ont épuisé leurs moyens, ils s'emparent des premiers chevaux qu'ils trouvent auprès des habitations & s'éloignent. Quelquefois ils se rassemblent en troupes de deux ou trois cents pour venir enlever des bestiaux sur les terres des Espagnols, ou pour attaquer les caravanes des voya-

(1) Ces boules sont deux pierres rondes, de la grosseur d'un boulet de deux livres, enchâssées l'une & l'autre dans une bande de cuir, & attachées à chacune des extrémités d'un boyau cordonné long de six à sept pieds. Ils se servent à cheval de cette arme comme d'une fronde, & en atteignent jusqu'à trois cents pas l'animal qu'ils poursuivent.

geurs. Ils pillent, maſſacrent & emmenent en eſclavage. C'eſt un mal ſans remede : comment dompter une nation errante, dans un pays immenſe & inculte, où il ſeroit même difficile de la rencontrer? D'ailleurs ces Indiens ſont courageux, aguerris, & le tems n'eſt plus où un Eſpagnol faiſoit fuir mille Américains.

Race de brigands établis dans le Nord de la riviere.

Il s'eſt formé depuis quelques années dans le nord de la riviere une tribu de brigands qui pourra devenir plus dangereuſe aux Eſpagnols, s'ils ne prennent des meſures promptes pour la détruire. Quelques malfaiteurs échappés à la Juſtice, s'étoient retirés dans le Nord des Maldonades; des déſerteurs ſe ſont joints à eux : inſenſiblement le nombre s'eſt accrû; ils ont pris des femmes chez les Indiens, & commencé une race qui ne vit que de pillage. Ils viennent enlever des beſtiaux dans les poſſeſſions Eſpagnoles, pour les conduire ſur les frontieres du Bréſil, où ils les échangent avec les Pauliſtes (1) contre des armes & des vêtemens. Malheur aux voyageurs qui tombent entre leurs mains. On aſſure qu'ils ſont aujourd'hui plus de ſix cents. Ils ont abandonné leur premiere habitation & ſe ſont retirés plus loin de beaucoup dans le Nord-Oueſt.

Etendue du Gouvernement de la Plata.

Le Gouverneur général de la province de la Plata réſide, comme nous l'avons dit, à Buenos-Aires. Dans tout ce qui ne regarde pas la mer, il eſt cenſé dépendre du Viceroi du Pérou; mais l'éloignement rend cette dépendance preſque nulle, & elle n'exiſte réellement que pour l'argent qu'il eſt obligé de tirer des mines du Potoſi, argent qui ne viendra plus en pieces cornues, depuis qu'on

(1) Les Pauliſtes ſont une autre race de brigands ſortis du Bréſil, & qui ſe ſont formés en République vers la fin du ſeizieme ſiecle.

a établi cette année même dans le Potosi une maison des monnoies. Les gouvernemens particuliers du Tucuman & du Paraguai, dont les principaux établissemens sont *Santa-Fé*, *Corrientes*, *Salta*, *Tujus*, *Cordoue*, *Mendoze* & l'*Assomption*, dépendent, ainsi que les fameuses missions des Jésuites, du Gouverneur général de la Plata. Cette vaste province comprend en un mot toutes les possessions Espagnoles à l'Est des Cordillieres, depuis la riviere des Amazones jusqu'au détroit de Magellan. Il est vrai qu'au Sud de Buenos-Aires il n'y a plus aucun établissement; la seule nécessité de se pourvoir de sel, fait pénétrer les Espagnols dans ces contrées. Il part à cet effet tous les ans de Buenos-Aires un convoi de deux cents charrettes, escorté par trois cents hommes; il va charger environ par quarante degrés dans les lacs voisins de la mer où le sel se forme naturellement. Autrefois les Espagnols l'envoyoient chercher par des goëlettes dans la baie S. Julien.

Je remets au second voyage, que les circonstances nous ont forcés de faire dans la riviere de la Plata, à parler des Missions du Paraguai; ce sera le tems d'entrer dans ce détail, en rapportant l'expulsion des Jésuites, de laquelle nous avons été témoins.

Le commerce de la province de la Plata est le moins riche de l'Amérique Espagnole; cette province ne produit ni or ni argent, & ses habitans sont trop peu nombreux, pour qu'ils puissent tirer du sol tant d'autres richesses qu'il renferme dans son sein; le commerce même de Buenos-Aires n'est pas aujourd'hui ce qu'il étoit il y a dix ans: il est considérablement déchû, depuis que ce qu'on y appelle *l'internation des marchandises* n'est plus permise, c'est-à-dire depuis qu'il est défendu de faire passer les marchandi-

ses

ſes d'Europe par terre de Buenos-Aires dans le Pérou & le Chili; de ſorte que les ſeuls objets de ſon commerce avec ces deux provinces ſont aujourd'hui le coton, les mules & le maté ou l'herbe du Paraguai. L'argent & le crédit des négocians de Lima ont fait rendre cette ordonnance contre laquelle réclament ceux de Buenos-Aires. Le procès eſt pendant à Madrid, où je ne ſais quand ni comment on le jugera. Cependant Buenos-Aires eſt riche, j'en ai vu ſortir un vaiſſeau de regiſtre avec un million de piaſtres; & ſi tous les habitans de ce pays avoient le débouché de leurs cuirs avec l'Europe, ce commerce ſeul ſuffiroit pour les enrichir. Avant la derniere guerre il ſe faiſoit ici une contrebande énorme avec la colonie du S. Sacrement, place que les Portugais poſſedent ſur la rive gauche du fleuve, preſque en face de Buenos-Aires; mais cette place eſt aujourd'hui tellement reſſerrée par les nouveaux ouvrages dont les Eſpagnols l'ont enceinte, que la contrebande avec elle eſt impoſſible s'il n'y a connivence; les Portugais même qui l'habitent, ſont obligés de tirer par mer leur ſubſiſtance du Bréſil. Enfin ce poſte eſt ici à l'Eſpagne, vis-à-vis des Portugais, ce que lui eſt en Europe Gibraltar vis-à-vis des Anglois.

Colonie du Saint - Sacrement.

La ville de Montevideo, établie depuis quarante ans, eſt ſituée à la rive ſeptentrionale du fleuve, trente lieues au-deſſus de ſon embouchure & bâtie ſur une preſqu'île qui défend des vents d'Eſt une baie d'environ deux lieues de profondeur ſur une de largeur à ſon entrée. A la pointe occidentale de cette baie eſt un mont iſolé, aſſez élevé, lequel ſert de reconnoiſſance & a donné le nom à la ville; les autres terres qui l'environnent, ſont très-baſſes. Le

Détails ſur la ville de Montevideo.

côté de la plaine eſt défendu par une citadelle. Pluſieurs batteries protegent le côté de la mer & le mouillage. Il y en a même une au fond de la baie ſur une île fort petite appellée l'*Ile aux François*. Le mouillage de Montevideo eſt sûr, quoiqu'on y eſſuie quelquefois des *pamperos*, qui ſont des tourmentes de vent de Sud-Oueſt, accompagnées d'orages affreux. Il y a peu de fond dans toute la baie; on y mouille par trois, quatre & cinq braſſes d'eau ſur une vaſe très-molle, où les plus gros navires marchands s'échouent & font leur lit ſans ſouffrir aucun dommage; mais les vaiſſeaux fins s'y arquent facilement & y dépériſſent. L'heure des marées n'y eſt point réglée; ſelon le vent qu'il fait, l'eau eſt haute ou baſſe. On doit ſe méfier d'une chaîne de roches qui s'étend quelques encablures au large de la pointe de l'Eſt de cette baie; la mer y briſe, & les gens du pays l'appellent *la Pointe des charrettes*.

Sur le mouillage dans cette baie.

Montevideo a un Gouverneur particulier, lequel eſt immédiatement ſous les ordres du Gouverneur général de la province. Les environs de cette ville ſont preſque incultes & ne fourniſſent ni froment ni maïs; il faut faire venir de Buenos-Aires la farine, le biſcuit & les autres proviſions néceſſaires aux vaiſſeaux. Dans les jardins, ſoit de la ville, ſoit des maiſons qui en ſont voiſines, on ne cultive preſque aucun légume; on y trouve ſeulement des melons, des courges, des figues, des pêches, des pommes & des coins en grande quantité. Les beſtiaux y ſont dans la même abondance que dans le reſte de ce pays; ce qui joint à la ſalubrité de l'air, rend la relâche à Montevideo excellente pour les équipages; on doit ſeulement y

La relâche y eſt excellente pour les équipages.

prendre ſes meſures contre la déſertion. Tout y invite le matelot, dans un pays où la premiere réflexion qui le frappe en mettant pied à terre, c'eſt que l'on y vit preſque ſans travail. En effet comment réſiſter à la comparaiſon de couler dans le ſein de l'oiſiveté des jours tranquilles ſous un climat heureux, ou de languir affaiſſé ſous le poids d'une vie conſtamment laborieuſe, & d'accélérer dans les travaux de la mer les douleurs d'une vieilleſſe indigente ?

CHAPITRE III.

Départ de Montevideo ; navigation jusqu'aux îles Malouines ; leur remise aux Espagnols ; détails historiqués sur ces îles.

1767. *Février.* Départ de Montevideo.

LE 28 Février 1767 nous appareillâmes de Montevideo avec les deux frégates Espagnoles & une tartane chargée de bestiaux. Nous convînmes, Don Ruis & moi, qu'en riviere il prendroit la tête, & qu'une fois au large je conduirois la marche. Toutefois pour obvier au cas de séparation, j'avois donné à chacune des frégates un pilote pratique des Malouines. L'après-midi il fallut mouiller, la brume ne permettant de voir ni la grande terre ni l'île de Flores. Le vent fut contraire le lendemain; je comptois néanmoins que nous appareillerions, les courans assez forts dans cette riviere favorisant les bordées; mais voyant le jour presque écoulé, sans que le Commandant Espagnol fît aucun signal, j'envoyai un Officier pour lui dire que, venant de reconnoître l'île de Flores dans un éclairci, je me trouvois mouillé beaucoup trop près du banc aux Anglois, & que mon avis étoit d'appareiller le lendemain, vent contraire ou non. Don Ruis me fit répondre qu'il étoit entre les mains du pilote pratique de la riviere, qui ne vouloit lever l'ancre que d'un vent favorable & fait. L'Officier alors le prevint de ma part, que je mettrois à la voile dès la pointe du jour, & que je l'attendrois en louvoyant, ou mouillé plus au Nord, à moins que les marées ou la force du vent ne me séparassent de lui malgré moi.

La tartane n'avoit point mouillé la veille, & nous la perdîmes de vûe le soir pour ne la plus revoir. Elle revint à Montevideo trois semaines après, sans avoir rempli sa mission. La nuit fut orageuse, le pamperos souffla avec furie, & nous fit chasser : une seconde ancre que nous mouillâmes nous étala. Le jour nous montra les vaisseaux Espagnols, mâts de hune & basses vergues amenés, lesquels avoient beaucoup plus chassé que nous. Le vent étoit encore contraire & violent, la mer très-grosse, & ce ne fut qu'à neuf heures que nous pûmes appareiller sous les quatre voiles majeures ; à midi nous avions perdu de vûe les Espagnols demeurés à l'ancre, & le 3 Mars au soir, nous étions hors de la riviere.

Coup de vent essuyé dans la riviere.

1767. *Mars.*

Nous eûmes pendant la traversée aux Malouines, des vents variables du Nord-Ouest au Sud-Ouest, presque toujours gros tems & mauvaise mer : nous fûmes contraints de passer en cape le 15 & le 16, ayant essuyé quelques avaries. Depuis le 17 après midi que nous commençâmes à trouver le fond, le tems fut toujours chargé d'une brume épaisse. Le 19, ne voyant pas la terre, quoique l'horison se fût éclairci, & que par mon estime je fusse dans l'Est des îles Sébaldes, je craignis d'avoir dépassé les Malouines, & je pris le parti de courir à l'Ouest ; le vent, ce qui est fort rare dans ces parages, favorisoit cette résolution. Je fis grand chemin à cette route pendant vingt-quatre heures, & ayant alors trouvé les sondes de la côte des Patagons, je fus assuré de ma position, & je repris avec confiance la route à l'Est. En effet, le 21 à quatre heures après-midi, nous eûmes connoissance des Sébaldes qui nous restoient au Nord-Est quart d'Est à huit ou dix lieues de distance, & bientôt après nous vîmes la terre des Malouines. Je me

Route de Montevideo aux îles Malouines.

Faute commise dans la direction de cette route.

ſerois au reſte épargné l'embarras où je me trouvai, ſi de bonne heure j'euſſe tenu le vent, pour me rallier à la côte de l'Amérique & chercher les îles en latitude.

Le 23 au ſoir, nous entrâmes & mouillâmes dans la grande baie, où mouillerent auſſi le 24 les deux frégates Eſpagnoles. Elles avoient beaucoup ſouffert dans leur traverſée; le coup de vent du 16 les ayant obligées d'arriver vent arriere, & la commandante ayant reçu un coup de mer qui avoit emporté ſes bouteilles, enfoncé les fenêtres de ſa grand'chambre, & mis beaucoup d'eau à bord. Preſque tous les beſtiaux embarqués à Montevideo, pour la Colonie, avoient péri par le mauvais tems. Le 25, les trois bâtimens entrerent dans le port & s'y amarerent.

Priſe de poſſeſſion de notre établiſſement aux Malouines par les Eſpagnols.

Avril.

Le 1er Avril, je livrai notre établiſſement aux Eſpagnols qui en prirent poſſeſſion, en arborant l'étendart d'Eſpagne, que la terre & les vaiſſeaux ſaluerent de vingt & un coups de canon au lever & au coucher du Soleil. J'avois lû aux François habitans de cette Colonie naiſſante une lettre du Roi, par laquelle Sa Majeſté leur permettoit d'y reſter ſous la domination du Roi Catholique. Quelques familles profiterent de cette permiſſion: le reſte, avec l'Etat Major, fut embarqué ſur les frégates Eſpagnoles, leſquelles appareillerent pour Montevideo le 27 au matin (*).

(*) Lorſque j'ai livré l'établiſſement aux Eſpagnols, tous les frais, généralement quelconques, qu'il avoit entraînés juſqu'au premier Avril 1767, montoient à ſix cents trois mille livres., en y comprenant l'intérêt à cinq pour cent des ſommes dépenſées depuis le premier armement. La France ayant reconnu le droit de Sa Majeſté Catholique ſur les îles Malouines, le Roi d'Eſpagne, par un principe de droit public, connu de tout le monde, ne devoit aucun rembourſement de ces frais. Cependant comme il prenoit les vaiſſeaux, bateaux, marchandiſes, armes, proviſions de guerre & de bouche qui compoſoient notre établiſſement, ce Monarque juſte autant que généreux, a voulu que nous fuſſions rembourſés de nos avances, & la ſomme ſuſdite nous a été remiſe par ſes Tréſoriers, partie à Paris, le reſte à Buenos-Aires.

On me pardonnera quelques remarques hiſtoriques ſur ces îles.

Détails hiſtoriques ſur les Malouines.

Améric Veſpuce en fait la découverte.

Il me paroît qu'on en peut attribuer la premiere découverte au célebre Améric Veſpuce, qui, dans ſon troiſieme Voyage pour la découverte de l'Amérique, en parcourut la côte du Nord en 1502. Il ignoroit à la vérité ſi elle appartenoit à une île, ou ſi elle faiſoit partie du continent; mais il eſt facile de conclure de la route qu'il avoit ſuivie, de la latitude à laquelle il étoit arrivé, de la deſcription même qu'il donne de cette côte, que c'étoit celle des Malouines. J'aſſurerai, avec non moins de fondement, que Beaucheſne Goüin, revenant de la mer du Sud en 1700, a mouillé dans la partie orientale des Malouines, croyant être aux Sébaldes.

Des Navigateurs François & Anglois en ont, depuis lui, connoiſſance.

Sa relation dit qu'après avoir découvert l'île à laquelle il donna ſon nom, il vint mouiller à l'Eſt de la plus orientale des Sébaldes. Je remarquerai d'abord que les îles Malouines étant ſituées entre les Sébaldes & l'île Beaucheſne, & ayant une étendue conſidérable, il dut néceſſairement rencontrer la côte des Malouines, qu'il eſt même impoſſible de ne pas appercevoir étant mouillé à l'Eſt des Sébaldes. D'ailleurs Beaucheſne vit une ſeule île d'une immenſe étendue, & ce ne fut qu'après en être ſorti qu'il s'en préſenta à lui deux autres petites; il parcourut un terrein humide couvert d'étangs & de lacs d'eau douce, couvert d'oies, de ſarcelles, de canards & de bécaſſines; il n'y vit point de bois: tout cela convient à merveille aux Malouines. Les Sébaldes au contraire ſont quatre petites îles pierreuſes, où Guillaume Dampierre en 1683, chercha vainement à faire de l'eau, & où il ne put trouver un bon mouillage.

Quoi qu'il en ſoit, les îles Malouines juſqu'à nos jours n'étoient que très-imparfaitement connues. La plûpart des relations nous les dépeignent comme un pays couvert de bois. Richard Hawkins, qui en avoit approché la côte ſeptentrionale, à laquelle il donna le nom de *Virginie d'Hawkins*, & qui l'a aſſez bien décrite, aſſuroit qu'elle étoit peuplée, & prétendoit y avoir vu des feux. Au commencement du ſiecle, le *Saint-Louis*, navire de Saint-Malo, mouilla à la côte du Sud-Eſt dans une mauvaiſe baie, à l'abri de quelques petites îles qu'on appella *îles d'Anican*, du nom de l'Armateur; mais il n'y ſéjourna que pour faire de l'eau, & continua ſa route ſans s'embarraſſer de les reconnoître.

Les François s'y établiſſent.

Cependant leur poſition heureuſe pour ſervir de relâche aux vaiſſeaux qui vont dans la mer du Sud, & d'échelle pour la découverte des terres auſtrales, avoit frappé les Navigateurs de toutes les Nations. Au commencement de l'année 1763, la Cour de France réſolut de former un établiſſement dans ces îles. Je propoſai au miniſtere de le commencer à mes frais, & ſecondé par MM. de Nerville & d'Arboulin, l'un mon couſin germain & l'autre mon oncle, je fis ſur le champ conſtruire & armer à Saint-Malo, par les ſoins de M. Duclos Guyot, aujourd'hui mon ſecond, *l'Aigle* de vingt canons, & *le Sphinx* de douze, que je munis de tout ce qui étoit propre pour une pareille expédition. J'embarquai pluſieurs familles Acadiennes, eſpece d'hommes laborieuſe, intelligente, & qui doit être chere à la France par l'inviolable attachement que lui ont prouvé ces honnêtes & infortunés citoyens.

Le 15 Septembre 1763, je fis voile de Saint-Malo:

M.

M. de Nerville s'étoit embarqué avec moi sur *l'Aigle*. Après deux relâches, l'une à l'île Sainte-Catherine sur la côte du Brésil, l'autre à Montevideo, où nous prîmes beaucoup de chevaux & de bêtes à corne, nous attérîmes sur les îles Sébaldes, le 31 Janvier 1764. Je donnai dans un grand enfoncement que forme la côte des Malouines entre sa pointe du Nord-Ouest & les Sébaldes; mais n'y ayant pas apperçu de bon mouillage, je rangeai la côte du Nord, & étant parvenu à l'extrémité orientale des îles, j'entrai le 3 Février dans une grande baie qui me parut commode pour y former un premier établissement.

Premier établissement dans ces îles.

La même illusion qui avoit fait croire à Hawkins, à Wood Roger & aux autres, que ces îles étoient couvertes de bois, agit aussi sur mes compagnons de voyage. Nous vîmes avec surprise en débarquant, que ce que nous avions pris pour du bois en cinglant le long de la côte, n'étoit autre chose que des touffes de jonc fort élevées & fort rapprochées les unes des autres. Leur pied, en se desséchant, reçoit la couleur d'herbe morte jusqu'à une toise environ de hauteur; & de-là sort une touffe de joncs d'un beau verd qui couronne ce pied; de sorte que dans l'éloignement, les tiges réunies présentent l'aspect d'un bois de médiocre hauteur. Ces joncs ne croissent qu'au bord de la mer & sur les petites îles; les montagnes de la grande terre sont, dans quelques endroits, couvertes entiérement de bruyeres, qu'on prend aisément de loin pour du taillis.

Détails sur la maniere dont il se fait.

Les diverses courses que j'ordonnai aussitôt, & que j'entrepris moi-même dans l'île, ne nous procurerent la découverte d'aucune espece de bois, ni d'aucune trace que cette terre eût été jamais fréquentée par quelque na-

vire. Je trouvai ſeulement, & en abondance, une excellente tourbe qui pouvoit ſuppléer au bois, tant pour le chauffage que pour la forge; & je parcourus des plaines immenſes, coupées par-tout de petites rivieres d'une eau parfaite. La nature d'ailleurs n'offroit pour la ſubſiſtance des hommes que la pêche & pluſieurs ſortes de gibiers de terre & d'eau. A la vérité ce gibier étoit en grande quantité, & facile à prendre. Ce fut un ſpectacle ſingulier de voir, à notre arrivée, tous les animaux, jusqu'alors ſeuls habitans de l'île, s'approcher de nous ſans crainte & ne témoigner d'autres mouvemens que ceux que la curioſité inſpire à la vûe d'un objet inconnu. Les oiſeaux ſe laiſſoient prendre à la main, quelques-uns venoient d'eux-mêmes ſe poſer ſur les gens qui étoient arrêtés; tant il eſt vrai que l'homme ne porte point empreint un caractere de férocité qui faſſe reconnoître en lui, par le ſeul inſtinct, aux animaux foibles, l'être qui ſe nourrit de leur ſang. Cette confiance ne leur a pas duré long-tems: ils eurent bientôt appris à ſe méfier de leur plus cruel ennemi.

Premiere année.

Le 17 Mars, je déterminai l'emplacement de la nouvelle colonie. Elle ne fut d'abord composée que de vingt-ſept perſonnes, parmi leſquelles il y avoit cinq femmes & trois enfans. Nous travaillâmes ſur le champ à leur bâtir des caſes couvertes de jonc, à conſtruire un magaſin & un petit fort, au milieu duquel fut élevé un obéliſque. L'effigie du Roi décoroit une de ſes faces, & l'on enterra ſous ſes fondemens quelques monnoies avec une médaille, où d'un côté étoit gravée la date de l'entrepriſe, ſur l'autre on voyoit la figure du Roi, avec ces mots pour exergue: *Tibi ſerviat ultima Thule.*

AUTOUR DU MONDE.

Telle étoit l'inſcription gravée ſur cette médaille.

ÉTABLISSEMENT
DES ISLES MALOUINES,
SITUÉES AU 51 DEG. 30 MIN.
DE LAT. AUST. ET 60 DEG. 50. MIN.
DE LONG. OCCID. MÉRID. DE PARIS,
PAR LA FRÉGATE L'AIGLE, CAPITAINE
P. DUCLOS GUYOT, CAPITAINE DE BRULOT,
ET LA CORVETTE LE SPHINX, CAPIT. F. CHÉNARD
DE LA GIRAUDAIS, LIEUT. DE FRÉGATE, ARMÉES PAR
LOUIS-ANTOINE DE BOUGAINVILLE, COLONEL D'INFAN-
TERIE, CAPITAINE DE VAISSEAU, CHEF DE L'EXPÉDITION, G.
DE NERVILLE, CAPITAINE D'INFANTERIE, ET P. D'ARBOU-
LIN, ADMINISTRATEUR GÉNÉRAL DES POSTES DE
FRANCE: CONSTRUCTION D'UN FORT ET D'UN
OBÉLISQUE DÉCORÉ D'UN MÉDAILLON DE SA
MAJESTÉ LOUIS XV. SUR LES PLANS D'A.
L'HUILLIER, INGÉN. GÉOGR. DES CAMPS
ET ARMÉES, SERVANT DANS L'EXPÉ-
DITION; SOUS LE MINISTERE
D'É. DE CHOISEUL, DUC
DE STAINVILLE. EN
FÉVRIER 1764.

Avec ces mots pour exergue: *CONAMUR TENUES GRANDIA.*

Cependant pour encourager les colons, & augmenter leur confiance en des ſecours prochains que je leur promis, M. de Nerville conſentit à reſter à leur tête, & à partager les hazards de ce foible établiſſement aux extrémités de l'Univers, le ſeul qu'il y eût alors à une latitude auſſi élevée dans la partie auſtrale de notre globe. Le 5 Avril 1764, je pris ſolemnellement poſſeſſion des îles au nom du Roi, & le 8 je mis à la voile pour France.

Le 5 Janvier 1765, je revis mes colons, & je les revis ſains & contens. Après avoir débarqué les ſecours que je leur apportois, j'allai dans le détroit de Magellan chercher un chargement de bois de charpente, des paliſſades, de jeunes plants d'abres; & j'ouvris une navigation deve- Deuxieme année.

nue nécessaire au maintien de la colonie. Ce fut alors que je rencontrai les vaisseaux du Commodore Byron qui, après être venu reconnoître les îles Malouines pour la premiere fois, traversoit le détroit pour entrer dans la mer du Sud. A mon départ des Malouines, le 27 Avril suivant, la colonie se trouvoit composée de quatre-vingts personnes, en y comprenant l'Etat Major.

En 1765, nous renvoyâmes *l'Aigle* aux îles Malouines, & le Roi y joignit *l'Etoile*, une de ses flûtes. Ces deux bâtimens après avoir débarqué les vivres & les nouveaux habitans, allerent ensemble faire du bois pour la colonie dans le détroit de Magellan. L'établissement commençoit dès-lors à prendre une forme. Le commandant & l'Ordonnateur logeoient dans des maisons commodes & bâties en pierres; le reste des habitans occupoit des maisons dont les murs étoient faits de gazons. Il y avoit trois magasins, tant pour les effets publics, que pour ceux des particuliers. Les bois du détroit avoient servi à faire la charpente de ces divers bâtimens, & à construire deux goëlettes propres à reconnoître les côtes. *L'Aigle* retourna en France de ce dernier voyage, avec un chargement d'huile & de peaux de loups marins tannées dans le pays. L'on avoit aussi fait divers essais de culture, sans désespérer du succès, la plus grande partie des graines apportées d'Europe s'étant facilement naturalisée; la multiplication des bestiaux étoit certaine, & le nombre des habitans montoit alors environ à cent cinquante.

Les Anglois viennent s'y établir dans une autre partie.

Cependant, comme nous venons de le dire, le Commodore Byron étoit venu au mois de Janvier 1765 reconnoître les îles Malouines. Il y avoit abordé à l'Ouest de notre établissement, dans un port nommé déjà par nous

Port de la Croisade; & il avoit pris possession de ces îles pour la couronne d'Angleterre, sans y laisser aucun habitant. Ce ne fut qu'en 1766, que les Anglois envoyerent une colonie s'établir au port de la Croisade, qu'ils avoient nommé *Port d'Egmont*; & le Capitaine Macbride, commandant la frégate *le Jason*, vint à notre établissement au commencement de Décembre de la même année. Il prétendit que ces terres appartenoient au Roi de la Grande-Bretagne, menaça de forcer la descente, si l'on s'obstinoit à la lui refuser, fit une visite au Commandant, & remit à la voile le même jour.

Tel étoit l'état des îles Malouines, lorsque nous les remîmes aux Espagnols, dont le droit primitif se trouvoit ainsi étayé encore par celui que nous donnoit incontestablement la premiere habitation. Les détails sur les productions de ces îles, & les animaux qu'on y trouve, sont la matiere du chapitre suivant, & le fruit des observations qu'un séjour de trois années a fourni à M. de Nerville. J'ai cru qu'il étoit d'autant plus à-propos d'entrer dans ces détails, que M. de Commerçon n'a point été aux îles Malouines, & que l'histoire naturelle en est à certains égards assez importante (*).

(*) L'Ouvrage que nous publions aujourd'hui, étoit fait avant que le Journal de Don Pernetty sur les îles Malouines parût. Sans cela nous nous serions dispensés des détails suivans.

CHAPITRE IV.

Détails sur l'hiſtoire naturelle des Iles Malouines.

IL n'y a point de pays nouvellement habité qui n'offre des objets intéreſſans aux yeux même les moins exercés dans l'étude de l'Hiſtoire naturelle ; & quand leurs remarques ne ſerviroient pas d'autorité, elles peuvent toujours ſatisfaire en partie la curioſité de ceux qui cherchent à approfondir le ſyſtême de la nature.

Aſpect qu'elles préſentent.

La premiere fois que nous mîmes pied à terre ſur ces îles, rien de ſéduiſant ne s'offrit à nos regards ; & à l'exception de la beauté du port dans lequel nous étions entrés ; nous ne ſavions trop ce qui pouvoit nous retenir ſur cette terre ingrate en apparence. Un horiſon terminé par des montagnes pelées ; des terreins entrecoupés par la mer, & dont elle ſembloit ſe diſputer l'empire ; des campagnes inanimées faute d'habitans ; point de bois capables de raſſurer ceux qui ſe deſtinoient à être les premiers colons ; un vaſte ſilence, quelquefois interrompu par les cris des monſtres marins ; par-tout une triſte uniformité ; que d'objets décourageans & qui paroiſſoient annoncer que la nature ſe refuſeroit aux efforts de l'eſpece humaine dans des lieux ſi ſauvages ! Cependant le tems & l'expérience nous apprirent que le travail & la conſtance n'y feroient pas ſans fruits. Des baies immenſes à l'abri des vents par ces mêmes montagnes qui répandent de leur ſein les caſcades & les ruiſſeaux ; des prairies couvertes de gras pâturages, faits pour alimenter des troupeaux nombreux, des lacs & des étangs pour les abreuver ; point de conte-

ſtations pour la propriété du lieu; point d'animaux à craindre par leur férocité, leur venin ou leur importunité; une quantité innombrable d'amphibies des plus utiles, d'oiſeaux & de poiſſons du meilleur goût; une matiere combuſtible pour ſuppléer au défaut du bois; des plantes reconnues ſpécifiques aux maladies des navigateurs; un climat ſalubre & une température continuelle, bien plus propre à former des hommes robuſtes & ſains, que ces contrées enchantereſſes où l'abondance même devient un poiſon, & la chaleur une obligation de ne rien faire; telles furent les reſſources que la nature nous préſenta. Elles effacerent bientôt les traits qu'un premier aſpect avoit imprimés, & juſtifierent la tentative.

On pourroit ajouter que les Anglois, dans leur Relation *du Port Egmont*, n'ont pas balancé à dire « que le » pays adjacent offre tout ce qui eſt néceſſaire pour un » bon établiſſement. Leur goût pour l'Hiſtoire naturelle » les engagera ſans doute à faire & à publier des recher- » ches qui rectifieront celles-ci »

Les îles Malouines ſe trouvent entre cinquante-un & cinquante-deux degrés & demi de latitude méridionale, ſoixante-un & demi & ſoixante-cinq & demi de longitude occidentale du méridien de Paris; elles ſont éloignées de la côte *de l'Amérique* ou *des Patagons*, & de l'entrée du détroit de Magellan, d'environ quatre-vingts à quatre-vingt-dix lieues.

Poſition géographique des îles Malouines.

La carte que nous donnons de ces îles n'a pas ſans doute la préciſion géographique; elle eût été l'ouvrage d'un grand nombre d'années. Cet apperçu peut cependant indiquer à-peu-près l'étendue de ces îles de l'Eſt à l'Oueſt & du Nord au Sud, le giſſement des côtes par-

courues par nos vaiſſeaux, la poſition & l'enfoncement des grandes baies, enfin la direction des principales montagnes.

Des Ports. Les ports que nous avons reconnus, réuniſſent l'étendue & l'abri; un fond tenace & des îles heureuſement ſituées pour oppoſer des obſtacles à la fureur des vagues, contribuent à les rendre sûrs & aiſés à défendre; ils ont de petites baies pour retirer les moindres embarcations. Les ruiſſeaux ſe rendent à la côte, de maniere que la proviſion d'eau douce peut ſe faire avec la plus grande expédition.

Des Marées. Les marées aſſujetties à tous les mouvemens d'une mer environnante, ne ſe ſont jamais élevées dans des tems fixes, & qu'il ait été poſſible de calculer. On a ſeulement remarqué qu'elles avoient trois viciſſitudes déterminées avant l'inſtant de leur plein; les marins appelloient ces viciſſitudes *varvodes*. La mer alors en moins d'un quart d'heure monte & baiſſe trois fois comme par ſecouſſes, ſur-tout dans les tems des ſolſtices, des équinoxes & des pleines lunes.

Des Vents. Les vents ſont généralement variables, mais regnant beaucoup plus de la partie du Nord au Sud par l'Oueſt, que de la partie oppoſée. En hiver lorſqu'ils ſoufflent du Nord à l'Oueſt, ils ſont brumeux & pluvieux; de l'Oueſt au Sud, chargés de frimats, de neige & de grele; du Sud au Nord par l'Eſt, moins chargés de brumes, mais violens, quoiqu'ils ne le ſoient pas autant que ceux qui regnent en été & ſe fixent du Sud-Oueſt au Nord-Oueſt par l'Oueſt, Ces derniers, qui nettoient l'horiſon & ſechent le terrein, ne commencent à ſouffler que lorſque le ſoleil ſe montre à l'horiſon, ils ſuivent dans leur accroiſſement l'élévation de

de l'aſtre, ſont au point de leur plus grande force, lorſqu'il paſſe au méridien, & déclinent avec lui quand il va ſe cacher derriere les montagnes. Indépendamment de la loi que le mouvement du ſoleil leur impoſe, ils ſont encore aſſervis au montant des marées, qui augmente leur force & quelquefois change leur direction. Preſque toutes les nuits de l'année, celles d'été ſur-tout, ſont calmes & étoilées; les neiges que les vents du Sud-Oueſt amenent en hiver ne ſont pas conſidérables, elles reſtent environ deux mois ſur le ſommet des plus hautes montagnes, & un jour ou deux tout au plus ſur la ſurface des terreins. Les ruiſſeaux ne gelent point; les lacs & les étangs glacés n'ont jamais pu porter les hommes plus de vingt-quatre heures. Les gelées blanches du printems & de l'automne ne brûlent point les plantes & ſe convertiſſent en roſée au lever du ſoleil. En été il tonne rarement; nous n'éprouvions en général ni grands froids ni grandes chaleurs, & les nuances nous ont paru preſque inſenſibles entre les ſaiſons. Sous un tel climat, où les révolutions ſur les tempéramens ſont comme impoſſibles, il eſt naturel que tous les individus ſoient vigoureux & ſains; & c'eſt ce qu'on a éprouvé pendant un ſéjour de trois années.

Le peu de matiere minérale trouvée aux îles Malouines, répond de la ſalubrité des eaux; elles ſont par-tout commodément placées, aucunes plantes d'un caractere dangereux n'infectent les lieux où elles coulent, c'eſt ordinairement ſur du gravier ou ſur du ſable, & quelquefois ſur des lits de tourbe, qui leur laiſſent à la vérité une petite couleur jaunâtre, mais ſans en diminuer la qualité ni la légereté. Des Eaux.

Il y a par-tout dans les plaines plus de profondeur qu'il Du Sol.

n'en faut pour souffrir la charrue ; le sol est tellement entrelacé de racines d'herbes jusqu'à près d'un pied, qu'il étoit indispensable avant que de cultiver, d'enlever cette couche & de la diviser pour la déssécher & la brûler. On sait que ce procédé est merveilleux pour améliorer les terres, & nous l'employâmes. Au-dessous de la premiere couche on trouve une terre noire qui n'a jamais moins de huit à dix pouces d'épaisseur, & qui le plus souvent en a beaucoup plus ; on rencontre ensuite la terre jaune ou terre franche à des profondeurs indéterminées. Elle est soutenue par des lits d'ardoise & de pierres, parmi lesquelles on n'en a jamais trouvé de calcaires, épreuve faite avec l'eau forte. Il paroît même que le pays est dépourvû de cette nature de pierre ; des voyages entrepris jusqu'au sommet des montagnes à dessein d'en chercher, n'en ont fait voir que d'une nature de quartz & de grès non friable, produisant des étincelles & même une lumiere phosphorique, accompagnée d'une odeur sulphureuse. Au reste il ne manque point de pierres à bâtir ; la plûpart des côtes en sont formées. On y distingue des couches horizontales d'une pierre très-dure & d'un grain fin, ainsi que d'autres couches plus ou moins inclinées qui sont celles des ardoises & d'une espece de pierre contenant des particules de talc. On y voit aussi des pierres qui se divisent par feuillets, sur lesquels on remarquoit des empreintes de coquilles fossiles d'une espece inconnue dans ces mers ; on en faisoit des meules pour les outils. La pierre qu'on tira des excavations étoit jaunâtre & n'avoit pas encore acquis son degré de maturité ; on l'auroit taillée avec un couteau, mais elle durcissoit à l'air. On trouve facilement la glaise, les sables & les terres propres à fabriquer la poterie & les briques.

La tourbe qui se rencontre ordinairement au-dessus de la glaise, s'étend bien avant dans le terrein.. On ne pouvoit faire une lieue de quelque point que l'on partît, sans en appercevoir des couches considérables toujours aisées à distinguer par des ruptures qui en offrent quelques faces. Elle se forme tous les jours du débris des racines & des herbes dans les lieux qui retiennent les eaux, lieux qu'annoncent des joncs fort pointus. Cette tourbe prise dans une baie voisine de notre habitation, où elle présente aux vents une surface de plus de douze pieds de hauteur, y acquéroit un degré suffisant de dessication. C'étoit celle dont on se servoit, son odeur n'étoit point malfaisante, son feu n'étoit pas triste, & ses charbons avoient une action supérieure à celle du charbon de terre, puisqu'en soufflant dessus on pouvoit allumer une lumiere aussi aisément qu'avec de la braise; elle suffisoit pour tous les ouvrages de la forge, à l'exception des soudures des grosses pieces. Tourbe & ses qualités.

Tous les bords de la mer & des îles de l'intérieur sont couverts d'une espece d'herbe que l'on nomma improprement *glayeuls;* c'est plûtôt une sorte de gramen. Elle est du plus beau verd & a plus de six pieds de hauteur. C'est la retraite des lions & des loups marins; elle nous servoit d'abri comme à eux dans nos voyages. En un instant on étoit logé. Leurs tiges inclinées & réunies formoient un toit, & leur paille seche un assez bon lit. Ce fut aussi avec cette plante que nous couvrîmes nos maisons; le pied en est sucré, nourrissant & préféré à toute autre pâture par les bestiaux. Des Plantes.

Les bruyeres, les arbustes & le gommier sont après cette grande herbe les seuls objets qu'on distingue dans

les campagnes. Tout le reſte eſt ſurmonté par des herbes menues plus vertes & plus fournies dans les endroits abreuvés. Les arbuſtes furent d'une grande reſſource pour le chauffage, on les réſerva enſuite pour les fours ainſi que la bruyere; les fruits rouges de celle-ci nous attiroient beaucoup de gibier dans la ſaiſon.

Gommier réſineux.

Le gommier, plante nouvelle & inconnue en Europe, mérite une deſcription plus étendue. Elle eſt d'un verd de pomme & n'a en rien la figure d'une plante; on la prendroit plûtôt pour une loupe ou excroiſſance de terre de cette couleur; elle ne laiſſe voir ni pied ni branches ni feuilles. Sa ſurface de forme convexe préſente un tiſſu ſi ſerré, qu'on n'y peut rien introduire ſans déchirement. Notre premier mouvement étoit de nous aſſeoir ou de monter deſſus; ſa hauteur n'eſt gueres de plus d'un pied & demi. Elle nous portoit auſſi ſurement qu'une pierre ſans en être foulée; ſa largeur s'étend d'une maniere diſproportionnée à ſa forme, il y en a qui ont plus de ſix pieds de diametre ſans en être plus hautes. Leur circonférence n'eſt réguliere que dans les petites plantes qui repréſentent aſſez la moitié d'une ſphere; mais lorſqu'elles ſe ſont accrues, elles ſont terminées par des boſſes & des creux ſans aucune régularité. C'eſt en pluſieurs endroits de leur ſurface que l'on voit en gouttes de la groſſeur d'un pois, une matiere tenace & jaunâtre qui fut d'abord appellée *gomme;* mais comme elle ne peut ſe diſſoudre que dans les ſpiritueux, elle fut décidée réſine. Son odeur eſt forte, aſſez aromatique, & approche de celle de la térébenthine. Pour connoître l'intérieur de cette plante, nous la coupâmes exactement ſur le terrein & la renverſâmes. Nous vîmes en la briſant qu'elle part d'un pied d'où s'é-

levent une infinité de jets concentriques, composés de feuilles en étoiles enchâssées les unes sur les autres & comme enfilées par un axe commun. Ces jets sont blancs jusqu'à peu de distance de la surface, où l'air les colore en verd; en les brisant il en sort un suc abondant & laiteux, plus visqueux que celui des thytimales; le pied est une source abondante de ce suc, ainsi que les racines qui s'étendent horizontalement, & vont provigner à quelque distance; de sorte qu'une plante n'est jamais seule. Elle paroît se plaire sur le penchant des collines, & toutes les expositions lui sont indifférentes. Ce ne fut que la troisieme année qu'on chercha à connoître sa fleur & sa graine, l'une & l'autre fort petites, parce qu'on étoit rebuté de n'avoir pas pu en transporter en Europe. Enfin on a apporté quelques graines pour tâcher de s'approprier cette singuliere & nouvelle plante qui pourroit même être utile en médecine, plusieurs matelots s'étant servis de sa résine avec succès pour se guérir de légeres blessures. Une chose digne de remarque, c'est que cette plante ainsi retournée, perd sa résine à l'air seul, & par le lavage des pluies. Comment accorder cela avec sa dissolution dans les seuls spiritueux? En cet état elle étoit d'une légereté surprenante & brûloit comme de la paille.

Après cette plante extraordinaire on en rencontroit une d'une utilité éprouvée; elle forme un petit arbrisseau, & quelquefois rampe sous les herbes & le long des côtes. Nous la goûtâmes par fantaisie, & nous lui trouvâmes un goût de sapinette; ce qui nous donna l'idée d'essayer d'en faire de la bierre. Nous avions apporté une certaine quantité de mélasse & de grains; les procédés que nous employâmes réussirent au-delà de nos souhaits, & l'habitant

Plante à bierre.

une fois instruit, ne manquoit jamais de cette boisson que la plante rendoit anti-scorbutique ; on l'employa très-spécifiquement dans des bains que l'on faisoit prendre aux malades qui venoient de la mer. Sa feuille est petite & dentelée, d'un verd clair. Lorsqu'on la brise entre les doigts, elle se réduit en une espece de farine un peu glutineuse & d'une odeur aromatique.

Une espece de céleri ou persil sauvage, très-abondante, une quantité d'oseille, de cresson de terre & de cétéracs à feuilles ondées, fournissoient avec cette plante tout ce qu'on pouvoit desirer contre le scorbut.

Fruits. Deux petits fruits, dont l'un, inconnu, ressemble assez à une mûre, l'autre, de la grosseur d'un pois & nommé *lucet*, à cause de sa conformité avec celui que l'on trouve dans l'Amérique septentrionale, étoient les seuls que l'automne nous fournît. Ceux des bruyeres n'étoient mangeables que pour les enfans qui mangent les plus mauvais fruits, & pour le gibier. La plante de celui, que nous nommâmes mûre, est rampante : sa feuille ressemble à celle du charme, elle prolonge ses branches & se reproduit comme les fraisiers. Le lucet est aussi rampant, il porte ses fruits le long de ses branches garnies de petites feuilles parfaitement lisses, rondes & de couleur de myrthe ; ces fruits sont blancs & colorés de rouge du côté exposé au soleil ; ils ont le goût aromatique & l'odeur de fleur d'orange, ainsi que les feuilles dont l'infusion prise avec du lait a paru très-agréable. Cette plante se cache sous les herbes & se plaît dans les lieux humides ; on en trouve une quantité prodigieuse aux environs des lacs.

Fleurs. Parmi plusieurs autres plantes qu'aucun besoin ne nous engagea à examiner, il y avoit beaucoup de fleurs, mais

toutes inodores, à l'exception d'une ſeule qui eſt blanche & de l'odeur de la tubéreuſe. Nous trouvâmes auſſi une véritable violette d'un jaune de jonquille. Ce que l'on peut remarquer, c'eſt qu'on n'a jamais rencontré aucune plante bulbeuſe ou à oignon. Une autre ſingularité, ce fut que dans la partie méridionale de l'île habitée, au-delà d'une chaîne de montagnes qui la coupe de l'Eſt à l'Oueſt, on vit qu'il n'y a, pour ainſi dire, point de gommier réſineux, & qu'à leur place on rencontroit en grande quantité une plante d'une même forme & d'un verd tout différent, n'ayant pas la même ſolidité, ne produiſant aucune réſine, & couverte dans ſa ſaiſon de belles fleurs jaunes. Cette plante, facile à ouvrir, eſt compoſée comme l'autre, de jets qui partent tous d'un même pied & vont ſe terminer à ſa ſurface. En repaſſant les montagnes, on trouva un peu au-deſſous de leur ſommet une grande eſpece de ſcolopandre ou de cétérac. Ses feuilles ne ſont point ondées, mais faites comme des lames d'épée. Il ſe détache de la plante deux maîtreſſes tiges qui portent leur graine en-deſſous comme les capillaires. On vit auſſi ſur les pierres une grande quantité de plantes friables qui ſemblent tenir de la pierre & du végétal; on penſa que ce pouvoient être des lichens, mais l'on remit à un autre tems à éprouver ſi elles ſeroient de quelque utilité pour la teinture.

Quant aux plantes marines, elles étoient plutôt un objet incommode qu'utile. La mer eſt preſque toute couverte de goemon dans le port, ſur-tout près des côtes dont les canots avoient de la peine à approcher; il ne rend d'autre ſervice que de rompre la lame lorſque la mer eſt groſſe. On comptoit en tirer un grand parti pour fu- Plantes marines.

mer les terres. Les marées nous apportoient pluſieurs eſpeces de coralines très-variées & des plus belles couleurs; elles ont mérité une place dans les cabinets des curieux, ainſi que les éponges & les coquilles. Les éponges affectent toutes la figure des plantes, elles ſont ramifiées en tant de manieres, qu'on a peine à croire qu'elles ſoient l'ouvrage d'inſectes marins. D'ailleurs leur tiſſu eſt ſi ſerré & leurs fibres ſi délicates, qu'on ne conçoit gueres comment ces animaux peuvent s'y loger.

Des Coquilles.

Les côtes des Malouines ont fourni aux cabinets pluſieurs coquilles nouvelles. La plus précieuſe eſt la poulette ou poulte. On reconnoît trois eſpeces de ces bivalves, parmi leſquelles celle qui eſt ſtriée, n'avoit jamais été vue, à ce qu'on dit, que dans l'état de foſſiles; ce qui peut ſervir de preuve à cette aſſertion que les coquilles foſſiles trouvées à des niveaux beaucoup au-deſſus de la mer, ne ſont point des jeux de la nature & du hazard, mais qu'elles ont été la demeure d'êtres vivans dans le tems que les terres étoient encore couvertes par les eaux. Avec cette coquille très-commune on trouvoit les lépas eſtimés par leurs belles couleurs, les buccins feuilletés & armés, les cames, les grandes moules unies & ſtriées, & de la plus belle nacre, &c.

Des Animaux.

On ne voit qu'une ſeule eſpece de quadrupede ſur ces îles; elle tient du loup & du renard. Les oiſeaux ſont innombrables. Ils habitent indifféremment la terre & les eaux. Les lions & les loups marins ſont les ſeuls amphibies. Toutes les côtes abondent en poiſſons, la plûpart peu connus. Les baleines occupent la haute mer; quelques-unes s'échouent quelquefois dans le fond des baies, où l'on voit leurs débris. D'autres oſſemens énormes,

placés

placés bien avant dans les terres, & que la fureur des flots n'a jamais été capable de porter ſi loin, prouvent ou que la mer a baiſſé, ou que les terres ſe ſont élevées.

Le loup-renard, ainſi nommé, parce qu'il ſe creuſe un terrier & que ſa queue eſt plus longue & plus fournie de poil que celle du loup, habite dans les dunes ſur le bord de la mer. Il ſuit le gibier & ſe fait des routes avec intelligence, toujours par le plus court chemin d'une baie à l'autre; à notre premiere deſcente à terre, nous ne doutâmes point que ce ne fuſſent des ſentiers d'habitans. Il y a apparence que cet animal jeûne une partie de l'année, tant il eſt maigre & rare. Il eſt de la taille d'un chien ordinaire dont il a auſſi l'aboyement, mais foible. Comment a-t-il été tranſporté ſur les îles?

Les oiſeaux & les poiſſons ne manquent pas d'ennemis qui troublent leur tranquillité. Ces ennemis des oiſeaux ſont le loup, qui détruit beaucoup d'œufs & de petits; les aigles, les éperviers, les émouchets & les chouettes. Les poiſſons ſont encore plus maltraités; ſans parler des baleines qui, comme on ſait, ne ſe nourriſſant que de frétin, en détruiſent prodigieuſement, ils ont à craindre les amphibies & cette quantité d'oiſeaux pêcheurs, dont les uns ſe tiennent conſtamment en ſentinelle ſur les roches, & les autres planent ſans ceſſe au-deſſus des eaux.

Pour être en état de bien décrire les animaux qui ſuivent, il eût fallu beaucoup de tems & les yeux du Naturaliſte le plus habile. Voici les remarques les plus eſſentielles, étendues ſeulement par rapport aux animaux qui étoient de quelque utilité.

Parmi les oiſeaux à pieds palmés, le cigne tient le premier rang. Il ne differe de ceux d'Europe que par ſon Des Oiſeaux à pieds palmés.

col d'un noir velouté, qui fait une admirable oppoſition avec la blancheur du reſte de ſon corps ; les pattes ſont couleur de chair. Cette eſpece de cigne ſe trouve auſſi dans la riviere de la Plata & au détroit de Magellan.

Quatre eſpeces d'oies ſauvages formoient une de nos plus grandes richeſſes. La premiere ne fait que pâturer, on lui donna improprement le nom d'*outarde*. Ses jambes élevées lui ſont néceſſaires pour ſe tirer des grandes herbes, & ſon long col pour obſerver le danger ; ſa démarche eſt légere, ainſi que ſon vol ; elle n'a point le cri déſagréable de ſon eſpece. Le plumage du mâle eſt blanc, avec des mêlanges de noir & de cendré ſur le dos & les aîles. La femelle eſt fauve, & ſes aîles ſont parées de couleurs changeantes ; elle pond ordinairement ſix œufs. Leur chair ſaine, nourriſſante & de bon goût, devint notre principale nourriture ; il étoit rare qu'on en manquât : indépendamment de celles qui naiſſent ſur l'île, les vents d'Eſt en automne en amenent des voliers, ſans doute de quelque terre inhabitée : car les chaſſeurs reconnoiſſoient aiſément ces nouvelles venues au peu de crainte que leur inſpiroit la vue des hommes. Les trois autres eſpeces d'oies n'étoient pas ſi recherchées, elles ſe nourriſſent de poiſſon & en contractent un goût huileux. Leur forme eſt moins élégante que celle de la premiere eſpece. Il y en a même une qui ne s'éleve qu'avec peine au-deſſus des eaux, celle-ci eſt criarde. Les couleurs de leur plumage ne ſortent gueres du blanc, du noir, du fauve & du cendré. Toutes ces eſpeces, ainſi que les cignes, ont ſous leurs plumes un duvet blanc ou gris très-fourni.

Deux eſpeces de canards & deux de ſarcelles embelliſſent les étangs & les ruiſſeaux. Les premiers different

peu de ceux de nos climats, on en tua quelques-uns de tout noirs & d'autres tout blancs. Quant aux sarcelles, l'une à bec bleu, est de la taille des canards ; l'autre est beaucoup plus petite. On en vit qui avoient les plumes du ventre teintes d'incarnat. Ces especes sont de la plus grande abondance & du meilleur goût.

On voyoit deux especes de plongeons de la petite taille. L'une a le dos de couleur cendrée & le ventre blanc ; les plumes du ventre sont si soyeuses, si brillantes & d'un tissu si serré, que nous les prîmes pour le grespe dont on fait des manchons précieux : cette espece est rare. L'autre, plus commune, est toute brune, ayant le ventre un peu plus clair que le dos. Les yeux de ces animaux sont semblables à des rubis. Leur vivacité surprenante augmente encore par l'opposition du cercle de plumes blanches qui les entoure & qui leur a fait donner le nom de plongeons à lunettes. Ils font deux petits, sans doute trop délicats pour souffrir la fraîcheur de l'eau lorsqu'ils n'ont encore que le duvet, car alors la mere les voiture sur son dos. Ces deux especes n'ont point les pieds palmés à la façon des autres oiseaux d'eau ; leurs doigts séparés sont garnis de chaque côté d'une membrane très-forte : en cet état chaque doigt ressemble à une feuille arrondie du côté de l'ongle, d'autant plus qu'il part du doigt des lignes qui vont se terminer à la circonférence des membranes, & que le tout est d'un verd de feuille sans avoir beaucoup plus d'épaisseur.

Deux especes d'oiseaux que l'on nomma bec-scies, on ne sait pas pourquoi, ne different que par la taille & quelquefois parce qu'il s'en trouve à ventre brun parmi tous les autres qui l'ont ordinairement blanc. Le reste du plu-

mage eſt d'un noir tirant ſur le bleu, très-foncé ; leur forme & les plumes du ventre, auſſi ſerrées & auſſi ſoyeuſes que celles du plongeon blanc, les rapprochent de cette eſpece ; ce que l'on n'oſeroit cependant [illegible] aſſurer. Ils ont le bec aſſez long & pointu, & les pieds palmés ſans ſéparation, avec un caractere remarquable, le premier doigt étant le plus long des trois, & la membrane qui les joint ſe terminant à rien au troiſieme. Leurs pieds ſont couleur de chair. Ces animaux ſont de grands deſtructeurs de poiſſons. Ils ſe placent ſur les rochers, ils s'y raſſemblent par nombreuſes familles & y font leur ponte. Comme leur chair eſt très-mangeable, on en fit des *tueries* de deux ou trois cents, & la grande quantité de leurs œufs offrit encore une reſſource dans le beſoin. Ils ſe défioient ſi peu des chaſſeurs, qu'il ſuffiſoit d'aller à eux avec des bâtons. Ils ont pour ennemi un oiſeau de proie à pieds palmés, ayant plus de ſept pieds d'envergure, le bec long & fort, caractériſé par deux tuyaux de même matiere que le bec, leſquels ſont percés dans toute leur longueur. Cet animal eſt celui que les Eſpagnols appellent *quebranta-hueſſos*.

Une quantité de moves de couleurs très-variées & très-agréables, de caniats & d'équerrets, preſque tous gris & vivant par familles, viennent planer ſur les eaux & fondent ſur le poiſſon avec une vîteſſe extraordinaire. Ils nous ſervoient à reconnoître les tems propres à la pêche de la ſardine ; il ſuffiſoit de les tenir un moment ſuſpendus, & ils rendoient encore dans ſa forme ce poiſſon qu'ils ne venoient que d'engloutir. Le reſte de l'année ils ſe nourriſſent de gradeau & autres menuailles. Ils pondent autour des étangs ſur des plantes vertes aſſez ſemblables

aux nénuphars, une grande quantité d'œufs très-bons & très-ſains.

On diſtingua trois eſpeces de pengouins; la premiere, remarquable par ſa taille & la beauté de ſon plumage, ne vit point par famille comme la ſeconde, qui eſt la même que celle décrite dans le Voyage du Lord Anſon. Ce pengouin de la premiere claſſe aime la ſolitude & les endroits écartés. Son bec plus long & plus délié que celui des pengouins de la ſeconde eſpece, les plumes de ſon dos d'un bleu plus clair, ſon ventre d'une blancheur éblouiſſante, une palatine jonquille qui part de la tête & va terminer les nuances du blanc & du bleu pour ſe réunir enſuite ſur l'eſtomac, ſon col très-long quand il chante, ſon allure aſſez légere, lui donnent un air de nobleſſe & de magnificence ſinguliere. On eſpéra de pouvoir en tranſporter un en Europe. Il s'apprivoiſa facilement juſqu'à ſuivre & connoître celui qui étoit chargé de le nourrir, mangeant indifféremment le pain, la viande & le poiſſon : mais on s'apperçut que cette nourriture ne lui ſuffiſoit pas & qu'il abſorboit ſa graiſſe; auſſi-tôt qu'il fut maigri à un certain point, il mourut. La troiſieme eſpece habite par famille comme la ſeconde ſur de hauts rochers dont elle partage le terrein avec les becs-ſcies; ils y pondent auſſi. Les caracteres qui les diſtinguent des deux autres, ſont leur petiteſſe, leur couleur fauve, un toupet de plumes de couleur d'or, plus courtes que celles des aigrettes, & qu'ils relevent lorſqu'ils ſont irrités, & enfin d'autres petites plumes de même couleur qui leur ſervent de ſourcils; on les nomma *pengouins ſauteurs* : en effet ils ne ſe tranſportent que par ſauts & par bonds. Cette eſpece a dans toute ſa contenance plus de vivacité que les deux autres.

Trois especes d'alcyons, qui se montrent rarement, ne nous annonçoient pas les tempêtes comme ceux qu'on voit à la mer. Ce sont cependant les mêmes animaux, au dire des marins; la plus petite espece en a tous les caracteres. Si c'est un véritable alcyon, on peut être assuré qu'il fait son nid à terre, d'où l'on nous en a rapporté des petits n'ayant que le duvet, & parfaitement ressemblans à pere & mere. La seconde espece ne differe que par la grosseur; elle est un peu moindre qu'un pigeon. Ces deux especes sont noires avec quelques plumes blanches sous le ventre. Quant à la troisieme qu'on nomma d'abord *pigeon blanc*, ayant tout le plumage de cette couleur & le bec rouge, on peut conjecturer que c'est un véritable alcyon blanc à cause de sa conformité avec les deux autres.

Oiseaux à pieds non palmés.

Trois especes d'aigles, dont les plus forts ont le plumage d'un blanc sale, & les autres sont noirs à pattes jaunes & blanches, font la guerre aux beccassines & aux petits oiseaux; ils n'ont ni la taille ni les serres assez fortes pour en attaquer d'autres. Une quantité d'éperviers & d'émouchets & quelques chouettes, sont encore les persécuteurs du petit gibier. Les variétés de leurs plumages sont riches & présentent toutes sortes de couleurs.

Les beccassines sont les mêmes que celles d'Europe. Elles ne font point le crochet en prenant leur vol & sont faciles à tirer. Dans le tems de leurs amours elles s'élevent à perte de vûe : & après avoir chanté & reconnu leur nid, qu'elles font sans précaution au milieu des champs & dans des endroits presque dégarnis d'herbes; elles s'y précipitent du plus haut des airs, alors elles sont maigres: la saison de les manger excellentes, est l'automne.

En été on voyoit beaucoup de corlieux qui ne different en rien des nôtres.

On rencontre toute l'année au bord de la mer un oiseau assez semblable au corlieu. On le nomma *pie de mer*, à cause de son plumage noir & blanc; ses autres caracteres distinctifs sont d'avoir le bec d'un rouge de corail & les pattes blanches. Il ne quitte gueres les rochers qui découvrent à basse mer, & se nourrit de petites chevrettes. Il a un sifflement aisé à imiter; ce qui fut par la suite utile à nos chasseurs & pernicieux pour lui.

Les aigrettes sont assez communes; nous les prîmes pour des hérons & nous ne connûmes pas d'abord le mérite de leurs plumes. Ces animaux commencent leur pêche au déclin du jour; ils aboient de tems à autre, de maniere à faire croire que ce sont de ces loups-renards dont nous avons parlé ci-devant.

Deux especes d'étourneaux ou grives nous étoient amenées par l'automne; une troisieme ne nous quittoit pas: on la nomma *oiseau rouge*; son ventre est tout couvert de plumes du plus beau couleur de feu, sur-tout en hiver; on en pourroit faire de riches collections pour des garnitures. Des deux autres especes passageres, l'une est fauve & a le ventre marqueté de plumes noires; l'autre est de la couleur des grives que nous connoissons. Nous n'entrerons pas dans le détail d'une infinité d'autres petits oiseaux assez semblables à ceux qu'on voit en France dans les Provinces maritimes.

Les lions & les loups marins sont déja connus; ces animaux occupent tous les bords de la mer & se logent, comme on l'a dit, dans ces grandes herbes nommées *glayeuls*. Leur troupe innombrable se transporte à plus Des Amphibies.

d'une lieue ſur le terrein pour y jouir de l'herbe fraîche & du ſoleil. Il paroît que le lion décrit dans le Voyage du Lord Anſon, devroit être, à cauſe de ſa trompe, regardé plûtôt comme une eſpece d'éléphant marin, d'autant plus qu'il n'a pas de criniere, qu'il eſt de la plus grande taille, ayant juſqu'à vingt deux pieds de longueur; & qu'il y a une autre eſpece beaucoup plus petite, ſans trompe & caractériſée par une criniere de plus longs poils que ceux du reſte du corps, qu'on pourroit regarder comme le vrai lion. Le loup marin ordinaire n'a ni criniere ni trompe; ainſi ce ſont trois eſpeces bien aiſées à diſtinguer. Le poil de tous ces animaux ne recouvre point un duvet, tel qu'on le trouve ſur ceux qu'on pêche dans l'Amérique ſeptentrionale & dans la riviere de la Plata. Leurs huiles & leurs peaux avoient déja formé une branche de commerce.

Des Poiſſons. Nous n'avons pas pu reconnoître une grande quantité d'eſpeces de poiſſons. Nous nommâmes celui que nous pêchions le plus communément *muge* ou *mulet*, auquel il reſſemble aſſez. Il s'en trouve de trois pieds de longueur, qu'on ſéchoit. Le gradeau eſt auſſi très-commun; il y en a de plus d'un pied de long. La ſardine ne monte qu'au commencement de l'hiver. Les mulets pourſuivis par les loups marins, ſe creuſent des trous dans les terres vaſeuſes qui bordent les ruiſſeaux où ils ſe réfugient, & nous les prenions avec facilité, en enlevant la couche de terre tourbeuſe qui couvre leurs retraites. Indépendamment de ces eſpeces, on en prenoit à la ligne une infinité d'autres, mais fort petits, parmi leſquels il s'en trouvoit un qu'on nomma *Brochet tranſparent*. Il a la tête de ce poiſſon, le corps ſans écailles, & abſolument diaphane. On trouve auſſi quelques congres ſur les roches; & le marſouin blanc

ou

ou taupe se montre dans les baies pendant la belle ſaiſon. Si on avoit eu du tems & des hommes à employer pour la pêche au large, on auroit trouvé beaucoup d'autres poiſſons, & indubitablement des ſoles, dont on a rencontré quelques-unes échouées ſur les ſables. On n'a pris qu'une ſeule eſpece de poiſſon d'eau douce, ſans écailles, d'une couleur verte, & de la taille d'une truite ordinaire. On a fait, il eſt vrai, peu de recherches dans cette partie ; le tems manquoit, & les autres poiſſons étoient en abondance.

Des Cruſtacées.

Quant aux cruſtacées, on n'en a diſtingué que trois eſpeces fort petites, l'écreviſſe rouge, même avant que d'être cuite, c'eſt plutôt une ſalicoque ; le crabe à pattes bleues qui reſſemble aſſez au tourelourou, & une eſpece de chevrette très-petite. On ne ramaſſoit que pour les curieux ces trois ſortes de cruſtacées, ainſi que les moules & autres coquillages qui n'ont pas le goût auſſi fin que ceux de France.

Le pays paroît être abſolument privé d'huîtres.

Enfin pour préſenter un objet de comparaiſon avec une île cultivée en Europe, on peut citer ce que dit Puffendorf en parlant de l'Irlande, ſituée à la même latitude dans l'hémiſphere boréal, que les îles Malouines dans l'autre hémiſphere. Sçavoir, « que cette île eſt agréable » par la bonté & la ſérénité de ſon air, la chaleur & le » froid n'y ſont jamais exceſſifs. Le pays bien coupé de » lacs & de rivieres, offre de grandes plaines couvertes » de pâturages excellens, point de bêtes venimeuſes, les » lacs & les rivieres poiſſonneuſes, &c ». Voyez l'Hiſtoire univerſelle.

CHAPITRE V.

Navigation des îles Malouines à Rio-Janéiro ; jonction de la Boudeuse *avec* l'Etoile ; *hostilités des Portugais contre les Espagnols. Etat des revenus que le Roi de Portugal tire de Rio-Janéiro.*

1767. *Juin.* Départ des Malouines pour Rio-Janéiro.

CEPENDANT j'attendois vainement *l'Etoile* aux îles Malouines : les mois de Mars & d'Avril s'étoient écoulés sans que cette flûte y fût venue. Je ne pouvois entreprendre de traverser l'Océan pacifique avec ma seule frégate, son peu de creux la rendant incapable de porter pour plus de six mois de vivres à son équipage. J'attendis encore la flûte pendant tout Mai. Voyant alors qu'il ne me restoit plus de vivres que pour deux mois, j'appareillai des îles Malouines le 2 Juin, pour me rendre à Rio-Janéiro ; j'y avois indiqué à M. de la Giraudais, Commandant de *l'Etoile*, un point de réunion, dans le cas où des circonstances forcées l'empêcheroient de venir me trouver aux îles Malouines.

Entrée à Rio-Janéiro.

Nous eûmes dans cette traversée un tems favorable ; le 20 Juin après-midi, nous vîmes les hauts mornes de la côte du Brésil, & le 21, nous reconnûmes l'entrée de Rio-Janéiro. Il y avoit le long de la côte plusieurs bateaux pêcheurs. Je fis mettre pavillon Portugais ferlé, & tirer un coup de canon : sur ce signal, l'un des bateaux vint à bord, & j'y pris un pilote, pour nous entrer dans la rade. Il nous fit ranger la côte à une demi-lieue des îles dont elle est bordée. Par-tout il y a beaucoup de fonds ; la côte est élevée, montueuse & couverte de bois ; elle est coupée en

mondrains détachés & taillés à pic qui en rendent l'aſpect très-varié. A cinq heures & demie du ſoir, nous étions en-dedans du fort Sainte-Croix, lequel nous héla, & en même tems il vint à bord un Officier Portugais nous demander les raiſons de notre entrée. J'envoyai avec lui le Chevalier de Bournand pour en informer le Comte d'Acunha, Viceroi du Bréſil, & traiter du ſalut. A ſept heures & demi nous mouillâmes dans la rade par huit braſſes d'eau, fond de vaſe noire.

Le Chevalier de Bournand revint bientôt après, & me dit qu'au ſujet du ſalut, le Comte d'Acunha *lui* avoit répondu que lorſque quelqu'un, en rencontrant un autre dans la rue, lui ôtoit ſon chapeau, il ne s'informoit pas auparavant ſi cette politeſſe ſeroit rendue ou non; que ſi nous ſaluions la place, il verroit ce qu'il auroit à faire. Comme cette réponſe n'en étoit pas une, je ne ſaluai point. J'appris en même tems, par un canot que m'envoya M. de la Giraudais, qu'il étoit dans ce port, que ſon départ de Rochefort, lequel devoit être à la fin de Décembre, avoit été retardé juſqu'au commencement de Février, qu'après trois mois de navigation, une voie d'eau & le mauvais état de ſa mâture l'avoient contraint de relâcher à Montevideo, où il avoit reçu, par les frégates Eſpagnoles, revenant des Malouines, les inſtructions ſur ma marche; & qu'auſſitôt il avoit mis à la voile pour Rio-Janéiro, où il étoit mouillé depuis ſix jours. Cette jonction me donnoit le moyen de continuer ma miſſion; quoique *l'Etoile*, en m'apportant pour treize mois de vivres en ſalaiſons & boiſſons, eût à peine pour cinquante jours de pain & de légumes à me remettre. Le défaut de ces denrées indiſpenſables, me forçoit de retourner en chercher dans la riviere de la Plata,

Diſcuſſion pour le ſalut.

Jonction avec *l'Etoile*.

attendu que nous ne trouvâmes à Rio-Janéiro, ni biscuit, ni bled, ni farine.

Difficultés qu'éprouve un vaisseau Espagnol de la part des Portugais.

Il y avoit alors dans ce port deux bâtimens qui nous intéressoient, l'un François, l'autre Espagnol. Le premier, nommé *l'Etoile du matin*, étoit un bateau du Roi destiné pour l'Inde, auquel sa petitesse ne permettoit pas d'entreprendre en hiver le passage du cap de Bonne-Espérance, & qui venoit attendre ici le retour de la belle saison de ces parages. L'Espagnol étoit un vaisseau de guerre, *le Diligent*, de soixante & quatorze, commandé par Don Francisco de Medina. Sorti de la riviere de la Plata, avec un chargement de cuirs & de piastres, une voie d'eau considérable fort au-dessous de sa flottaison l'avoit forcé de relâcher ici, pour s'y remettre en état de continuer sa traversée en Europe; depuis huit mois qu'il y étoit entré, les refus des secours nécessaires & les difficultés de toute espece que le Viceroi lui faisoit essuyer, l'empêchoient d'achever son radoub: aussi Don Francisco m'envoya-t-il, le soir même de mon arrivée, demander mes charpentiers & calefats, & le lendemain je fis passer à son bord tous ceux des deux navires.

Secours que nous lui donnons.

Le 22, nous allâmes en corps faire une visite au Viceroi; il nous la rendit à bord le 25, & lorsqu'il en sortit, je le fis saluer de dix-neuf coups de canon, que la terre rendit. Dans cette visite, il nous offrit tous les secours qui étoient en son pouvoir: il m'accorda même la permission que je lui demandai, d'acheter une corvette qui m'eût été de la plus grande utilité dans le cours de l'expédition: & il ajouta que s'il y en avoit au Roi de Portugal, il me l'offriroit. Il m'assura aussi qu'il avoit ordonné les plus exactes perquisitions pour connoître ceux qui, sous les fenêtres

Visite du Viceroi à bord de la frégate.

même de son palais, avoient assassiné l'Aumônier de *l'Etoile* peu de jours avant notre arrivée, & qu'il en feroit la plus sévere justice. Il la promit, mais le droit des gens élevoit ici une voix impuissante.

Cependant les attentions du Viceroi pour nous, continuerent plusieurs jours : il nous annonça même de petits soupers qu'il se proposoit de nous donner au bord de l'eau, sous des berceaux de jasmins & d'orangers, & il nous fit préparer une loge à l'Opéra. Nous pûmes dans une salle assez belle, y voir les chefs-d'œuvre de Métastasio représentés par une troupe de mulâtres, & entendre ces morceaux divins des grands Maîtres d'Italie, exécutés par un orquestre que dirigeoit alors un Prêtre bossu en habit eccléfiastique.

La faveur dont nous jouissions étoit un grand sujet d'étonnement pour les Espagnols, & même pour les gens du pays, qui nous avertissoient que les procédés de leur Gouverneur ne seroient pas long-tems les mêmes. En effet, soit que les secours que nous donnions aux Espagnols, & notre liaison avec eux lui déplussent, soit qu'il lui fût impossible de soutenir davantage des manieres opposées entiérement à son humeur, il fut bientôt avec nous ce qu'il étoit pour tous les autres.

Le 28 Juin, nous apprîmes que les Portugais avoient surpris & attaqué les Espagnols à *Rio-grande*, qu'ils les avoient chassés d'un poste qu'ils occupoient sur la rive gauche de cette riviere, & qu'un vaisseau Espagnol, en relâche à l'île Sainte-Catherine, venoit d'y être arrêté. On armoit ici en grande diligence *le Saint-Sébastien*, de soixante-quatre canons, construit dans ce port, & une frégate, de quarante canons, *la nuestra Segnora da gracia.* Celle-ci

Hostilités des Portugais contre les Espagnols.

étoit destinée, disoit-on, à escorter un convoi de troupes & de munitions à Rio-grande & à la colonie du Saint-Sacrement. Ces hostilités & ces préparatifs nous donnoient lieu d'appréhender que le Viceroi ne voulût arrêter *le Diligent*, lequel étoit en carêne sur l'île de *las Cobras*, & nous accélérâmes son armement le plus qu'il nous fut possible. Effectivement il fut en état le dernier jour de Juin de commencer à embarquer les cuirs de sa cargaison; mais lorsqu'il voulut, le 6 Juillet, embarquer ses canons qu'il avoit, pendant son radoub, déposé sur l'île aux Couleuvres, le Viceroi défendit de les lui livrer, & déclara qu'il arrêtoit le vaisseau, jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres de sa Cour au sujet des hostilités commises à Rio-grande. Don Medina fit à ce sujet toutes les démarches convenables, ce fut en vain; le Comte d'Acunha ne voulut pas même recevoir la lettre que le Commandant Espagnol lui envoya par un Officier de son bord.

1767. *Juillet.*

Mauvais procédés du Viceroi à notre égard.

Nous partageâmes la disgrace de nos alliés. Lorsque, d'après la parole réitérée du Viceroi, j'eus conclu le marché pour l'achat d'un senault, son Excellence fit défendre au vendeur de me le livrer. Il fut pareillement défendu de nous laisser prendre dans le chantier royal des bois qui nous étoient nécessaires & pour lesquels nous avions arrêté un marché: il me refusa ensuite la permission de me loger avec mon Etat major, pendant le tems qu'on feroit à la frégate quelques réparations essentielles, dans une maison voisine de la ville que m'offrit le propriétaire, & que le Commodore Byron avoit occupée, lors de sa relâche dans ce port en 1765. Je voulus lui faire à ce sujet & sur le refus du senault & des bois, quelques représentations. Il ne m'en donna pas le tems; &, aux pre-

miers mots que je lui dis, il se leva avec fureur, m'ordonna de sortir; & piqué sans doute de ce que, malgré sa colere, je restois assis de même que deux Officiers qui m'accompagnoient, il appella sa garde; mais sa garde, plus sage que lui, ne vint pas & nous nous retirâmes sans que personne parût s'être ébranlé. A peine fûmes-nous sortis, qu'on doubla la garde de son palais, on renforça les patrouilles & l'ordre fut donné d'arrêter tous les François qu'on trouveroit dans les rues après le coucher du soleil. Il envoya dire aussi au Capitaine du vaisseau François de quatre canons d'aller se mouiller sous le fort de Villagahon, & le lendemain je l'y fis remorquer par mes canots.

Je ne songeai dès-lors qu'à me disposer au départ, d'autant plus que les gens du pays que nous fréquentions, avoient tout à craindre du Viceroi. Deux Officiers Portugais furent la victime de leur honnêteté pour nous; l'un fut mis au cachot dans la citadelle; l'autre envoyé en exil à *Santa*, petit bourg entre Sainte-Catherine & Rio-grande. Je me hâtai de faire notre eau, de prendre à bord de l'Etoile les provisions dont je ne pouvois me passer, & d'embarquer des rafraîchissemens. J'avois été forcé d'augmenter la largeur de mes hunes, & le Commandant Espagnol me fournit le bois nécessaire pour cette opération, & qu'on nous avoit refusé aux chantiers. Je m'étois aussi muni de quelques planches dont nous ne pouvions nous passer, & qu'on nous vendit en contrebande.

Ils nous déterminent à partir de Rio-Janéiro.

Enfin le 12, tout étant prêt, j'envoyai un Officier prévenir le Viceroi que j'appareillerois au premier vent favorable. Je conseillai aussi à M. d'Etcheveri, commandant l'Etoile du matin, de ne s'arrêter à Rio-Janéiro que le

moins qu'il pourroit, & d'employer plûtôt le tems qui restoit jusqu'à la saison favorable pour le passage du cap de Bonne-Espérance, à bien reconnoître les îles de Tristan d'Acunha, où il trouveroit de l'eau, du bois, du poisson en abondance, & je lui donnai quelques mémoires que j'avois sur ces îles. J'ai sû depuis qu'il avoit suivi ce conseil.

Nous avions joui pendant notre séjour à Rio-Janéiro du printems des Poëtes, & ses habitans nous avoient témoigné de la façon la plus honnête le déplaisir que leur causoient les mauvais procédés de leur Viceroi à notre égard. Aussi regrettions-nous de ne pouvoir rester plus long-tems avec eux. Tant d'autres Voyageurs ont décrit le Brésil & sa capitale, que je n'en dirois rien qui ne fût une répétition fastidieuse. Rio-Janéiro, conquis une fois par les armes de la France, lui est bien connu. Je me contenterai d'entrer ici dans quelques détails sur les richesses dont cette ville est le débouché, & sur les revenus que le Roi de Portugal en tire. Je dirai auparavant que M. de Commerçon, *savant* Naturaliste, embarqué sur l'Etoile pour suivre l'expédition, m'a assuré que ce pays étoit le plus riche en plantes qu'il eût jamais rencontré, & qu'il y avoit trouvé des trésors pour la Botanique.

Détails sur les richesses de Rio-Janéiro.

Rio-Janéiro est l'entrepôt & le débouché principal des richesses du Brésil. Les mines appellées *générales*, sont les plus voisines de la ville dont elles sont distantes environ de soixante & quinze lieues. Elles rendent au Roi tous les ans, pour son droit de quint, au-moins cent douze arobes d'or; l'année 1762 elles en rapporterent cent dix-neuf. Sous la Capitainie des mines générales on comprend celles de *Rio des morts*, de *Sabara* & de *Sero-frio*. Cette derniere,

derniere, outre l'or qu'on en retire, produit encore tous les diamans qui proviennent du Brésil. Ils se trouvent dans le fond d'une riviere qu'on a soin de détourner, pour séparer ensuite, d'avec les cailloux qu'elle roule dans son lit, les diamans, les topazes, les chrysolites & autres pierres de qualités inférieures.

Toutes ces pierres, excepté les diamans, ne sont pas de contrebande; elles appartiennent aux entrepreneurs, lesquels sont obligés de donner un compte exact des diamans trouvés & de les remettre entre les mains de l'Intendant préposé par le Roi à cet effet. Cet Intendant les dépose aussi-tôt dans une cassette cerclée de fer & fermée avec trois serrures. Il a une des clefs, le Viceroi une autre & le Provador de l'Hazienda Réale la troisieme. Cette cassette est renfermée dans une seconde, où sont posés les cachets des trois personnes mentionnées ci dessus, & qui contient les trois clefs de la premiere. Le Viceroi n'a pas le pouvoir de visiter ce qu'elle renferme. Il consigne seulement le tout à un troisieme coffre-fort qu'il envoye à Lisbonne, après avoir apposé son cachet sur la serrure. L'ouverture s'en fait en la présence du Roi, qui choisit les diamans qu'il veut & en paye le prix aux entrepreneurs sur le pied d'un tarif réglé par leur traité.

Réglemens pour l'exploitation des Mines.

Mines de Diamans.

Les entrepreneurs payent à Sa Majesté Très-Fidele la valeur d'une piastre, monnoie d'Espagne, par jour de chaque esclave employé à la recherche des diamans; le nombre de ces esclaves peut monter à huit cents. De toutes les contrebandes, celle des diamans est la plus sévérement punie. Si le contrebandier est pauvre, il lui en coûte la vie; s'il a des biens capables de satisfaire à ce qu'exige la loi, outre la confiscation des diamans, il est condam-

né à payer deux fois leur valeur, à un an de prison & exilé pour sa vie à la côte d'Afrique. Malgré cette sévérité, il ne laisse pas de se faire une grande contrebande de diamans, même des plus beaux, tant leur peu de volume donne l'espérance & la facilité de les cacher.

Mines d'or.

Tout l'or qu'on retire des mines ne sçauroit être transporté à Rio-Janéiro, sans avoir été remis auparavant dans les *maisons de fondation* établies dans chaque district, où se perçoit le droit de la couronne. Ce qui revient aux particuliers leur est remis en barres avec leur poids, leur numéro & les armes du Roi. Tout cet or a été touché par une personne préposée à cet effet, & sur chaque barre est imprimé le titre de l'or, afin qu'ensuite, dans la fabrique des monnoies, on fasse avec facilité l'opération nécessaire pour les mettre à leur valeur proportionnelle.

Ces barres appartenantes aux particuliers sont enregistrées dans le comptoir de *la Praybuna*, à trente lieues de Rio-Janéiro. Dans ce poste sont un Capitaine, un Lieutenant & cinquante hommes : c'est-là qu'on paye le droit de quint & de plus un droit de péage d'un réal & demi par tête d'hommes & de bêtes à cornes ou de somme. La moitié du produit de ce droit appartient au Roi & l'autre moitié se partage entre le détachement proportionnellement au grade. Comme il est impossible de revenir des mines, sans passer par ce registre, on y est arrêté & fouillé avec la derniere rigueur.

Les particuliers sont ensuite obligés de porter tout l'or en barre qui leur revient, à la monnoie de Rio-Janéiro, où on leur en donne la valeur en especes monnoyées : ce sont ordinairement des demi-doublons qui valent huit piastres d'Espagne. Sur chacun de ces demi-doublons le

Roi gagne une piastre par l'alliage & le droit de monnoie. L'hôtel des monnoies de Rio-Janéiro est un des plus beaux qui existent ; il est muni de toutes les commodités nécessaires pour y travailler avec la plus grande célérité. Comme l'or descend des mines dans le même tems où les flottes arrivent de Portugal, il faut accélérer le travail de la monnoie, & elle s'y frappe avec une promptitude surprenante.

L'arrivée de ces flottes rend le commerce de Rio-Janéiro très-florissant, principalement la flotte de Lisbonne. Celle de Porto est chargée seulement de vins, eaux-de-vie, vinaigres, denrées de bouche & de quelques toiles grossieres fabriquées dans cette ville ou aux environs. Aussi-tôt après l'arrivée des flottes, toutes les marchandises qu'elles apportent sont conduites à la douane, où elles payent au Roi dix pour cent. Observez qu'aujourd'hui, la communication de la colonie du S. Sacrement avec Buenos-Aires étant sévérement interceptée, ces droits doivent éprouver une diminution considérable. Presque toutes les plus précieuses marchandises étoient envoyées de Rio-Janéiro à la colonie, d'où elles passoient en contrebande par Buenos-Aires au Chili & au Pérou ; & ce commerce frauduleux valoit tous les ans aux Portugais plus d'un million & demi de piastres. En un mot les mines du Brésil ne produisent point d'argent ; tout celui que les Portugais possedent, provient de cette contrebande. La traite des Negres leur étoit encore un objet immense. On ne sçauroit évaluer à combien monte la perte que leur occasionne la suppression presque entiere de cette branche de contrebande. Elle occupoit seule au-moins trente embarcations pour le cabotage de la côte du Brésil à la Plata.

Revenus que le Roi de Portugal tire de Rio-Janéiro.

Outre le dix pour cent d'ancien droit qui ſe paye à la douane royale, il y a un autre droit de deux & demi pour cent, impoſé ſous le titre de don gratuit depuis le deſaſtre arrivé à Lisbonne en 1755. Il ſe paye immédiatement à la ſortie de la douane, au lieu qu'on y accorde pour le dixieme un délai de ſix mois, en donnant caution valable.

Les mines de *S. Paolo* & *Parnagua* rendent au Roi quatre arobes de quint année commune. Les mines les plus éloignées, comme celles de *Pracaton*, de *Quiaba*, dépendent de la Capitainie de Matagroſſo. Le quint des mines ci-deſſus ne ſe perçoit pas à Rio-Janéiro, mais bien celui des mines de *Goyas*. Cette Capitainie a auſſi des mines de diamans qu'il eſt défendu de fouiller.

Toute la dépenſe que le Roi de Portugal fait à Rio-Janéiro, tant pour le payement des troupes & des Officiers civils, que pour les frais des mines, l'entretien des bâtimens publics, la carène des vaiſſeaux, monte environ à ſix cent mille piaſtres. Je ne parle point de ce que peut lui coûter la conſtruction des vaiſſeaux de ligne & frégates qu'on y a maintenant établie.

RÉCAPITULATION & montant des divers objets du Revenu Royal, année commune.

	piaſtres.
Cent cinquante arobes d'or que rapportent, année commune, tous les quints réduits, valent en monnoie d'Eſpagne, ...	1, 125000
Le droit des diamans, ...	240000
Le droit de monnoie, ...	400000
Dix pour cent de la douane, ...	350000
Deux & demi pour cent de don gratuit, ...	87000
	2, 202000

	piastres.
Ci-contre, ...	2,202000
Droit de péage, vente des emplois, offices, & généralement tout ce qui provient des mines, ...	225000
Droits sur les Noirs, ...	110000
Droit sur l'huile de poisson, le sel, le savon & le dixieme sur les denrés du pays, ...	130000
TOTAL, ...	2,667000

Sur quoi défalquant la dépense ci-dessus mentionnée, on verra que le revenu que le Roi de Portugal tire de Rio-Janéiro, monte à plus de dix millions de notre monnoie.

CHAPITRE VI.

Départ de Rio-Janéiro ; second voyage à Montevideo ; avaries qu'y reçoit l'Etoile.

1767. *Juillet.* Départ de Rio-Janéiro.

LE 14 Juillet nous appareillâmes de Rio-Janéiro & fûmes contraints, le vent nous manquant, de remouiller dans la rade. Nous sortîmes le 15 ; & , deux jours après, l'avantage de marche que la frégate avoit sur l'Etoile, me mit dans le cas de dégréer les mâts de perroquet, nos mâts majeurs exigeant beaucoup de ménagement. Les vents furent variables, grand frais & la mer très-grosse ; la nuit du 19 au 20, nous perdîmes notre grand hunier, emporté sur ses cargues. Le 25 il y eut une éclipse de soleil visible pour nous. J'avois pris à mon bord M. Verron, jeune observateur venu de France sur l'Etoile, pour s'occuper dans le voyage des méthodes propres à calculer en mer la longitude. Suivant le point estimé du vaisseau, le moment de l'immersion, calculé par cet Astronome, devoit être pour nous le 25 à quatre heures dix-neuf minutes du soir. A quatre heures six minutes, un nuage nous déroba la vue du soleil, & lorsque nous le revîmes à quatre heures trente-une minutes, il y en avoit alors environ un doigt & demi d'éclipsé. Les nuages qui passerent ensuite successivement sur le soleil, ne nous le laisserent appercevoir que pendant des intervalles très-courts ; de sorte que nous ne pûmes observer aucune des phases de l'éclipse, ni par conséquent en conclure notre longitude. Le soleil se couchoit pour nous avant le moment de la conjonction apparente, & nous estimâmes que celui de l'immersion avoit été à quatre heures vingt-trois minutes.

Eclipse de Soleil.

Entrée dans la riviere de la Plata.

Le 26 nous commençâmes à trouver le fond, & le 28 au matin nous eûmes connoissance des Castilles. Cette partie de la côte est d'une hauteur médiocre & s'apperçoit de dix à douze lieues. Nous crûmes reconnoître l'entrée d'une baie qui est vraisemblablement le mouillage où les Espagnols ont un fort, mouillage qu'ils m'ont dit être fort mauvais. Le 29 nous entrâmes dans la riviere de la Plata & vîmes les Maldonades. Nous avançâmes peu cette journée & la suivante. Nous passâmes en calme presque toute la nuit du 30 au 31, sondant sans cesse. Les courans paroissoient nous entraîner dans le Nord-Ouest, où nous restoit à-peu-près l'île Lobos. A une heure & demie après minuit, la sonde ayant donné trente-trois brasses, je jugeai être très-près de cette île, & je fis le signal de mouiller. Nous appareillâmes à trois heures & demie & vîmes l'île de Lobos dans le Nord-Est, environ à deux lieues & demie. Le vent de Sud & de Sud-Est, foible d'abord, renforça dans la matinée & nous mouillâmes le 31 après midi dans la baie de Montevideo. L'Etoile nous avoit fait perdre beaucoup de chemin, parce qu'outre l'avantage de marche que nous conservions sur elle, cette flûte qui, au sortir de Rio-Janéiro, faisoit quatre pouces d'eau toutes les deux heures, après quelques jours de navigation en fit sept pouces dans le même intervalle de tems; ce qui ne lui permettoit pas de forcer de voiles.

Seconde relâche à Montevideo.

A peine fûmes-nous mouillés, qu'un Officier venu à bord de la part du Gouverneur de Montevidéo pour nous complimenter sur notre arrivée, nous apprit qu'on avoit reçu des ordres d'Espagne pour arrêter tous les Jésuites & se saisir de leurs biens; que le même bâtiment porteur de ces dépêches, avoit amené quarante Peres de la com-

Nouvelles que nous y apprenons.

pagnie destinés aux missions; que l'ordre avoit été exécuté déja dans les principales maisons, sans trouble ni résistance & qu'au contraire ces Religieux supportoient leur disgrace avec sagesse & résignation. J'entrerai bientôt dans le détail de cette grande affaire, de laquelle m'ont pu mettre au fait un long séjour à Buenos-Aires & la confiance dont m'y a honoré le Gouverneur général Don Francisco Bukarely.

1767. Août.

Comme nous devions rester dans la riviere de la Plata jusqu'après la révolution de l'équinoxe, nous prîmes des logemens à Montevideo, où nous établîmes aussi nos ouvriers & un hôpital. Ces premiers soins remplis, je me rendis à Buenos-Aires le 11 Août, pour y accélérer la fourniture des vivres qui nous étoient nécessaires & dont fut chargé le Munitionnaire général du Roi d'Espagne, aux mêmes prix que portoit son traité vis-à-vis Sa Majesté Catholique. Je voulois aussi entretenir M. de Bukarely sur ce qui s'étoit passé à Rio-Janéiro, quoique je lui eusse déja envoyé par un exprès les dépêches de Dom Francisco de Medina. Je le trouvai sagement résolu à se contenter de rendre compte en Europe des hostilités commises par le Viceroi du Brésil & à ne point user de représailles. Il lui eût été facile de s'emparer en peu de jours de la Colonie du Saint-Sacrement, d'autant plus que cette place manquoit de tout & qu'elle n'avoit pas encore reçu au mois de Novembre le convoi de vivres & de munitions qu'on lui préparoit, lorsque nous sortîmes de Rio-Janéiro.

J'éprouvai de la part du Gouverneur général les plus grandes facilités pour la prompte expédition de nos besoins. A la fin d'Août deux goëlettes, chargées pour nous

de

de biscuit & de farine, avoient fait voile pour Montevideo, où je m'étois aussi rendu pour y célébrer la fête de S. Louis. J'avois laissé à Buenos-Aires le Chevalier du Bouchage, Enseigne de vaisseau, pour y faire embarquer le reste de nos vivres, & y être chargé des affaires qui pourroient nous survenir, jusqu'à notre départ que j'espérois devoir être à la fin de Septembre; je ne prévoyois pas qu'un accident nous retiendroit six semaines de plus. Pendant une tourmente de Sud-Ouest, le Saint-Fernand, vaisseau de registre, qui étoit mouillé près de l'Etoile, chassa sur ses ancres, vint de nuit aborder cette flûte, & du premier choc lui rompit son mât de beaupré au ras de l'étambré. Sa poulaine & ses écharpes ou herpes furent ensuite emportées, heureux encore d'avoir pu se séparer, malgré le mauvais tems & l'obscurité, sans essuyer d'autres avaries. Avarie que reçoit *l'Etoile*.

Cet abordage augmenta considérablement la voie d'eau que l'Etoile avoit dès le commencement de la campagne. Il devenoit indispensable de décharger ce bâtiment, peut-être même de le virer en quille pour découvrir & fermer cette voie d'eau qui paroissoit être très-basse & de l'avant. Cette opération ne pouvoit se faire à Montevideo, où d'ailleurs on ne trouvoit point les bois nécessaires à la réparation de sa mâture. J'écrivis donc au Chevalier du Bouchage d'exposer au Marquis de Bukareli notre situation, & d'obtenir son agrément pour que l'Etoile remontât la riviere & vînt à la Encenada de Baragan; je lui mandois aussi d'y faire passer aussi-tôt les bois & autres matériaux dont nous avions besoin. Le Gouverneur général consentit à ces demandes; & le 7 Septembre, n'ayant pu trouver aucun pilote, je m'embarquai sur l'E- 1767. *Septembre.*

M

Navigation de Montevideo à Baragan.

toile avec les charpentiers & calefats de la Boudeuse pour partir le lendemain & suivre moi-même une navigation qu'on nous disoit être de la plus grande difficulté. Deux vaisseaux de registre, le Saint-Fernand & le Carmen, munis d'un pratique, appareilloient le même jour de Montevideo pour la Encenada & j'avois compté les suivre ; mais le Saint-Fernand, à bord duquel étoit ce pilote nommé Philippe, appareilla la nuit du 7 au 8, dans la seule vue de nous dérober sa marche & laissant son camarade dans le même embarras. Nous partîmes toutefois le 8 au matin précédés par nos canots, le Carmen étant resté pour attendre une goëlette qui dirigeât sa route. Le soir nous joignîmes le Saint-Fernand, nous le dépassâmes & le 10 après midi nous mouillâmes dans la rade de la Encenada, Philippe, aussi mauvais pilote que méchant homme, ayant toujours gouverné sur nous.

Je trouvai dans cette rade la Vénus, frégate de vingt-six canons, & quelques navires marchands destinés, comme elle, à faire voile incessamment pour l'Europe. J'y trouvai aussi la Smeralda & la Liebe, qui se disposoient à retourner avec des munitions de toute espece aux îles Malouines, d'où elles devoient passer dans la mer du Sud, pour y prendre les Jésuites du Chili & du Pérou. Il y avoit de plus le chambekin *l'Andalous* arrivé du Ferrol à la fin de Juillet en compagnie d'un autre chambekin nommé *l'Aventurero ;* mais celui-ci s'étoit perdu sur la tête du banc aux Anglois, & l'équipage avoit eu le tems de se sauver. L'Andalous se préparoit à aller porter des Missionnaires & des présens aux habitans de la terre de Feu, le Roi Catholique voulant leur témoigner sa reconnoissance des services qu'ils avoient rendus aux Espagnols

du navire *la Conception*, lequel en 1765 avoit péri sur leurs côtes.

Je descendis à Baragan, où le Chevalier du Bouchage avoit déja fait transporter une partie des bois qui nous étoient nécessaires. Il les avoit rassemblés avec peine & à grands frais à Buenos-Aires dans l'arsenal du Roi & quelques magasins particuliers, approvisionnés les uns & les autres par les débris des vaisseaux qui font naufrage dans la riviere. On ne trouvoit d'ailleurs à Baragan aucune espece de ressources, mais bien des difficultés de plusieurs genres & tout ce qui peut forcer à n'opérer que lentement. La Encenada de Baragan n'est en effet qu'une espece de mauvaise baie formée par l'embouchure d'une petite riviere qui peut avoir un quart de lieue de largeur; mais il n'y a de l'eau qu'au milieu, dans un canal étroit & qui se comble tous les jours, où peuvent entrer des vaisseaux qui ne tirent que douze pieds : dans tout le reste il n'y a pas six pouces d'eau à marée basse; or, comme les marées sont fort irrégulieres dans la riviere de la Plata, qu'elles sont hautes ou basses quelquefois huit jours de suite selon les vents qui regnent, le débarquement des chaloupes y essuie les plus grandes difficultés. D'ailleurs nuls magasins à terre, quelques maisons ou plutôt des chaumieres construites avec des joncs, couvertes de cuir, dispersées sans ordre sur un sol brut & habitées par des hommes qui ont assez de peine à se procurer leur subsistance. Les bâtimens qui tirent trop d'eau pour pouvoir entrer dans cette anse mouillent à la pointe de Lara, à une lieue & demie dans l'Ouest. Ils y sont exposés à tous les vents; mais la tenue étant fort bonne, ils y peuvent hiverner, quoiqu'avec beaucoup d'incommodités.

L'Etoile s'y raccommode.

1767. Octobre.

Je laissai à la pointe de Lara M. de la Giraudais chargé des soins relatifs à son vaisseau, & je me rendis à Buenos-Aires, d'où je lui expédiai une grande goëlette sur laquelle il pouvoit abattre, lorsqu'il seroit entré à la Encenada. Il falloit pour cela qu'il déchargeât en partie les effets qu'il avoit à bord, & M. de Bukarely permit de les déposer à bord de la *Smeralda* & de *la Liebe.* Le 8 Octobre *l'Etoile* fut en état d'entrer dans le port, & l'on trouva que son radoub seroit moins long qu'on ne l'avoit appréhendé. En effet, à peine avoit-elle commencé à s'alléger, que sa voie d'eau diminua sensiblement & elle cessa d'en faire, lorsqu'elle ne tira plus que huit pieds de l'avant. Après y avoir débité quelques planches de son doublage, on vit que la couture des barbes du navire étoit absolument sans étoupe, pendant une longueur d'environ quatre pieds & demi, depuis huit pieds & demi de tirant d'eau en remontant. On découvrit aussi deux trous de tarriere dont les chevilles n'avoient pas été posées. Toutes ces avaries ayant été promptement réparées, de nouvelles herpes remises en place, le mât de beaupré fait & mâté, la flûte récalfatée en entier; elle revint le 21 à la pointe de Lara, où elle reprit son chargement à bord des frégates Espagnoles. Elle y embarqua aussi successivement le bois, les farines, le biscuit & les différentes provisions que je lui envoyai dans cette rade.

Départ de plusieurs vaisseaux pour l'Europe, arrivée de quelques autres.

Il en étoit parti pour Cadix, à la fin de Septembre, *la Venus* & quatre autres bâtimens chargés de cuirs, & portant deux cents cinquante Jésuites & les familles Françoises des Malouines, à l'exception de sept, qui n'ayant pu y trouver place, furent forcées d'attendre une autre occasion. Le Marquis de Bukarely les fit venir à Buenos-Aires,

où il pourvut à leur ſubſiſtance & à leur logement. On venoit d'apprendre dans le même moment l'arrivée du *Diamant*, vaiſſeau de regiſtre, expédié pour Buenos-Aires, & celle du *Saint-Michel*, autre vaiſſeau de regiſtre deſtiné pour Lima. La ſituation de ce dernier bâtiment étoit triſte. Après avoir, pendant quarante-cinq jours, lutté contre les vents ſur le cap de Horn, trente-neuf hommes de ſon équipage étant morts & le reſte attaqué du ſcorbut, un coup de mer ayant emporté ſon gouvernail, il avoit été forcé de faire route pour cette riviere, où il étoit entré dans le port des Maldonades, ſept mois après être ſorti de Cadix & n'ayant plus que trois matelots & quelques Officiers en état d'agir. Nous envoyâmes à la requête des Eſpagnols, un Officier & un équipage pour amener ce bâtiment à Montevideo. Il y étoit arrivé le 5 Octobre la frégate Eſpagnole *l'Aigle*, ſortie du Ferrol au mois de Mars. Elle avoit relâché à l'île Sainte-Catherine, & les Portugais l'y avoient arrêtée dans le même tems où ils retenoient *le Diligent* à Rio-Janéiro.

CHAPITRE VII.

Détails sur les Missions du Paraguai, & l'expulsion des Jésuites de cette province.

TANDIS que nous hâtions nos dispositions pour sortir de la riviere de la Plata, le Marquis de Bukarely faisoit les siennes pour passer sur *l'Uraguai.* Déjà les Jésuites avoient été arrêtés dans toutes les autres provinces de son département, & ce Gouverneur général vouloit exécuter en personne dans les missions les ordres du Roi Catholique. Il dépendoit des premieres mesures qu'on y alloit prendre de faire agréer à ces peuples le changement qu'on leur préparoit, ou de les replonger dans l'état de barbarie. Mais avant que de détailler ce que j'ai vu sur la catastrophe de ce singulier Gouvernement, il faut dire un mot sur son origine, ses progrès & sa forme. Je le dirai *sine irâ & studio quorum causas procul habeo.*

Date de l'établissement des missions.

C'est en 1580, que l'on voit les Jésuites admis pour la premiere fois dans ces fertiles régions, où ils ont depuis fondé, sous le regne de Philippe III ; les missions fameuses auxquelles on donne en Europe le nom du Paraguai, & plus à propos en Amérique celui de l'Uraguai, riviere sur laquelle elles sont situées. Elles ont toujours été divisées en peuplades, foibles d'abord & en petit nombre, mais que des progrès successifs ont porté jusqu'à celui de trente-sept ; sçavoir, vingt-neuf sur la rive droite de l'Uraguai, & huit sur la rive gauche, régies chacune par deux Jésuites en habit de l'Ordre. Deux motifs qu'il est permis aux Souverains d'allier, lorsque l'un ne nuit pas à l'autre, la Reli-

gion & l'intérêt, avoient fait désirer aux Monarques Espagnols la conversion de ces Indiens; en les rendant Catholiques on civilisoit des hommes sauvages, on se rendoit maîtres d'une contrée vaste & abondante : c'étoit ouvrir à la métropole une nouvelle source de richesses, & acquérir des adorateurs au vrai Dieu. Les Jésuites se chargerent de remplir ces vûes, mais ils représenterent que pour faciliter le succès d'une si pénible entreprise, il falloit qu'ils fussent indépendans des Gouverneurs de la province, & que même aucun Espagnol ne pénétrât dans le pays.

Le motif qui fondoit cette demande, étoit la crainte que les vices des Européens ne diminuassent la ferveur des Néophites, ne les éloignassent même du Christianisme, & que la hauteur Espagnole ne leur rendît odieux un joug trop appésanti. La Cour d'Espagne approuvant ces raisons, régla que les Missionnaires seroient soustraits à l'autorité des Gouverneurs, & que le trésor leur donneroit chaque année soixante mille piastres pour les frais des défrichemens, sous la condition qu'à mesure que les peuplades seroient formées & les terres mises en valeur, les Indiens payeroient annuellement au Roi une piastre par homme depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de soixante. On exigea aussi que les Missionnaires apprissent aux Indiens la langue Espagnole; mais cette clause ne paroît pas avoir été exécutée. Conditions stipulées entre la Cour d'Espagne & les Jésuites.

Les Jésuites entrerent dans la carriere avec le courage des Martyrs & une patience vraiment angélique. Il falloit l'un & l'autre pour attirer, retenir, plier à l'obéissance & au travail des hommes féroces, inconstans, attachés autant à leur paresse qu'à leur indépendance. Les obstacles furent infinis, les difficultés renaissoient à chaque pas; Zèle & succès des Missionnaires.

le zele triompha de tout, & la douceur des Missionnaires amena enfin à leurs pieds ces farouches habitans des bois. En effet, ils les réunirent dans des habitations, leur donnerent des loix, introduisirent chez eux les arts utiles & agréables; enfin d'une Nation barbare, sans mœurs & sans religion, ils en firent un peuple doux, policé, exact observateur des cérémonies chrétiennes. Ces Indiens, charmés par l'éloquence persuasive de leurs apôtres, obéissoient volontiers à des hommes qu'ils voyoient se sacrifier à leur bonheur; de telle façon que quand ils vouloient se former une idée du Roi d'Espagne, ils se le représentoient sous l'habit de S. Ignace.

Révolte des Indiens contre les Espagnols.

Cependant il y eut contre son autorité un instant de révolte dans l'année 1757. Le Roi Catholique venoit d'échanger avec le Portugal les peuplades des missions situées sur la rive gauche de l'Uraguai contre la colonie du Saint-Sacrement. L'envie d'anéantir la contrebande énorme, dont nous avons parlé plusieurs fois, avoit engagé la Cour de Madrid à cet échange. L'Uraguai devenoit ainsi la limite des possessions respectives des deux Couronnes; on faisoit passer sur sa rive droite les Indiens des peuplades cédées, & on les dédommageoit en argent du travail de leur déplacement. Mais ces hommes accoutumés à leurs foyers, ne purent souffrir d'être obligés de quitter des terres en pleine valeur, pour en aller défricher de nouvelles. Ils prirent donc les armes: depuis long-tems on leur avoit permis d'en avoir pour se défendre contre les incursions des Paulistes, brigands issus du Brésil, & qui s'étoient formés en république vers la fin du seizieme siecle. La révolte éclata sans qu'aucun Jésuite parût jamais à la tête des Indiens. On dit même qu'ils furent retenus par force dans

Cause de leur mécontentement.

les

les villages, pour y exercer les fonctions du sacerdoce.

Le Gouverneur général de la province de la Plata, Don Joseph Andonaighi, marcha contre les rébelles, suivi de Don Joachim de Viana, Gouverneur de Montevideo. Il les défit dans une bataille où il périt plus de deux mille Indiens. Il s'achemina ensuite à la conquête du pays; & Don Joachim voyant la terreur qu'une premiere défaite y avoit répandue, se chargea avec six cents hommes de le réduire en entier. En effet il attaqua la premiere peuplade, s'en empara sans résistance, & celle-là prise, toutes les autres se soumirent.

Ils prennent les armes & sont battus.

Sur ces entrefaites la Cour d'Espagne rappella Don Joseph Andonaighi & Don Pedro Cevallos arriva à Buenos-Aires pour le remplacer. En même tems Viana reçut ordre d'abandonner les missions & de ramener ses troupes. Il ne fut plus question de l'échange projetté entre les deux Couronnes, & les Portugais, qui avoient marché contre les Indiens avec les Espagnols, revinrent avec eux. C'est dans le tems de cette expédition que s'est répandu en Europe le bruit de l'élection du Roi Nicolas, Indien dont en effet les rebelles firent un fantôme de royauté.

Troubles appaisés.

Don Joachim de Viana m'a dit que quand il eut reçu l'ordre de quitter les missions, une grande partie des Indiens, mécontens de la vie qu'ils menoient, vouloit le suivre. Il s'y opposa, mais il ne put empêcher que sept familles ne l'accompagnassent, & il les établit aux Maldonades, où elles donnent aujourd'hui l'exemple de l'industrie & du travail. Je fus surpris de ce qu'il me dit au sujet de ce mécontentement des Indiens. Comment l'accorder avec tout ce que j'avois lu sur la maniere dont ils étoient gouver-

Les Indiens paroissent dégoûtés de l'administration des Jésuités.

nés ? J'aurois cité les loix des missions comme le modele d'une administration faite pour donner aux humains le bonheur & la sagesse.

Gouvernement des Missions montré en perspective.

En effet, quand on se représente de loin & en général ce Gouvernement magique fondé par les seules armes spirituelles, & qui n'étoit lié que par les chaînes de la persuasion, quelle institution plus honorable à l'humanité ! C'est une société qui habite une terre fertile sous un climat fortuné, dont tous les membres sont laborieux & où personne ne travaille pour soi; les fruits de la culture commune sont rapportés fidélement dans des magasins publics, d'où l'on distribue à chacun ce qui lui est nécessaire pour sa nourriture, son habillement & l'entretien de son ménage; l'homme dans la vigueur de l'âge, nourrit par son travail l'enfant qui vient de naître; & lorsque le tems a usé ses forces, il reçoit de ses concitoyens les mêmes services dont il leur a fait l'avance; les maisons particulieres sont commodes, les édifices publics sont beaux; le culte est uniforme & scrupuleusement suivi; ce peuple heureux ne connoît ni rangs ni conditions, il est également à l'abri des richesses & de l'indigence. Telles ont dû paroître & telles me paroissoient les missions dans le lointain & l'illusion de la perspective. Mais en matiere de Gouvernement, un intervalle immense sépare la théorie de l'administration. J'en fus convaincu par les détails suivans que m'ont faits unanimement cent témoins oculaires.

Détails intérieurs de l'administration.

L'étendue du terrein que renferment les missions, peut être de deux cents lieues du Nord au Sud, de cent-cinquante de l'Est à l'Ouest, & la population y est d'environ trois cents mille ames; des forêts immenses y offrent des bois de toute espece; de vastes pâturages y contiennent

au-moins deux millions de têtes de bestiaux; de belles rivieres vivifient l'intérieur de cette contrée, & y appellent par-tout la circulation & le commerce. Voilà le local, comment y vivoit-on? Le pays étoit, comme nous l'avons dit, divisé en paroisses, & chaque paroisse régie par deux Jésuites, l'un Curé, l'autre son Vicaire. La dépense totale pour l'entretien des peuplades entraînoit peu de frais, les Indiens étant nourris, habillés, logés du travail de leurs mains, la plus forte dépense alloit à l'entretien des Eglises construites & ornées avec magnificence. Le reste du produit de la terre & tous les bestiaux appartenoient aux Jésuites, qui de leur côté faisoient venir d'Europe les outils des différens métiers, des vitres, des couteaux, des aiguilles à coudre, des images, des chapelets, de la poudre & des fusils. Leur revenu annuel consistoit en coton, suifs, cuirs, miel & sur-tout en *maté*, plante mieux connue sous le nom d'herbe du Paraguai, dont la compagnie faisoit seule le commerce, & dont la consommation est immense dans toutes les *Indes Espagnoles* où elle tient lieu de thé.

Les Indiens avoient pour leurs Curés une soumission tellement servile, que non-seulement ils se laissoient punir du fouet à la maniere du college, hommes & femmes, pour les fautes publiques, mais qu'ils venoient eux-mêmes solliciter le châtiment des fautes mentales. Dans chaque paroisse les Peres élisoient tous les ans des corrégidors & des capitulaires chargés des détails de l'administration. La cérémonie de leur élection se faisoit avec pompe le premier jour de l'an dans le parvis de l'Eglise, & se publioit au son des cloches & des instrumens de toute espece. Les élus venoient aux pieds du Pere Curé recevoir

les marques de leur dignité qui ne les exemptoit pas d'être fouettés comme les autres. Leur plus grande distinction étoit de porter des habits, tandis qu'une chemise de toile de coton composoit seule le vêtement du reste des Indiens de l'un & l'autre sexe. La fête de la paroisse & celle du Curé se célébroient aussi par des réjouissances, publiques, même par des comédies; elles ressembloient sans doute à nos anciennes pieces quon nommoit *mysteres.*

Le Curé habitoit une maison vaste proche l'Eglise; elle avoit attenant deux corps de logis, dans l'un desquels étoient les écoles pour la musique, la peinture, la sculpture, l'architecture & les atteliers des différens métiers; l'Italie leur fournissoit les maîtres pour les arts, & les Indiens apprennent, dit-on, avec facilité; l'autre corps de logis contenoit un grand nombre de jeunes filles occupées à divers ouvrages sous la garde & l'inspection de vieilles femmes: il se nommoit *le guatiguasu* ou le séminaire. L'appartement du Curé communiquoit intérieurement avec ces deux corps de logis.

Ce Curé se levoit à cinq heures du matin, prenoit une heure pour l'oraison mentale, disoit sa messe à six heures & demie, on lui baisoit la main à sept heures, & l'on faisoit alors la distribution publique d'une once de maté par famille. Après sa messe, le Curé déjeûnoit, disoit son bréviaire, travailloit avec les Corrégidors dont les quatre premiers étoient ses Ministres, visitoit le séminaire, les écoles & les ateliers; s'il sortoit, c'étoit à cheval & avec un grand cortege; il dînoit à onze heures seul avec son Vicaire, restoit en conversation jusqu'à midi, & faisoit la sieste jusqu'à deux heures; il étoit renfermé dans son in-

térieur jusqu'au rosaire, après lequel il y avoit conversation jusqu'à sept heures du soir; alors le Curé soupoit; à huit heures il étoit censé couché.

Le peuple cependant étoit depuis huit heures du matin distribué aux divers travaux soit de la terre, soit des atteliers, & les Corrigédors veilloient au sévere emploi du tems; les femmes filoient du coton; on leur en distribuoit tous les lundis une certaine quantité qu'il falloit rapporter filé à la fin de la semaine; à cinq heures & demie du soir on se rassembloit pour réciter le rosaire & baiser encore la main du Curé; ensuite se faisoit la distribution d'une once de maté & de quatre livres de bœuf pour chaque ménage qu'on supposoit être composé de huit personnes; on donnoit aussi du maïs. Le dimanche on ne travailloit point, l'office divin prenoit plus de tems; ils pouvoient ensuite se livrer à quelques jeux aussi tristes que le reste de leur vie.

On voit par ce détail exact que les Indiens n'avoient en quelque sorte aucune propriété & qu'ils étoient assujettis à une uniformité de travail & de repos cruellement ennuyeuse. Cet ennui, qu'avec raison on dit mortel, suffit pour expliquer ce qu'on nous a dit, qu'ils quittoient la vie sans la regretter & mouroient sans avoir vécu. Quand une fois ils tomboient malades, il étoit rare qu'ils guérissent; & lorsqu'on leur demandoit alors si de mourir les affligeoit, ils répondoient que non, & le répondoient comme des gens qui le pensent. On cessera maintenant d'être surpris de ce que, quand les Espagnols pénétrerent dans les missions, ce grand peuple, administré comme un couvent, témoigna le plus grand desir de forcer la clôture. Au reste les Jésuites nous représentoient ces Indiens com- Conséquences qu'on en tire.

85607

me une espece d'hommes qui ne pouvoit jamais atteindre qu'à l'intelligence des enfans ; la vie qu'ils menoient empêchoit ces grands enfans d'avoir la gaieté des petits.

Expulsion des Jésuites de la province de la Plata.

La Compagnie s'occupoit du soin d'étendre les missions, lorsque le contrecoup d'événemens passés en Europe, vint renverser dans le nouveau monde l'ouvrage de tant d'années & de patience. La Cour d'Espagne ayant pris la résolution de chasser les Jésuites, voulut que cette opération se fît en même tems dans toute l'étendue de ses vastes domaines. Cevallos fut rappellé de Buenos-Aires, & Don Francisco Bukarely nommé pour le remplacer. Il partit instruit de la besogne à laquelle on le destinoit, & prévenu d'en différer l'exécution jusqu'à de nouveaux ordres qu'il ne tarderoit pas à recevoir. Le Confesseur du Roi, le Comte d'Aranda & quelques Ministres étoient les seuls auxquels fut confié le secret de cette affaire. Bukarely fit son entrée à Buenos-Aires au commencement de 1767.

Mesures prises à ce sujet par la Cour d'Espagne.

Mesures prises par le Gouverneur général de la Province.

Lorsque Don Pedro Cevallos fut arrivé en Espagne, on expédia au Marquis de Bukarely un paquebot chargé des ordres tant pour cette province que pour le Chili, où ce Général devoit les faire passer par terre. Ce bâtiment arriva dans la riviere de la Plata au mois de Juin 1767, & le Gouverneur dépêcha sur-le-champ deux Officiers, l'un au Viceroi du Pérou, l'autre au Président de l'Audience du Chili, avec les paquets de la Cour qui les concernoient. Il songea ensuite à répartir ses ordres dans les différens lieux de sa province où il y avoit des Jésuites, tels que Cordoue, Mendoze, Corientes, Santa-Fé, Salta, Montevideo & le Paraguai. Comme il craignit que, parmi les Commandans de ces divers endroits, quelques-uns n'a-

gissent pas avec la promptitude, le secret & l'exactitude que la Cour désiroit, il leur enjoignit, en leur adressant ses ordres, de ne les ouvrir que le *** jour qu'il fixoit pour l'exécution, & de ne le faire qu'en présence de quelques personnes qu'il nommoit ; gens qui occupoient dans les mêmes lieux les premiers emplois écclésiastiques & civils. Cordoue sur-tout l'intéressoit. C'étoit dans ces provinces la principale maison des Jésuites & la résidence habituelle du Provincial. C'est-là qu'ils formoient & qu'ils instruisoient dans la langue & les usages du pays les sujets destinés aux missions & à devenir chefs des peuplades ; on y devoit trouver leurs papiers les plus importans. M. de Bukarely se résolut à y envoyer un Officier de confiance qu'il nomma Lieutenant de Roi de cette place, & que, sous ce pretexte, il fit accompagner d'un détachement de troupes.

Il restoit à pourvoir à l'exécution des ordres du Roi dans les missions, & c'étoit le point critique. Faire arrêter les Jésuites au milieu des *peuplades*, on ne savoit pas si les Indiens voudroient le souffrir, & il eût fallu soutenir cette exécution violente par un corps de troupes assez nombreux pour parer à tout événement. D'ailleurs n'étoit-il pas indispensable, avant que de songer à en retirer les Jésuites, d'avoir une autre forme de Gouvernement prête à substituer au leur, & d'y prévenir ainsi les désordres de l'anarchie ? Le Gouverneur se détermina à temporiser, & se contenta pour le moment d'écrire dans les missions, qu'on lui envoyât sur le champ le Corrégidor & un Cacique de chaque peuplade, pour leur communiquer des lettres du Roi. Il expédia cet ordre avec la plus grande célérité, afin que les Indiens fussent en chemin & hors des réduc-

tions, avant que la nouvelle de l'expulsion de la Société pût y parvenir. Par ce moyen il remplissoit deux vûes, l'une de se procurer des ôtages qui l'assureroient de la fidélité des peuplades, lorsqu'il en retireroit les Jésuites; l'autre, de gagner l'affection des principaux Indiens par les bons traitemens qu'on leur prodigueroit à Buenos-Aires, & d'avoir le tems de les instruire du nouvel état dans lequel ils entreroient lorsque n'étant plus tenus par la lisiere, ils jouiroient des mêmes privileges & de la même propriété que les autres sujets du Roi.

Le secret est au moment d'être divulgué par un accident imprévu.

Tout avoit été concerté avec le plus profond secret, & quoiqu'on eût été surpris de voir arriver un bâtiment d'Espagne sans autres lettres que celles adressées au Général, on étoit fort éloigné d'en soupçonner la cause. Le moment de l'exécution générale étoit combiné pour le jour où tous les courriers auroient eu le tems de se rendre à leur destination, & le Gouverneur attendoit cet instant avec impatience, lorsque l'arrivée des deux chambekins du Roi, *l'Andalous* & *l'Aventurero*, venant de Cadix, faillit à rompre toutes ses mesures. Il avoit ordonné au Gouverneur de Montevideo, au cas qu'il arrivât quelques bâtimens d'Europe, de ne pas les laisser communiquer avec qui que ce fût, avant que de l'en avoir informé; mais l'un de ces deux chambekins s'étant perdu, comme nous l'avons dit, en entrant dans la riviere, il falloit bien en sauver l'équipage, & lui donner les secours que sa situation exigeoit.

Les deux chambekins étoient sortis d'Espagne depuis que les Jésuites y avoient été arrêtés: ainsi l'on ne pouvoit empêcher que cette nouvelle ne se répandît. Un officier de ces bâtimens fut sur le champ envoyé au Marquis de Bukarely,

Bukarely, & arriva à Buenos-Aires le 9 Juillet à dix heures du soir. Le Gouverneur ne balança pas : il expédia à l'inſtant à tous les Commandans des Places un ordre d'ouvrir leurs paquets, & d'en exécuter le contenu avec la plus grande célérité. A deux heures après-minuit, tous les courriers étoient partis, & les deux maiſons des Jéſuites à Buenos-Aires inveſties, au grand étonnement de ces Peres qui croyoient rêver, lorſqu'on vint les tirer du ſommeil pour les conſtituer priſonniers, & ſe ſaiſir de leurs papiers. Le lendemain, on publia dans la ville un ban qui décernoit peine de mort contre ceux qui entretiendroient commerce avec les Jéſuites, & on y arrêta cinq Négocians qui vouloient, dit-on, leur faire paſſer des avis à Cordoue.

Conduite du Gouverneur général.

Les ordres du Roi s'exécuterent avec la même facilité dans toutes les villes. Par-tout les Jéſuites furent ſurpris ſans avoir eu le moindre indice, & on mit la main ſur leurs papiers. On les fit auſſitôt partir de leurs différentes maiſons, eſcortés par des détachemens de troupes qui avoient ordre de tirer ſur ceux qui chercheroient à s'échapper. Mais l'on n'eut pas beſoin d'en venir à cette extrémité. Ils témoignerent la plus parfaite réſignation, s'humiliant ſous la main qui les frappoit, & reconnoiſſant, diſoient-ils, que leurs péchés avoient mérité le châtiment dont Dieu les puniſſoit. Les Jéſuites de Cordoue, au nombre de plus de cent, arriverent à la fin d'Août à la Encenada, où ſe rendirent peu-après ceux de Corrientes, de Buenos-Aires & de Montevideo. Ils furent auſſitôt embarqués, & ce premier convoi appareilla, comme nous l'avons déjà dit, à la fin de Septembre. Les autres pendant ce tems, étoient en chemin pour venir à Buenos-Aires attendre un nouvel embarquement.

Les Jéſuites ſont arrêtés dans toutes les villes Eſpagnoles.

Arrivée des Caciques & Corrégidors des Missions à Buenos - Aires.

On y vit arriver le 13 Septembre tous les Corrégidors & un Cacique de chaque peuplade, avec quelques Indiens de leur suite. Ils étoient sortis des missions avant qu'on s'y doutât de l'objet qui les faisoit mander. La nouvelle qu'ils en apprirent en chemin leur fit impression, mais ne les empêcha pas de continuer leur route. La seule instruction, dont les Curés eussent muni au départ leurs chers néophytes, avoit été de ne rien croire de tout ce que leur débiteroit le Gouverneur Général. « Préparez-vous, mes » enfans, leur avoient-ils dit, à entendre beaucoup de » mensonges ». A leur arrivée, on les amena en droiture au Gouvernement, où je fus présent à leur réception. Ils y entrerent à cheval au nombre de cent vingt, & s'y formerent en croissant sur deux lignes : un Espagnol instruit dans la langue *des Guaranis* leur servoit d'interprete. Le Gouverneur parut à un balcon ; il leur fit dire qu'ils étoient les bien venus, qu'ils allassent se reposer, & qu'il les informeroit du jour auquel il auroit résolu de leur signifier les intentions du Roi. Il ajoûta sommairement qu'il venoit les tirer d'esclavage, & les mettre en possession de leurs biens, dont jusqu'à présent ils n'avoient pas joui. Ils répondirent par un cri général, en élevant la main droite vers le ciel, & souhaitant mille prospérités au Roi & au Gouverneur. Ils ne paroissoient pas mécontens, mais il étoit aisé de démêler sur leur visage plus de surprise que de joie. Au sortir du Gouvernement, on les conduisit à une maison des Jésuites où ils furent logés, nourris & entretenus aux dépens du Roi. Le Gouverneur, en les faisant venir, avoit mandé nommément le fameux Cacique Nicolas, mais on écrivit que son grand âge & ses infirmités ne lui permettoient pas de se déplacer.

Ils paroissent devant le Gouverneur général.

A mon départ de Buenos-Aires, les Indiens n'avoient pas encore été appellés à l'audience du Général. Il vouloit leur laisser le tems d'apprendre un peu la langue & de connoître la façon de vivre des Espagnols. J'ai plusieurs fois été les voir. Ils m'ont paru d'un naturel indolent, je leur trouvois cet air stupide d'animaux pris au piége. L'on m'en fit remarquer que l'on disoit fort instruits; mais comme ils ne parloient que la langue Guaranis, je ne fus pas dans le cas d'apprétier le degré de leurs connoissances; seulement j'entendis jouer du violon un Cacique que l'on nous assuroit être grand musicien; il joua une sonate, & je crus entendre les sons obligés d'une serinette. Au reste peu de tems après leur arrivée à Buenos-Aires, la nouvelle de l'expulsion des Jésuites étant parvenue dans les missions, le Marquis de Bukarely reçut une lettre du Provincial qui s'y trouvoit pour lors, dans laquelle il l'assuroit de sa soumission & de celle de toutes les peuplades aux ordres du Roi.

Ces missions des *Guaranis* & des *Tapes* sur l'Uraguai n'étoient pas les seules que les Jésuites eussent fondées dans l'Amérique méridionale. Plus au Nord ils avoient rassemblé & soumis aux mêmes loix les *Mojos*, les *Chiquitos* & les *Avipones*. Ils formoient aussi de nouvelles réductions dans le Sud du Chili du côté de l'île *du Chiloé*; & depuis quelques années ils s'étoient ouvert une route pour passer de cette province au Pérou, en traversant le pays des Chiquitos, route plus courte que celle que l'on suivoit jusqu'à présent. Au reste dans les pays où ils pénétroient, ils faisoient appliquer sur des poteaux la devise de la compagnie; & sur la carte de leurs réductions faite

Etendue des missions.

par eux, elles ſont énoncées ſous cette dénomination, *oppida chriſtianorum.*

L'on s'étoit attendu, en ſaiſiſſant les biens des Jéſuites dans cette province, de trouver dans leurs maiſons des ſommes d'argent très-conſidérables; on en a néanmoins trouvé fort peu. Leurs magaſins étoient à la vérité garnis de marchandiſes de tout genre, tant de ce pays que de l'Europe. Il y en avoit même de beaucoup d'eſpeces qui ne ſe conſomment point dans ces provinces. Le nombre de leurs eſclaves étoit conſidérable, on en comptoit trois mille cinq cents dans la ſeule maiſon de Cordoue.

Ma plume ſe refuſe au détail de tout ce que le public de Buenos-Aires prétendoit avoir été trouvé dans les papiers ſaiſis aux Jéſuites; les haines ſont encore trop récentes, pour qu'on puiſſe diſcerner les fauſſes imputations des véritables. J'aime mieux rendre juſtice à la plus grande partie des membres de cette Société qui ne participoient point au ſecret de ſes vues temporelles. S'il y avoit dans ce corps quelques intrigans, le grand nombre, religieux de bonne foi, ne voyoient dans l'inſtitut que la piété de ſon fondateur, & ſervoient en eſprit & en vérité le Dieu auquel ils s'étoient conſacrés. Au reſte j'ai ſû depuis mon retour en France que le Marquis de Bukarely étoit parti de Buenos-Aires pour les miſſions le 14 Mai 1768, & qu'il n'y avoit rencontré aucuns obſtacles, aucune réſiſtance à l'exécution des ordres du Roi Catholique. On aura une idée de la maniere dont s'eſt terminé cet événement intéreſſant, en liſant les deux pieces ſuivantes qui contiennent le détail de la premiere ſcene. C'eſt ce qui s'eſt paſſé dans la réduction *Yapegu* ſituée ſur l'Uraguai & qui ſe

trouvoit la premiere ſur le chemin du Général Eſpagnol ; toutes les autres ont ſuivi l'exemple donné par celle-là.

TRADUCTION d'une lettre d'un Capitaine de grenadiers du Régiment de Mayorque, commandant un des détachemens de l'expédition aux miſſions du Paraguai.

D'Yapegu le 19 Juillet 1768.

Détails ſur l'entrée du Gouverneur général dans les miſſions.

« Hier nous arrivâmes ici très-heureuſement ; la réce- » ption que l'on a faite à notre Général, a été des plus ma- » gnifiques & telle qu'on n'auroit pû l'attendre de la part » d'un peuple auſſi ſimple & auſſi peu accoutumé à de ſem- » blables fêtes. Il y a ici un College très-riche en ornemens » d'Egliſe qui ſont en grand nombre ; on y voit auſſi beau- » coup d'argenterie. La peuplade eſt un peu moins grande » que Montevideo, mais bien mieux alignée & fort peu- » plée. Les maiſons y ſont tellement uniformes, qu'à en voir » une, on les a vu toutes, comme à voir un homme & une » femme, on a vu tous les habitans, attendu qu'il n'y a pas » la moindre différence dans la façon dont ils ſont vêtus. Il y » a beaucoup de muſiciens, mais tous médiocres.

» Dès l'inſtant où nous arrivâmes dans les environs de » cette miſſion, ſon Excellence donna l'ordre d'aller ſe ſaiſir » du Pere Provincial de la Compagnie de Jéſus, & de ſix » autres de ces Peres, & de les mettre auſſi-tôt en lieu de » ſureté. Ils doivent s'embarquer un de ces jours ſur le fleuve » Uraguai. Nous croyons cependant qu'ils reſteront au » Salto, où on les gardera juſqu'à ce que tous leurs con- » freres aient ſubi le même ſort. Nous croyons auſſi reſter à » Yapegu cinq ou ſix jours, & ſuivre notre chemin juſqu'à

» la derniere des missions. Nous sommes très-contens de » notre Général qui nous fait procurer tous les rafraîchissemens possibles. Hier nous eûmes opera, il y en aura » encore aujourd'hui une représentation. Les bonnes gens » font tout ce qu'ils peuvent & tout ce qu'ils savent.

» Nous vîmes aussi hier le fameux Nicolas, celui qu'on » avoit tant d'intérêt à tenir renfermé. Il étoit dans un état » déplorable & presque nud. C'est un homme de soixante » & dix ans qui paroît de bon sens. Son Excellence lui » parla long-tems, & parut fort satisfaite de sa conversa- » tion.

» Voilà tout ce que je puis vous apprendre de nouveau ».

RELATION publiée à Buenos-Aires de l'entrée de S. E. Don Francisco Bukarely y Ursua dans la mission Yapegu, l'une de celles des Jésuites chez les peuples Guaranis dans le Paguai, lorsqu'elle y arriva le 18 Juillet 1768.

« A huit heures du matin Son Excellence sortit de la cha- » pelle Saint Martin, située à une lieue d'Yapegu. Elle étoit » accompagnée de sa garde de grenadiers & de dragons, » & avoit détaché deux heures auparavant les compagnies » de grenadiers de Mayorque pour disposer & soutenir le » passage du ruisseau *Guavirade* qu'on est obligé de traver- » ser en balses & en canots. Ce ruisseau est à une demi- » lieue environ de la peuplade.

» Aussi-tôt que Son Excellence eut traversé, elle trouva » les Caciques & Corrégidors des missions qui l'attendoient » avec l'Alferès d'Yapegu qui portoit l'étendard royal. Son » Excellence ayant reçu tous les honneurs & complimens » usités en pareilles occasions, monta à cheval pour faire » son entrée publique.

» Les dragons commencerent la marche ; ils étoient ſui-
» vis de deux Aides-de-camp qui précédoient Son Excel-
» lence, après laquelle venoient les deux compagnies de
» grenadiers de Mayorque, ſuivies du cortege des Caciques
» & Corrégidors, & d'un grand nombre de cavaliers de
» ces cantons.

» On ſe rendit à la grande place en face de l'Egliſe. Son
» Excellence ayant mis pied à terre, Dom Franciſco Mar-
» tinez, Vicaire général de l'expédition, ſe préſenta ſur les
» degrés du portail pour la recevoir. Il l'accompagna juſ-
» qu'au presbytere & entonna le *Te Deum*, qui fut chanté
» & exécuté par une muſique toute compoſée de Guaranis.
» Pendant cette cérémonie l'artillerie fit une triple déchar-
» ge. Son Excellence ſe rendit enſuite au logement qu'elle
» s'étoit deſtiné dans le college des Peres, autour duquel la
» troupe vint camper juſqu'à ce que par ſon ordre elle allât
» prendre ſes quartiers dans le *Guatiguaſa* ou *la Caſa de las*
» *recogida*, la maiſon des Recluſes ».

Reprenons le récit de notre voyage dont le ſpectacle de la révolution arrivée dans les miſſions n'a pas été une des circonſtances les moins intéreſſantes.

CHAPITRE VIII.

Départ de Montevideo ; navigation jusqu'au cap des Vierges ; entrée dans le détroit ; entrevûe avec les Patagons ; navigation jusqu'à l'île Sainte-Elisabeth.

Nimborum in patriam, loca fœta furentibus austris.
Virg. Æneid. Lib. I.

L'Etoile descend de Baragan à Montevideo.

Le radoub & le chargement de l'Etoile nous avoient coûté tout le mois d'Octobre & des frais considérables; ce ne fut qu'à la fin de ce mois que nous pûmes solder avec le munitionnaire général & les autres fournisseurs Espagnols. Je pris le parti de les payer de l'argent qui m'avoit été remboursé pour la cession des îles Malouines, plutôt que de tirer des lettres de change sur le Trésor royal. J'ai continué de même pour toutes les dépenses de nos différentes relâches en pays étranger. Les achats s'y sont faits par ce moyen à meilleur compte & avec plus d'expédition.

Difficulté de cette navigation.

1767. *Novembre.*

Le 31 Octobre au point du jour, je rejoignis à quelques lieues de la Encenada l'Etoile qui en avoit appareillé la veille pour Montevideo. Nous y mouillâmes le 3 Novembre à sept heures du soir. Ce qui fait la difficulté de cette navigation de Montevideo à la Encenada, c'est qu'il faut chenaler entre le banc Ortiz & un autre petit banc qui en est au Sud, qu'aucun d'eux n'est balisé & que rarement peut-on voir la terre du Sud, laquelle est très-basse. A la vérité le hazard a placé presque à l'accore occidental du banc Ortiz une espece de balise. Ce sont les deux mâts d'un navire Portugais qui s'y est perdu & qui fort heureusement est resté droit. Au reste on trouve dans le canal

quatre

quatre, quatre & demi jusqu'à cinq brasses d'eau, & le fond est de vaze noire; il est de sable rouge sur les accores du banc Ortiz. En allant de Montevideo à la Encenada, aussi-tôt qu'on a amené la balise à l'Est-quart-Sud-Est du compas, & que la sonde donne cinq brasses, on a passé les bancs. Nous avons observé dans le chenal 15 deg. 30 min. de variation Nord-Est.

Cette traversée nous coûta trois hommes qui furent noyés; la chaloupe s'étant engagée sous le navire qui viroit de bord, coula bas: tous nos efforts ne purent sauver que deux hommes & la chaloupe dont le cablot n'avoit pas rompu. J'eus aussi le chagrin de voir que, malgré son radoub, l'Etoile faisoit encore de l'eau; ce qui donnoit lieu de craindre que le défaut ne fût général dans tout le calefatage de sa flottaison: le navire avoit été franc d'eau jusqu'à ce qu'il eût été calé à treize pieds. Perte de trois matelots.

Nous employâmes quelques jours à embarquer à bord de la Boudeuse tous les vivres qu'elle pouvoit contenir, à recalfater ses hauts, opération que l'absence de ses calfats nécessaires à l'Etoile, n'avoit pas permis de faire plutôt; à raccommoder la chaloupe de l'Etoile; à faire couper l'herbe pour nos bestiaux & à déblayer tout ce que nous avions à terre. La journée du 10 se passa à guinder nos mâts de hune, virer les basses vergues & tenir nos agrets; nous pouvions appareiller le même jour si nous n'eussions pas été échoués. Le 11, la mer ayant monté, les bâtimens afflouerent, & nous allâmes mouiller à la tête de la rade où l'on est toujours à flot. Les deux jours suivans, le gros tems ne nous permit pas de faire voile, mais ce délai ne fut pas en pure perte. Il arriva de Buenos-Aires une goë- Dispositions pour sortir de la riviere de la Plata.

lette chargée de farine, & nous y en prîmes soixante quintaux, qu'on trouva moyen de loger encore dans les navires. Nous y avions, toute compensation faite, des vivres pour dix mois : il est vrai que la plus grande partie des boissons étoit en eau-de-vie. Les équipages jouissoient de la meilleure santé ; le long séjour qu'ils venoient de faire dans la riviere de la Plata, pendant lequel un tiers des matelots couchoit alternativement à terre, & la viande fraîche dont ils y furent toujours nourris, les avoient préparés aux fatigues & aux miseres de toute espece, dont la longue carriere alloit s'ouvrir. Je fus obligé de laisser à Montevideo le maître Pilote, le maître Charpentier, le maître Armurier & un Officier Marinier de ma frégate, auxquels l'âge & des infirmités incurables ne permettoient pas d'entreprendre le voyage. Il y déserta aussi, malgré tous nos soins, douze soldats ou matelots des deux navires. J'avois pris à la vérité aux îles Malouines quelques-uns des matelots qui y étoient engagés pour la pêche, ainsi qu'un Ingénieur, un Officier de navire marchand & un Chirurgien ; ensorte que les vaisseaux avoient autant de monde qu'à notre départ d'Europe, & il y avoit déjà un an que nous étions sortis de la riviere de Nantes.

Etat des équipages en partant de Montevideo.

Le 14 Novembre, à quatre heures & demie du matin, les vents étant au Nord, joli frais, nous appareillâmes de Montevideo. A huit heures & demie, nous étions Nord & Sud de l'île de Flores, & à midi à douze lieues dans l'Est & l'Est-quart-Sud-Est de Montevideo, & c'est de-là que je pris mon point de départ par 34 deg. 54 min. 40 sec. de latitude australe, & 58 deg. 57 min. 30 sec. de longitude occidentale du méridien de Paris. J'y ai

Départ de Montevideo.

Sa position

ſuppoſé la poſition de Montevideo, telle que M. Verron l'a déterminée par ſes obſervations, leſquelles en fixent la longitude 40 min. 30 ſec. plus à l'Oueſt que ne la place la Carte de M. Bellin. J'avois auſſi profité du ſéjour à terre, pour vérifier mon octant ſur des diſtances d'étoiles connues ; cet inſtrument s'étoit trouvé donner les hauteurs des aſtres trop petites de 2 min. & j'ai toujours eu égard depuis à cette correction. Je préviens ici que dans tout le cours de ce Journal, je donne le giſſement des côtes telles que les montre le compas ; quand je les donnerai corrigées de la variation, j'aurai ſoin d'en avertir. déterminée aſtronomiquement.

Le jour de notre départ, nous vîmes la terre juſqu'au coucher du ſoleil ; la ſonde avoit toujours augmenté, paſſant d'un fonds de vaze à un de ſable : à ſix heures & demie du ſoir elle donna 35 braſſes, fond de ſable gris ; & *l'Etoile*, à laquelle je fis le ſignal de ſonder le 15 après-midi, trouva 60 braſſes même fond : nous avions obſervé à midi 36 deg. 1 min. de latitude. Depuis le 16 juſqu'au 21, nous eûmes les vents contraires, une mer très-groſſe, & nous tinmes les bordées le moins déſavantageuſes ſous les quatre voiles majeures, tous les ris pris dans les huniers ; *l'Etoile* avoit dépaſſé ſes mâts de perroquet, & nous étions partis ſans avoir les nôtres en place. Le 22, nous recûmes un coup de vent, accompagné d'orages & de grains qui durerent toute la nuit ; la mer étoit affreuſe, & *l'Etoile* fit ſignal d'incommodité ; nous l'attendîmes ſous la mizaine & la grand-voile, le point de deſſous cargué : cette flûte nous paroiſſoit avoir ſa vergue de petit hunier rompue. Le vent & la mer étant tombés le lendemain au matin, nous fîmes de la voile, & le 24, Sondes & navigation juſqu'au détroit de Magellan.

je fis passer *l'Etoile* à la portée de la voix pour sçavoir ce qu'elle avoit souffert dans le dernier coup de vent. M. de la Giraudais me dit qu'outre sa vergue de petit hunier, quatre de ses chaînes de haubans avoient aussi été rompues ; il ajouta qu'à l'exception de deux bœufs, il avoit perdu tous les bestiaux embarqués à Montevideo : ce malheur nous avoit été commun avec lui, mais ce n'étoit pas une consolation ; Qui sçavoit quand nous serions à portée de réparer cette perte ?

Pendant le reste du mois, les vents furent variables du Sud-Ouest au Nord-Ouest ; les courans nous porterent dans le Sud avec assez de rapidité, jusques par les 45 deg. de latitude, qu'ils nous devinrent insensibles. Plusieurs jours de suite nous sondâmes sans trouver de fond ; ce ne fut que le 27 au soir, qu'étant environ par 47 deg. de latitude, & nous estimant à trente-cinq lieues de la côte des Patagons, nous trouvâmes 70 brasses, fond de vaze & de sable fin, gris & noir. Depuis ce jour, nous conservâmes ce fond jusqu'à la vûe de terre, par 67, 60, 55, 50, 47, & enfin 40 brasses d'eau que nous donna la sonde, lorsque nous vîmes pour la premiere fois *le cap des Vierges*. Le fond étoit quelquefois vazard, mais toujours de sable fin, tantôt gris, tantôt jaune, quelquefois accompagné de petits graviers rouges & noirs.

Vigie non marquée sur les Cartes.

Je ne voulus point trop accoster la terre jusqu'à ce que je n'eusse atteint les 49 deg. de latitude, à cause d'une vigie que j'avois reconnue en 1765 par 48 deg. 30 min. de latitude australe à six ou sept lieues de la côte. Je l'apperçus le matin dans le même moment que la terre, & ayant eu hauteur à midi par un très-beau tems,

j'en ai pu déterminer la latitude avec précision. Nous rangeâmes à un quart de lieue cette bâture, que celui qui en eut la premiere connoissance avoit d'abord prise pour un souffleur.

Le 1[er] & le 2 Décembre, les vents furent favorables de la partie du Nord au Nord-Nord-Est, très-frais, la mer grosse & le tems brumeux; nous forcions de voiles pendant le jour, & nous passions la nuit sous la mizaine & les huniers aux bas ris. Nous vîmes pendant tout ce tems des damiers, des quebrantanessos, &, ce qui est de mauvais augure dans toutes les mers du globe, des alcyons qui disparoissent quand la mer est belle & le ciel serein. Nous vîmes aussi des loups marins, des pingouins, & une grande quantité de baleines. Quelques-uns de ces monstrueux animaux paroissoient avoir l'écaille couverte de ces vermiculaires blancs qui s'attachent à la carêne des vieux vaisseaux qu'on laisse pourrir dans les ports. Le 30 Novembre, deux oiseaux blancs semblables à de gros pigeons étoient venus se poser sur nos vergues. *J'avois déjà* vu un volier de ces animaux traverser la baie des Malouines.

Nous reconnûmes le cap des Vierges le 2 Décembre après-midi, & nous le relevâmes au Sud, environ à sept lieues de distance. J'avois observé à midi, 52 deg. de latitude australe, & j'étois alors

Vûe du cap des Vierges.

Sa position.

par 52 deg. 3 min. 30 sec. de latitude,
& 71 deg. 12 min. 20 sec. de longitude

à l'Ouest de Paris. Cette position du vaisseau, jointe au relevement, place le cap des Vierges

par 52 deg. 23 min. de latitude,
& 71 deg. 25 min. 20 sec. de longitude

occidentale de Paris. Comme le cap des Vierges eſt un point intéreſſant dans la Géographie, je dois rendre compte des raiſons qui me font croire que la poſition que je lui donne, eſt à peu de choſe près, exacte.

Diſcuſſion ſur la poſition donnée au cap des Vierges.

Le 27 Novembre après-midi, le Chevalier du Bouchage avoit obſervé huit diſtances de la lune au ſoleil dont le réſultat moyen avoit donné la longitude occidentale du vaiſſeau de 65 deg. 30 ſec. pour 1 heure 43 min. 26 ſec. tems vrai; M. Verron de ſon côté avoit obſervé cinq diſtances, dont le réſultat donna pour notre longitude, au même inſtant, 64 deg. 57 min. Le tems étoit beau & très-favorable aux obſervations. Le 29 ſuivant, à 3 heures 57 min. 35 ſec. tems vrai, M. Verron par cinq obſervations de diſtance de la lune au ſoleil, détermina la longitude occidentale du vaiſſeau de 67 deg. 49 min. 30 ſec.

Maintenant, en ſuivant pour fixer le point du vaiſſeau, lors de la vûe du cap des Vierges, la longitude déterminée le 27 Novembre par le terme moyen entre les réſultats du Chevalier du Bouchage & de M. Verron, on aura la longitude du cap des Vierges de 71 deg. 29 min. 42 ſec. à l'Oueſt de Paris. Les obſervations du 29 après-midi rapportées de même au point du vaiſſeau, quand nous relevâmes le cap, donneroient un réſultat plus Oueſt de 38 min. 47 ſec. Mais il me ſemble qu'on doit plutôt ſuivre celles du 27, quoique plus éloignées de deux jours, parce que faites en plus grand nombre par deux obſervateurs qui ne communiquoient point enſemble, & ne différant dans leurs réſultats que de 3 minutes 30 ſec. elles portent un caractere de probabilité auquel il eſt

difficile de se refuser. Au reste si l'on veut prendre un terme moyen entre les observations de ces deux jours, on trouvera la longitude du cap des Vierges de 71 deg. 49 min. 5 sec. ce qui ne differe que de quatre lieues de la premiere détermination, laquelle est la même, à une lieue près, que celle qui m'a été donnée par l'estime de mes routes, & que je suis par cette raison.

Cette longitude du cap des Vierges est plus occidentale de 42 min. 20 sec. de deg. que celle par où le place M. Bellin, & ce n'est que la même différence donnée par lui à la position de Montevideo, différence dont nous avons rendu compte au commencement de ce Chapitre. La Carte de Mylord Anson assigne pour la longitude du cap des Vierges 72 deg. à l'Ouest de Londres, & conséquemment près de 75 deg. à l'Ouest de Paris; erreur bien plus considérable, qu'il commet aussi pour l'embouchure de la riviere de la Plata & généralement pour toute la côte des Patagons.

Digression sur les instrumens propres à observer en mer la longitude.

Les observations que nous venons de rapporter ont été faites avec l'octant Anglois. Cette maniere de déterminer les longitudes à la mer par le moyen des distances de la lune au soleil ou aux étoiles zodiacales, est connue depuis plusieurs années. MM. de la Caille & Daprés en ont fait particuliérement usage à la mer, en se servant aussi de l'octant de M. Hadley. Mais comme le degré de justesse qu'on obtient par cette méthode, dépend beaucoup de la précision de l'instrument avec lequel on observe, il s'ensuivoit que l'héliometre de M. Bouguer, rendu capable de mesurer de grands angles, seroit très-propre à perfectionner ces observations de distances. M. l'Abbé de la Caille y

avoit vraiſemblablement ſongé, puiſqu'il en a fait conſtruire un qui meſure des arcs de 6 à 7 degrés; & ſi dans ſes ouvrages il ne parle point de cet inſtrument, comme propre à obſerver à la mer, c'eſt qu'il prévoyoit beaucoup de difficulté à s'en ſervir ſur un vaiſſeau.

M. Verron apporta avec lui à bord un inſtrument nommé *mégametre*, qu'il avoit déjà employé dans d'autres voyages faits avec M. de Charnieres, & dont il s'eſt ſervi dans celui-ci. Cet inſtrument nous a paru ne différer de l'héliometre de M. Bouguer, qu'en ce que la vis qui fait mouvoir les objectifs étant plus longue, elle leur procure un plus grand écartement, & rend par-là cet inſtrument capable de meſurer des angles de 10 deg. limite du mégametre que M. Verron avoit à bord. Il ſeroit à ſouhaiter qu'en allongeant la vis, on eût pu augmenter encore ſon extenſion, reſſerrée, comme on le voit, dans des bornes trop étroites pour la fréquence & même l'exactitude des obſervations; mais les loix de la dioptrique limitent l'écartement des objectifs. Il faudroit auſſi remédier à la difficulté preſſentie par M. l'Abbé de la Caille, celle qu'apporte l'élément ſur lequel il s'agit d'obſerver. En général, il me ſemble que le quartier de réflexion de M. Hadley ſeroit préférable, s'il comportoit la même préciſion.

Difficultés eſſuyées avant que d'entrer dans le détroit.

Depuis le 2 après-midi, que nous eûmes la connoiſſance du cap des Vierges & bientôt après celle de la terre de Feu, le vent de bout & le gros tems nous contrarierent pluſieurs jours de ſuite. Nous louvoyâmes d'abord juſqu'au 3 à ſix heures du ſoir, que les vents ayant adonné permirent de porter ſur l'entrée du détroit de Magellan. Ce ne fut pas

pour

pour long-tems : à ſept heures & demie le vent calma tout-à-fait, & les côtes s'embrumerent ; il refraîchit à dix heures & nous paſſâmes la nuit à louvoyer. Le 4, à trois heures du matin, nous courûmes vers la terre avec un bon frais de Nord : mais, le tems chargé de brume & de pluie nous en dérobant bientôt la vûe, il fallut reprendre *la bordée du large*. A cinq heures du matin, dans un éclairci, nous apperçûmes le cap des Vierges & nous *arrivâmes* pour donner dans le détroit; preſque auſſitôt les vents ſauterent au Sud-Oueſt, d'où ils ne tarderent pas à ſouffler avec furie, la brume s'épaiſſit, & nous fûmes forcés de mettre à la cape ſur les deux bords entre les terres de Feu & le continent.

Notre mizaine ayant été déchirée le 4 après-midi, & la ſonde preſque au même moment ne nous ayant donné que vingt braſſes, la crainte de la bâture qui s'étend dans le Sud-Sud-Eſt du cap des Vierges, me fit prendre le parti d'arriver à ſec de voiles, d'autant plus que cette manœuvre nous facilitoit l'opération d'*enverguer* une autre mizaine. Au reſte cette ſonde qui me fit arriver, n'étoit point à craindre : c'étoit celle du canal, je l'ai appris depuis en y ſondant avec une parfaite vûe de la terre. J'ajouterai, pour l'utilité de ceux qui louvoyeroient ici d'un tems obſcur, que le fond de gravier annonce qu'on eſt plus près de la terre de Feu que du continent; près de celui-ci on trouve du ſable fin & quelquefois vazeux.

Remarque ſur la qualité du fond à l'entrée du détroit.

A cinq heures du ſoir, nous remîmes à la cape ſous la grand-voile d'étai & le focq d'artimon ; à ſept heures & demie du ſoir, le vent calma, le tems s'éclaircit, & nous fîmes de la voile ; mais les bordées furent toutes déſavantageuſes, & nous écarterent de la côte. En effet, quoi-

que la journée du 5 fût belle & le vent favorable, ce ne fut qu'à deux heures après-midi que nous vîmes la terre depuis le Sud-quart-Sud-Oueſt juſqu'à Sud-Oueſt-quart-Oueſt environ à dix lieues. A quatre heures nous reconnûmes le cap des Vierges, & nous fîmes route pour le ranger à la diſtance d'une lieue & demie à deux lieues. Il n'eſt pas prudent de le ſerrer davantage à cauſe d'un banc qui s'étend au large du cap à-peu-près à cette diſtance; je crois même que nous avons paſſé ſur la queue de ce banc; car, comme nous ſondions fréquemment, entre deux ſondes, l'une de vingt-cinq, l'autre de dix-ſept braſſes, *l'Etoile* qui étoit dans nos eaux, nous ſignala huit braſſes, le moment ſuivant elle augmenta de fond.

Remarques nautiques ſur l'entrée du détroit.

Le cap des Vierges eſt une terre unie d'une hauteur médiocre; il eſt coupé à pic à ſon extrémité; la vue qu'en donne Milord Anſon eſt de la plus grande vérité. A neuf heures & demie du ſoir nous avions amené à l'Oueſt la pointe ſeptentrionale de l'entrée du détroit, ſur laquelle eſt une chaîne de rochers qui s'étend à une lieue au large. Nous courûmes, les baſſes voiles carguées, ſous le petit hunier, tous les ris dedans, juſqu'à onze heures du ſoir que le cap des Vierges nous reſtoit au Nord. Il ventoit grand frais & le tems couvert menaçoit d'orage, ce qui me détermina à paſſer la nuit ſur les bords.

Le 6 au point du jour je fis larguer les ris des huniers & courir à Oueſt-Nord-Oueſt. Nous ne vîmes la terre qu'à quatre heures & demie, & il nous parut que les marées nous avoient entraînés dans le Sud-Sud-Oueſt. A cinq heures & demie, étant environ à deux lieues du continent, nous reconnûmes le *cap de Poſſeſſion* dans l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt & Oueſt-Nord-Oueſt. Ce cap eſt bien

reconnoiſſable. C'eſt la premiere terre avancée depuis la pointe Nord de l'entrée du détroit; il eſt plus Sud que le reſte de la côte qui forme enſuite entre ce cap & le premier goulet un grand enfoncement nommé *la baie de Poſſeſſion;* nous avions auſſi la vue des terres de Feu. Les vents reprirent bientôt leur tour ordinaire du Oueſt au Nord-Oueſt, & nous courûmes les bordées les plus avantageuſes pour entrer dans le détroit, tâchant de nous rallier à la côte des Patagons & profitant du ſecours de la marée qui pour lors portoit à l'Oueſt.

A midi nous obſervâmes la hauteur du ſoleil, & le relevement pris au même moment, me donna pour le cap des Vierges la même latitude à une minute près, que celle que j'avois conclue de mon obſervation du 3 de ce mois. Nous profitâmes auſſi de cette obſervation pour aſſurer la latitude du cap de Poſſeſſion & celle du cap du S. Eſprit à la terre de Feu.

Nous continuâmes à louvoyer ſous les quatre voiles majeures toute la journée du 6 & la nuit ſuivante qui fut très claire, ſondant ſouvent & ne nous éloignant jamais de plus de trois lieues de la côte du continent. Nous gagnions peu à ce triſte exercice, les marées nous retirant ce qu'elles nous donnoient, & le 7 à midi nous étions encore ſous le cap de Poſſeſſion. Le cap d'Orange nous reſtoit dans le Sud-Oueſt environ à ſix lieues. Ce cap remarquable par un mondrain aſſez élevé & coupé du côté de la mer, forme au Sud l'entrée du premier goulet (1).

Deſcription du cap d'Orange.

(1) Depuis le cap des Vierges juſqu'à l'entrée du premier goulet, on peut eſtimer de quatorze à quinze lieues: & le détroit y eſt par-tout large de cinq à ſept lieues. La côte du Nord, juſqu'au cap de Poſſeſſion, eſt unie, peu élevée & fort ſaine. Depuis ce cap, il faut ſe méfier de la bâture qui regne dans une partie de la baie du même nom. Lorſque les mondrains,

Sa bâture. Sa pointe est dangereuse par une bâture qui s'étend dans le Nord-Est du cap, au-moins à trois lieues au large; j'ai vû fort distinctement la mer briser dessus. A une heure après midi le vent avoit passé au Nord-Nord-Ouest, & nous en profitâmes pour faire bonne route. A deux heures & demie nous étions parvenus à l'entrée du goulet; un autre obstacle nous y attendoit: jamais avec un bon frais de vent & toutes voiles dehors, nous ne pûmes refouler la marée. A quatre heures elle filoit près de deux lieues le long de notre bord, & nous culions. En vain persistâmes-nous à vouloir lutter. Le vent fut moins constant que nous, & il fallut rétrograder. Il étoit à craindre de se trouver en calme dans le goulet exposés aux courans des marées qui pouvoient nous jetter sur les bâtures des caps qui en font l'entrée à l'Est & à l'Ouest.

Mouillage dans la baie de Possession. Nous gouvernions au Nord-quart-Nord-Est pour venir chercher un mouillage dans le fond de la baie de Possession, lorsque l'Etoile qui étoit plus à terre que nous, ayant passé tout d'un coup de vingt brasses de fond à cinq, nous arrivâmes vent arriere le cap à l'Est, pour nous écarter d'une bâture qui paroissoit régner au fond & dans tout le circuit de la baie. Pendant quelque tems nous ne trouvâmes qu'un fond de rocher & de cailloux; & ce ne fut qu'à sept heures du soir, qu'étant sur vingt brasses fond de sable vazeux & de graviers noirs & blancs, nous mouillâmes environ à deux lieues de terre. La baie de Possession est ouverte à tous les vents & n'offre que de très-mauvais mouillages. Dans le fond de cette baie s'élevent cinq mondrains dont un est assez considérable, les quatre que j'ai nommés *les quatre fils Aimond*, n'en offrent que deux en forme de porte, on est par le travers de cette bâture.

autres ſont petits & aigus. Nous les avons nommés *le pere & les quatre fils Aymond;* ils ſervent de remarque eſſentielle dans cette partie du détroit. Pendant la nuit on ſonda aux divers changemens de marée, ſans trouver de différence ſenſible dans le braſſeiage. A huit heures & demie du ſoir elle reverſa ſur l'Oueſt, & ſur l'Eſt à trois heures du matin.

Le 8 au matin nous appareillâmes ſous les quatre voiles majeures, ayant deux ris dans chaque hunier; la marée nous étoit contraire, mais nous la refoulions avec un bon frais de Nord-Oueſt (1). A huit heures les vents nous refuſerent & il fallut louvoyer, eſſuyant de tems à autre de violentes raffales. A dix heures la marée ayant commencé à porter à l'Oueſt avec aſſez de force, nous mîmes en panne ſous les huniers à l'entrée du premier goulet, nous laiſſant dériver au courant qui nous emportoit dans le vent & virant de bord, lorſque nous nous trouvions trop près de l'une ou de l'autre côte. Nous paſſâmes ainſi en deux heures le premier goulet (2), malgré le vent qui étoit directement debout & très-violent. Paſſage du premier goulet.

Ce matin les Patagons, qui toute la nuit avoient entretenu des feux au fond de la baie de Poſſeſſion, éleverent un pavillon blanc ſur une hauteur, & nous y répondîmes en virant celui des vaiſſeaux. Ces Patagons étoient ſans Vûe des Patagons.

(1) Lorſqu'on veut donner dans le premier goulet, il convient de ranger environ à une lieue *le cap Poſſeſſion*, puis gouverner ſur le Sud-quart-Sud-Oueſt, prenant garde de ne point trop tomber Sud à cauſe de la bâture qui s'allonge Nord-Nord-Eſt, & Sud-Sud-Oueſt du *cap d'Orange* plus de trois lieues.

(2) Le premier goulet gît Nord-Nord-Eſt & Sud-Sud-Oueſt, il n'a pas plus de trois lieues de longueur. Sa largeur varie d'une lieue à une lieue & demie. J'ai prévenu ſur la bâture du cap d'Orange. En ſortant du premier goulet, il y en a deux autres moins étendues ſur chacune de ces pointes. Elles s'allongent l'une & l'autre au Sud-Oueſt. Il y a grand fond dans le goulet.

doute ceux que l'Etoile vit au mois de Juin 1766 dans la baie Boucault, auxquels on laissa ce pavillon en signe d'alliance. Le soin qu'ils ont pris de le conserver, annonce des hommes doux, fideles à leur parole ou du-moins reconnoissans des présens qu'on leur a faits.

Nous apperçûmes aussi fort distinctement, lorsque nous fûmes dans le goulet, une vingtaine d'hommes sur la terre de Feu. Ils étoient couverts de peaux & couroient à toutes jambes le long de la côte suivant notre route. Ils paroissoient même de tems en tems nous faire des signes avec la main, comme s'ils eussent desiré que nous allassions à eux. Selon le rapport des Espagnols, la nation qui habite cette partie des terres de Feu, n'a rien des mœurs cruelles de la plupart des Sauvages. Ils accueillirent avec beaucoup d'humanité l'équipage du vaisseau *la Conception* qui se perdit sur leur côte en 1765. Ils lui aiderent même à sauver une partie des marchandises de la cargaison, & à élever des hangards pour les mettre à l'abri. Les Espagnols y construisirent des débris de leurs navires une barque dans laquelle ils se sont rendus à Buenos-Aires. C'est à ces Indiens que le chambekin l'Andalous se disposoit à amener des Missionnaires, lorsque nous sommes sortis de la riviere de la Plata. Au reste des pains de cire provenans de la cargaison de ce navire, ont été portés par les courans jusque sur la côte des Malouines, où on les trouva en 1766.

Américains de la terre de Feu.

On a vû qu'à midi nous étions sortis du premier goulet: pour lors nous fîmes de la voile. Le vent s'étoit rangé au Sud, & la marée continuoit à nous élever dans l'Ouest. A trois heures l'un & l'autre nous manquerent, & nous mouillâmes dans la baie Boucault sur dix-huit brasses fond de vaze.

Mouillage dans la baie Boucault.

Entrevue avec les Patagons.

Dès que nous fûmes mouillés, je fis mettre à la mer un de mes canots & un de l'Etoile. Nous nous y embarquâmes au nombre de dix Officiers armés chacun de nos fusils, & nous allâmes descendre au fond de la baie, avec la précaution de faire tenir nos canots à flot & les équipages dedans. A peine avions-nous mis pied à terre, que nous vîmes venir à nous six Américains à cheval & au grand galop. Ils descendirent de cheval à cinquante pas, & sur-le-champ accoururent au-devant de nous en criant *chaoua*. En nous joignant ils tendoient les mains & les appuyoient contre les nôtres. Ils nous serroient ensuite entre leurs bras, répétant à tue-tête *chaoua*, *chaoua* que nous répétions comme eux. Ces bonnes gens parurent très-joyeux de notre arrivée. Deux des leurs, qui trembloient en venant à nous, ne furent pas long-tems sans se rassurer. Après beaucoup de caresses réciproques, nous fîmes apporter de nos canots des galettes & un peu de pain frais que nous leur distribuâmes & qu'ils mangerent avec avidité. A chaque instant leur nombre augmentoit; bientôt il s'en ramassa une trentaine parmi lesquels il y avoit quelques jeunes gens & un enfant de huit à dix ans. Tous vinrent à nous avec confiance & nous firent les mêmes caresses que les premiers. Ils ne paroissoient point étonnés de nous voir, & en imitant avec la voix le bruit de nos fusils, il nous faisoient entendre que ces armes leur étoient connues. Ils paroissoient attentifs à faire ce qui pouvoit nous plaire. M. de Commerçon & quelques-uns de nos Messieurs s'occupoient à ramasser des plantes; plusieurs Patagons se mirent aussi à en chercher, & ils apportoient les especes qu'ils nous voyoient prendre. L'un d'eux appercevant le Chevalier du Bouchage dans cette occupa-

tion, lui vint montrer un œil auquel il avoit un mal fort apparent, & lui demander par ſigne de lui indiquer une plante qui le pût guérir. Ils ont donc une idée & un uſage de cette Médecine qui connoît les ſimples & les applique à la guériſon des hommes. C'étoit celle de Macaon, le Médecin des Dieux; & l'on trouveroit pluſieurs Macaons chez les Sauvages du Canada.

Nous échangeâmes quelques bagatelles précieuſes à leurs yeux contre des peaux de guanaques & de vigognes. Ils nous demanderent par ſignes du tabac à fumer, & le rouge ſembloit les charmer: auſſi-tôt qu'ils appercevoient ſur nous quelque choſe de cette couleur, ils venoient y paſſer la main deſſus & témoignoient en avoir grande envie. Au reſte à chaque choſe qu'on leur donnoit, à chaque careſſe qu'on leur faiſoit, le *chaoua* recommençoit, c'étoient des cris à étourdir. On s'aviſa de leur faire boire de l'eau-de-vie, en ne leur en laiſſant prendre qu'une gorgée à chacun. Dès qu'ils l'avoient avalée, ils ſe frappoient avec la main ſur la gorge & pouſſoient en ſoufflant un ſon tremblant & inarticulé qu'ils terminoient par un roulement avec les levres. Tous firent la même cérémonie qui nous donna un ſpectacle aſſez bizarre.

Cependant le jour s'avançoit & il étoit tems de ſonger à retourner à bord. Dès qu'ils virent que nous nous y diſpoſions, ils en parurent fâchés; ils nous faiſoient ſigne d'attendre & qu'il alloit encore venir des leurs. Nous leur fîmes entendre que nous reviendrions le lendemain, & que nous leur apporterions ce qu'ils deſiroient: il nous ſembla qu'ils euſſent mieux aimé que nous couchaſſions à terre. Lorſqu'ils virent que nous partions, ils nous accompagnerent au bord de la mer; un Patagon chantoit pendant

dant cette marche. Quelques-uns se mirent dans l'eau jusqu'aux genoux pour nous suivre plus long-tems. Arrivés à nos canots, il falloit avoir l'œil à tout. Ils saisissoient tout ce qui leur tomboit sous la main. Un d'eux s'étoit emparé d'une faucille; on s'en apperçut, & il la rendit sans résistance. Avant que de nous éloigner, nous vîmes encore grossir leur troupe par d'autres qui arrivoient incessamment à toute bride. Nous ne manquâmes pas en nous séparant d'entonner un *chaoua* dont toute la côte retentit.

Ces Américains sont les mêmes que ceux vus par l'Etoile en 1766. Un de nos matelots qui étoit alors sur cette flûte, en a reconnu un qu'il avoit vu dans le premier voyage. Ces hommes sont d'une belle taille; parmi ceux que nous avons vus, aucun n'étoit au-dessous de cinq pieds cinq à six pouces, ni au-dessus de cinq pieds neuf à dix pouces; les gens de l'Etoile en avoient vu dans le précédent voyage plusieurs de six pieds. Ce qu'ils ont de gigantesque, c'est leur énorme carrure, la grosseur de leur tête & l'épaisseur de leurs membres. Ils sont robustes & bien nourris, leurs nerfs sont tendus, leur chair est ferme & soutenue; c'est l'homme qui, livré à la nature & à un aliment plein de sucs, a pris tout l'accroissement dont il est susceptible; leur figure n'est ni dure ni desagréable, plusieurs l'ont jolie; leur visage est rond & un peu plat; leurs yeux sont vifs; leurs dents extrêmement blanches, n'auroient pour Paris que le défaut d'être larges; ils portent de longs cheveux noirs attachés sur le sommet de la tête. J'en ai vu qui avoient sous le nez des moustaches plus longues que fournies. Leur couleur est bronzée com-

Description de ces Américains.

me l'eſt ſans exception celle de tous les Américains, tant de ceux qui habitent la Zone Torride, que de ceux qui y naiſſent dans les Zones tempérées & glaciales. Quelques-uns avoient les joues peintes en rouge ; il nous a paru que leur langue étoit douce, & rien n'annonce en eux un caractere féroce. Nous n'avons point vu leurs femmes, peut-être alloient-elles venir; car ils vouloient toujours que nous attendiſſions, & ils avoient fait partir un des leurs du côté d'un grand feu, auprès duquel paroiſſoit être leur camp à une lieue de l'endroit où nous étions, nous montrant qu'il en alloit arriver quelqu'un.

L'habillement de ces Patagons eſt le même à-peu-près que celui des Indiens de la riviere de la Plata; c'eſt un ſimple bragué de cuir qui leur couvre les parties naturelles, & un grand manteau de peaux de guanaques ou de ſourillos, attaché autour du corps avec une ceinture; il deſcend juſqu'aux talons & ils laiſſent communément retomber en arriere la partie faite pour couvrir les épaules; de ſorte que, malgré la rigueur du climat, ils ſont preſque toujours nuds de la ceinture en haut. L'habitude les a ſans doute rendus inſenſibles au froid; car quoique nous fuſſions ici en été, le thermometre de Réaumur n'y avoit encore monté qu'un ſeul jour à dix degrés au-deſſus de la congellation. Ils ont des eſpeces de bottines de cuir de cheval ouvertes par derriere, & deux ou trois avoient autour du jarret un cercle de cuivre d'environ deux pouces de largeur. Quelques-uns de nos Meſſieurs ont auſſi remarqué que deux des plus jeunes avoient de ces grains de raſſade dont on fait des colliers.

Les ſeules armes que nous leur ayons vues, ſont deux

cailloux ronds attachés aux deux bouts d'un boyau cordonné, semblables à ceux dont on se sert dans toute cette partie de l'Amérique, & que nous avons décrit plus haut. Ils avoient aussi de petits couteaux de fer, dont la lame étoit épaisse d'un pouce & demi à deux pouces. Ces couteaux de fabrique Angloise leur avoient vraisemblablement été donnés par M. Byron. Leurs chevaux, petits & fort maigres, étoient sellés & bridés à la maniere des habitans de la riviere de la Plata. Un Patagon avoit à sa selle des cloux dorés, des étriers de bois recouverts d'une lame de cuivre, une bride en cuir tressé, enfin tout un harnois Espagnol. Leur nourriture principale paroît être la moëlle & la chair de guanaques & de vigognes. Plusieurs en avoient des quartiers attachés sur leurs chevaux, & nous leur en avons vu manger des morceaux cruds. Ils avoient aussi avec eux des chiens petits & vilains, lesquels, ainsi que leurs chevaux, boivent de l'eau de mer, l'eau douce étant fort rare sur cette côte & même sur le terrein.

Aucun d'eux ne paroissoit avoir de supériorité sur les autres; ils ne témoignoient même aucune espece de déférence pour deux ou trois vieillards qui étoient dans cette bande. Il est très-remarquable que plusieurs nous ont dit les mots Espagnols suivans *magnana*, *muchacho*, *bueno*, *chico*, *capitan*. Je crois que cette nation mene la même vie que les Tartares. Errans dans les plaines immenses de l'Amérique méridionale, sans cesse à cheval hommes, femmes & enfans, suivant le gibier ou les bestiaux dont ces plaines sont couvertes, se vêtissant & se cabanant avec des peaux, ils ont encore vraisemblablement avec les Tartares cette ressemblance, qu'ils vont piller les caravanes des

voyageurs. Je terminerai cet article en disant que nous avons depuis trouvé dans la mer Pacifique une nation d'une taille plus élevée que ne l'est celle des Patagons.

Qualité du sol de cette partie de l'Amérique.

Le terrein où nous débarquâmes est fort sec, & à cela près il ressemble beaucoup à celui des îles Malouines. Les Botanistes y ont retrouvé presque toutes les mêmes plantes. Le bord de la mer étoit environné des mêmes goemons & couvert des mêmes coquilles. Il n'y a point de bois, mais seulement quelques broussailles. Lorsque nous avions mouillé dans la baie Boucault, la marée alloit commencer à nous être contraire, & pendant le tems que nous passâmes à terre, nous remarquâmes qu'elle y montoit; donc le flot portoit à l'Est. C'est une remarque que nous eûmes plusieurs fois occasion de faire avec certitude dans ce voyage, & qui m'avoit déja frappé dans le premier que j'y fis. A neuf heures & demie du soir, l'Ebe reversa dans l'Oüest. Nous sondâmes à mer étale, & nous trouvâmes 21 brasses d'eau, nous n'en avions eu que 18 en mouillant.

Remarques sur les marées dans cette partie.

Second mouillage dans la baie Boucault.

Le 9 à quatre heures & demie du matin, les vents étant au Nord-Ouest, nous appareillâmes toutes voiles dehors contre la marée, gouvernant au Sud-Ouest-quart-Ouest; nous ne pûmes faire qu'une lieue, les vents ayant passé au Sud-Ouest grand frais, nous laissâmes retomber l'ancre par 19 brasses, sable, vaze & coquilles pourries. Le mauvais tems continua toute cette journée & la suivante. Le peu de chemin que nous avions fait nous avoit écartés de la côte, & dans ces deux jours il n'y eut pas un instant où l'on eût pu mettre un bateau dehors. Les Patagons en étoient sans doute aussi fâchés que nous. On voyoit la

troupe rassemblée à l'endroit où nous avions débarqué, & nous crûmes distinguer avec les longues vues qu'ils y avoient élevé quelques hutes. Cependant je crois que le quartier général étoit plus éloigné; car il alloit & venoit continuellement des gens à cheval. Nous regrettâmes fort de ne pouvoir pas leur porter ce que nous leur avions promis; on les contentoit à bien peu de frais.

Les variations de la marée ne nous donnerent ici qu'une brasse d'eau de différence. Le 10 par une observation de distance de la lune à Régulus, M. Verron déduisit notre longitude occidentale à ce mouillage de 73 deg. 26 *min.* 15 sec. & celle de l'entrée orientale du second goulet de 73 deg. 34 min. 30 sec Le thermometre de Réaumur baissa de 9 à 8 & à 7 deg.

Observation de longitude.

Le 11 à minuit & demi, le vent ayant passé au Nord-Est, & le courant portant à l'Ouest depuis une heure, je signalai l'appareillage. Nous fîmes de vains efforts pour lever notre ancre, ayant même établi sur le cable nos poulies de franc funin. A deux heures du matin le cable rompit entre la bitte & l'écubier, & nous perdîmes ainsi notre ancre. Nous appareillâmes sous toutes voiles & ne tardâmes pas à avoir la marée ennemie, contre laquelle un foible vent de Nord-Ouest suffisoit à peine pour nous soutenir quoique le courant ne soit pas à beaucoup près aussi fort dans le second goulet que dans le premier. A midi l'ebe vint à notre secours & nous passâmes le second goulet (1), les vents ayant varié jusqu'à trois heures après midi qu'ils

Perte d'une ancre.

Passage du second goulet.

(1) De la sortie du premier goulet à l'entrée du second, il peut y avoir six à sept lieues, & la largeur du détroit y est aussi d'environ sept lieues. Le second goulet git Nord-Est-quart-d'Est & Sud-Ouest-quart-d'Ouest. Il a environ une lieue & demie de largeur, & trois à quatre de longueur.

soufflerent grand frais du Sud-Sud-Ouest au Sud-Sud-Est avec de la pluie & des grains violens (1). En deux bords nous parvînmes au mouillage dans le Nord de l'île Sainte-Elizabeth, où nous ancrâmes à deux milles de terre par 7 brasses, fond de sable gris, gravier & coquillage pourri. L'Etoile, qui mouilla un quart de lieue plus dans le Sud-Est de nous, y avoit 17 brasses d'eau.

Mouillage près de l'île Sainte-Elisabeth.

Le vent contraire, accompagné de grains violens, de pluie & de grele, nous força de passer ici le 11 & le 12. Ce dernier jour après-midi nous mîmes un canot dehors pour aller sur l'île Sainte-Elizabeth (2). Nous débarquâmes dans la partie du Nord-Est de l'île. Ses côtes sont élevées & à pic, excepté à la pointe du Sud-Ouest & à celle du Sud-Est où les terres s'abaissent. On peut cependant aborder par-tout, attendu que sous les terres coupées il regne une petite plage. Le terrein de l'île est fort sec; nous n'y trouvâmes d'autre eau que celle d'un petit étang dans la partie du Sud-Ouest, & elle y étoit saumache. Nous vîmes aussi plusieurs marais asséchés, où la terre est en quelques endroits couverte d'une légere croute de sel. Nous rencontrâmes des outardes, mais en petit nombre & si farouches, que l'on ne put jamais les approcher assez pour les tirer; elles étoient cependant sur leurs œufs. Il paroît que les Sauvages viennent dans cette

Description de cette île.

(1) En passant le second goulet, il convient de hanter la côte des Patagons, parce qu'au sortir du goulet les marées portent sur le Sud, & qu'il faut s'y méfier d'une tête basse qui naît audessous de la pointe de *l'île Saint-Georges*, encore que cette pointe apparente soit élevée & coupée à pic, la terre basse s'avance dans l'Ouest-Nord-Ouest.

(2) *L'île Sainte-Elisabeth* gît Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest, avec la pointe occidentale du second goulet à la terre des Patagons. Les îles *Saint-Barthelemi* & *aux Lions* gissent aussi Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest entre elles, & avec la pointe occidentale du second goulet à l'île Saint-Georges.

île. Nous y avons trouvé un chien mort, des traces de feu & les débris de pluſieurs repas de coquillages. Il n'y a point de bois, & l'on n'y peut faire du feu qu'avec une eſpece de petite bruyere. Déja même nous en avions ramaſſé, craignant d'être obligés de paſſer la nuit ſur cette île où le mauvais tems nous retint juſqu'à neuf heures du ſoir ; nous n'y euſſions pas été mieux couchés que nourris.

CHAPITRE IX.

Navigation depuis l'île Sainte-Elisabeth jusqu'à la sortie du détroit de Magellan; détails nautiques sur cette navigation.

Difficultés du passage le long de l'île Sainte-Elisabeth.

NOUS allions entrer dans la partie boisée du détroit de Magellan, & les premiers pas difficiles étoient franchis. Ce ne fut que le 13 après-midi que le vent étant venu au Nord-Ouest, nous appareillâmes malgré sa violence & fîmes route dans le canal qui sépare l'île Sainte-Elizabeth des îles Saint-Barthelemi & aux Lions (1). Il falloit soutenir de la voile, quoiqu'il nous vînt presque continuellement de cruelles raffales par-dessus les hautes terres de Sainte-Elizabeth que nous étions contraints de ranger pour éviter les bâtures qui se prolongent autour des deux autres îles (2). La marée en canal portoit au Sud & nous parut très-forte. Nous vînmes attaquer la terre du continent au-dessous du *cap Noir;* c'est où la côte commence à être couverte de bois, & le coup d'œil en est ici assez agréable. Elle court vers le Sud & les marées n'y sont plus aussi sensibles.

(1) Les îles *Saint-Barthelemi & aux Lions* sont liées ensemble par une bâture. Il y a aussi deux bâtures l'une au Sud-Sud-Ouest de l'île aux Lions, l'autre au Nord-Nord-Est de Saint-Barthelemi à une ou deux lieues; ensorte que ces trois bâtures & les deux îles forment une chaîne, entre laquelle à l'Est-Sud-Est & l'île Sainte-Elisabeth à Ouest-Nord-Ouest, est le canal pour avancer dans le détroit. Ce canal court Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest.

Je ne crois pas qu'il y ait passage dans le Sud des îles Saint-Barthelemi & aux Lions, non plus qu'entre l'île Sainte-Elisabeth & la grand'terre.

(2) De la sortie du second goulet à la pointe Nord-Est de l'île Sainte-Elisabeth, il y a près de quatre lieues. L'île Sainte-Elisabeth s'étend Sud-Sud-Ouest & Nord-Nord-Est dans une longueur d'environ trois lieues & demie. Il convient de la ranger en passant ce canal.

De la pointe Sud-Ouest de l'île Sainte-Elisabeth au *cap Noir*, il n'y a pas plus d'une lieue.

Nous

Nous eûmes du vent très-frais & par raffales jufqu'à fix heures du foir, il calma enfuite & devint maniable. Nous prolongeâmes la côte environ à une lieue de diftance par un tems clair & ferein; nous flattant de doubler pendant la nuit *le cap Rond*, & d'avoir alors, en cas de mauvais tems, *le port Famine* fous le vent à nous. Vains projets. A minuit & demi les vents fauterent tout d'un coup au Sud-Oueft, la côte s'embruma, les grains violens & continuels amenerent avec eux la pluie & la grele; enfin le tems devint auffi mauvais qu'il paroiffoit beau l'inftant d'auparavant. Telle eft la nature de ce climat; les variations dans le tems s'y fuccedent avec une telle promptitude, qu'il eft impoffible de prévoir leurs rapides & dangereufes révolutions. Notre grande voile ayant été déchirée fur fes cargues, nous fûmes obligés de louvoyer fous la mizaine, la grande voile d'étai & les huniers aux bas ris, pour tâcher de doubler *la pointe Sainte-Anne* & nous mettre à l'abri dans la baie Famine. C'étoit une lieue à gagner dans le vent, & jamais nous ne pûmes en venir à bout. Comme les bordées étoient courtes, que nous étions obligés de virer vent arriere, & qu'un fort courant nous entraînoit dans un grand enfoncement de la terre de Feu, nous perdîmes trois lieues en neuf heures de cette allure funefte, & il fallut fe réfoudre à aller chercher le long de la côte un mouillage qui fût fous le vent. Nous la rangeâmes la fonde à la main: & vers onze heures du matin nous mouillâmes à un mille de terre par huit braffes & demie de fable vazeux, dans une baie que je nommai *la baie Duclos* (1), du nom

1767. *Décembre.*

Mauvais tems, nuit fâcheufe.

Mouillage dans la baie Duclos.

(1) Depuis le *cap Noir* la côte court fur le Sud-Sud-Eft jufqu'à la pointe feptentrionale de la baie Duclos qui peut en être à fept lieues.

Vis-à-vis de la baie Duclos il y a dans les terres de Feu un enfoncement immenfe, que je foupçonne être un canal qui débouche plus Eft que le *cap de Horn*. Le *cap Montmouth* en fait la pointe feptentrionale.

de M. Duclos Guyot, Capitaine de brûlot, mon second dans ce voyage, & dont les lumieres & l'expérience m'ont été du plus grand secours.

Description de cette baie.

Cette baie ouverte à l'Est, a très-peu d'enfoncement. Sa pointe du Nord avance un peu plus au large que celle du Sud, & de l'une à l'autre il peut y avoir une lieue de distance. Il y a bon fond dans toute la baie; on trouve six & huit brasses d'eau jusqu'à un cable de terre. C'est un excellent mouillage, puisque les vents d'Ouest, qui sont ici les vents régnans & qui soufflent avec impétuosité, viennent par-dessus la côte, laquelle y est fort élevée. Deux petites rivieres se déchargent dans la baie; l'eau est saumache à leur embouchure, mais à cinq cents pas au-dessus elle est très-bonne. Une espece de prairie regne le long du débarquement, lequel est de sable; les bois s'élevent ensuite en amphithéatre, mais le pays est presque dénué d'animaux. Nous y avons parcouru une grande étendue de terrein, sans voir d'autre gibier que deux ou trois beccassines, quelques sarcelles, canards & outardes en fort petite quantité: nous y avons aussi apperçu quelques perruches, celles-là ne craignent pas le froid.

Nous trouvâmes à l'embouchure de la riviere la plus méridionale sept cabanes faites avec des branches d'arbres entrelassées & de la forme d'un four; elles paroissoient récemment construites & étoient remplies de coquilles calcinées, de moules & de lépas. Nous remontâmes cette riviere assez loin, & nous vîmes quelques traces d'hommes. Pendant le tems que nous passâmes à terre, la mer y monta d'un pied, & le courant alors venoit de la mer orientale; observation contraire à celles faites depuis le cap des Vierges, puisque nous avions vu jusque-là les eaux

Nouvelle observation sur les marées.

augmenter, lorſque le courant ſortoit du détroit. Mais il me ſemble d'après diverſes obſervations, que lorſqu'on a paſſé les goulets, les marées ceſſent d'être réglées dans toute la partie du détroit qui court Nord & Sud. La quantité de canaux dont y eſt coupée la terre de Feu, paroît devoir produire dans le mouvement des eaux une grande irrégularité. Pendant les deux jours que nous paſſâmes dans ce mouillage, le thermometre varia de 8 à 5 deg. Le 15 à midi nous y obſervâmes 53 deg. 20 min. de latitude, & ce jour-là nous occupâmes nos gens à faire du bois, le calme ne nous ayant pas permis d'appareiller.

A l'entrée de la nuit les nuages parurent prendre leur cours vers l'occident & nous annoncer un vent favorable. Nous virâmes à pic, & effectivement le 16 à quatre heures du matin, la briſe étant venue d'où nous l'avions eſpérée, nous appareillâmes. Le ciel à la vérité étoit couvert &, ſuivant l'ordinaire de ces parages, le vent d'Eſt & de Nord-Eſt étoit accompagné de brume & de pluie. Nous paſſâmes *la pointe Sainte-Anne* (1) & *le cap Rond* (2). La premiere eſt unie, d'une médiocre hauteur & couvre une baie profonde où l'ancrage eſt ſûr & commode. C'eſt celle à qui le malheureux ſort de la colonie de *Philippeville* établie par le préſomptueux Sarmiento, a fait donner le nom de *port Famine*. Le cap rond eſt une terre élevée & remarquable par la forme que déſigne ſon nom. Les côtes dans tout cet eſpace ſont boiſées & eſcar-

Obſervations nautiques.

(1) De la *baie Duclos* à la *pointe Sainte-Anne*, il y a environ cinq lieues, le giſſement étant le Sud-Eſt-quart-Sud; il y a à-peu-près la même diſtance entre la pointe Sainte-Anne & le cap Rond, leſquels ſont reſpectivement Nord-Nord-Eſt & Sud-Sud-Oueſt.

(2) Depuis le ſecond goulet juſqu'au cap Rond, la largeur du détroit varie depuis ſept juſqu'à cinq lieues. Il ſe rétrécit au cap Rond où il n'en a gueres plus de trois.

pées; celles de la terre de Feu paroissent hachées par plusieurs détroits. Leur aspect est horrible; les montagnes y sont couvertes d'une neige bleue aussi ancienne que le monde. Entre le cap rond & *le cap Forward* il y a quatre baies, dans lesquelles on peut mouiller.

Description d'un cap singulier.

Deux de ces baies sont séparées par un cap dont la singularité fixa notre attention & mérite une description particuliere. Ce cap élevé de plus de cent-cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer, est tout entier composé de couches horisontales de coquilles pétrifiées. J'ai sondé en canot au pied de ce monument qui atteste les grands changemens arrivés à notre globe, & je n'y ai pas trouvé de fond avec une ligne de cent brasses.

Le vent nous conduisit jusqu'à une lieue & demie du cap Forward; alors le calme survint & dura deux heures. J'en profitai pour aller dans le petit canot visiter les environs du cap Forward, y prendre des sondes & des relévemens.

Description du cap Forward.

Ce cap est la pointe la plus méridionale de l'Amérique & de tous les continens connus. D'après de bonnes observations, nous avons conclu sa latitude australe de 54 deg. 5 min. 45 sec. Il présente une surface à deux têtes d'environ trois quarts de lieue, dont la tête orientale est plus élevée que celle de l'Ouest. La mer est presque sans fond sous le cap; toutefois entre les deux têtes, dans une espece de petite baie embellie par un ruisseau assez considérable, on pourroit mouiller par 15 brasses, fond de sable & de gravier; mais ce mouillage, dangereux par le vent de Sud, ne doit servir que dans un cas forcé. Tout le cap est un rocher vif & taillé à pic, sa cime élevée est couverte de neige. Il y croît cependant quelques arbres dont les racines s'étendent dans les crevasses & s'y nourrissent d'une éternelle

humidité. Nous avons abordé au-dessous du cap à une petite pointe de roches, sur laquelle nous eûmes peine à trouver place pour quatre personnes. Sur ce point qui termine ou commence un vaste continent, nous arborâmes le pavillon de notre bateau, & ces antres sauvages retentirent pour la premiere fois de plusieurs cris de *vive le Roi!* Nous relevâmes de-là le *cap Holland* à Ouest 4 deg. Nord; ainsi la côte commençoit à reprendre du Nord.

Nous revînmes à bord à six heures du soir, & peu de tems après, les vents ayant passé au Sud-Ouest, je vins chercher le mouillage de la baie nommée par M. de Gennes *baie Françoise*. A huit heures & demie du soir nous y jettâmes l'ancre sur 10 brasses, fond de sable & de gravier, ayant les deux pointes de la baie, l'une au Nord-Est-quart-Est 5 deg. Nord; l'autre au Sud 5 deg. Ouest, & l'îlot du milieu au Nord-Est. Comme nous avions besoin de nous munir d'eau & de bois pour la traversée de la mer Pacifique, & que le reste du détroit m'étoit inconnu, n'étant venu dans mon premier voyage que jusqu'auprès de la baie Françoise, je me déterminai à y faire nos provisions, d'autant plus que M. de Gennes la représente comme très-sûre & fort commode pour ce travail; ainsi dès le soir même nous mîmes tous nos bateaux à la mer. Mouillage dans la baie Françoise.

Pendant la nuit les vents firent le tour du compas, soufflant par rafales très-violentes; la mer grossit & brisoit autour de nous sur un banc qui paroissoit régner dans tout le fond de la baie. Les tours fréquens que les variations du vent faisoient faire au vaisseau sur son ancre, nous donnoient lieu de craindre que le cable ne surjaulât, & nous passâmes la nuit dans une appréhension continuelle. Avis sur ce mouillage.

L'Etoile mouillée plus en-dehors que nous fut moins moleſtée. A deux heures & demie du matin, j'envoyai le petit canot ſonder l'entrée de la riviere à laquelle M. de Gennes a donné ſon nom. La mer étoit baſſe, & il ne paſſa qu'après avoir échoué ſur un banc qui eſt à l'embouchure; il reconnut que nos chaloupes ne pourroient approcher de la riviere qu'à mer toute haute; en ſorte qu'elles feroient à peine un voyage par jour. Cette difficulté de l'aiguade, jointe à ce que le mouillage ne me paroiſſoit pas ſûr, me détermina à conduire les vaiſſeaux dans une petite baie à une lieue dans l'Eſt de celle-ci. J'y avois coupé ſans peine en 1765 un chargement de bois pour les Malouines, & l'équipage du vaiſſeau lui avoit donné mon nom. Je voulus auparavant aller m'aſſurer ſi les équipages des deux navires y pourroient commodément faire leur eau. Je trouvai qu'outre le ruiſſeau qui tombe au fond de la baie même, lequel feroit conſacré aux beſoins journaliers & à laver, les deux baies voiſines avoient chacune un ruiſſeau propre à fournir aiſément l'eau dont nous avions beſoin, ſans qu'il y eût un demi-mille à faire pour l'aller chercher.

En conſéquence le 17 à deux heures après-midi, nous appareillâmes ſous le petit hunier & le perroquet de fougue, nous paſſâmes au large de l'îlot de la baie Françoiſe, nous donnâmes enſuite dans une paſſe fort étroite & dans laquelle il y a grand fond entre la pointe du Nord de cette baie & une île élevée longue d'un demi-quart de lieue. Cette paſſe conduit à l'entrée de la baie Bougainville qui eſt encore couverte par deux autres îlots dont le plus conſidérable a mérité le nom d'*îlot de l'Obſerva-*

toire (1). La baie eſt longue de deux cents toiſes & large de cinquante ; de hautes montagnes l'environnent & la défendent de tous les vents ; auſſi la mer y eſt-elle toujours comme l'eau d'un baſſin.

Nous mouillâmes à trois heures à l'entrée de la baie par vingt-huit braſſes d'eau & nous envoyâmes auſſi-tôt à terre des amarres pour nous haler dans le fond. L'Etoile, qui avoit mouillé ſon ancre de dehors par un trop grand fond, chaſſa ſur l'îlot de l'Obſervatoire ; & avant qu'elle eût pu roidir les amarres portées à terre pour la ſoutenir, ſa poupe vint à quelques pieds de l'îlot, ayant encore au-deſſous d'elle 30 braſſes d'eau. La côte du Nord-Eſt de cet îlot n'eſt pas auſſi eſcarpée. Nous employâmes le reſte du jour à nous amarrer, la proue au large ayant une ancre devant mouillée par 23 braſſes de ſable vazeux, une ancre à jet derriere preſque à terre, deux grelins à des arbres ſur la côte de bas-bord, & deux ſur l'Etoile, laquelle étoit amarrée comme nous. On trouva auprès du ruiſſeau deux cabanes de branchages, leſquelles paroiſſoient abandonnées depuis long-tems. J'y en avois fait conſtruire une d'écorce en 1765, dans laquelle j'avois laiſſé quelques préſens pour les Sauvages que le hazard y conduiroit, & j'avois attaché au-deſſus un pavillon blanc : on trouva la cabane détruite, le pavillon & les préſens enlevés. Mouillage dans la baie Bougainville.

Le 18 au matin j'établis un camp à terre pour la garde des travailleurs & des divers effets qu'il y falloit deſcendre ; l'on débarqua auſſi toutes les pieces à l'eau pour les rebattre & les ſoufrer ; on diſpoſa des mares pour les la- Relâche dans cette baie pour y faire de l'eau & du bois.

(1) Du cap Rond à l'îlot de l'Obſervatoire, il peut y avoir quatre lieues, & la côte court ſur l'Oueſt-Sud-Oueſt. Dans cet eſpace il y a trois bons mouillages.

vandiers, & on échoua notre chaloupe qui avoit besoin d'un radoub. Nous passâmes le reste du mois de Décembre dans cette baie où nous fîmes fort commodément notre bois & même des planches. Tout y facilitoit cet ouvrage; les chemins se trouvoient pratiqués dans la forêt, & il y avoit plus d'arbres abattus qu'il ne nous en falloit, reste du travail de l'équipage de l'Aigle en 1765. Nous y avons aussi donné demi-bande & monté dix-huit canons. L'Etoile eut même le bonheur d'étancher sa voie d'eau, laquelle depuis le départ de Montevideo étoit tout aussi considérable qu'avant sa demi-carène à la Encenada. En élevant tout-à-fait son devant & levant quelques planches de son doublage, on trouva que l'eau entroit par l'écart de son étrave qui est de deux pieces. L'on y remédia, & ce fut pour toute la campagne un grand soulagement à l'équipage de cette flûte qu'écrasoit l'exercice journalier de la pompe.

Observations astronomiques & météorologiques.

M. Verron avoit dès les premiers jours établi ses instrumens sur l'îlot de l'Observatoire; mais il y passa vainement la plus grande partie de ses nuits. Le ciel de cette contrée, ingrat pour l'Astronomie, lui a refusé toute observation de longitude; il n'a pu que déterminer par trois observations faites au quart de cercle la latitude australe de l'îlot de 53^d 50′ 25″. Il y a aussi déterminé l'établissement de l'entrée de la baie de 00^h 59′. La mer n'y a jamais marné plus de dix pieds. Pendant notre séjour ici, le thermometre a communément été entre 8 & 9^d, il a baissé jusqu'à 5^d, & le plus haut qu'il ait monté, a été à 12^d & demi. Le soleil alors paroissoit sans nuages, & ses rayons peu connus ici faisoient fondre une partie de la neige sur les montagnes du continent. M. de Commerçon, accompagné

compagné de M. le Prince de Nassau, profitoit de ces journées pour herboriser. Il falloit vaincre des obstacles de tous les genres, mais ce terrein âpre avoit à ses yeux le mérite de la nouveauté, & le détroit de Magellan a enrichi ses cahiers d'un grand nombre de plantes inconnues & intéressantes. La chasse & la pêche n'étoient pas aussi heureuses; jamais elles n'ont rien produit, & le seul quadrupede que nous ayons vu ici a été un renard presque semblable à ceux d'Europe, qui fut tué au milieu des travailleurs.

Description de cette partie du détroit.

Nous fîmes aussi plusieurs tentatives pour reconnoître les côtes voisines du continent & de la terre de Feu; la premiere fut infructueuse. J'étois parti le 22 à trois heures du matin avec MM. de Bournand & du Bouchage dans l'intention d'aller jusqu'au cap Holland & de visiter les mouillages qui pourroient se trouver dans cette étendue. A notre départ il faisoit calme & le plus beau tems du monde. Une heure après il se leva une petite brise du Nord-Ouest, & sur-le-champ le vent sauta au Sud-Ouest, grand frais. Nous luttâmes contre pendant trois heures, nageant à l'abri de la côte, & nous gagnâmes avec peine l'embouchure d'une petite riviere qui se décharge dans une anse de sable protégée par la tête orientale du cap Forward. Nous y relâchâmes, comptant que le mauvais tems ne seroit pas de longue durée. L'espérance que nous en eûmes ne servit qu'à nous faire percer de pluie & transir de froid. Nous avions construit dans le bois une cabane de branches d'arbres pour y passer la nuit moins à découvert. Ce sont les palais des naturels de ce pays; mais il nous manquoit leur habitude d'y loger. Le froid & l'humidité nous chasserent de notre gîte, & nous fûmes contraints de nous

refugier auprès d'un grand feu que nous nous appliquâmes à entretenir, tâchant de nous défendre de la pluie avec la voile du petit canot. La nuit fut affreuse, le vent & la pluie redoublerent & ne nous laisserent d'autre parti à prendre que de rebrousser chemin au point du jour. Nous arrivâmes à la frégate à huit heures du matin, trop heureux d'avoir gagné cet asyle; car bientôt le tems devint si mauvais, qu'il eût été impossible de nous mettre en route pour revenir. Il y eut pendant deux jours une tempête décidée, & la neige recouvrit toutes les montagnes. Cependant nous étions dans le cœur de l'été, & le soleil étoit près de dix-huit heures sur l'horison.

Reconnoissancé faite de plusieurs ports aux terres de Feu.

Quelques jours après j'entrepris avec plus de succès une nouvelle course pour visiter une partie des terres de Feu & pour y chercher un port vis-à-vis le cap Forward; je me proposois de repasser ensuite au cap Holland & de reconnoître la côte depuis ce cap jusqu'à la baie Françoise; ce que nous n'avions pu faire dans la premiere tentative. Je fis armer d'espingoles & de fusils la chaloupe de la Boudeuse & le grand canot de l'Etoile; & le 27 à quatre heures du matin je partis du bord avec Mrs de Bournand, d'Oraison & le Prince de Nassau. Nous mîmes à la voile à la pointe occidentale de la baie Françoise pour traverser aux terres de Feu, où nous terrîmes sur les dix heures à l'embouchure d'une petite riviere, dans une anse de sable mauvaise même pour les bateaux. Toutefois dans un tems critique ils auroient la ressource d'entrer à mer haute dans la riviere où ils trouveroient un abri. Nous dinâmes sur ses bords dans un assez joli bosquet qui couvroit de son ombre plusieurs cabanes sauvages. De cette station nous relevâmes la pointe du Oueſt de la baie Françoise au

Nord-Oueſt-quart-Oueſt 5[d] Oueſt, & l'on s'en eſtima à cinq lieues de diſtance.

Après midi nous reprîmes notre route en longeant à la rame la terre de Feu; il ventoit peu de la partie du Oueſt, mais la mer étoit très-houleuſe. Nous traverſâmes un grand enfoncement dont nous n'appercevions pas la fin. Son ouverture d'environ deux lieues eſt coupée dans ſon milieu par une île fort élevée. La grande quantité de baleines que nous vîmes dans cette partie & le gros houl, nous firent penſer que ce pourroit bien être un détroit, lequel doit conduire à la mer aſſez proche du cap de Horn. Etant preſque paſſés de l'autre bord, nous vîmes pluſieurs feux paroître & s'éteindre; enſuite ils reſterent allumés, & nous diſtingâmes des Sauvages ſur la pointe baſſe d'une baie où j'étois déterminé de m'arrêter. Nous allâmes auſſi-tôt à leurs feux, & je reconnus la même horde de Sauvages que j'avois déja vue à mon premier voyage dans le détroit. Nous les avions alors nommés *Pécherais*, parce que ce fut le premier mot qu'ils prononcerent en nous abordant, & que ſans ceſſe ils nous le répétoient, comme les Patagons répetent le mot *chaoua*. La même cauſe nous a fait leur laiſſer cette fois le même nom. J'aurai dans la ſuite occaſion de décrire ces habitans de la partie boiſée du détroit. Le jour prêt à finir ne nous permit pas cette fois de reſter long-tems avec eux. Ils étoient au nombre d'environ quarante, hommes, femmes & enfans, & ils avoient dix ou douze canots dans une anſe voiſine. Nous les quittâmes pour traverſer la baie & entrer dans un enfoncement que la nuit déja faite nous empêcha de viſiter. Nous la paſſâmes ſur le bord d'une riviere aſſez conſidérable, où nous fîmes grand feu & où

Rencontre de Sauvages.

les voiles de nos bateaux, qui étoient grandes, nous servirent de tentes; d'ailleurs, au froid près, le tems étoit fort beau.

Baie & port de Beaubassin.

Sa description.

Le lendemain au matin nous vîmes que cet enfoncement étoit un vrai port, & nous en prîmes les sondes, ainsi que celles de la baie. Le mouillage est très-bon dans la baie depuis quarante brasses jusqu'à douze, fond de sable, petit gravier & coquillage. On y est à l'abri de tous les vents dangereux. Sa pointe orientale est reconnoissable par un très-gros morne que nous avons nommé *le dôme;* dans l'Ouest est un îlot entre lequel & la côte il n'y a point passage de navire. On entre de la baie dans le port par un goulet fort étroit, & l'on y trouve 10, 8, 6, 5 & 4 brasses fond de vaze; dans le goulet le fond est de roches par 4, 5 & 6 brasses; il convient d'y tenir le milieu, hantant même plus le côté de l'Est où il y a plus d'eau. La beauté de ce mouillage nous a engagés à le nommer *baie & port de Beaubassin.* Lorsqu'on n'aura qu'à attendre un vent favorable, il suffit de mouiller dans la baie. Si on veut faire du bois & de l'eau, carener même, on ne peut desirer un endroit plus propre à ces opérations que le port de Beaubassin.

Je laissai ici le Chevalier de Bournand qui commandoit la chaloupe pour prendre dans le plus grand détail toutes les connoissances relatives à cet endroit important, avec ordre de retourner ensuite aux vaisseaux. Pour moi je m'embarquai dans le canot de l'Etoile avec M. Landais, l'un des Officiers de cette flûte qui le commandoit, & je continuai mes recherches. Nous fîmes route à l'Ouest & visitâmes d'abord une île que nous tournâmes & tout autour de laquelle on peut mouiller par 25, 21 & 18

braſſes fond de ſable & petit gravier. Sur cette île il y avoit des Sauvages occupés à la pêche. En ſuivant la côte nous gagnâmes avant le coucher du ſoleil une baie qui offre un excellent mouillage pour trois ou quatre navires. Je l'ai nommée *baie de la Cormorandiere*, à cauſe d'une roche apparente qui en eſt dans l'Eſt-Sud-Eſt environ à un mille. A l'entrée de la baie on trouve 15 braſſes d'eau, 8 & 9 dans le mouillage; nous y paſſâmes la nuit.

Baie de la Cormorandiere.

Le 29 à la pointe du jour nous ſortîmes de la baie de la Cormorandiere, & nous naviguâmes à l'*Oueſt*, aidés d'une marée très-forte. Nous paſſâmes entre deux îles d'une grandeur inégale que je nommai *les deux Sœurs*. Elles giſſent Nord-Nord-Eſt & Sud-Sud-Oueſt avec le milieu du cap Forward, dont elles ſont diſtantes d'environ trois lieues. Un peu plus loin nous nommâmes *Pain de ſucre* une montagne de cette forme très-aiſée à reconnoître, laquelle gît Nord-Nord-Eſt & Sud-Sud-Oueſt avec la pointe la plus méridionale du même cap; & à cinq lieues environ de la Cormorandiere nous découvrîmes une belle baie avec un port ſuperbe dans le fond; une chûte d'eau remarquable qui tombe dans l'intérieur du port, m'engagea à les nommer *baie & port de la Caſcade*. Le milieu de cette baie gît Nord-Eſt & Sud-Oueſt avec le cap Forward. La ſureté & la commodité de l'ancrage, la facilité de faire l'eau & le bois, n'y laiſſent rien à deſirer.

Baie & port de la Caſcade.

La caſcade eſt formée par les eaux d'une petite riviere qui ſerpente dans la coupée de pluſieurs montagnes fort élevées, & ſa chûte peut avoir cinquante à ſoixante toiſes. J'ai monté au-deſſus; le terrein y eſt entremêlé de boſquets & de petites plaines d'une mouſſe courte & ſpongieuſe; j'y ai cherché & n'y ai point trouvé de traces du

Deſcription du pays.

paſſage d'aucun homme; les Sauvages de cette partie ne quittent gueres les bords de la mer qui fourniſſent à leur ſubſiſtance. Au reſte toute la portion de la terre de Feu, compriſe depuis l'île Sainte-Elizabeth, ne me paroît être qu'un amas informe de groſſes îles inégales, élevées, montueuſes & dont les ſommets ſont couverts d'une neige éternelle. Je ne doute pas qu'il n'y ait entre elles un grand nombre de débouquemens à la mer. Les arbres & les plantes ſont les mêmes ici qu'à la côte des Patagons; & aux arbres près, le terrein y reſſemble aſſez à celui des îles Malouines.

Utilité des trois ports décrits précédemment.

Je joins ici la Carte particuliere que j'ai faite de cette intéreſſante partie de la côte des terres de Feu. Juſqu'à préſent on n'y connoiſſoit aucun mouillage, & les navires évitoient de l'approcher. La découverte des trois ports que je viens d'y décrire, facilitera la navigation de cette partie du détroit de Magellan. Le cap Forward en a toujours été un des points les plus redoutés des Navigateurs. Il n'eſt que trop ordinaire qu'un vent contraire & impétueux empêche de le doubler : il en a forcé pluſieurs de rétrograder juſqu'à la baie Famine. On peut aujourd'hui mettre à profit même les vents régnans. Il ne s'agit que de hanter la terre de Feu, & d'y gagner un des trois mouillages ci-deſſus, ce que l'on pourra preſque toujours faire en louvoyant dans un canal où il n'y a jamais de mer pour des vaiſſeaux. De-là toutes les bordées ſeront avantageuſes, & pour peu que l'on s'aide des marées qui recommencent ici à être ſenſibles, il ne ſera plus difficile de gagner le *port Galant*.

Nous paſſâmes dans le port de la Caſcade une nuit fort déſagréable. Il faiſoit grand froid, & la pluie tomba ſans

interruption. Elle dura presque toute la journée du 30. A cinq heures du matin, nous sortîmes du port, & nous traversâmes à la voile avec un grand vent & une mer très-grosse pour notre foible embarcation. Nous ralliâmes le continent à-peu-près à égale distance du cap Holland & du cap Forward. Il n'étoit pas question de songer à y reconnoître la côte, trop heureux de la prolonger en faisant vent arriere, & portant une attention continuelle aux raffales violentes qui nous forçoient d'avoir toujours la drisse & l'écoute à la main. Il s'en fallut même très-peu qu'en traversant la baie Françoise, un faux coup de barre ne nous mît le canot sur la tête. Enfin j'arrivai à la frégate environ à dix heures du matin. Pendant mon absence, M. Duclos Guyot avoit déblayé ce que nous avions à terre, & tout disposé pour l'appareillage; aussi nous commençâmes à desamarer dans l'après-midi.

Départ de la baie Bougainville.

Le 31 Décembre à quatre heures du matin, nous achevâmes de nous desamarer, & à six heures nous sortîmes de la baie en nous faisant remarquer par nos bâtimens à rame. Il faisoit calme; à sept heures il se leva une brise du Nord-Est, qui se renforça dans la journée, & fut assez claire jusqu'à midi, le tems alors devint brumeux avec de la pluie. A onze heures & demie étant à mi-canal, nous découvrîmes & relevâmes *la Cascade* au Sud-Est, *le Pain de sucre* à l'Est-Sud-Est 5 ^{d} Sud, le *cap Forward* (1) à l'Est-quart-Nord-Est, *le cap Holland* (2) à Ouest-Nord-Ouest

(1) Depuis l'ilot de l'Observatoire jusqu'au cap Forward, il y a environ six lieues, & la côte court à-peu-près sur le Ouest-Sud-Ouest. Le détroit y a entre trois & quatre lieues de largeur.

(2) Dans l'espace d'environ cinq lieues qui sépare le cap Forward du cap Holland, il y a deux autres caps & trois anses peu profondes. Je n'y connois aucun mouillage. La largeur du détroit y varie de trois à quatre lieues.

4 d. Oueſt. De midi à ſix heures du ſoir, nous doublâmes le cap Holland. Il ventoit peu, & la briſe ayant molli ſur le ſoir, le tems d'ailleurs étant fort ſombre, je pris le parti d'aller mouiller dans la rade du port Galant, où nous ancrâmes à dix heures par 16 braſſes d'eau, fond de gros gravier, ſable & petit corail, ayant le cap Galant (1) au Sud-Oueſt 3 d Oueſt. Nous eûmes bientôt lieu de nous féliciter d'être logés : pendant la nuit, il y eut une pluie continuelle & grand vent de Sud-Oueſt.

Mouillage dans la baie Forteſcû.

1768. *Janvier.*

Nous commençâmes l'année 1768 dans cette baie nommée *baie Forteſcû*, au fond de laquelle eſt le port Galant (2). Le plan de la baie & du port eſt fort exact dans M. de Gennes. Nous n'avons que trop eu le loiſir de le vérifier, y ayant été enchaînés plus de trois ſemaines, avec des tems dont le plus mauvais hiver de Paris ne donne pas l'idée. Il eſt juſte de faire un peu partager aux Lecteurs le déſagrément de ces journées funeſtes, en ébauchant le détail de notre ſéjour ici.

Détails des contrariétés que nous y eſſuyons.

Mon premier ſoin fut d'envoyer viſiter la côte juſqu'à la baie Eliſabeth, & les îles dont le détroit de Magellan eſt ici parſemé ; nous appercevions du mouillage deux de ces îles, nommées par Narborough *Charles* & *Mont-*

(1) Le cap Holland & le cap Galant giſſent entre eux Eſt 2 deg. Sud & Oueſt 2 deg. Nord, & la diſtance eſt d'environ huit lieues. Entre ces deux caps il y en a un autre moins avancé qui eſt le *cap Coventry*. On y place auſſi pluſieurs baies dont nous n'avons reconnu que la *baie Verte*, ou *baie Deſcardes*, qu'on a viſitée par terre. Elle eſt grande & profonde ; mais il y paroît pluſieurs hauts fonds.

(2) La baie de Forteſcû peut avoir deux milles de largeur d'une pointe à l'autre, & un peu moins de profondeur, juſqu'à une preſqu'île qui, partant de la côte de l'Oueſt de la baie, s'étend dans l'Eſt-Sud-Eſt, & couvre un port bien à l'abri de tous les vents. C'eſt le *port Galant*, lequel a un mille de profondeur dans l'Oueſt-Nord-Oueſt. Sa largeur eſt de quatre à cinq cents pas. On trouve une riviere dans le fond du port, & deux autres à la côte du Nord-Eſt. Dans le milieu du port, il y a 4 à 5 braſſes d'eau, fond de vaze & coquillages.

mouth.

mouth. Il a donné à celles qui ſont plus éloignées le nom d'*îles Royales*, & à la plus occidentale de toutes celui d'*île Rupert.* Les vents d'Oueſt ne nous permettant pas d'appareiller, nous affourchâmes le 2 avec une ancre à jet. La pluie n'empêcha pas d'aller ſe promener à terre, où l'on rencontra les traces du paſſage & de la relâche de vaiſſeaux Anglois : ſçavoir du bois nouvellement ſcié & coupé, des écorces du laurier épicé aſſez récemment enlevées, une étiquette en bois, telle que dans les arſenaux de marine on en met ſur les pieces de filain & de toile, & ſur laquelle on liſoit fort diſtinctement *Chatham Martch. 1766 :* on trouva auſſi ſur pluſieurs arbres des lettres initiales & des noms avec la date de 1767. — Traces trouvées du paſſage des Anglois.

M. Verron, qui avoit fait porter ſes inſtrumens ſur la preſqu'île qui forme le port, y obſerva à midi avec un quart de cercle, 53 d 40′ 41″ de latitude auſtrale. Cette obſervation jointe au relevement du cap Holland, pris d'ici, & au relevement du même cap Holland, fait le 16 Décembre ſur la pointe du cap Forward, détermine à douze lieues la diſtance du port Galant au cap Forward. Il y obſerva auſſi par l'azimuth la déclinaiſon de l'aiguille de 22 d 30′ 32″ Nord-Eſt, & ſon inclinaiſon du côté du pole élevé de 11 d 11′. Voilà les ſeules obſervations qu'il ait pû faire ici pendant près d'un mois, les nuits étant auſſi affreuſes que les jours. Il y avoit le 3 une belle occaſion de déterminer la longitude de cette baie par le moyen d'une éclipſe de lune qui commençoit ici à 10 heures 30′ du ſoir; mais la pluie, qui avoit été continuelle toute la journée, dura encore toute la nuit. — Obſervations aſtronomiques & nautiques.

Le 4 & le 5 ſuivans furent cruels ; de la pluie, de la neige, un froid très-vif, le vent en tourmente, c'étoit un

tems pareil que décrivoit le Pſalmiſte en diſant : *nix, glando, glacies, ſpiritus procellarum.* J'avois envoyé le 3 un canot pour tâcher de découvrir un mouillage à la terre de Feu, & on y en avoit trouvé un fort bon dans le Sud-Oueſt des îles Charles & Montmouth ; j'avois auſſi fait reconnoître quelle étoit dans le canal la direction des marées. Je voulois avec leur ſecours, & ayant la reſſource de mouillages connus, tant au Nord qu'au Sud, appareiller même avec vent contraire : mais il ne fut jamais aſſez maniable pour me le permettre. Au reſte, pendant tout le tems de notre ſéjour ici nous y remarquâmes conſtamment que le cours des marées dans cette partie du détroit, eſt le même que dans la partie des goulets, c'eſt-à-dire, que le flot porte à l'Eſt & l'Ebe à l'Oueſt.

Rencontre & deſcription des *Pecherais.*

Le 6 après-midi, il y avoit eu quelques inſtans de relâche, le vent même parut venir du Sud-Eſt, & déjà nous avions deſaffourché ; mais au moment d'appareiller, le vent revint à Oueſt-Nord-Oueſt avec des raffales qui nous forcerent de réaffourcher auſſitôt. Ce jour-là nous eûmes à bord la viſite de quelques Sauvages. Quatre pirogues avoient paru le matin à la pointe du cap Galant, & après s'y être tenus quelques tems arrêtées, trois s'avancerent dans le fond de la baie, tandis qu'une voguoit vers la fregate. Après avoir héſité pendant une demi-heure, enfin elle aborda avec des cris redoublés de *Pecherais.* Il y avoit dedans un homme, une femme & deux enfans. La femme demeura à la garde de la pirogue, l'homme monta ſeul à bord avec aſſez de confiance, & d'un air fort gai. Deux autres pirogues ſuivirent l'exemple de la premiere, & les hommes entrerent dans la frégate avec les enfans. Bientôt ils y furent fort à leur aiſe. On les fit chanter, danſer, en-

tendre des instrumens, & sur-tout manger, ce dont ils s'acquitterent avec grand appétit. Tout leur étoit bon; pain, viande salée, suif, ils dévoroient ce qu'on leur présentoit. Nous eûmes même assez de peine à nous débarasser de ces hôtes dégoûtans & incommodes, & nous ne pûmes les déterminer à rentrer dans leurs pirogues qu'en y faisant porter à leurs yeux des morceaux de viande salée. Ils ne témoignerent aucune surprise ni à la vûe des navires, ni à celle des objets divers qu'on y offrit à leurs regards; c'est sans doute que pour être surpris de l'ouvrage des arts, il en faut avoir quelques idées élémentaires. Ces hommes bruts traitoient les chefs-d'œuvre de l'industrie humaine, comme ils traitent les loix de la nature & ses phénomènes. Pendant plusieurs jours que cette bande passa dans le port Galant, nous la revîmes souvent à bord & à terre.

Ces Sauvages sont petits, vilains, maigres, & d'une puanteur insupportable. Ils sont presque nuds, n'ayant pour vêtement que de mauvaises peaux de loups marins trop petites pour les envelopper, peaux qui servent également & de toits à leurs cabanes & de voiles à leurs pirogues. Ils ont aussi quelques peaux de guanaques, mais en fort petite quantité. Leurs femmes sont hideuses & les hommes semblent avoir pour elles peu d'égards. Ce sont elles qui voguent dans les pirogues, & qui prennent soin de les entretenir, au point d'aller à la nâge, malgré le froid, vuider l'eau qui peut y entrer dans les goëmons qui servent de port à ces pirogues assez loin du rivage; à terre, elles ramassent le bois & les coquillages, sans que les hommes prennent aucune part au travail. Les femmes même qui ont des enfans à la mammelle, ne sont pas exemptes de ces corvées. Elles portent sur le dos les enfans pliés dans la peau qui leur sert de vêtement.

Leurs pirogues ſont d'écorces mal liées avec des joncs & de la mouſſe dans les coutures. Il y a au milieu un petit foyer de ſable où ils entretiennent toujours un peu de feu. Leurs armes ſont des arcs faits, ainſi que les fleches, avec le bois d'une épinevinette à feuille de hou, qui eſt commune dans le détroit, la corde eſt de boyau & les fleches ſont armées de pointes de pierre, taillées avec aſſez d'art; mais ces armes ſont plutôt contre le gibier que contre des ennemis: elles ſont auſſi foibles que les bras deſtinés à s'en ſervir. Nous leur avons vu de plus des os de poiſſon longs d'un pied, aiguiſés par le bout & dentelés ſur un des côtés. Eſt-ce un poignard? je crois plutôt que c'eſt un inſtrument de pêche. Ils l'adaptent à une longue perche, & s'en ſervent en maniere de harpon. Ces Sauvages habitent pêle-mêle, hommes, femmes & enfans, dans les cabanes au milieu deſquelles eſt allumé le feu. Ils ſe nourriſſent principalement de coquillages; cependant ils ont des chiens & des lacs faits de barbe de baleine. J'ai obſervé qu'ils avoient tous les dents gâtées, & je crois qu'on en doit attribuer la cauſe à ce qu'ils mangent les coquillages brûlans, quoique à moitié cruds.

Au reſte, ils paroiſſent aſſez bonnes gens, mais ils ſont ſi foibles, qu'on eſt tenté de ne pas leur en ſçavoir gré. Nous avons cru remarquer qu'ils ſont ſuperſtitieux & croient à des génies malfaiſans, auſſi chez eux les mêmes hommes qui en conjurent l'influence ſont en même-tems médecins & prêtres. De tous les Sauvages que j'ai vus dans ma vie, les Pecherais ſont le plus dénués de tout: ils ſont exactement dans ce qu'on peut appeller l'état de nature; & en vérité ſi l'on devoit plaindre le ſort d'un homme libre & maître de lui-même, ſans devoirs & ſans affaires,

content de ce qu'il a parce qu'il ne connoît pas mieux, je plaindrois ces hommes qui, avec la privation de ce qui rend la vie commode, ont encore à souffrir la dureté du plus affreux climat de l'Univers. Ces Pecherais forment aussi la société d'hommes la moins nombreuse que j'aye rencontré dans toutes les parties du monde ; cependant, comme on en verra la preuve un peu plus bas, on trouve parmi eux des charlatans. C'est que dès qu'il y a ensemble plus d'une famille, & j'entends par famille, pere, mere & enfans, les intérêts deviennent compliqués, les individus veulent dominer ou par la force ou par l'imposture. Le nom de famille se change alors en celui de société, & fût-elle établie au milieu des bois, ne fût-elle composée que de cousins germains, un esprit attentif y découvrira le germe de tous les vices auxquels les hommes rassemblés en nations ont, en se poliçant, donné des noms, vices qui font naître, mouvoir & tomber les plus grands empires. Il s'ensuit du même principe que dans les sociétés, dites policées, naissent des vertus dont les hommes, voisins encore de l'état de nature, ne sont pas susceptibles.

Le 7 & le 8 furent si mauvais qu'il n'y eut pas moyen de sortir du bord ; nous chassâmes même dans la nuit & fûmes obligés de mouiller une ancre du bossoir. Il y eut dans des instans jusqu'à quatre pouces de neige sur notre pont, & le jour naissant nous montra que toutes les terres en étoient couvertes, excepté le plat pays dont l'humidité empêche la neige de s'y conserver. Le thermometre fut à 5, 4 ; baissa même jusqu'à deux degrés au-dessus de la congellation. Le tems fut moins mauvais le 9 après-midi. Les Pecherais s'étoient mis en chemin pour venir à bord. Ils avoient même fait une grande toilette, c'est-à-dire,

qu'ils s'étoient peint tout le corps de taches rouges & blanches: mais voyant nos canots partir du bord, & voguer vers leurs cabanes, ils les suivirent, une seule pirogue fut à bord de *l'Etoile*. Elle y resta peu de tems & vint rejoindre aussitôt les autres avec lesquels nos Messieurs étoient en grande amitié. Les femmes cependant étoient toutes retirées dans une même cabane, & les Sauvages paroissoient mécontens, lorsqu'on y vouloit entrer. Ils invitoient au contraire à venir dans les autres, où ils offrirent à ces Messieurs des moules qu'ils suçoient avant que de les présenter. On leur fit de petits présens qui furent acceptés de bon cœur. Ils chanterent, danserent, & témoignerent plus de gaieté que l'on n'auroit cru en trouver chez des hommes sauvages, dont l'extérieur est ordinairement sérieux.

Accident funeste qui arrive à l'un d'eux.

Leur joie ne fut pas de longue durée. Un de leurs enfans, âgé d'environ douze ans, le seul de toute la bande dont la figure fût intéressante à nos yeux, fut saisi tout d'un coup d'un crachement de sang accompagné de violentes convulsions. Le malheureux avoit été à bord de l'Etoile où on lui avoit donné des morceaux de verre & de glace, ne prévoyant pas le funeste effet qui devoit suivre ce présent. Ces Sauvages ont l'habitude de s'enfoncer dans la gorge & dans les narines de petits morceaux de talc. Peut-être la superstition attache-t-elle chez eux quelque vertu à cette espece de talisman, peut-être le regardent-ils comme un préservatif à quelque incommodité à laquelle ils sont sujets. L'enfant avoit vraisemblablement fait le même usage du verre. Il avoit les levres, les gencives & le palais coupés en plusieurs endroits, & rendoit le sang presque continuellement.

Cet accident répandit la consternation & la méfiance. Ils nous soupçonnerent sans doute de quelque maléfice; car la premiere action du jongleur qui s'empara aussi-tôt de l'enfant, fut de le dépouiller précipitamment d'une casaque de toile qu'on lui avoit donnée. Il voulut la rendre aux François; & sur le refus qu'on fit de la reprendre, il la jetta à leurs pieds. Il est vrai qu'un autre Sauvage, qui sans doute aimoit plus les vêtemens qu'il ne craignoit les enchantemens, la ramassa aussi-tôt.

Le jongleur étendit d'abord l'enfant sur le dos dans une des cabanes, & s'étant mis à genoux entre ses jambes, il se courboit sur lui, & avec la tête & les deux mains, il lui pressoit le ventre de toute sa force, criant continuellement sans qu'on pût distinguer rien d'articulé dans ses cris. De tems en tems il se levoit, & paroissant tenir le mal dans ses mains jointes, il les ouvroit tout d'un coup en l'air en soufflant comme s'il eût voulu chasser quelque mauvais esprit. Pendant cette cérémonie, une vieille femme en pleurs hurloit dans l'oreille du malade à le rendre sourd. Ce malheureux cependant paroissoit souffrir autant du remede que de son mal. Le jongleur lui donna quelque treve pour aller prendre sa parure de cérémonie; ensuite les cheveux poudrés & la tête ornée de deux aîles blanches assez semblables au bonnet de Mercure, il recommença ses fonctions avec plus de confiance & tout aussi peu de succès. L'enfant alors paroissant plus mal, notre Aumônier lui administra furtivement le batême.

Les Officiers étoient revenus à bord & m'avoient raconté ce qui se passoit à terre. Je m'y transportai aussi-tôt avec M. de la Porte, notre Chirurgien major, qui fit apporter un peu de lait & de la tisanne émolliente. Lorsque

nous arrivâmes le malade étoit hors de la cabane; le jongleur, auquel il s'en étoit joint un autre paré des mêmes ornemens, avoit recommencé son opération sur le ventre, les cuisses & le dos de l'enfant. C'étoit pitié de les voir martyriser cette infortunée créature qui souffroit sans se plaindre. Son corps étoit déja tout meurtri & les Médecins continuoient encore ce barbare remede avec force conjurations. La douleur du pere & de la mere, leurs larmes, l'intérêt vif de toute la bande, intérêt manifesté par des signes non équivoques, la patience de l'enfant nous donnerent le spectacle le plus attendrissant. Les Sauvages s'apperçurent sans doute que nous partagions leur peine, du-moins leur méfiance sembla-t-elle diminuée. Ils nous laisserent approcher du malade & le Major examina sa bouche ensanglantée que son pere & un autre Pécherais suçoient alternativement. On eut beaucoup de peine à leur persuader de faire usage du lait; il fallut en goûter plusieurs fois &, malgré l'invincible opposition des jongleurs, le pere enfin se détermina à en faire boire à son fils, il accepta même le don de la caffetiere pleine de tisanne émolliente. Les jongleurs témoignoient de la jalousie contre notre Chirurgien qu'ils parurent cependant à la fin reconnoître pour un habile jongleur. Ils ouvrirent même pour lui un sac de cuir qu'ils portent toujours pendu à leur côté & qui contient leur bonnet de plume, de la poudre blanche, du talc & les autres instrumens de leur art; mais à peine y eut-il jetté les yeux, qu'ils le refermerent aussitôt. Nous remarquâmes aussi que tandis qu'un des jongleurs travailloit à conjurer le mal du patient, l'autre ne sembloit occupé qu'à prévenir par ses enchantemens l'effet du mauvais sort qu'ils nous soupçonnoient d'avoir jetté sur eux.

Nous

Nous retournâmes à bord à l'entrée de la nuit ; l'enfant souffroit moins ; toutefois un vomissement presque continuel qui le tourmentoit, nous fit appréhender qu'il ne fût passé du verre dans son estomac. Nous eûmes ensuite lieu de croire que nos conjectures n'avoient été que trop justes. Vers les deux heures après minuit on entendit du bord des hurlemens répétés ; & dès le point du jour, quoiqu'il fît un tems affreux, les Sauvages appareillerent. Ils fuyoient sans doute un lieu souillé par la mort & des étrangers funestes qu'ils croyoient n'être venus que pour les détruire. Jamais ils ne purent doubler la pointe occidentale de la baie ; dans un instant plus calme ils remirent à la voile, un grain violent les jetta au large & dispersa leurs foibles embarcations. Combien ils étoient empressés à s'éloigner de nous ! Ils abandonnerent sur le rivage une de leurs pirogues qui avoit besoin d'être réparée, *Satis est gentem effugisse nefandam*. Ils ont emporté de nous l'idée d'êtres malfaisans ; mais qui ne leur pardonneroit le ressentiment dans cette conjoncture ? Quelle perte en effet pour une société aussi peu nombreuse qu'un adolescent échappé à tous les hazards de l'enfance !

Continuation du mauvais tems.

Le vent d'Est souffla avec furie & presque sans interruption jusqu'au 13 que le jour fut assez doux ; nous eûmes même dans l'après-midi quelque espérance d'appareiller. La nuit du 13 au 14 fut calme. A deux heures & demie du matin nous avions desaffourché & viré à pic ; il fallut réaffourcher à six heures, & la journée fut cruelle. Le 15, il fit soleil presque tout le jour, mais le vent fut trop fort pour que nous pussions sortir.

Danger que court la frégate.

Le 16 au matin il faisoit presque calme, la fraîcheur vint ensuite du Nord, & nous appareillâmes avec la ma-

rée favorable ; elle baissoit alors & portoit dans l'Ouest. Les vents ne tarderent pas à revenir à Ouest & Ouest-Sud-Ouest, & nous ne pûmes jamais avec la bonne marée gagner l'*île Rupert*. La frégate marchoit très-mal, dérivoit outre mesure, & l'Etoile avoit sur nous un avantage incroyable. Nous restâmes tout le jour sur les bords entre l'île Rupert & une pointe du continent qu'on nomme *la pointe du Passage*, pour attendre le jussant avec lequel j'espérois gagner ou le mouillage de *la baie Dauphine* à l'*île de Louis le Grand*, ou celui de *la baie Elizabeth* (1). Mais comme nous perdions à louvoyer, j'envoyai un canot sonder dans le Sud-Est de l'île Rupert, avec intention d'y aller mouiller jusqu'au retour de la marée favorable. Le canot signala un mouillage & y resta sur son grapin ; mais nous en étions déja tombés beaucoup sous le vent. Nous courûmes un bord à terre pour tâcher de le gagner en revirant ; la frégate refusa deux fois de prendre vent devant, il fallut virer vent arriere ; mais au moment où, à l'aide de la manœuvre & de nos bateaux, elle commença à arriver, la force de la marée la fit revenir au vent : un courant violent nous avoit déja entraînés à une demi-encablure de terre ; je fis mouiller sur 8 brasses de fond : l'ancre tombée sur des roches chassa, sans que la proximité où nous étions de

(1) Depuis le cap Galant jusqu'à la baie Elisabeth, la côte court à-peu-près sur le Ouest-Nord-Ouest, & la distance de l'un à l'autre peut être de quatre lieues. Dans cet intervalle il n'y a point de mouillage à la côte du continent. Le fond y est trop considérable, même tout à terre. La baie Elisabeth est ouverte au Sud-Ouest, elle a trois quarts de lieue entre ses pointes, & à-peu-près autant de profondeur. La côte du fond de la baie est sablonneuse, ainsi que celle du Sud-Est. Dans sa partie septentrionale regne une bâture qui se prolonge assez au large. Le bon mouillage dans cette baie est par 9 brasses, fond de sable, gravier & corail, & par les marques suivantes, la pointe Est de la baie au Sud-Sud-Est 5 deg. Est ; sa pointe Ouest à Ouest-quart-Nord-Ouest ; la pointe Est de *l'île de Louis-le-Grand*, au Sud-Sud-Ouest 5 d. Sud ; la bâture au Nord-Ouest-quart-Nord.

la terre, permît de filer du cable; déja nous n'avions plus que 3 brasses & demie d'eau sous la poupe, & nous n'étions qu'à trois longueurs de navire de la côte, lorsqu'il en vint une petite brise; nous fîmes aussi-tôt servir nos voiles, & la frégate s'abattit; tous nos bateaux & ceux de l'Etoile venus à notre secours, étoient devant elle à la remorquer; nous filions le cable sur lequel on avoit mis une bouée, & il y en avoit près de la moitié dehors, lorsqu'il se trouva engagé dans l'entrepont & fit faire tête à la frégate qui courut alors le plus grand danger. On coupa le cable, & la promptitude de la manœuvre sauva le bâtiment. La brise ensuite se renforça, & après avoir encore couru deux bords inutilement, je pris le parti de retourner dans la baie du port Galant, où nous mouillâmes à huit heures du soir par 20 brasses d'eau fond de vaze. Nos bateaux que j'avois laissés pour lever notre ancre, revinrent à l'entrée de la nuit avec l'ancre & le cable. Nous n'avions donc eu cette apparence de beau tems que pour être livrés à des alarmes cruelles.

La journée qui suivit fut plus orageuse encore que toutes les précédentes. Le vent élevoit dans le canal des tourbillons d'eau à la hauteur des montagnes, nous en voyons quelquefois plusieurs en même tems courir dans des directions opposées. Le tems parut s'adoucir vers les dix heures, mais à midi un coup de tonnere, le seul que nous ayons entendu dans le détroit, fut comme le signal auquel le vent recommença avec plus de furie encore que le matin; nous chassâmes & fûmes contraints de mouiller notre grande ancre & d'amener basses vergues & mâts de hune. Cependant les arbustes & les plantes étoient en

Ouragan violent.

fleurs, & les arbres offroient une verdure assez brillante ; mais qui ne suffisoit pas pour dissiper la tristesse qu'avoit répandue sur nous le coup d'œil continué de cette région funeste. Le caractere le plus gai seroit flétri dans ce climat affreux que fuient également les animaux de tous les élémens, & où languit une poignée d'hommes que notre commerce venoit de rendre encore plus infortunés.

Assertion discutée sur le canal de la Sainte-Barbe.

Il y eut le 18 & le 19 des intervalles dans le mauvais tems ; nous relevâmes notre grande ancre, virâmes nos basses vergues & mâts de hune, & j'envoyai le canot de l'Etoile que sa bonté rendoit capable de sortir presque de tout tems, pour reconnoître l'entrée du *canal de la Sainte-Barbe*. Suivant l'extrait que donne M. Frezier du Journal de M. Marcant qui l'a découvert & y a passé, ce canal devoit être dans le Sud-Ouest & Sud-Ouest-quart-Sud de la baie Elizabeth. Le canot fut de retour le 20, & M. Landais, qui le commandoit, me rapporta qu'ayant suivi la route & les remarques indiquées par l'extrait du Journal de M. Marcant, il n'avoit point trouvé de débouquement, mais seulement un canal étroit terminé par des banquises de glace & la terre, canal d'autant plus dangereux à suivre, qu'il n'y a dans la route aucun bon mouillage & qu'il est traversé presque dans son milieu par un banc couvert de moules. Il fit ensuite le tour de l'île de *Louis le Grand* par le Sud & rentra dans le canal de Magellan, sans en avoir trouvé aucun autre. Il avoit vu seulement à la terre de Feu une assez belle baie, la même sans doute que celle à laquelle Beauchesne donne le nom de *la Nativité*. Au reste, en faisant le Sud-Ouest & Sud-Ouest-quart-Sud à la sortie de la baie Elizabeth, comme M. Fre-

zier marque que le fit Marcant, on couperoit en deux l'île de Louis le Grand.

Ce rapport me fit penser que le vrai canal de la Sainte-Barbe étoit vis-à-vis la baie même où nous étions. Du haut des montagnes qui entourent le port Galant, nous avions souvent découvert dans le Sud des îles *Charles* & *Montmouth* un vaste canal semé d'îlots qu'aucune terre ne bornoit au Sud; mais comme en même tems on appercevoit une autre ouverture dans le Sud de l'île de Louis le Grand, on la prenoit pour le canal de la Sainte-Barbe, ce qui étoit plus conforme au récit de Marcant. Dès qu'on fut assuré que cette ouverture n'étoit qu'une baie profonde, nous ne doutâmes plus que le canal de la Sainte-Barbe ne fût vis-à-vis le port Galant dans le Sud des îles Charles & Montmouth. En effet, en relisant le passage de M. Frezier, & le combinant sur la carte qu'il donne du détroit, nous vîmes que M. Frezier, d'après la rapport de Marcant, place la baie Elizabeth de laquelle appareilla ce dernier pour entrer dans son canal, à dix ou douze lieues du cap Forward. Marcant aura donc pris pour la baie Elizabeth *la baie Descordes* qui est effectivement à onze lieues du cap Forward, puisqu'elle est à une lieue dans l'Est du port Galant; appareillant de cette baie & faisant le Sud-Ouest & Sud-Ouest-quart-Sud, il a rangé la pointe orientale des îles Charles & Montmouth, dont il a pris la masse pour l'île de Louis le Grand, erreur dans laquelle tombera facilement tout navigateur qui ne sera pas pourvu de bons mémoires, & il a débouqué par le canal semé d'îles dont nous avons eu la perspective du haut des montagnes.

Utilité à retirer de la connoissance du canal Sainte-Barbe.

La connoissance parfaite du canal de la Sainte-Barbe seroit d'autant plus intéressante qu'elle abrégeroit considé-

rablement le passage du détroit de Magellan. Il n'est pas fort long de parvenir jusqu'au port Galant; le point le plus épineux, avant que d'y arriver, est de doubler le cap Forward, ce que la découverte de trois ports à la terre de Feu rend à-présent assez facile : une fois rendus au port Galant, si les vents défendent le canal ordinaire, pour peu qu'ils prennent du Nord, on auroit le débouquement ouvert vis-à-vis de ce port ; vingt-quatre heures alors suffisent pour entrer dans la mer du Sud. J'avois intention d'envoyer deux canots dans ce canal, que je crois fermement être celui de la Sainte-Barbe, lesquels auroient rapporté la solution complette du problême. Le gros tems ne me l'a pas permis.

Coup de vent de la plus grande force.

Le 21, le 22 & le 23 les raffales, la neige & la pluie furent presque continuels. Dans la nuit du 21 au 22 il y avoit eu un intervalle de calme ; il sembla que le vent ne nous donnoit ce moment de repos que pour rassembler toute sa furie & fondre sur nous avec plus d'impétuosité. Un ouragan affreux vint tout d'un coup de la partie du Sud-Sud-Ouest, & souffla de maniere à étonner les plus anciens marins. Les deux navires chasserent, il fallut mouiller la grande ancre, amener basses vergues & mâts de hune, notre artimon fut emporté sur ses cargues. Cet ouragan ne fut heureusement pas long. Le 24 le tems s'adoucit, il fit même beau soleil & calme, & nous nous remîmes en état d'appareiller. Depuis notre rentrée au port Galant nous y avions pris quelques tonneaux de lest & changé notre arrimage pour tâcher de retrouver la marche de la frégate; nous réussîmes à lui en rendre une partie. Au reste toutes les fois qu'il faudra naviguer au milieu des courans, on éprouvera toujours beaucoup de difficultés à manœu-

vrer des bâtimens aussi longs que le sont nos frégates.

Le 25 à une heure après minuit nous desaffourchâmes & virâmes à pic; à trois heures nous appareillâmes en nous faisant remorquer par nos bâtimens à rames, la fraîcheur venoit du Nord; à cinq heures & demie la brise se décida de l'Est, & nous mîmes tout dehors perroquets & bonnetes, voilure dont il est bien rare de pouvoir se servir ici. Nous passâmes à mi-canal, suivant les sinuosités de cette partie du détroit que Narborough nomme avec raison *le bras tortueux*. Entre *les îles Royales* & le continent le détroit peut avoir deux lieues; il n'y a pas plus d'une lieue de canal entre *l'île Rupert* & *la pointe du passage*, ensuite une lieue & demie entre l'île de Louis le Grand & la baie Elizabeth, sur la pointe orientale de laquelle il y a une bâture couverte de goëmons qui avance un quart de lieue au large. Sortie de la baie Fortescû.

Depuis la baie Elizabeth la côte court sur le Ouest-Nord-Ouest pendant environ deux lieues jusqu'à la riviere que Narborough appelle *Batchelor* & Beauchesne *du Massacre*, à l'embouchure de laquelle il y a un mouillage. Cette riviere est facile à reconnoître, elle sort d'une vallée profonde, à l'Ouest elle a une montagne fort élevée, sa pointe occidentale est basse & couverte de bois, & la côte y est sablonneuse. De la riviere du Massacre à l'entrée du *faux détroit* ou *canal Saint-Jérôme*, j'estime trois lieues de distance, & le gissement est le Nord-Ouest-quart-Ouest. L'entrée de ce canal paroît avoir une demi-lieue de largeur, & dans le fond on voit les terres revenir vers le Nord. Quand on est par le travers de la riviere du Massacre, l'on n'apperçoit que ce faux détroit, & il est facile de le prendre pour le véritable, ce qui même nous arriva, Description du détroit depuis le cap Galant jusqu'au débouquement.

parce que la côte alors revient ſur l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt & l'Oueſt-Sud-Oueſt juſqu'au *cap Quade*, qui s'avançant beaucoup paroît croiſé avec la pointe occidentale de l'île Louis le Grand, & ne laiſſe point appercevoir de débouché. Au reſte une route ſûre pour ne pas manquer le véritable canal, eſt de ſuivre toujours la côte de l'île de Louis le Grand qu'on peut ranger de près ſans aucun danger. La diſtance du canal S. Jérôme au cap Quade eſt d'environ quatre lieues, & ce cap gît Eſt-quart-Nord-Eſt-2d-Eſt & Oueſt-quart-Sud-Oueſt-2d-Oueſt avec la pointe occidentale de l'île de Louis le Grand.

Cette île peut avoir quatre lieues de longueur. Sa côte ſeptentrionale court ſur l'Oueſt-Nord-Oueſt juſqu'à *la baie Dauphine*, dont la profondeur eſt d'environ deux milles ſur une demi-lieue d'ouverture; elle court enſuite ſur l'Oueſt juſqu'à ſon extrémité occidentale nommée *cap S. Louis*. Comme, après avoir reconnu notre erreur au ſujet du faux détroit, nous rangeâmes l'île de Louis le Grand à un mille d'éloignement, nous reconnûmes fort diſtinctement *le port Phelippeaux* qui nous parut une anſe fort commode & bien à l'abri. A midi le cap Quad nous reſtoit à l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt-2d-Sud deux lieues, & le cap Saint-Louis à l'Eſt-quart-Nord-Eſt environ deux lieues & demie. Le beau tems continua le reſte du jour, & nous cinglâmes toutes voiles hautes.

Depuis le cap Quad le détroit s'avance dans l'Oueſt-Nord-Oueſt & Nord-Oueſt-quart-Oueſt ſans détour ſenſible, ce qui lui a fait donner le nom de *longue rue*. La figure du cap Quad eſt remarquable. Il eſt compoſé de rochers eſcarpés, dont ceux qui forment ſa tête chenue, ne reſſemblent pas mal à d'antiques ruines. Juſqu'à lui les côtes

ſont

ſont par-tout boiſées & la verdure des arbres adoucit l'aſpect des cîmes gelées des montagnes. Le cap Quad doublé, le pays change de nature. Le détroit n'eſt plus bordé des deux côtés que par des rochers arides ſur leſquels il n'y a pas apparence de terre. Leur ſommet élevé eſt toujours couvert de neige, & les vallées profondes ſon remplies par d'immenſes amas de glaces dont la couleur atteſte l'antiquité. Narborough, frappé de cet horrible aſpect, nomma cette partie *la Déſolation du Sud*, auſſi ne ſauroit-on rien imaginer de plus affreux.

Lorſqu'on eſt par le travers du cap Quad, la côte des terres de Feu paroît terminée par un cap avancé qui eſt le cap *Mundai*, lequel j'eſtime être à quinze lieues du cap Quad. À la côte du continent on apperçoit trois caps auxquels nous avons impoſé des noms. Le premier que ſa figure nous fit nommer *cap Fendu*, eſt à cinq lieues environ du cap Quad, entre deux belles baies où l'ancrage eſt très-ſur, ſi le fond y eſt auſſi bon que l'abri. Les deux autres caps ont reçu les noms de nos vaiſſeaux, le *cap de l'Etoile* à trois lieues dans l'Oueſt du cap Fendu, & le *cap de la Boudeuſe* dans le même giſſement & la même diſtance avec celui de l'Etoile. Toutes ces terres ſont hautes & eſcarpées; l'une & l'autre côte paroît ſaine & garnie de bons mouillages, mais heureuſement le vent favorable pour notre route, ne nous a pas laiſſé le tems de les ſonder. Le détroit dans la longue rue, peut avoir deux lieues de largeur; il ſe rétrecit vis-à-vis le cap Mundai, où le canal n'a guères plus de quatre milles.

A neuf heures du ſoir, nous étions environ à trois lieues dans l'Eſt-quart-Sud-Eſt & l'Eſt-Sud-Eſt du cap Mundai. Le vent ſoufflant toujours de l'Eſt grand frais, & le tems Nuit critique.

étant beau, je résolus de continuer à faire route à petites voiles pendant la nuit. Nous ferrâmes les bonetes, & fîmes les ris dans les huniers. Vers dix heures du soir, le tems commença à s'embrumer, & le vent renforça tellement que nous fûmes contraints d'embarquer nos bateaux. Il plut beaucoup, & la nuit devint si noire à onze heures, que nous perdîmes la terre de vûe. Une demi-heure après, m'estimant par le travers du cap Mundai, je fis signal de mettre en panne, stribord au vent, & nous passâmes ainsi le reste de la nuit, éventant ou masquant, suivant que nous nous estimions trop près de l'une ou de l'autre côte. Cette nuit a été une des plus critiques de tout le voyage.

A trois heures & demie l'aube matinale nous découvrit la terre, & je fis servir. Nous gouvernâmes à Ouest-quart-Nord-Ouest jusqu'à huit heures, & de huit heures à midi entre l'Ouest-quart-Nord-Ouest & l'Ouest-Nord-Ouest. Le vent étoit toujours à l'Est petit frais très-brumeux; de tems en tems nous appercevions quelque partie de la côte, plus souvent nous la perdions de vûe tout-à-fait. Enfin à midi nous eûmes connoissance du *cap des Piliers* & *des Evangélistes*. On ne voyoit ces derniers que du haut des mâts. A mesure que nous avançions du côté du cap des Piliers, nous découvrions avec joie un horizon immense qui n'étoit plus borné par les terres, & une grosse lame du Ouest nous annonçoit le grand Océan. Le vent ne resta pas à l'Est, il passa à Ouest-Sud-Ouest, & nous courûmes au Nord-Ouest jusqu'à deux heures & demie que nous relevâmes le *cap des Victoires* au Nord-Ouest, & le cap des Piliers au Sud 3 d Ouest.

Sortie du dé-

Lorsqu'on a dépassé le cap Mundai, la côte septentrio-

nale se courbe en arc, & le canal s'ouvre jusqu'à quatre, cinq & six lieues de largeur. Je compte environ seize lieues du cap Mundai au cap des Piliers qui termine la côte méridionale du détroit. La direction du canal entre ces deux caps est le Ouest-quart-Nord-Ouest. La côte du Sud y est haute & escarpée, celle du Nord est bordée d'îles & de rochers qui en rendent l'approche dangereuse : il est plus prudent de ranger la partie méridionale. Je ne sçaurois rien dire de plus sur ces dernieres terres ; à peine les avons-nous vues dans quelques courts intervalles pendant lesquels la brume nous permettoit d'en appercevoir des portions. La derniere terre dont on ait la vûe à la côte du Nord est le *cap des Victoires*, lequel paroît être de médiocre hauteur, ainsi que le *cap Désiré* qui est en dehors du détroit à la terre de Feu, environ à deux lieues dans le Sud-Ouest du cap des Piliers. La côte entre ces deux caps est bordée, à près d'une lieue au large, de plusieurs îlots ou brisans connus sous le nom des *douze Apôtres*.

troit ; & description de cette partie.

Le cap des Piliers est une terre très-élevée, ou plutôt une grosse masse de rochers, qui se termine par deux roches coupées en forme de tours, inclinées sur le Nord-Ouest, & qui font la pointe du cap. A six ou sept lieues dans le Nord-Ouest de ce cap, on voit quatre îlots nommés *les Evangélistes* ; trois sont ras : le quatrieme, qui a la figure d'un meulon de foin, est assez éloigné des autres. Ils sont dans le Sud-Sud-Ouest & à quatre ou cinq lieues du cap des Victoires. Pour sortir du détroit, on peut en passer indifféremment au Nord ou au Sud ; je conseillerois d'en passer au Sud, si l'on vouloit y rentrer. Il convient aussi alors de ranger la côte méridionale : celle du Nord est bordée d'îlots, & pa-

roît coupée par de grandes baies qui pourroient occasionner des erreurs dangereuses.

Depuis deux heures après-midi les vents varierent du Ouest-Sud-Ouest au Ouest-Nord-Ouest, grand frais; nous louvoyâmes jusqu'au coucher du soleil, toutes voiles hautes, afin de doubler les douze Apôtres. Nous eûmes assez long-tems la crainte de n'en pas venir à bout, & d'être forcés à passer encore la nuit dans le détroit, ce qui nous y eût pu retenir encore plus d'un jour. Mais vers six heures du soir, les bordées adonnerent; à sept heures le cap des Piliers étoit doublé, à huit heures nous étions entiérement dégagés des terres, & un bon vent de Nord nous faisoit avancer à pleines voiles dans la mer occidentale. Nous fîmes alors un relevement d'où je pris mon point de départ par ... 52 d 50 ' de latitude australe, & ... 79 d 9 ' de long. occ. de Paris.

Point de départ du détroit de Magellan.

C'est ainsi qu'après avoir essuyé pendant vingt-six jours, au port Galant, des tems constamment mauvais & contraires, trente-six heures d'un bon vent, tel que jamais nous n'eussions osé l'espérer, ont suffi pour nous amener dans la mer Pacifique; exemple que je crois être unique, d'une navigation sans mouillage depuis le port Galant jusqu'au débouquement.

Observations générales sur cette navigation.

J'estime la longueur entiere du détroit, depuis le cap des Vierges jusqu'au cap des Piliers d'environ cent quatorze lieues. Nous avons employé cinquante-deux jours à les faire. Je répéterai ici que depuis le cap des Vierges jusqu'au cap Noir, nous avons observé constamment que le flot porte dans l'Est, & le Jussant ou l'Ebe, dans l'Ouest, & que les marées y sont très-fortes; qu'elles ne sont pas à

beaucoup près auſſi rapides depuis le cap Noir juſqu'au port Galant, & que leurs cours y eſt irrégulier; qu'enfin, depuis le port Galant juſqu'au cap Quade, les courans ſont violens, que nous ne les avons pas trouvés fort ſenſibles depuis ce cap juſqu'à celui des Piliers; mais que dans toute cette partie, depuis le port Galant, les eaux ſont aſſujetties à la même loi qui les meut depuis le cap des Vierges: c'eſt-à-dire que le flot y court vers la mer de l'Eſt, & l'Ebe vers celle de l'Oueſt. Je dois en même tems avertir que cette aſſertion ſur la direction des marées dans le détroit de Magellan, eſt abſolument contraire à ce que les autres Navigateurs diſent y avoir obſervé à cet égard. Ce ne ſeroit cependant pas le cas d'avoir chacun ſon avis.

Au reſte combien de fois n'avons-nous point regretté de ne pas avoir les Journaux de Narborough & de Beauchesne, tels qu'ils ſont ſortis de leurs mains, & d'être obligés de n'en conſulter que des extraits défigurés: outre l'affectation des Auteurs de ces extraits à retrancher tout ce qui peut n'être qu'utile à la navigation, s'il *leur échappe* quelque détail qui y ait trait, l'ignorance des termes de l'art dont un marin eſt obligé de ſe ſervir, leur fait prendre, pour des mots vicieux, des expreſſions néceſſaires & conſacrées, qu'ils remplacent par des abſurdités. Tout leur but eſt de faire un ouvrage agréable aux *femmelettes* des deux ſexes, & leur travail aboutit à compoſer un livre ennuyeux à tout le monde, & qui n'eſt utile à perſonne.

Malgré les difficultés que nous avons eſſuyées dans le paſſage du détroit de Magellan, je conſeillerai toujours de préférer cette route à celle du cap de Horn depuis le mois de Septembre juſqu'à la fin de Mars. Pendant les autres Concluſion qu'on en tire.

mois de l'année, quand les nuits sont de seize, dix-sept, & dix-huit heures, je prendrois le parti de passer à mer ouverte. Le vent de bout & la grosse mer ne sont pas des dangers, au lieu qu'il n'est pas sage de se mettre dans le cas de naviguer à tâton entre des terres. On sera sans doute retenu quelque tems dans le détroit, mais ce retard n'est pas en pure perte. On y trouve en abondance de l'eau, du bois & des coquillages, quelquefois aussi de très-bons poissons; & assurément je ne doute pas que le scorbut ne fît plus de dégât dans un équipage qui seroit parvenu à la mer occidentale en doublant le cap de Horn que dans celui qui y sera entré par le détroit de Magellan: lorsque nous en sortîmes, nous n'avions personne sur les cadres.

Fin de la premiere Partie.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

SECONDE PARTIE,

Contenant depuis l'entrée dans la mer occidentale, jusqu'au retour en France.

Et nos jam *tertia* portat
Omnibus errantes terris & fluctibus æstas. *Virg. Liv. I.*

CHAPITRE PREMIER.

Navigation depuis le détroit de Magellan jusqu'à l'arrivée à l'île Taiti; découvertes qui la précedent.

DEPUIS notre entrée dans la mer occidentale, après quelques jours de vents variables du Sud-Ouest au Nord-Ouest par l'Ouest, nous eûmes promptement les vents de Sud & de Sud-Sud-Est. Je ne m'étois pas attendu à les trouver si-tôt; les vents d'Ouest conduisent ordinairement jusque par les

Janvier. 1768.

Direction de la route en sortant du détroit.

30 d, & j'avois résolu d'aller à l'île Juan-Fernandès, pour tâcher d'y faire de bonnes observations astronomiques. Je voulois ainsi établir un point de départ assuré, pour traverser cet Océan immense, dont l'étendue est marquée différemment par les différens Navigateurs. La rencontre accélérée des vents de Sud & de Sud-Est, me fit renoncer à cette relâche, laquelle eût allongé mon chemin.

Observation sur le gissement des côtes du Chili.

Pendant les premiers jours je fis prendre du Ouest à la route autant qu'il fut possible, tant pour m'élever dans le vent, que pour m'éloigner de la côte, dont le gissement n'est point tracé sur les Cartes d'une façon certaine. Toutefois, comme les vents furent toujours alors de la partie du Ouest, nous eussions rencontré la terre, si la Carte de Don Georges Juan & Don Antonio de Ulloa eût été juste. Ces Officiers Espagnols ont corrigé les anciennes Cartes de l'Amérique septentrionale ; ils font courir la côte depuis le *cap Corse* jusqu'au *Chiloë* Nord-Est & Sud-Ouest, & cela d'après des conjectures que sans doute ils ont cru fondées. Cette correction heureusement en mérite une autre ; elle étoit peu consolante pour les Navigateurs qui, après avoir débouqué par le détroit, cherchent à revenir au Nord avec des vents constamment variables du Sud-Ouest au Nord-Ouest par le Ouest. Le Chevalier Narboroug, après être sorti du détroit de Magellan en 1669, suivit la côte du Chili, furetant les anses & les crevasses jusqu'à la riviere de *Baldivia* dans laquelle il entra ; il dit en propres termes, que la route depuis le cap Desiré jusqu'à Baldivia, est le Nord 5 d Est. Voilà qui est plus sûr que l'assertion conjecturale de Don Georges & de Don Antonio. Si d'ailleurs elle eût été véritable, la route que nous fûmes obligés de faire nous auroit, comme je l'ai dit, conduit sur la terre.

Lorsque

Lorſque nous fûmes dans la mer Pacifique, je convins avec le Commandant de l'Etoile, qu'afin de découvrir un plus grand eſpace de mers, il s'éloigneroit de moi dans le Sud tous les matins à la diſtance que le tems permettroit ſans nous perdre de vûe, que le ſoir nous nous rallierions, & qu'alors il ſe tiendroit dans nos eaux environ à une demi-lieue. Par ce moyen, ſi la Boudeuſe eût rencontré la nuit quelque danger ſubit, l'Etoile étoit dans le cas de manœuvrer pour nous donner les ſecours que les circonſtances auroient comportés. Cet ordre de marche a été ſuivi pendant tout le voyage.

Ordre de marche de la Boudeuſe & de l'Etoile.

Le 30 Janvier, un matelot tomba à la mer; nos efforts lui furent inutiles, & jamais nous ne pûmes le ſauver: il ventoit grand frais & la mer étoit très-groſſe.

Perte d'un matelot tombé à la mer.

Je dirigeai ma route pour reconnoître la terre que David, Flibuſtier Anglois, vit en 1686, ſur le parallele de 27 à 28^d Sud, & qu'en 1722 Roggewin Hollandois chercha vainement. J'en continuai la recherche juſqu'au 17 Février. J'avois paſſé le 14 ſur cette terre ſuivant la carte de M. Bellin. Je ne voulus point pourſuivre la recherche de l'île *de Pâques*, ſa latitude n'étant point marquée d'une façon poſitive. Pluſieurs Géographes s'accordent à la placer par le parallele de 27 à 28^d Sud; M. Buache ſeul la met par le 31^e. Toutefois dans la journée du 14, étant par 27^d 7′ de latitude obſervée & par 104^d 12′ de longitude occidentale eſtimée, nous vîmes deux oiſeaux aſſez ſemblables à des équerrets, eſpece qui ne s'éloigne pas ordinairement à plus de ſoixante ou quatre-vingts lieues de terre; nous vîmes auſſi un paquet de ces herbes vertes qui s'attachent à la carène des navires, & ces rencontres me firent continuer la même route juſqu'au 17. Je penſe au reſte d'après

Terre *de David* cherchée inutilement.

1768. Février.

Incertitude ſur la latitude de l'île *de Pâques.*

le récit de David, que la terre qu'il dit avoir vue, n'est autre que les îles *Saint-Ambroise* & *Saint-Felix*, qui sont à deux cents lieues de la côte du Chili.

Observations météorologiques.

Depuis le 23 Février jusqu'au 3 Mars, nous eûmes avec des calmes & de la pluie des vents d'Ouest constamment variables du Sud-Ouest au Nord-Ouest; chaque jour un peu avant ou après midi nous avions à essuyer des grains accompagnés de tonnere. D'où nous venoit cette étrange nuaison sous le Tropique & dans cet Océan renommé, plus que toutes les autres mers, par l'uniformité & la fraîcheur des vents alisés de l'Est au Sud-Est que l'on dit y régner toute l'année? Nous serons plus d'une fois dans le cas de faire la même question.

Observations astronomiques, comparées avec l'estime de la route.

Dans le courant du mois de Février, M. Verron me communiqua quatre résultats d'observations pour déterminer notre longitude. Les premieres rapportées au midi du 6, ne différoient avec mon estime que de 31′ dont j'étois à l'Ouest de son observé; les secondes réduites au midi du 11, différoient de ma longitude estimée de 37′ 45″ dont j'étois plus Est que lui; par les troisiemes observations réduites au 22 à midi j'étois plus Ouest que lui de 42′ 30″; j'avois 1d 25′ de différence occidentale avec la longitude déterminée par les observations du 27. C'est alors que nous éprouvions une suite de calmes & de vents contraires. Le thermometre, jusqu'à ce que nous fussions sous le parallele de 45d, varia de 5 à 8d au-dessus de la congellation; il monta ensuite successivement; & lorsque nous courûmes sur les paralleles de 27 à 24, il varioit de 17 à 19d.

Il y eut sur la frégate, dès que nous fûmes sortis du détroit, des maux de gorge presque épidémiques. Comme on les attribuoit aux eaux neigeuses du détroit, je fis mettre tous les

jours dans le charnier une pinte de vinaigre & des boulets rouges. Heureusement ces maux de gorge céderent aux plus simples remedes & à la fin de Février aucun homme n'étoit encore sur les cadres. Nous avions seulement quatre matelots tachés du scorbut. On eut dans ce tems une pêche abondante de bonites & de grandes oreilles; pendant huit ou dix jours on en prit assez pour en donner un repas aux deux équipages.

Rencontre des premieres îles.

1768. *Mars.*

Nous courûmes pendant le mois de Mars le parallele des premieres terres & îles qui sont marquées sur la carte de M. Bellin sous le nom d'*îles de Quiros*. Le 21 nous prîmes un ton, dans l'estomac duquel on trouva, non encore digérés, quelques petits poissons dont les especes ne s'éloignent jamais des côtes. C'étoit un indice du voisinage de quelques terres. Effectivement le 22, à six heures du matin, on eut en même tems connoissance & de quatre îlots dans le Sud-Sud-Est-5^{d}-Est & d'une petite île qui nous restoit à quatre lieues dans l'Ouest. Je nommai les quatre îlots *les quatre Facardins*; & comme ils étoient trop au vent, je fis courir sur la petite île qui étoit devant nous.

Observation sur une de ces îles.

A mesure que nous l'approchâmes, nous découvrîmes qu'elle est bordée d'une plage de sable très-unie, & que tout l'intérieur étoit couvert de bois touffus, au dessus desquels s'élevoient les tiges fécondes des cocotiers. La mer brisoit assez au large au Nord & au Sud, & une grosse lame qui battoit toute la côte de l'Est, nous défendoit l'accès de l'île dans cette partie. Cependant la verdure charmoit nos yeux, & les cocotiers nous offroient par-tout leurs fruits & leur ombre sur un gazon émaillé de fleurs; des milliers d'oiseaux voltigeoient autour du rivage & sembloient annoncer une côte poissonneuse; on soupiroit après la descente.

Nous crûmes qu'elle seroit plus facile dans la partie occidentale, & nous suivîmes la côte à la distance d'environ deux milles. Par-tout nous vîmes la mer briser avec la même force, sans une seule anse, sans la moindre *crique* qui pût servir d'abri & rompre la lame. Perdant ainsi toute espérance de pouvoir y débarquer, à-moins d'un risque évident de briser les bateaux, nous remettions le cap en route, lorsqu'on cria qu'on voyoit deux ou trois hommes accourir au bord de la mer. Nous n'eussions jamais pensé qu'une île aussi petite pût être habitée, & ma premiere idée fut que sans doute quelques Européens y avoient fait naufrage. J'ordonnai aussi-tôt de mettre *en panne*, déterminé à tenter tout pour les sauver. Ces hommes étoient rentrés dans le bois; bientôt après ils en sortirent au nombre de quinze ou vingt & s'avancerent à grands pas; ils étoient nuds & portoient de fort longues piques qu'ils vinrent agiter vis-à-vis les vaisseaux avec des démonstrations de menaces; après cette parade ils se retirerent sous les arbres où on distingua des cabanes avec les longues vues. Ces hommes nous parurent fort grands & d'une couleur bronzée. Qui me dira comment ils ont été transportés jusqu'ici, quelle communication les lie à la chaîne des autres êtres, & ce qu'ils deviennent en se multipliant sur une île qui n'a pas plus d'une lieue de diametre? Je l'ai nommée *l'île des Lanciers*. Etant à moins d'une lieue dans le Nord-Est de cette île, je fis signal à l'Etoile de sonder; elle fila 200 brasses de ligne sans trouver de fond.

Elle est habitée malgré sa petitesse.

Depuis ce jour nous diminuâmes de voiles dans la nuit, craignant de rencontrer tout d'un coup quelques-unes de ces terres basses dont les approches sont si dangereuses. Nous fûmes obligés de *rester en travers* une partie de la nuit

du 22 au 23, le tems s'étant mis à l'orage avec grand vent, de la pluie & du tonnerre. Au point du jour nous vîmes une terre qui s'étendoit par rapport à nous depuis le Nord-Eſt-quart-Nord juſqu'au Nord-Nord-Oueſt. Nous courûmes deſſus, & à huit heures nous étions environ à trois lieues de ſa pointe orientale. Alors quoiqu'il régnât une eſpece de brume, nous apperçûmes des briſans le long de cette côte qui paroiſſoit très-baſſe & couverte d'arbres. Nous revirâmes donc au large, en attendant qu'un ciel plus clair nous permît de nous rapprocher de la terre avec moins de riſque; c'eſt ce que nous pûmes faire vers les dix heures. Parvenus à une lieue de l'île, nous la prolongeâmes cherchant à découvrir un endroit propre au débarquement; nous n'avions pas de fond avec une ligne de 120 braſſes. Une barre, ſur laquelle la mer briſoit avec furie, bordoit toute la côte, & bien-tôt nous reconnûmes que cette île n'étoit formée que par deux langues de terre fort étroites qui ſe rejoignent dans la partie du Nord-Oueſt, & qui laiſſent une ouverture au Sud-Eſt entre leur pointe. Le milieu de cette île eſt ainſi occupé par la mer dans toute ſa longueur qui eſt de dix à douze lieues Sud-Eſt & Nord-Oueſt; enſorte que la terre préſente une eſpece de fer à cheval très-allongé, dont l'ouverture eſt au Sud-Eſt.

Suite d'îles rencontrées.

Deſcription de la plus grande de ces îles.

Les deux langues de terre ont ſi peu de largeur, que nous appercevions la mer au-delà de celle du Nord. Elles ne paroiſſent être compoſées que par des dunes de ſable entrecoupées de terreins bas dénués d'arbres & de verdure. Les dunes plus élevées ſont couvertes de cocotiers & d'autres arbres plus petits & très-touffus. Nous apperçûmes après midi des pirogues qui naviguoient dans l'eſ-

pece de lac que cette île embraſſe, les unes à la voile, les autres avec des pagayes. Les Sauvages qui les conduiſoient étoient nuds. Le ſoir nous vîmes un aſſez grand nombre d'inſulaires diſperſés le long de la côte. Ils nous parurent avoir auſſi à la main de ces longues lances dont nous menaçoient les habitans de la premiere île ; nous n'avions encore trouvé aucun lieu où nos canots puſſent aborder. Par-tout la mer écumoit avec une égale force. La nuit ſuſpendit nos recherches ; nous la paſſâmes à *louvoyer* ſous les huniers ; & n'ayant découvert le 24 au matin aucun lieu d'abordage, nous pourſuivîmes notre route & renonçâmes à cette île inacceſſible que je nommai à cauſe de ſa forme, *l'île de la Harpe*. Au reſte cette terre ſi extraordinaire eſt-elle naiſſante, eſt-elle en ruine? Comment eſt-elle peuplée? Ses habitans nous ont ſemblé grands & bien proportionnés. J'admire leur courage, s'ils vivent ſans inquiétude ſur ces bandes de ſable qu'un ouragan peut d'un moment à l'autre enſevelir dans les eaux.

Premiere diviſion; *archipel dangereux.*

Le même jour à cinq heures du ſoir on apperçut une nouvelle terre à la diſtance de ſept à huit lieues ; l'incertitude de ſa poſition, le tems inconſtant par grains & orages, & l'obſcurité nous forcerent de paſſer la nuit *ſur les bords*. Le 25 au matin nous accoſtâmes la terre que nous reconnûmes être encore une île très-baſſe, laquelle s'étendoit du Sud-Eſt au Nord-Oueſt, dans une étendue d'environ vingt-quatre milles. Juſqu'au 27 nous continuâmes à naviguer au milieu d'îles baſſes & en partie noyées, dont nous examinâmes encore quatre, toutes de la même nature, toutes inabordables, & qui ne méritoient pas que nous perdiſſions notre tems à les viſiter. J'ai nommé *l'archipel dangereux* cet amas d'îles dont nous avons vu onze

& qui ſont probablement en plus grand nombre. La navigation eſt extrêmement périlleuſe au milieu de ces terres baſſes, hériſſées de briſans & ſemées d'écueils, où il convient d'uſer, la nuit ſur-tout, des plus grandes précautions.

Je me déterminai à faire reprendre du Sud à la route, afin de ſortir de ces parages dangereux. Effectivement dès le 28 nous ceſſâmes de voir des terres. Quiros a le premier découvert en 1606 la partie méridionale de cette chaîne d'îles qui s'étend ſur l'Oueſt-Nord-Oueſt, & dans laquelle l'Amiral Roggevin s'eſt trouvé engagé en 1722 vers le quinzieme parallele; il la nomma *le Labyrinthe.* Je ne ſais au reſte ſur quel fondement s'appuient nos Géographes, lorſqu'ils tracent à la ſuite de ces îles un commencement de côte vue, diſent-ils, par Quiros, & auquel ils donnent ſoixante-dix lieues de continuité. Tout ce qu'on peut inférer du journal de ce navigateur, c'eſt que la premiere terre à laquelle il aborda après ſon départ du Pérou, avoit plus de huit lieues d'étendue. Mais, loin de la repréſenter comme une côte conſidérable, il dit que les Sauvages qui l'habitoient, lui firent entendre qu'il trouveroit de grandes terres ſur ſa route. S'il en exiſtoit ici une conſidérable, nous ne pouvions manquer de la rencontrer, puiſque la plus petite latitude à laquelle nous ſoyons juſqu'à préſent parvenus, a été 17^{d} 40$'$, latitude que Quiros obſerva ſur cette côte, dont il a plu aux Géographes de faire un grand pays.

Erreur dans les Cartes de cette partie de la mer Pacifique.

Je tombe d'accord que l'on conçoit difficilement un ſi grand nombre d'îles baſſes & de terres preſque noyées, ſans ſuppoſer un continent qui en ſoit voiſin. Mais la Géographie eſt une ſcience de faits; on n'y peut rien donner

dans son cabinet à l'esprit de systême, sans risquer les plus grandes erreurs qui souvent ensuite ne se corrigent qu'aux dépens des navigateurs.

Observations astronomiques comparées avec l'estime de la route.

M. Verron dans le mois de Mars me donna trois observations de longitude. Les premieres faites avec l'octant de M. Haldey, rapportées au 3 à midi, ne différoient avec mon estime que de 21′ 30″, dont j'étois plus Ouest que la longitude observée. Les secondes faites avec le megametre & réduites au midi du 10, différoient considérablement avec mon estime, ma longitude estimée étant plus occidentale de $3^{d}\,6'$ que l'observée; au contraire par le résultat des troisiemes observations faites le 27 avec l'octant, mon estime s'accordoit avec les observations à 39′ 15″ près, dont il me faisoit plus Est que les observations. On remarquera que depuis la sortie du détroit de Magellan, j'ai toujours suivi la longitude de mon point de départ, sans y faire aucune correction, ni me servir des observations.

Observations météorologiques.

Le thermometre dans ce mois a été constamment de 19 à 20^{d} même entre les terres. A la fin du mois nous avons eu cinq jours de vent d'Ouest avec des grains & des orages qui se succédoient presque sans interruption. La pluie fut continuelle; aussi le scorbut se déclara-t-il sur huit ou dix matelots. L'humidité est un des principes les plus actifs de cette maladie. On leur donnoit tous les jours à chacun une pinte de limonade faite avec la poudre de *faciot*, & nous avons eu dans ce voyage les plus grandes obligations à cette poudre. J'avois aussi commencé le 3 Mars à me servir de la cucurbite de M. Poissonnier, & nous avons continué jusqu'à la *Nouvelle Bretagne* à employer l'eau ainsi désalée pour la soupe, la cuisson de la viande & celle des légumes. Le supplément d'eau qu'elle

Usage avantageux de la poudre de limonade & de l'eau de mer désalée.

nous

nous procuroit nous a été de la plus grande ressource dans cette longue traversée. On allumoit le feu à cinq heures du soir, & on l'éteignoit à cinq ou six heures du matin, & chaque nuit nous faisions plus d'une barique d'eau. Au reste pour ménager l'eau douce, nous avons toujours pêtri le pain avec de l'eau salée.

1768. *Avril.*

Seconde division de terres ; archipel de Bourbon.

Le 2 Avril à dix heures du matin nous apperçûmes dans le Nord-Nord-Est une montagne haute & fort escarpée qui nous parut isolée ; je la nommai *le Boudoir* ou *le pic de la Boudeuse*. Nous courions au Nord pour la reconnoître, lorsque nous eûmes la vue d'une autre terre dans l'Ouest-quart-Nord-Ouest, dont la côte non moins élevée offroit à nos yeux une étendue indéterminée. Nous avions le plus urgent besoin d'une relâche qui nous procurât du bois & des rafraîchissemens, & on se flattoit de les trouver sur cette terre. Il fit presque calme tout le jour. La brise se leva le soir, & nous courûmes sur la terre jusqu'à deux heures du matin que nous remîmes pendant trois heures le bord au large. Le soleil se leva enveloppé de nuages & de brume ; & ce ne fut qu'à neuf heures du matin que nous revîmes la terre dont la pointe méridionale nous restoit à Ouest-quart-Nord-Ouest ; on n'appercevoit plus le pic de la Boudeuse que du haut des mâts. Les vents souffloient du Nord au Nord-Nord-Est, & nous tînmes le plus près pour attérer au vent de l'île. En approchant nous apperçûmes au-delà de sa pointe du Nord une autre terre éloignée plus septentrionale encore, sans que nous pussions alors distinguer si elle tenoit à la premiere île, ou si elle en formoit une seconde.

Vûe de Taiti.

Manœuvres pour y aborder.

Pendant la nuit du 3 au 4 nous louvoyâmes pour nous élever dans le Nord. Des feux que nous vîmes, avec joie,

briller de toutes parts sur la côte, nous apprirent qu'elle étoit habitée. Le 4 au lever de l'aurore nous reconnûmes que les deux terres qui la veille nous avoient paru séparées, étoient unies ensemble par une terre plus basse qui se courboit en arc & formoit une baie ouverte au Nord-Est. Nous courions à pleines voiles vers la terre présentant au vent de cette baie, lorsque nous apperçûmes une pirogue qui venoit du large & voguoit vers la côte, se servant de sa voile & de ses pagayes. Elle nous passa de l'avant & se joignit à une infinité d'autres qui de toutes les parties de l'île accouroient au-devant de nous. L'une d'elles précédoit les autres; elle étoit conduite par douze hommes nuds qui nous présenterent des branches de bananiers, & leurs démonstrations attestoient que c'étoit-là le rameau d'olivier. Nous leur répondîmes par tous les signes d'amitié dont nous pûmes nous aviser; alors ils accosterent le navire, & l'un d'eux, remarquable par son énorme chevelure hérissée en rayons, nous offrit avec son rameau de paix un petit cochon & un *régime* de bananes. Nous acceptâmes son présent qu'il attacha à une corde qu'on lui jetta; nous lui donnâmes des bonnets & des mouchoirs; & ces premiers présens furent le gage de notre alliance avec ce peuple.

Premier trafic avec les Insulaires.

Bientôt plus de cent pirogues de grandeurs différentes & toutes à balancier, environnerent les deux vaisseaux. Elles étoient chargées de cocos, de bananes & d'autres fruits du pays. L'échange de ces fruits délicieux pour nous, contre toutes sortes de bagatelles, se fit avec bonne-foi, mais sans qu'aucun des insulaires voulût monter à bord. Il falloit entrer dans leurs pirogues ou montrer de loin les objets d'échange; lorsqu'on étoit d'accord, on leur en-

voyoit au bout d'une corde un panier ou un filet ; ils y mettoient leurs effets & nous les nôtres, donnant ou recevant indifféremment avant que d'avoir donné ou reçu, avec une bonne foi qui nous fit bien augurer de leur caractere. D'ailleurs nous ne vîmes aucune espece d'armes dans leurs pirogues où il n'y avoit point de femmes à cette premiere entrevue. Les pirogues resterent le long des navires jusqu'à ce que les approches de la nuit nous firent revirer au large ; toutes alors se retirerent.

Nous tâchâmes dans la nuit de nous élever au Nord, n'écartant jamais la terre de plus de trois lieues. Tout le rivage fut jusqu'à près de minuit, ainsi qu'il l'avoit été la nuit précédente, garni de petits feux à peu de distance les uns des autres : on eût dit que c'étoit une illumination faite à dessein, & nous l'accompagnâmes de plusieurs fusées tirées des deux vaisseaux.

La journée du 5 se passa à louvoyer, afin de gagner au vent de l'île, & à faire sonder par les bateaux pour trouver un mouillage. L'aspect de cette côte élevée en amphithéatre nous offroit le plus riant spectacle. Quoique les montagnes y soient d'une grande hauteur, le rocher n'y montre nulle part son aride nudité : tout y est couvert de bois. A peine en crûmes-nous nos yeux, lorsque nous découvrîmes un pic chargé d'arbres jusqu'à sa cîme isolée qui s'élevoit au niveau des montagnes dans l'intérieur de la partie méridionale de l'île. Il ne paroissoit pas avoir plus de trente toises de diametre, & il diminuoit de grosseur en montant ; on l'eût pris de loin pour une pyramide d'une hauteur immense que la main d'un décorateur habile auroit parée de guirlandes de feuillages. Les terreins moins élevés sont entrecoupés de prairies & de bosquets, &

Description de la côte vue du large.

dans toute l'étendue de la côte il regne fur les bords de la mer, au pied du pays haut, une lifiere de terre baffe & unie, couverte de plantations. C'eft-là qu'au milieu des bananiers, des cocotiers & d'autres arbres chargés de fruits, nous appercevions les maifons des infulaires.

Comme nous prolongions la côte, nos yeux furent frappés de la vue d'une belle cafcade qui s'élançoit du haut des montagnes & précipitoit à la mer fes eaux écumantes. Un village étoit bâti au pied, & la côte y paroiffoit fans brifans. Nous defirions tous de pouvoir mouiller à portée de ce beau lieu; fans ceffe on fondoit des navires, & nos bateaux fondoient jufqu'à terre; on ne trouva dans cette partie qu'un platier de roches, & il fallut fe réfoudre à chercher ailleurs un mouillage.

Continuation du trafic avec les Infulaires.

Les pirogues étoient revenues au navire dès le lever du foleil, & toute la journée on fit des échanges. Il s'ouvrit même de nouvelles branches de commerce; outre les fruits de l'efpece de ceux apportés la veille, & quelques autres rafraîchiffemens, tels que poules & pigeons, les infulaires apporterent avec eux toutes fortes d'inftrumens pour la pêche, des herminettes de pierre, des étoffes fingulieres, des coquilles, &c. Ils demandoient en échange du fer & des pendans d'oreilles. Les trocs fe firent comme la veille avec loyauté; cette fois auffi il vint dans les pirogues quelques femmes jolies & prefque nues. A bord de l'Etoile il monta un infulaire qui y paffa la nuit, fans témoigner aucune inquiétude.

Nous l'employâmes encore à louvoyer; & le 6 au matin nous étions parvenus à l'extrémité feptentrionale de l'île. Une feconde s'offrit à nous; mais la vue de plufieurs brifans, qui paroiffoient défendre le paffage entre les deux

îles, me détermina à revenir sur mes pas chercher un mouillage dans la premiere baie que nous avions vue le jour de notre atterrage. Nos canots qui sondoient en avant & en terre de nous, trouverent la côte du Nord de la baie bordée par-tout à un quart de lieue du rivage d'un récif qui découvre à basse mer. Cependant, à une lieue de la pointe du Nord, ils reconnurent dans le récif une coupure large de deux encablures au plus, dans laquelle il y avoit 30 à 35 brasses d'eau, & en-dedans une rade assez vaste où le fond varioit depuis 9 jusqu'à 30 brasses. Cette rade étoit bornée au Sud par un récif qui partant de terre, alloit se joindre à celui qui bordoit la côte. Nos canots avoient sondé par-tout sur un fond de sable, & ils avoient reconnu plusieurs petites rivieres commodes pour l'aiguade. Sur le récif du côté du Nord il y a trois îlots.

Ce rapport me décida à mouiller dans cette rade, & sur-le-champ nous fîmes route pour y entrer. Nous rangeâmes la pointe du récif de stribord en entrant &, dès que nous fûmes en-dedans, nous mouillâmes notre premiere ancre sur 34 brasses, fond de sable gris, coquillages & gravier, & nous étendîmes aussitôt une ancre à jet dans le Nord-Ouest pour y mouiller notre ancre d'affourche. L'Etoile passa au vent à nous & mouilla dans le Nord à une encablure. Dès que nous fûmes affourchés, nous amenâmes basses vergues & mâts de hune. Mouillage à Taiti.

A mesure que nous avions approché la terre, les insulaires avoient environné les navires. L'affluence des pirogues fut si grande autour des vaisseaux, que nous eûmes beaucoup de peine à nous amarrer au milieu de la foule & du bruit. Tous venoient en criant *tayo*, qui veut dire *ami*, & en nous donnant mille témoignages d'amitié ; Embarras pour amarrer les navires.

tous demandoient des clous & des pendans d'oreilles. Les pirogues étoient remplies de femmes qui ne le cedent pas pour l'agrément de la figure au plus grand nombre des Européennes, & qui, pour la beauté du corps, pourroient le disputer à toutes avec avantage. La plûpart de ces nymphes étoient nues, car les hommes & les vieilles, qui les accompagnoient, leur avoient ôté la pagne dont ordinairement elles s'enveloppent. Elles nous firent d'abord, de leurs pirogues, des agaceries où, malgré leur naïveté, on découvroit quelque embarras; soit que la nature ait partout embelli le sexe d'une timidité ingénue, soit que, même dans les pays où regne encore la franchise de l'âge d'or, les femmes paroissent ne pas vouloir ce qu'elles desirent le plus. Les hommes, plus simples ou plus libres, s'énoncerent bientôt clairement. Ils nous pressoient de choisir une femme, de la suivre à terre, & leurs gestes non équivoques démontroient la maniere dont il falloit faire connoissance avec elle. Je le demande; comment retenir au travail, au milieu d'un spectacle pareil, quatre cents François, jeunes, marins, & qui depuis six mois n'avoient point vu de femmes? Malgré toutes les précautions que nous pûmes prendre, il entra à bord une jeune fille qui vint sur le gaillard d'arriere se placer à une des écoutilles qui sont au-dessus du cabestan; cette écoutille étoit ouverte pour donner de l'air à ceux qui viroient. La jeune fille laissa tomber négligemment une pagne qui la couvroit & parut aux yeux de tous, telle que Vénus se fit voir au berger Phrygien. Elle en avoit la forme céleste. Matelots & soldats s'empressoient pour parvenir à l'écoutille, & jamais cabestan ne fut viré avec une pareille activité.

Nos soins réussirent cependant à contenir ces hommes ensorcelés, le moins difficile n'avoit pas été de parvenir à se contenir soi-même. Un seul François, mon cuisinier, qui malgré les défenses avoit trouvé le moyen de s'échapper, nous revint bientôt plus mort que vif. A peine eut-il mis pied à terre, avec la belle qu'il avoit choisie, qu'il se vit entouré par une foule d'Indiens qui le deshabillerent dans un instant, & le mirent nud de la tête aux pieds. Il se crut perdu mille fois, ne sçachant où aboutiroient les exclamations de ce peuple, qui examinoit en tumulte toutes les parties de son corps. Après l'avoir bien considéré, ils lui rendirent ses habits, remirent dans ses poches tout ce qu'ils en avoient tiré, & firent approcher la fille en le pressant de contenter les desirs qui l'avoient amené à terre avec elle. Ce fut en vain. Il fallut que les Insulaires ramenassent à bord le pauvre cuisinier, qui me dit que j'aurois beau le reprimander, que je ne lui ferois jamais autant de peur qu'il venoit d'en avoir à terre.

CHAPITRE II.

Séjour dans l'île Taiti ; détail du bien & du mal qui nous y arrivent.

Descente à terre.

ON a vu les obſtacles qu'il avoit fallu vaincre pour parvenir à mouiller nos ancres ; lorſque nous fûmes amarrés, je deſcendis à terre avec pluſieurs Officiers, afin de reconnoître *l'Aiguade*. Nous y fûmes reçus par une foule immenſe d'hommes & de femmes qui ne ſe laſſoient point de nous conſidérer ; les plus hardis venoient nous toucher, ils écartoient même nos vêtemens, comme pour vérifier ſi nous étions abſolument faits comme eux ; aucun ne portoit d'armes, pas même de bâtons. Ils ne ſavoient comment exprimer leur joie de nous recevoir. Le chef de ce canton nous conduiſit dans ſa maiſon & nous y introduiſit. Il y avoit dedans cinq ou ſix femmes & un vieillard vénérable. Les femmes nous ſaluerent en portant la main ſur la poitrine, & criant pluſieurs fois *tayo*. Le vieillard étoit pere de notre hôte. Il n'avoit du grand âge que ce caractere reſpectable qu'impriment les ans ſur une belle figure. Sa tête ornée de cheveux blancs & d'une longue barbe, tout ſon corps nerveux & rempli, ne montroient aucune ride, aucun ſigne de décrépitude. Cet homme vénérable parut s'appercevoir à peine de notre arrivée ; il ſe retira même ſans répondre à nos careſſes, ſans témoigner ni frayeur, ni étonnement, ni curioſité ; fort éloigné de prendre part à l'eſpece d'extaſe que notre vûe cauſoit à tout ce peuple, ſon air rêveur & ſoucieux, ſembloit annoncer qu'il craignoit que ces jours heureux, écoulés pour lui dans le ſein du repos,

Viſite au chef du canton.

repos, ne fussent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race.

On nous laissa la liberté de considérer l'intérieur de la maison. Elle n'avoit aucun meuble, aucun ornement qui la distinguât des cases ordinaires, que sa grandeur. Elle pouvoit avoir quatre-vingts pieds de long sur vingt pieds de large. Nous y remarquâmes un cylindre d'osier, long de trois ou quatre pieds & garni de plumes noires, lequel étoit suspendu au toit, & deux figures de bois que nous prîmes pour des idoles. L'une, c'étoit le Dieu, étoit de bout contre un des piliers : la Déesse étoit vis-à-vis inclinée le long du mur, qu'elle surpassoit en hauteur, & attachée aux roseaux qui le forment. Ces figures malfaites & sans proportions avoient environ trois pieds de haut, mais elles tenoient à un piedestal cylindrique, vuidé dans l'intérieur, & sculpté à jour. Il étoit fait en forme de tour, & pouvoit avoir six à sept pieds de hauteur, sur environ un pied de diametre ; le tout étoit d'un bois noir fort dur. Description de sa maison.

Le chef nous proposa ensuite de nous asseoir sur l'herbe au-dehors de sa maison, où il fit apporter des fruits, du poisson grillé & de l'eau ; pendant le repas, il envoya chercher quelques pieces d'étoffes, & deux grands colliers faits d'ozier & recouverts de plumes noires & de dents de requins. Leur forme ne ressemble pas mal à celle de ces fraises immenses qu'on portoit du tems de François I. Il en passa un au col du Chevalier d'Oraison, l'autre au mien, & distribua les étoffes. Nous étions prêts à retourner à bord, lorsque le Chevalier de Suzannet s'apperçut qu'il lui manquoit un pistolet, qu'on avoit adroitement volé dans sa poche. Nous le fîmes entendre au chef qui, sur le champ, voulut fouiller tous les gens qui nous envi- Réception qu'il nous fait.

ronnoient; il en maltraita même quelques-uns. Nous arrêtâmes ſes recherches, en tâchant ſeulement de lui faire comprendre que l'auteur du vol pourroit être la victime de ſa friponnerie, & que ſon larcin lui donneroit la mort.

Le chef & tout le peuple nous accompagnerent juſqu'à nos bateaux. Prêts à y arriver, nous fûmes arrêtés par un inſulaire d'une belle figure qui, couché ſous un arbre, nous offrit de partager le gazon qui lui ſervoit de ſiége. Nous l'acceptâmes; cet homme alors ſe pencha vers nous, & d'un air tendre, aux accords d'une flûte dans laquelle un autre Indien ſouffloit avec le nez, il nous chanta lentement une chanſon, ſans doute anacréontique: ſcène charmante, & digne du pinceau de Boucher. Quatre inſulaires vinrent avec confiance ſouper & coucher à bord. Nous leur fîmes entendre flûte, baſſe, violon, & nous leur donnâmes un feu d'artifice compoſé de fuſées & de ſerpentaux. Ce ſpectacle leur cauſa une ſurpriſe mêlée d'effroi.

Le 7 au matin, le chef, dont le nom eſt *Ereti*, vint à bord. Il nous apporta un cochon, des poules & le piſtolet qui avoit été pris la veille chez lui. Cet acte de juſtice nous en donna bonne idée. Cependant nous fîmes dans la matinée toutes nos diſpoſitions pour deſcendre à terre nos malades & nos pieces à l'eau, & les y laiſſer en établiſſant une garde pour leur ſûreté. Je deſcendis l'après-midi avec armes & bagages, & nous commençâmes à dreſſer le camp ſur les bords d'une petite riviere où nous devions faire notre eau. Ereti vit la troupe ſous les armes, & les préparatifs du campement, ſans paroître d'abord ſurpris ni mécontent. Toutefois quelques heures après, il vint à moi accompagné de ſon pere & des principaux du canton qui lui avoient fait des repréſentations à cet égard, & me fit

Campement à terre projeté de notre part.

Oppoſition de la part des inſulaires.

entendre que notre séjour à terre leur déplaisoit, que nous étions les maîtres d'y venir le jour tant que nous voudrions, mais qu'il falloit coucher la nuit à bord de nos vaisseaux. J'insistai sur l'établissement du camp, lui faisant comprendre qu'il nous étoit nécessaire pour faire de l'eau, du bois, & rendre plus faciles les échanges entre les deux nations. Ils tinrent alors un second conseil, à l'issu duquel Ereti vint me demander si nous resterions ici toujours, ou si nous comptions repartir, & dans quel tems. Je lui répondis que nous mettrions à la voile dans dix-huit jours, en signe duquel nombre je lui donnai dix-huit petites pierres; sur cela, nouvelle conférence à laquelle on me fit appeller. Un homme grave, & qui paroissoit avoir du poids dans le conseil, vouloit réduire à neuf les jours de notre campement, j'insistai pour le nombre que j'avois demandé, & enfin ils y consentirent.

Ils y consentent, & à quelles conditions.

De ce moment la joie se rétablit; Ereti même nous offrit un hangard immense tout près de la riviere, sous lequel étoient quelques pirogues qu'il en fit enlever sur le champ. Nous dressâmes dans ce hangard les tentes pour nos scorbutiques, au nombre de trente-quatre, douze de *la Boudeuse* & vingt-deux de *l'Etoile*, & quelques autres nécessaires au service. La garde fut composée de trente soldats, & je fis aussi descendre des fusils pour armer les travailleurs & les malades. Je restai à terre la premiere nuit, qu'Ereti voulut aussi passer dans nos tentes. Il fit apporter son souper qu'il joignit au nôtre, chassa la foule qui entouroit le camp, & ne retint avec lui que cinq ou six de ses amis. Après souper, il demanda des fusées, & elles lui firent au-moins autant de peur que de plaisir. Sur la fin de la nuit, il envoya chercher une de ses femmes qu'il fit cou-

Camp établi pour les malades & les travailleurs.

cher dans la tente de M. de Naſſau. Elle étoit vieille & laide.

Précautions priſes : conduite des inſulaires.

La journée ſuivante ſe paſſa à perfectionner notre camp. Le hangard étoit bien fait & parfaitement couvert d'une eſpece de natte. Nous n'y laiſſâmes qu'une iſſue à laquelle nous mîmes une barriere & un corps-de-garde. Ereti, ſes femmes & ſes amis avoient ſeuls la permiſſion d'entrer ; la foule ſe tenoit en-dehors du hangard : un de nos gens, une baguette à la main, ſuffiſoit pour la faire écarter. C'étoit-là que les inſulaires apportoient de toutes parts des fruits, des poules, des cochons, du poiſſon & des pieces de toile qu'ils échangeoient contre des clous, des outils, des perles fauſſes, des boutons & mille autres bagatelles qui étoient des tréſors pour eux. Au reſte ils examinoient attentivement ce qui pouvoit nous plaire ; ils virent que nous cueillons des plantes antiſcorbutiques & qu'on s'occupoit auſſi à chercher des coquilles. Les femmes & les enfans ne tarderent pas à nous apporter à l'envi des paquets des mêmes plantes qu'ils nous avoient vu ramaſſer & des paniers remplis de coquilles de toutes les eſpeces. On payoit leurs peines à peu de frais.

Secours que nous en tirons.

Ce même jour je demandai au chef de m'indiquer du bois que je puſſe couper. Le pays bas où nous étions n'eſt couvert que d'arbres fruitiers & d'une eſpece de bois plein de gomme & de peu de conſiſtance ; le bois dur vient ſur les montagnes. Ereti me marqua les arbres que je pouvois couper, & m'indiqua même de quel côté il les falloit faire tomber en les abattant. Au reſte les inſulaires nous aidoient beaucoup dans nos travaux ; nos ouvriers abattoient les arbres & les mettoient en buches que les gens du pays tranſportoient aux bateaux ; ils aidoient de

même à faire l'eau, emplissant les pieces & les conduisant aux chaloupes. On leur donnoit pour salaires des clous dont le nombre se proportionnoit au travail qu'ils avoient fait. La seule gêne quon eut, c'est qu'il falloit sans cesse avoir l'oeil à tout ce qu'on apportoit à terre, à ses poches même; car il n'y a point en Europe de plus adroits filoux que les gens de ce pays.

Précautions prises contre le vol.

Cependant il ne semble pas que le vol soit ordinaire entre eux. Rien ne ferme dans leurs maisons, tout y est à terre ou suspendu, sans serrure ni gardiens. Sans doute la curiosité pour des objets nouveaux excitoit en eux de violens desirs, & d'ailleurs il y a par-tout de la canaille. On avoit volé les deux premieres nuits, malgré les sentinelles & les patrouilles, auxquelles on avoit même jetté quelques pierres. Les voleurs se cachoient dans un marais couvert d'herbes & de roseaux, qui s'étendoit derriere notre camp. On le nettoya en partie, & j'ordonnai à l'Officier de garde de faire tirer sur les voleurs qui viendroient dorénavant. Ereti lui-même me dit de le faire, mais il eut grand soin de montrer plusieurs fois où étoit sa maison, en recommandant bien de tirer du côté opposé. J'envoyois aussi tous les soirs trois de nos bateaux armés de pierriers & d'espingoles se mouiller devant le camp.

Usages singuliers du pays.

Au vol près, tout se passoit de la maniere la plus amiable. Chaque jour nos gens se promenoient dans le pays sans armes, seuls ou par petites bandes. On les invitoit à entrer dans les maisons, on leur y donnoit à manger; mais ce n'est pas à une collation légere que se borne ici la civilité des maîtres de maisons; ils leur offroient de jeunes filles; la case se remplissoit à l'instant d'une foule curieuse d'hommes & de femmes qui faisoient un cercle autour de

l'hôte & de la jeune victime du devoir hospitalier ; la terre se jonchoit de feuillage & de fleurs, & des musiciens chantoient aux accords de la flûte une hymne de jouissance. Vénus est ici la déesse de l'hospitalité, son culte n'y admet point de mysteres, & chaque jouissance est une fête pour la nation. Ils étoient surpris de l'embarras qu'on témoignoit ; nos mœurs ont proscrit cette publicité. Toutefois je ne garantirois pas qu'aucun n'ait vaincu sa répugnance & ne se soit conformé aux usages du pays.

Beauté de l'intérieur de l'île.

J'ai plusieurs fois été, moi second ou troisieme, me promener dans l'intérieur. Je me croyois transporté dans le jardin d'Eden ; nous parcourions une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers & coupée de petites rivieres qui entretiennent une fraîcheur délicieuse, sans aucun des inconvéniens qu'entraîne l'humidité. Un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature verse à pleines mains sur lui. Nous trouvions des troupes d'hommes & de femmes assises à l'ombre des vergers ; tous nous saluoient avec amitié ; ceux que nous rencontrions dans les chemins, se rangeoient à côté pour nous laisser passer ; par-tout nous voyions régner l'hospitalité, le repos, une joie douce & toutes les apparences du bonheur.

Présens faits au chef, de volailles & de graines d'Europe.

Je fis présent au chef du canton où nous étions d'un couple de dindes & de canards mâles & femelles ; c'étoit le denier de la veuve. Je lui proposai aussi de faire un jardin à notre maniere & d'y semer différentes graines, proposition qui fut reçue avec joie. En peu de tems Ereti fit préparer & entourer de palissades le terrein qu'avoient choisi nos jardiniers. Je le fis bêcher ; ils admiroient nos outils de jardinage. Ils ont bien aussi autour de leurs maisons des especes de potagers garnis de giraumons, de pa-

tates, d'ignames & d'autres racines. Nous leur avons femé du bled, de l'orge, de l'avoine, du riz, du maïs, des oignons & des graines potageres de toute efpece. Nous avons lieu de croire que ces plantations feront bien foignées; car ce peuple nous a paru aimer l'agriculture, & je crois qu'on l'accoutumeroit facilement à tirer parti du fol le plus fertile de l'univers.

Visite du chef d'un canton voifin.

Les premiers jours de notre arrivée j'eus la vifite du chef d'un canton voifin, qui vint à bord avec un préfent de fruits, de cochons, de poules & d'étoffes. Ce *Seigneur*, nommé *Toutaa*, eft d'une belle figure & d'une taille extraordinaire. Il étoit accompagné de quelques-uns de fes parens, prefque tous hommes de fix pieds. Je leur fis préfent de clous, d'outils, de perles fauffes & d'étoffes de foie. Il fallut lui rendre fa vifite chez lui; nous fûmes bien accueillis, & l'honnête Toutaa m'offrit une de fes femmes fort jeune & affez jolie. L'affemblée étoit nombreufe, & les muficiens avoient déja entonné les chants de l'himenée. Telle eft la maniere de recevoir les vifites de cérémonie.

Meurtre d'un infulaire.

Le 10 il y eut un infulaire tué, & les gens du pays vinrent fe plaindre de ce meurtre. J'envoyai à la maifon où avoit été porté le cadavre; on vit effectivement que l'homme avoit été tué d'un coup de feu. Cependant on ne laiffoit fortir aucun de nos gens, avec des armes à feu, ni des vaiffeaux ni de l'enceinte du camp. Je fis fans fuccès les plus exactes perquifitions pour connoître l'auteur de cet infame affaffinat. Les infulaires crurent fans doute que leur compatriote avoit eu tort; car ils continuerent à venir à notre quartier avec leur confiance accoutumée. On me rapporta cependant qu'on avoit vu beaucoup de

gens emporter leurs effets à la montagne, & que même la maison d'Ereti étoit toute démeublée. Je lui fis de nouveaux présens; & ce bon chef continua à nous témoigner la plus sincere amitié.

Perte de nos ancres; dangers que nous courons.

Cependant je pressois nos travaux de tous les genres; car, encore que cette relâche fût excellente pour nos besoins, je savois que nous étions mal mouillés. En effet, quoique nos cables, pomoyés presque tous les jours, n'eussent pas encore paru rayés, nous avions découvert que le fond étoit semé de gros corail, & d'ailleurs, en cas d'un grand vent du large, nous n'avions pas de *chasse*. La nécessité avoit forcé de prendre ce mouillage sans nous laisser la liberté du choix, & bientôt nous eûmes la preuve que nos inquiétudes n'étoient que trop fondées.

Détails des manœuvres qui nous sauvent.

Le 12 à cinq heures du matin, les vents étant venus au Sud, notre cable du Sud-Est & le grêlin d'une ancre à jet, que nous avions par précaution allongée dans l'Est-Sud-Est, furent coupés sur le fond. Nous mouillâmes aussi-tôt notre grande ancre; mais, avant qu'elle eût pris fond, la frégate vint à l'appel de l'ancre du Nord-Ouest, & nous tombâmes sur l'Etoile que nous abordâmes à bas-bord. Nous virâmes sur notre ancre, & l'Etoile fila rapidement, de maniere que nous fûmes séparés avant que d'avoir souffert aucune avarie. La flûte nous envoya alors le bout d'un grêlin qu'elle avoit allongé dans l'Est, sur lequel nous virâmes pour nous écarter d'elle davantage. Nous relevâmes ensuite notre grande ancre & rembarquâmes le grêlin & le cable coupés sur le fond. Celui-ci l'avoit été à 30 brasses de l'entalingure; nous le changeâmes bout pour bout & l'entalinguâmes sur une ancre de rechange de deux mille sept cents que l'Etoile avoit dans sa cale & que nous

nous envoyâmes chercher. Notre ancre du Sud-Eſt mouillée ſans orin à cauſe du grand fond, étoit perdue, & nous tâchâmes inutilement de ſauver l'ancre à jet dont la bouée avoit coulé & qu'il fut impoſſible de draguer. Nous guindâmes auſſi-tôt notre petit mât de hune & la vergue de mizaine, afin de pouvoir appareiller dès que le vent le permettroit.

L'après-midi il calma & paſſa à l'Eſt. Nous allongeâmes alors dans le Sud-Eſt une ancre à jet & l'ancre reçue de l'Etoile, & j'envoyai un bateau ſonder dans le Nord, afin de ſavoir s'il n'y auroit pas un paſſage; ce qui nous eût mis à portée de ſortir preſque de tout vent. Un malheur n'arrive jamais ſeul: comme nous étions tous occupés d'un travail auquel étoit attaché notre ſalut, on vint m'avertir qu'il y avoit eu trois inſulaires tués ou bleſſés dans leurs caſes à coups de bayonettes, que l'alarme étoit répandue dans le pays, que les vieillards, les femmes & les enfans fuyoient vers les montagnes emportant leurs bagages & juſqu'aux cadavres des morts, & que peut-être allions-nous avoir ſur les bras une armée de ces hommes furieux. Telle étoit donc notre poſition de craindre la guerre à terre au même inſtant où les deux navires étoient dans le cas d'y être jettés. Je deſcendis au camp, & en préſence du chef je fis mettre aux fers quatre ſoldats ſoupçonnés d'être les auteurs du forfait; ce procédé parut les contenter.

Autre meurtre de trois inſulaires.

Je paſſai une partie de la nuit à terre, où je renforçai les gardes, dans la crainte que les inſulaires ne vouluſſent venger leurs compatriotes. Nous occupions un poſte excellent entre deux rivieres diſtantes l'une de l'autre d'un quart de lieue au plus; le front du camp étoit couvert par

Précautions priſes contre les ſuites qu'il pouvoit avoir.

un marais, le reste étoit la mer dont assurément nous étions les maîtres. Nous avions beau jeu pour défendre ce poste contre toutes les forces de l'île réunies; mais heureusement, à quelques alertes près occasionnées par des filoux, la nuit fut tranquille au camp.

Continuation du danger que courent les vaisseaux.

Ce n'étoit pas de ce côté où mes inquiétudes étoient les plus vives. La crainte de perdre les vaisseaux à la côte nous donnoit des alarmes infiniment plus cruelles. Dès dix heures du soir les vents avoient beaucoup fraîchi de la partie de l'Est avec une grosse houle, de la pluie, des orages & toutes les apparences funestes qui augmentent l'horreur de ces lugubres situations. Vers deux heures du matin il passa un grain qui chassoit les vaisseaux en côte: je me rendis à bord, le grain heureusement ne dura pas; & dès qu'il fut passé, le vent vint de terre. L'aurore nous amena de nouveaux malheurs; notre cable du Nord-Ouest fut coupé; le grêlin, que nous avoit cédé l'Etoile & qui nous tenoit sur son ancre à jet, eut le même sort peu d'instans après; la frégate alors venant à l'appel de l'ancre & du grêlin du Sud-Est, ne se trouvoit pas à une enclablure de la côte où la mer brisoit avec fureur. Plus le péril devenoit instant, plus les ressources diminuoient; les deux ancres, dont les cables venoient d'être coupés, étoient perdues pour nous; leurs bouées avoient disparu, soit qu'elles eussent coulé, soit que les Indiens les eussent enlevées dans la nuit. C'étoient déja quatre ancres de moins depuis vingt-quatre heures, & cependant il nous restoit encore des pertes à essuyer.

A dix heures du matin le cable neuf, que nous avions entalingué sur l'ancre de deux mille sept cents de l'Etoile, laquelle nous tenoit dans le Sud-Est, fut coupé, & la fré-

gate défendue par un ſeul grêlin, commença à chaſſer en côte. Nous mouillâmes ſous barbe notre grande ancre, la ſeule qui nous reſtât en mouillage ; mais de quel ſecours nous pouvoit-elle être? Nous étions ſi près des briſans, que nous aurions été deſſus avant que d'avoir aſſez filé de cable pour que l'ancre pût bien prendre fond. Nous attendions à chaque inſtant le triſte dénouement de cette aventure, lorſqu'une briſe de Sud-Oueſt nous donna l'eſpérance de pouvoir appareiller. Nos focqs furent bientôt hiſſés ; le vaiſſeau commençoit à prendre de l'air & nous travaillions à faire de la voile pour filer cable & grêlin & mettre dehors, mais les vents revinrent preſque auſſitôt à l'Eſt. Cet intervalle nous avoit toujours donné le tems de recevoir à bord le bout du grêlin de la ſeconde ancre à jet de l'Etoile qu'elle venoit d'allonger dans l'Eſt & qui nous ſauva pour le moment. Nous virâmes ſur les deux grêlins & nous nous relevâmes un peu de la côte. Nous envoyâmes alors notre chaloupe à l'Etoile pour l'aider à s'amarrer ſolidement ; ſes ancres étoient heureuſement mouillées ſur un fond moins perdu de corail que celui ſur lequel étoient tombées les nôtres. Lorſque cette opération fut faite, notre chaloupe alla lever par ſon orin l'ancre de deux mille ſept cents ; nous entalinguâmes deſſus un autre cable & nous l'allongeâmes dans le Nord-Eſt ; nous relevâmes enſuite l'ancre à jet de l'Etoile que nous lui rendîmes. Dans ces deux jours M. de la Giraudais, Commandant de cette flûte, a eu la plus grande part au ſalut de la frégate par les ſecours qu'il m'a donnés ; c'eſt avec plaiſir que je paye ce tribut de reconnoiſſance à cet Officier déja mon compagnon dans mes autres voyages, & dont le zele égale les talens.

Paix faite avec les Insulaires.

Cependant lorsque le jour étoit venu, aucun Indien ne s'étoit approché du camp, on n'avoit vu naviguer aucune pirogue, on avoit trouvé les maisons voisines abandonnées, tout le pays paroissoit un desert. Le Prince de Nassau, lequel avec quatre ou cinq hommes seulement s'étoit éloigné davantage, dans le dessein de rencontrer quelques insulaires & de les rassurer, en trouva un grand nombre avec Ereti environ à une lieue du camp. Dès que ce chef eut reconnu M. de Nassau, il vint à lui d'un air consterné. Les femmes éplorées se jetterent à ses genoux, elles lui baisoient les mains en pleurant & répétant plusieurs fois: *Tayo, maté, vous êtes nos amis & vous nous tuez.* A force de caresses & d'amitié il parvint à les ramener. Je vis du bord une foule de peuple accourir au quartier: des poules, des cocos, des régimes de bananes embellissoient la marche & promettoient la paix. Je descendis aussi-tôt avec un assortiment d'étoffes de soie & des outils de toute espece; je les distribuai aux chefs, en leur témoignant ma douleur du desastre arrivé la veille & les assurant qu'il seroit puni. Les bons insulaires me comblerent de caresses, le peuple applaudit à la réunion, & en peu de tems la foule ordinaire & les filoux revinrent à notre quartier qui ne ressembloit pas mal à une foire. Ils apporterent ce jour & le suivant plus de rafraîchissemens que jamais. Ils demanderent aussi qu'on tirât devant eux quelques coups de fusil; ce qui leur fit grand peur, tous les animaux tirés ayant été tués roides.

Appareillage de l'Etoile.

Le canot que j'avois envoyé pour reconnoître le côté du Nord, étoit revenu avec la bonne nouvelle qu'il y avoit trouvé un très-beau passage. Il étoit alors trop tard pour en profiter ce même jour; la nuit s'avançoit. Heu-

reusement elle fut tranquille à terre & à la mer. Le 14 au matin, les vents étant à l'Est, j'ordonnai à l'Etoile, qui avoit son eau faite & tout son monde à bord, d'appareiller & de sortir par la nouvelle passe du Nord. Nous ne pouvions mettre à la voile par cette passe qu'après la flûte mouillée au Nord de nous. A onze heures elle appareilla sur une haussiere portée sur nous, je gardai sa chaloupe & ses deux petites ancres; je pris aussi à bord, dès qu'elle fut sous voiles, le bout du cable de son ancre du Sud-Est mouillée en bon fond. Nous levâmes alors notre grande ancre, allongeâmes les deux ancres à jet, & par ce moyen nous restâmes sur deux grosses ancres & trois petites. A deux heures après midi nous eûmes la satisfaction de découvrir l'Etoile en-dehors de tous les récifs. Notre situation dès ce moment devenoit moins terrible; nous venions au-moins de nous assurer le retour dans notre patrie, en mettant un de nos navires à l'abri des accidens. Lorsque M. de la Giraudais fut au large, il me renvoya son canot avec M. Lavari Leroi qui avoit été chargé de reconnoître la passe.

Nous travaillâmes tout le jour & une partie de la nuit à finir notre eau, à déblayer l'hôpital & le camp. J'enfouis près du hangard un acte de prise de possession inscrite sur une planche de chêne avec une bouteille bien fermée & luttée contenant les noms des Officiers des deux navires. J'ai suivi cette même méthode pour toutes les terres découvertes dans le cours de ce voyage. Il étoit deux heures du matin avant que tout fût à bord; la nuit fut assez orageuse pour nous causer encore de l'inquiétude, malgré la quantité d'ancres que nous avions à la mer.

Inscription enfouie.

Le 15 à six heures du matin, les vents étant de terre &

Appareillage de la Boudeu-

se ; nouveau danger qu'elle court.

le ciel à l'orage, nous levâmes notre ancre, filâmes le cable de celle de l'Etoile, coupâmes un des grêlins & filâmes les deux autres appareillant sous la mizaine & les deux huniers pour sortir par la passe de l'Est. Nous laissâmes les deux chaloupes pour lever les ancres ; & dès que nous fûmes dehors, j'envoyai les deux canots armés aux ordres du Chevalier de Suzannet, Enseigne de la marine, pour protéger le travail des chaloupes. Nous étions à un quart de lieue au large & nous commencions à nous féliciter d'être heureusement sortis d'un mouillage qui nous avoit causé de si vives inquiétudes, lorsque, le vent ayant cessé tout d'un coup, la marée & une grosse lame de l'Est commencerent à nous entraîner sur les récifs sous le vent de la passe. Le pis-aller des naufrages qui nous avoient menacés jusqu'ici, avoit été de passer nos jours dans une île embellie de tous les dons de la nature, & de changer les douceurs de notre patrie contre une vie paisible & exempte de soins. Mais ici le naufrage se présentoit sous un aspect plus cruel; le vaisseau porté rapidement sur les récifs, n'y eût pas résisté deux minutes à la violence de la mer, & quelques-uns des meilleurs nageurs eussent à peine sauvé leur vie. J'avois dès le premier instant du danger rappellé canots & chaloupes pour nous remorquer. Ils arriverent au moment où, n'étant pas à plus de cinquante toises du récif, notre situation paroissoit désespérée, d'autant qu'il n'y avoit pas à mouiller. Une brise de l'Ouest, qui s'éleva dans le même instant, nous rendit l'espérance : en effet elle fraîchit peu-à-peu, & à neuf heures du matin nous étions absolument hors de danger.

Départ de Taiti ; perte

Je renvoyai sur-le-champ les bateaux à la recherche des ancres, & je restai à louvoyer pour les attendre. L'après-

midi nous rejoignîmes l'Etoile. A cinq heures du soir notre chaloupe arriva ayant à bord la grosse ancre & le cable de l'Etoile qu'elle lui porta: notre canot, celui de l'Etoile & sa chaloupe revinrent peu de tems après; celle-ci nous rapportoit notre ancre à jet & un grêlin. Quant aux deux autres ancres à jet, l'approche de la nuit & la fatigue extrême des matelots ne permirent pas de les lever ce même jour. J'avois d'abord compté m'entretenir la nuit sur les bords & les envoyer chercher le lendemain; mais à minuit il se leva un grand frais de l'Est-Nord-Est, qui me contraignit à embarquer les bateaux & à faire de la voile pour me tirer de dessus la côte. Ainsi un mouillage de neuf jours nous a coûté six ancres, perte que nous n'aurions pas essuyée, si nous eussions été munis de quelques chaînes de fer. C'est une précaution que ne doivent jamais oublier tous les navigateurs destinés à de pareils voyages.

que nous y avons essuyées.

Maintenant que les navires sont en fureté, arrêtons-nous un instant pour recevoir les adieux des insulaires. Dès l'aube du jour lorsqu'ils s'apperçurent que nous mettions à la voile, Ereti avoit sauté seul dans la premiere pirogue qu'il avoit trouvée sur le rivage, & s'étoit rendu à bord. En y arrivant il nous embrassa tous, il nous tenoit quelques instans entre ses bras versant des larmes & paroissant très-affecté de notre départ. Peu de tems après, sa grande pirogue vint à bord chargée de rafraîchissemens de toute espece; ses femmes étoient dedans & avec elles ce même insulaire qui le premier jour de notre atterrage étoit venu s'établir à bord de l'Etoile. Ereti fut le prendre par la main, & il me le présenta en me faisant entendre que cet homme dont le nom est *Aotourou*, vouloit nous suivre, & me priant d'y consentir. Il le présenta ensuite à

Regret des insulaires à notre départ.

L'un d'eux s'embarque avec nous, à sa demande & à celle de sa nation.

tous les Officiers chacun en particulier, diſant que c'étoit ſon ami qu'il confioit à ſes amis, & il nous le recommanda avec les plus grandes marques d'intérêt. On fit encore à Ereti des préſens de toute eſpece, après quoi il prit congé de nous & fut rejoindre ſes femmes, leſquelles ne ceſſèrent de pleurer tout le tems que la pirogue fut le long du bord. Il y avoit auſſi dedans une jeune & jolie fille que l'inſulaire qui venoit avec nous fut embraſſer. Il lui donna trois perles qu'il avoit à ſes oreilles, la baiſa encore une fois; & malgré les larmes de cette jeune épouſe ou amante, il s'arracha de ſes bras & remonta dans le vaiſſeau. Nous quittâmes ainſi ce bon peuple, & je ne fus pas moins ſurpris du chagrin que leur cauſoit notre départ, que je l'avois été de leur confiance affectueuſe à notre arrivée.

CHAPITRE III.

Description de la nouvelle île, mœurs & caractere de ses habitans.

Lucis habitamus opacis,
Riparumque toros & prata recentia rivis
Incolimus. *Virgil. Liv. VI.*

L'ILE à laquelle on avoit d'abord donné le nom de *nouvelle Cythere*, reçoit de ses habitans celui de *Taiti*. Sa latitude à notre camp a été conclue de plusieurs hauteurs méridiennes du soleil observées à terre avec un quart de cercle. Sa position en longitude a été déterminée par onze observations de la lune, selon la méthode des angles horaires. M. Verron en avoit fait beaucoup d'autres à terre pendant quatre jours & quatre nuits pout déterminer cette même longitude; mais le cahier, où elles étoient écrites, lui ayant été enlevé, il ne lui est resté que les dernieres observations faites la veille de notre départ. Il croit leur résultat moyen assez exact, quoique leurs extrêmes different entre eux de 7 à 8d. La perte de nos ancres & tous les accidens que j'ai détaillés ci-dessus, nous ont fait abandonner cette relâche beaucoup plûtôt que nous ne nous y étions attendus, & nous ont mis dans l'impossibilité d'en visiter les côtes. La partie du Sud nous est absolument inconnue, celle que nous avons parcourue depuis la pointe du Sud-Est jusqu'à celle du Nord-Ouest, me paroît avoir quinze à vingt lieues d'étendue, & le gissement de ses principales pointes est entre le Nord-Ouest & l'Ouest-Nord-Ouest. *Position géographique de Taiti.*

Entre la pointe du Sud-Est & un autre gros cap qui s'avance dans le Nord, à sept ou huit lieues de celle-ci, on *Mouillage meilleur que celui où nous étions.*

voit une baie ouverte au Nord-Eſt, laquelle a trois ou quatre lieues de profondeur. Ses côtes s'abaiſſent inſenſiblement juſqu'au fond de la baie où elles ont peu d'élévation & paroiſſent former le canton le plus beau de l'île & le plus habité. Il ſemble qu'on trouveroit aiſément pluſieurs bons mouillages dans cette baie. Le hazard nous ſervit mal dans la rencontre du nôtre. En entrant ici par la paſſe par laquelle eſt ſortie l'Etoile, M. de la Giraudais m'a aſſuré qu'entre les deux îles les plus ſeptentrionales, il y avoit un mouillage fort ſûr pour trente vaiſſeaux au-moins depuis 23 juſqu'à 12 & 10 braſſes, fond de ſable gris vazeux, qu'il y avoit une lieue d'évitage & jamais de mer. Le reſte de la côte eſt élevé & elle ſemble en général être toute bordée par un récif inégalement couvert d'eau & qui forme en quelques endroits de petits îlots ſur leſquels les inſulaires entretiennent des feux pendant la nuit pour la pêche & la ſureté de leur navigation; quelques coupures donnent de diſtance en diſtance l'entrée en-dedans du récif; mais il faut ſe méfier du fond. Le plomb n'amene jamais que du ſable gris; ce ſable recouvre de groſſes maſſes d'un corail dur & tranchant, capable de couper un cable dans une nuit, ainſi que nous l'a appris une funeſte expérience.

Au-delà de la pointe ſeptentrionale de cette baie, la côte ne forme aucune anſe, aucun cap remarquable. La pointe la plus occidentale eſt terminée par une terre baſſe, dans le Nord-Oueſt de laquelle, environ à une lieue de diſtance, on voit une île peu élevée qui s'étend deux ou trois lieues ſur le Nord-Oueſt.

Aſpect du pays. La hauteur des montagnes, qui occupent tout l'intérieur de Taiti, eſt ſurprenante, eu égard à l'étendue de l'île.

Loin d'en rendre l'aspect triste & sauvage, elles servent à l'embellir en variant à chaque pas les points de vue & présentant de riches paysages couverts des plus riches productions de la nature, avec ce desordre dont l'art ne sut jamais imiter l'agrément. De-là sortent une infinité de petites rivieres qui fertilisent le pays & ne servent pas moins à la commodité des habitans qu'à l'ornement des campagnes. Tout le plat pays, depuis les bords de la mer jusqu'aux montagnes, est consacré aux arbres fruitiers, sous lesquels, comme je l'ai déja dit, sont bâties les maisons des Taitiens, dispersées sans aucun ordre & sans former jamais de village; on croit être dans les champs élisées. Des sentiers publics, pratiqués avec intelligence & soigneusement entretenus, rendent par-tout les communications faciles.

Les principales productions de l'île sont le cocos, la banane, le fruit à pain, l'igname, le curassol, le giraumon & plusieurs autres racines & fruits particuliers au pays, beaucoup de cannes à sucre qu'on ne cultive point, une espece d'indigo sauvage, une très-belle teinture rouge & une jaune; j'ignore d'où on les tire. En général M. de Commerçon y a trouvé la botanique des Indes. Aotourou, pendant qu'il a été avec nous, a reconnu & nommé plusieurs de nos fruits & de nos légumes, ainsi qu'un assez grand nombre de plantes que les curieux cultivent dans les serres chaudes. Le bois propre à travailler croît dans les montagnes, & les insulaires en font peu d'usage. Ils ne l'employent que pour leurs grandes pirogues, qu'ils construisent de bois de cedre. Nous leur avons aussi vu des piques d'un bois noir, dur & pesant, qui ressemble au bois de fer. Ils se servent pour bâtir les pirogues ordinaires de Ses productions.

l'arbre qui porte le fruit à pain. C'eſt un bois qui ne fend point, mais il eſt ſi mol & ſi plein de gomme, qu'il ne fait que ſe mâcher ſous l'outil.

Il ne paroît pas qu'il y ait de mines.

Au reſte, quoique cette île ſoit remplie de très-hautes montagnes, la quantité d'arbres & de plantes dont elles ſont par-tout couvertes, ne ſemble pas annoncer que leur ſein renferme des mines. Il eſt du-moins certain que les inſulaires ne connoiſſent point les métaux. Ils donnent à tous ceux que nous leur avons montrés, le même nom d'*aouri*, dont ils ſe ſervoient pour nous demander du fer. Mais cette connoiſſance du fer, d'où leur vient-elle? Je dirai bientôt ce que je penſe à cet égard. Je ne connois ici qu'un ſeul article de commerce riche, ce ſont de très-belles perles. Les principaux en font porter aux oreilles à leurs femmes & à leurs enfans; mais ils les ont tenu cachées pendant notre ſéjour chez eux. Ils font avec les écailles de ces huitres perlieres des eſpeces de caſtagnettes qui ſont un de leurs inſtrumens de danſe.

Il y a de belles perles.

Animaux du pays.

Nous n'avons vu d'autres quadrupedes que des cochons, des chiens d'une eſpece petite, mais jolie, & des rats en grande quantité. Les habitans ont des poules domeſtiques abſolument ſemblables aux nôtres. Nous avons auſſi vu des tourterelles vertes charmantes, de gros pigeons d'un beau plumage bleu de roi & d'un très-bon goût, & des peruches fort petites, mais fort ſingulieres par le mêlange de bleu & de rouge qui colorie leurs plumes. Ils ne nourriſſent leurs cochons & leurs volailles qu'avec des bananes. Entre ce qui en a été conſommé dans le ſéjour à terre & ce qui a été embarqué dans les deux navires, on a troqué plus de huit cents têtes de volailles & près de cent-cinquante cochons; encore, ſans les travaux inquié-

tans des dernieres journées, en auroit-on eu beaucoup davantage; car les habitans en apportoient de jour en jour un plus grand nombre.

Observations météorologiques.

Nous n'avons pas éprouvé de grandes chaleurs dans cette île. Pendant notre séjour le thermometre de Réaumur n'a jamais monté à plus de 22^{d}, & il a été quelquefois à 18^{d}. Le soleil, il est vrai, étoit déja à 8 ou 9^{d} de l'autre côté de l'équateur. Mais un avantage inestimable de cette île, c'est de n'y pas être infesté par cette légion odieuse d'insectes qui font le supplice des pays situés entre les tropiques; nous n'y avons vu non plus aucun animal venimeux. D'ailleurs le climat est si sain, que malgré les travaux forcés que nous y avons faits, quoique nos gens y fussent continuellement dans l'eau & au grand soleil, qu'ils couchassent sur le sol nud & à la belle étoile, personne n'y est tombé malade. Les scorbutiques que nous y avions débarqués & qui n'y ont pas eu une seule nuit tranquille, y ont repris des forces & s'y sont rétablis en aussi peu de tems, au point que quelques-uns ont été depuis parfaitement gueris à bord. Au reste la santé & la force des insulaires qui habitent des maisons ouvertes à tous les vents & couvrent à peine de quelques feuillages la terre qui leur sert de lit, l'heureuse vieillesse à laquelle ils parviennent sans aucune incommodité, la finesse de tous leurs sens & la beauté singuliere de leurs dents qu'ils conservent dans le plus grand âge, quelles meilleures preuves & de la salubrité de l'air & de la bonté du régime que suivent les habitans?

Bonté du climat; vigueur des habitans.

Quelle est leur nourriture.

Les végétaux & le poisson sont leur principale nourriture; ils mangent rarement de la viande, les enfans & les jeunes filles n'en mangent jamais, & ce régime sans doute con-

tribue beaucoup à les tenir exempts de presque toutes nos maladies. J'en dirois autant de leurs boissons; ils n'en connoissent d'autre que l'eau: l'odeur seule du vin & de l'eau-de-vie leur donnoit de la répugnance; ils en témoignoient aussi pour le tabac, les épiceries & en général pour toutes les choses fortes.

Il y a dans l'île deux races d'hommes.

Le peuple de Taiti est composé de deux races d'hommes très-différentes, qui cependant ont la même langue, les mêmes mœurs & qui paroissent se mêler ensemble sans distinction. La premiere, & c'est la plus nombreuse, produit des hommes de la plus grande taille: il est ordinaire d'en voir de six pieds & plus. Je n'ai jamais rencontré d'hommes mieux faits ni mieux proportionnés; pour peindre Hercule & Mars, on ne trouveroit nulle part d'aussi beaux modeles. Rien ne distingue leurs traits de ceux des Européens; & s'ils étoient vêtus, s'ils vivoient moins à l'air & au grand soleil, ils seroient aussi blancs que nous. En général leurs cheveux sont noirs. La seconde race est d'une taille médiocre, a les cheveux crépus & durs comme du crin, sa couleur & ses traits different peu de ceux des mulâtres. Le Taitien, qui s'est embarqué avec nous, est de cette seconde race, quoique son pere soit chef d'un canton; mais il possede en intelligence ce qui lui manque du côté de la beauté.

Détails sur quelques-uns de leurs usages.

Les uns & les autres se laissent croître la partie inférieure de la barbe; mais ils ont tous les moustaches & le haut des joues rasés. Ils laissent aussi toute leur longueur aux ongles, excepté à celui du doigt du milieu de la main droite. Quelques-uns se coupent les cheveux très-courts, d'autres les laissent croître & les portent attachés sur le sommet de la tête. Tous ont l'habitude de se les oindre,

ainsi que la barbe, avec de l'huile de cocos. Je n'ai rencontré qu'un seul homme estropié & qui paroissoit l'avoir été par une chûte. Notre Chirurgien major m'a assuré qu'il avoit vu sur plusieurs les traces de la petite vérole, & j'avois pris toutes les mesures possibles pour que nous ne leur communicassions pas l'autre, ne pouvant supposer qu'ils en fussent attaqués.

Leurs vêtemens.

On voit souvent les Taitiens nuds, sans autre vêtement qu'une ceinture qui leur couvre les parties naturelles. Cependant les principaux s'enveloppent ordinairement dans une grande piece d'étoffe qu'ils laissent tomber jusqu'aux genoux. C'est aussi-là le seul habillement des femmes, & elles savent l'arranger avec assez d'art pour rendre ce simple ajustement susceptible de coquetterie. Comme les Taitiennes ne vont jamais au soleil sans être couvertes, & qu'un petit chapeau de cannes, garni de fleurs, défend leur visage de ses rayons, elles sont beaucoup plus blanches que les hommes. Elles ont les traits assez délicats; mais ce qui les distingue, c'est la beauté de leurs corps dont les contours n'ont point été défigurés par 15 ans de torture.

Usage de se piquer la peau.

Au reste, tandis qu'en Europe les femmes se peignent en rouge les joues, celles de Taiti se peignent d'un bleu foncé les reins & les fesses; c'est une parure & en même tems une marque de distinction. Les hommes sont soumis à la même mode. Je ne sais comment ils s'impriment ces traits ineffaçables; je pense que c'est en piquant la peau & y versant le suc de certaines herbes, ainsi que je l'ai vu pratiquer aux indigenes du Canada. Il est à remarquer que de tout tems on a trouvé cette peinture à la mode chez les peuples voisins encore de l'état de nature. Quand César fit sa premiere descente en Angleterre, il y trouva

établi cet uſage de ſe peindre ; *omnes vero Britanni ſe vitro inficiunt, quod cœruleum efficit colorem.* Le ſavant & ingénieux Auteur des recherches philoſophiques ſur les Américains donne pour cauſe à cet uſage général le beſoin où on eſt dans les pays incultes de ſe garantir ainſi de la piquure des inſectes cauſtiques qui s'y multiplient au-delà de l'imagination. Cette cauſe n'exiſte point à Taiti, puiſque, comme nous l'avons dit plus haut, on y eſt exempt de ces inſectes inſupportables. L'uſage de ſe peindre y eſt donc une mode comme à Paris. Un autre uſage de Taiti, commun aux hommes & aux femmes, c'eſt de ſe percer les oreilles & d'y porter des perles ou des fleurs de toute eſpece. La plus grande propreté embellit encore ce peuple aimable. Ils ſe baignent ſans ceſſe & jamais ils ne mangent ni ne boivent ſans ſe laver avant & après.

Police intérieure.

Le caractere de la nation nous a paru être doux & bienfaiſant. Il ne ſemble pas qu'il y ait dans l'île aucune guerre civile, aucune haine particuliere, quoique le pays ſoit diviſé en petits cantons qui ont chacun leur Seigneur indépendant. Il eſt probable que les Taitiens pratiquent entre eux une bonne foi dont ils ne doutent point. Qu'ils ſoient chez eux ou non, jour ou nuit, les maiſons ſont ouvertes. Chacun cueille les fruits ſur le premier arbre qu'il rencontre, en prend dans la maiſon où il entre. Il paroîtroit que pour les choſes, abſolument néceſſaires à la vie, il n'y a point de propriété & que tout eſt à tous. Vis-à-vis de nous ils étoient filoux habiles, mais d'une timidité qui les faiſoit fuir à la moindre menace. Au reſte on a vu que les chefs n'approuvoient point ces vols, qu'ils nous preſſoient au contraire de tuer ceux qui les commettoient. Ereti cependant n'uſcit point de cette ſévérité qu'il nous recommandoit.

mandoit. Lui dénoncions-nous quelque voleur, il le pourſuivoit lui-même à toutes jambes; l'homme fuyoit, & s'il étoit joint, ce qui arrivoit ordinairement, car Ereti étoit infatigable à la courſe, quelques coups de baton & une reſtitution forcée étoient le ſeul châtiment du coupable. Je ne croyois pas même qu'ils connuſſent de punition plus forte, attendu que quand ils voyoient mettre quelqu'un de nos gens aux fers, ils en témoignoient une peine ſenſible; mais j'ai ſu depuis, à n'en pas douter, qu'ils ont l'uſage de pendre les voleurs à des arbres, ainſi qu'on le pratique dans nos armées.

Ils ſont preſque toujours en guerre avec les habitans des îles voiſines. Nous avons vu les grandes pirogues qui leur ſervent pour les deſcentes & même pour des combats de mer. Ils ont pour armes l'arc, la fronde, & une eſpece de pique d'un bois fort dur. La guerre ſe fait chez eux d'une maniere cruelle. Suivant ce que nous a appris Aotourou, ils tuent les hommes & les enfans mâles pris dans les combats; ils leur levent la peau du menton avec la barbe, qu'ils portent comme un trophée de victoire; ils conſervent ſeulement les femmes & les filles, que les vainqueurs ne dédaignent pas d'admettre dans leur lit; Aotourou lui-même eſt le fils d'un chef Taitien & d'une captive de l'île de *Oopoa*, île voiſine, & ſouvent ennemie de Taiti. J'attribue à ce mêlange la différence que nous avons remarquée dans l'eſpece des hommes. J'ignore au reſte comment ils panſent leurs bleſſures: nos Chirurgiens en ont admiré les cicatrices. Ils ſont en guerre avec les îles voiſines.

J'expoſerai à la fin de ce chapitre ce que j'ai pu entrevoir ſur la forme de leur gouvernement, ſur l'étendue du pouvoir qu'ont leurs petits ſouverains, ſur l'eſpece de diſ-

tinction qui existe entre les principaux & le peuple, sur le lien enfin qui réunit ensemble, & sous la même autorité, cette multitude d'hommes robustes qui ont si peu de besoins. Je remarquerai seulement ici que dans les circonstances délicates, le Seigneur du canton ne décide point sans l'avis d'un conseil. On a vu qu'il avoit fallu une délibération des principaux de la nation, lorsqu'il s'étoit agi de l'établissement de notre camp à terre. J'ajouterai que le chef paroît être obéi sans réplique par tout le monde, & que les notables ont aussi des gens qui les servent, & sur lesquels ils ont de l'autorité.

Usage important.

Il est fort difficile de donner des éclaircissemens sur leur religion. Nous avons vu chez eux des statues de bois que nous avons prises pour des idoles; mais quel culte leur rendent-ils? La seule cérémonie religieuse dont nous ayons été témoins regarde les morts. Ils en conservent longtems les cadavres étendus sur une espece d'échafaud que couvre un hangard. L'infection qu'ils répandent n'empêche pas les femmes d'aller pleurer auprès du corps une partie du jour, & d'oindre d'huile de cocos les froides reliques de leur affection. Celles dont nous étions connus, nous ont laissé quelquefois approcher de ce lieu consacré aux mânes: *Emoé, il dort*, nous disoient-elles. Lorsqu'il ne reste plus que les squelettes, on les transporte dans la maison, & j'ignore combien de tems on les y conserve. Je sçais seulement, parce que je l'ai vu, qu'alors un homme considéré dans la nation vient y exercer son ministere sacré, & que dans ces lugubres cérémonies, il porte des ornemens assez recherchés.

Pratique au sujet des morts.

Nous avons fait sur sa religion beaucoup de questions à Aotourou, & nous avons cru comprendre qu'en général

Superstition des insulaires.

ſes compatriotes ſont fort ſuperſtitieux, que les Prêtres ont chez eux la plus redoutable autorité, qu'indépendamment d'un être ſupérieur, nommé *Eri-t-Era*, *le Roi du Soleil* ou *de la Lumiere*, être qu'ils ne repréſentent par aucune image matérielle, ils admettent pluſieurs divinités, les unes bienfaiſantes, les autres malfaiſantes; que le nom de ces divinités ou génies eſt *Eatoua*, qu'ils attachent à chaque action importante de la vie un bon & un mauvais génie, leſquels y préſident & décident du ſuccès ou du malheur. Ce que nous avons compris avec certitude, c'eſt que, quand la lune préſente un certain aſpect qu'ils nomment *Malama Tamaï*, *Lune en état de guerre*, aſpect qui ne nous a pas montré de caractere diſtinctif qui puiſſe nous ſervir à le définir, ils ſacrifient des victimes humaines. De tous leurs uſages, un de ceux qui me ſurprend le plus, c'eſt l'habitude qu'ils ont de ſaluer ceux qui éternuent, en leur diſant, *Evaroua-t-eatoua*, *que le bon eatoua te reveille*, ou bien *que le mauvais eatoua ne t'endorme pas*. Voilà des traces d'une origine commune avec les nations de l'ancien continent. Au reſte, c'eſt ſur-tout en traitant de la religion des peuples, que le ſcepticiſme eſt raiſonnable, puiſqu'il n'y a point de matiere dans laquelle il ſoit plus facile de prendre la lueur pour l'évidence.

La poligamie paroît générale chez eux, du-moins parmi les principaux. Comme leur ſeule paſſion eſt l'amour, le grand nombre des femmes eſt le ſeul luxe des riches. Les enfans partagent également les ſoins du pere & de la mere. Ce n'eſt pas l'uſage à Taiti que les hommes, uniquement occupés de la pêche & de la guerre, laiſſent au ſexe le plus foible, les travaux pénibles du ménage & de la culture. Ici une douce oiſiveté eſt le partage des femmes, & Pluralité des femmes.

le ſoin de plaire leur plus ſérieuſe occupation. Je ne ſçaurois aſſurer ſi le mariage eſt un engagement civil ou conſacré par la religion, s'il eſt indiſſoluble ou ſujet au divorce. Quoi qu'il en ſoit, les femmes doivent à leurs maris une ſoumiſſion entiere : elles laveroient dans leur ſang une infidélité commiſe ſans l'aveu de l'époux. Son conſentement, il eſt vrai, n'eſt pas difficile à obtenir, & la jalouſie eſt ici un ſentiment ſi étranger, que le mari eſt ordinairement le premier à preſſer ſa femme de ſe livrer. Une fille n'éprouve à cet égard aucune gêne; tout l'invite à ſuivre le penchant de ſon cœur ou la loi de ſes ſens, & les applaudiſſemens publics honorent ſa défaite. Il ne ſemble pas que le grand nombre d'amans paſſagers qu'elle peut avoir eu, l'empêche de trouver enſuite un mari. Pourquoi donc réſiſteroit-elle à l'influence du climat, à la ſéduction de l'exemple? L'air qu'on reſpire, les chants, la danſe preſque toujours accompagnée de poſtures laſcives, tout rappelle à chaque inſtant les douceurs de l'amour, tout crie de s'y livrer. Ils danſent au ſon d'une eſpece de tambour, & lorſqu'ils chantent, ils accompagnent la voix avec une flûte très-douce à trois ou à quatre trous, dans laquelle, comme nous l'avons déjà dit, ils ſoufflent avec le nez. Ils ont auſſi une eſpece de lutte qui eſt en même tems exercice & jeu.

Caractere des inſulaires.

Cette habitude de vivre continuellement dans le plaiſir, donne aux Taitiens un penchant marqué pour cette douce plaiſanterie fille du repos & de la joie. Ils en contractent auſſi dans le caractere une légereté dont nous étions tous les jours étonnés. Tout les frappe, rien ne les occupe ; au milieu des objets nouveaux que nous leur préſentions, nous n'avons jamais réuſſi à fixer deux minutes de ſuite l'attention d'aucun d'eux. Il ſemble que la moin-

dre réflexion leur ſoit un travail inſupportable, & qu'ils fuient encore plus les fatigues de l'eſprit que celle du corps.

Détails ſur quelques-uns de leurs ouvrages.

Je ne les accuſerai cependant pas de manquer d'intelligence. Leur adreſſe & leur induſtrie, dans le peu d'ouvrages néceſſaires dont ne ſçauroient les diſpenſer l'abondance du pays & la beauté du climat, démentiroient ce témoignage. On eſt étonné de l'art avec lequel ſont faits les inſtrumens pour la pêche; leurs hameçons ſont de nacre auſſi délicatement travaillée que s'ils avoient le ſecours de nos outils; leurs filets ſont abſolument ſemblables aux nôtres, & tiſſus avec du fil de pite. Nous avons admiré la charpente de leurs vaſtes maiſons, & la diſpoſition des feuilles de latanier qui en font la couverture.

Conſtruction de leurs bateaux.

Ils ont deux eſpeces de pirogues; les unes petites & peu travaillées, ſont faites d'un ſeul tronc d'arbre creuſé; les autres beaucoup plus grandes, ſont travaillées avec art. Un arbre creuſé fait, comme aux premieres, le fond de la pirogue depuis l'avant juſqu'aux deux tiers environ de ſa longueur; un ſecond forme la partie de l'arriere qui eſt courbe & fort relevée: de ſorte que l'extrémité de la pouppe ſe trouve à cinq ou ſix pieds au-deſſus de l'eau; ces deux pieces ſont aſſemblées bout-à-bout en arc de cercle, & comme, pour aſſurer cet écart ils n'ont pas le ſecours des clous, ils percent en pluſieurs endroits l'extrémité des deux pieces, & ils y paſſent des treſſes de fil de cocos, dont ils font de fortes lieures. Les côtés de la pirogue ſont relevés par deux bordages d'environ un pied de largeur, couſus ſur le fond & l'un avec l'autre par des lieures ſemblables aux précédentes. Ils rempliſſent les coutures de fil de cocos, ſans mettre aucun enduit ſur ce calefatage. Une planche qui

couvre l'avant de la pirogue, & qui a cinq ou six pieds de saillie, l'empêche de se plonger entiérement dans l'eau, lorsque la mer est grosse. Pour rendre ces légeres barques moins sujettes à chavirer, ils mettent un balancier sur un des côtés. Ce n'est autre chose qu'une piece de bois assez longue, portée sur deux traverses de quatre à cinq pieds de long, dont l'autre bout est amarré sur la pirogue. Lorsqu'elle est à la voile, une planche s'étend en dehors de l'autre côté du balancier. Son usage est pour y amarrer un cordage qui soutient le mât, & de rendre la pirogue moins volage, en plaçant au bout de la planche un homme ou un poids.

Leur industrie paroît davantage dans le moyen dont ils usent pour rendre ces bâtimens propres à les transporter aux îles voisines, avec lesquelles ils communiquent, sans avoir dans cette navigation d'autres guides que les étoiles. Ils lient ensemble deux grandes pirogues côté à côté, à quatre pieds environ de distance, par le moyen de quelques traverses fortement amarrées sur les deux bords. Par-dessus l'arriere de ces deux bâtimens ainsi joints, ils posent un pavillon d'une charpente très-légere, couvert par un toit de roseaux. Cette chambre les met à l'abri de la pluie & du soleil, & leur fournit en même tems un lieu propre à tenir leurs provisions seches. Ces doubles pirogues sont capables de contenir un grand nombre de personnes, & ne risquent jamais de chavirer. Ce sont celles dont nous avons toujours vû les chefs se servir; elles vont ainsi que les pirogues simples à la rame & à la voile : les voiles sont composées de nattes étendues sur un quarré de roseaux, dont un des angles est arrondi.

Les Taitiens n'ont d'autre outil pour tous ces ouvrages,

qu'une herminette, dont le tranchant eſt fait avec une pierre noire très-dure. Elle eſt abſolument de la même forme que celle de nos charpentiers, & ils s'en ſervent avec beaucoup d'adreſſe. Ils emploient, pour percer les bois, des morceaux de coquilles fort aigus.

Leurs étoffes.

La fabrique des étoffes ſingulieres, qui compoſent leurs vêtemens, n'eſt pas le moindre de leurs arts. Elles ſont tiſſues avec l'écorce d'un arbuſte que tous les habitans cultivent autour de leurs maiſons. Un morceau de bois dur, équarri & rayé ſur ſes quatre faces par des traits de différentes groſſeurs, leur ſert à battre cette écorce ſur une planche très-unie. Ils y jettent un peu d'eau en la battant, & ils parviennent ainſi à former une étoffe très-égale & très-fine, de la nature du papier, mais beaucoup plus souple, & moins ſujette à être déchirée. Ils lui donnent une grande largeur. Ils en ont de pluſieurs ſortes, plus ou moins épaiſſes, mais toutes fabriquées avec la même matiere; j'ignore la méthode dont ils ſe ſervent pour les teindre.

Détail ſur le Taitien amené en France.

Je terminerai ce chapitre en me juſtifiant, car on m'oblige à me ſervir de ce terme, en me juſtifiant, dis-je, d'avoir profité de la bonne volonté d'Aotourou pour lui faire faire un voyage qu'aſſurément il ne croyoit pas devoir être auſſi long, & en rendant compte des connoiſſances qu'il m'a données ſur ſon pays pendant le ſéjour qu'il a fait avec moi.

Raiſons pour leſquelles on l'a amené.

Le zele de cet inſulaire pour nous ſuivre n'a pas été équivoque. Dès les premiers jours de notre arrivée à Taiti il nous l'a manifeſté de la maniere la plus expreſſive, & ſa nation parut applaudir à ſon projet. Forcés de parcourir une mer inconnue, & certains de ne devoir déſormais qu'à l'humanité des peuples que nous allions découvrir,

les ſecours & les rafraîchiſſemens dont notre vie dépendoit, il nous étoit eſſentiel d'avoir avec nous un homme d'une des îles les plus conſidérables de cette mer. Ne devions-nous pas préſumer qu'il parloit la même langue que ſes voiſins, que ſes mœurs étoient les mêmes, & que ſon crédit auprès d'eux ſeroit déciſif en nôtre faveur, quand il détailleroit & notre conduite avec ſes compatriotes & nos procédés à ſon égard ? D'ailleurs en ſuppoſant que notre patrie voulût profiter de l'union d'un peuple puiſſant ſitué au milieu des plus belles contrées de l'Univers, quel gage pour cimenter l'alliance que l'éternelle obligation dont nous allions enchaîner ce peuple en lui renvoyant ſon concitoyen bien traité par nous & enrichi de connoiſſances utiles qu'il leur porteroit. Dieu veuille que le beſoin & le zele qui nous ont inſpirés, ne ſoient pas funeſtes au courageux Aotourou!

Son ſéjour à Paris.

Je n'ai épargné ni l'argent ni les ſoins pour lui rendre ſon ſéjour à Paris agréable & utile. Il y eſt reſté onze mois, pendant leſquels il n'a témoigné aucun ennui. L'empreſſement pour le voir a été vif, curioſité ſtérile qui n'a ſervi preſque qu'à donner des idées fauſſes à des hommes perſifleurs par état, qui ne ſont jamais ſortis de la capitale, qui n'approfondiſſent rien, & qui, livrés à des erreurs de toute eſpece, ne voyent que d'après leurs préjugés & décident cependant avec ſévérité & ſans appel. Comment, par exemple, me diſoient quelques-uns, dans le pays de cet homme on ne parle ni François ni Anglois ni Eſpagnol ? Que pouvois-je répondre ? Ce n'étoit pas toutefois l'étonnement d'une queſtion pareille qui me rendoit muet. J'y étois accoutumé, puiſque je ſavois qu'à mon arrivée plusieurs, de ceux même qui paſſent pour inſtruits, ſoute-

noient que je n'avois pas fait le tour du monde, puiſque je n'avois pas été en Chine. D'autres, ariſtarques tranchans, prenoient & répandoient une fort mince idée du pauvre inſulaire, ſur ce qu'après un ſéjour de deux ans avec des François, il parloit à peine quelques mots de la langue. Ne voyons-nous pas tous les jours, diſoient-ils, des Italiens, des Anglois, des Allemands, auxquels un ſéjour d'un an à Paris ſuffit pour apprendre le François? J'aurois pu répondre peut-être avec quelque fondement, qu'indépendamment de l'obſtacle phyſique que l'organe de cet inſulaire apportoit à ce qu'il pût ſe rendre notre langue familiere, obſtacle qui ſera détaillé plus bas, cet homme avoit au moins 30 ans, que jamais ſa mémoire n'avoit été exercée par aucune étude, ni ſon eſprit aſſujetti à aucun travail; qu'à la vérité un Italien, un Anglois, un Allemand pouvoient en un an jargonner paſſablement le François; mais que ces étrangers avoient une grammaire pareille à la nôtre, des idées morales, phyſiques, politiques, ſociales, les mêmes que les nôtres & toutes exprimées par des mots dans leur langue, comme elles le ſont dans la langue Françoiſe; qu'ainſi ils n'avoient qu'une traduction à confier à leur mémoire exercée dès l'enfance. Le Taitien au contraire n'ayant que le petit nombre d'idées relatives d'une part à la ſociété la plus ſimple & la plus bornée, de l'autre à des beſoins réduits au plus petit nombre poſſible, auroit eu à créer, pour ainſi dire, dans un eſprit auſſi pareſſeux que ſon corps, un monde d'idées premieres, avant que de pouvoir parvenir à leur adapter les mots de notre langue qui les expriment. Voilà peut-être ce que j'aurois pu répondre; mais ce détail demandoit quelques minutes, & j'ai preſque toujours remarqué, qu'accablé de

queſtions comme je l'étois, quand je me diſpoſois à y ſatisfaire, les perſonnes qui m'en avoient honoré, étoient déja loin de moi. C'eſt qu'il eſt fort commun dans les capitales de trouver des gens qui queſtionnent non en curieux qui veulent s'inſtruire, mais en juges qui s'apprêtent à prononcer : alors qu'ils entendent la réponſe ou ne l'entendent point, ils n'en prononcent pas moins.

Cependant, quoique Aotourou eſtropiât à peine quelques mots de notre langue, tous les jours il ſortoit ſeul, il parcouroit la ville, & jamais il ne s'eſt égaré. Souvent il faiſoit des emplettes, & preſque jamais il n'a payé les choſes au-delà de leur valeur. Le ſeul de nos ſpectacles qui lui plût, étoit l'opéra; car il aimoit paſſionnément la danſe. Il connoiſſoit parfaitement les jours de ce ſpectacle; il y alloit ſeul, payoit à la porte comme tout le monde, & ſa place favorite étoit dans les corridors. Parmi le grand nombre de perſonnes qui ont deſiré le voir, il a toujours remarqué ceux qui lui ont fait du bien, & ſon cœur reconnoiſſant ne les oublioit pas. Il étoit particulierement attaché à Madame la Ducheſſe de Choiſeul qui l'a comblé de bienfaits & ſur-tout de marques d'intérêt & d'amitié, auxquelles il étoit infiniment plus ſenſible qu'aux préſens. Auſſi alloit-il de lui-même voir cette généreuſe bienfaitrice toutes les fois qu'il ſavoit qu'elle étoit à Paris.

Son départ de Paris.

Il en eſt parti au mois de Mars 1770, & il a été s'embarquer à la Rochelle ſur le navire *le Briſſon*, qui a dû le tranſporter à l'île de France. Il a été confié pendant cette traverſée aux ſoins d'un négociant qui s'eſt embarqué ſur le même bâtiment dont il eſt armateur en partie. Le Miniſtere a ordonné au Gouverneur & à l'Intendant de l'île

Moyens pris pour le renvoyer chez lui.

de France de renvoyer de-là Aotourou dans ſon île. J'ai donné un Mémoire fort détaillé ſur la route à faire pour s'y rendre, & trente-ſix mille francs (c'eſt le tiers de mon bien) pour armer le navire deſtiné à cette navigation. Madame la Ducheſſe de Choiſeul a porté l'humanité juſqu'à conſacrer une ſomme d'argent pour tranſporter à Taiti un grand nombre d'outils de néceſſité premiere, des graines, des beſtiaux, & le Roi d'Eſpagne a daigné permettre que ce bâtiment, s'il étoit néceſſaire, relâchât aux Philippines. Puiſſe Aotourou revoir bientôt ſes compatriotes! Je vais détailler ce que j'ai cru comprendre ſur les mœurs de ſon pays dans mes converſations avec lui.

J'ai déja dit que les Taitiens reconnoiſſent un Etre ſuprême qu'aucune image factice ne ſçauroit repréſenter, & des divinités ſubalternes *de deux métiers*, comme dit Amyot, repréſentées par des figures de bois. Ils prient au lever & au coucher du ſoleil; mais ils ont en détail un grand nombre de pratiques ſuperſtitieuſes pour conjurer l'influence des mauvais génies. La comete, viſible à Paris en 1769, & qu'Aotourou a fort bien remarquée, m'a donné lieu d'apprendre que les Taitiens connoiſſent ces aſtres qui ne reparoiſſent, m'a-t-il dit, qu'après un grand nombre de lunes. Ils nomment les cometes *evetou eave*, & n'attachent à leur apparition aucune idée ſiniſtre. Il n'en eſt pas de même de ces eſpeces de météores qu'ici le peuple croit être des étoiles qui filent. Les Taitiens, qui les nomment *epao*, les croyent un génie malfaiſant *eatoua toa*.

Nouveaux détails ſur les mœurs de Taiti.

Au reſte, les gens inſtruits de cette nation, ſans être aſtronomes, comme l'ont prétendu nos gazettes, ont une nomenclature des conſtellations les plus remarquables; ils

en connoiſſent le mouvement diurne, & ils s'en ſervent pour diriger leur route en pleine mer d'une île à l'autre. Dans cette navigation, quelquefois de plus de trois cents lieues, ils perdent toute vue de terre. Leur bouſſole eſt le cours du ſoleil pendant le jour, & la poſition des étoiles pendant les nuits, preſque toujours belles entre les tropiques.

Iles voiſines.

Aotourou m'a parlé de pluſieurs îles, les unes confédérées de Taiti, les autres toujours en guerre avec elle. Les îles amies ſont *Aimeo*, *Maoroua*, *Aca*, *Oumaïtia* & *Tapoua-maſſou*. Les ennemies ſont *Papara*, *Aiatea*, *Otaa*, *Toumaraa*, *Oopoa*. Ces îles ſont auſſi grandes que Taiti. L'île de *Pare*, fort abondante en perles, eſt tantôt ſon alliée, tantôt ſon ennemie. *Enoua-motou* & *Toupai* ſont deux petites îles inhabitées, couvertes de fruits, de cochons, de volailles, abondantes en poiſſons & en tortues; mais le peuple croit qu'elles ſont la demeure des Génies; c'eſt leur domaine, & malheur aux bateaux que le hazard ou la curioſité conduit à ces îles ſacrées. Il en coûte la vie à preſque tous ceux qui y abordent. Au reſte ces îles giſſent à différentes diſtances de Taiti. Le plus grand éloignement dont Aotourou m'ait parlé, eſt à quinze jours de marche. C'eſt ſans doute à-peu-près à cette diſtance qu'il ſuppoſoit être notre patrie, lorſqu'il s'eſt déterminé à nous ſuivre.

Inégalité des conditions.

J'ai dit plus haut que les habitans de Taiti nous avoient paru vivre dans un bonheur digne d'envie. Nous les avions cru preſque égaux entre eux, ou du-moins jouiſſant d'une liberté qui n'étoit ſoumiſe qu'aux loix établies pour le bonheur de tous. Je me trompois; la diſtinction des rangs eſt fort marquée à Taiti, & la diſproportion cruelle. Les Rois

& les Grands ont droit de vie & de mort ſur leurs eſclaves & valets; je ſerois même tenté de croire qu'ils ont auſſi ce droit barbare ſur les gens du peuple qu'ils nomment *Tata-einou*, *hommes vils;* toujours eſt-il ſûr que c'eſt dans cette claſſe infortunée qu'on prend les victimes pour les ſacrifices humains. La viande & le poiſſon ſont réſervés à la table des Grands; le peuple ne vit que de légumes & de fruits. Juſqu'à la maniere de s'éclairer dans la nuit différencie les états, & l'eſpece de bois qui brûle pour les gens conſidérables, n'eſt pas la même que celle dont il eſt permis au peuple de ſe ſervir. Les Rois ſeuls peuvent planter devant leurs maiſons l'arbre que nous nommons *le ſaule pleureur* ou *l'arbre du grand Seigneur*. On ſait qu'en courbant les branches de cet arbre & les plantant en terre, on donne à ſon ombre la direction & l'étendue qu'on deſire; à Taiti il eſt la ſalle à manger des Rois.

Les Seigneurs ont des livrées pour leurs valets; ſuivant que la qualité des maîtres eſt plus ou moins élevée, les valets portent plus ou moins haut la piece d'étoffe dont ils ſe ceignent. Cette ceinture pend immédiatement ſous les bras aux valets des chefs, elle ne couvre que les reins aux valets de la derniere claſſe des nobles. Les heures ordinaires des repas ſont lorſque le ſoleil paſſe au méridien & lorſqu'il eſt couché. Les hommes ne mangent point avec les femmes, celles-ci ſeulement ſervent aux hommes les mets que les valets ont apprêtés.

A Taiti on porte régulierement le deuil qui ſe nomme *eeva*. Toute la nation porte le deuil de ſes Rois. Le deuil des peres eſt fort long. Les femmes portent celui des maris, ſans que ceux-ci leur rendent la pareille. Les marques de deuil ſont de porter ſur la tête une coeffure de plumes Uſage de porter le deuil.

dont la couleur eſt conſacrée à la mort, & de ſe couvrir le viſage d'un voile. Quand les gens en deuil ſortent de leurs maiſons, ils ſont précédés de pluſieurs eſclaves qui battent des caſtagnettes d'une certaine maniere; leur ſon lugubre avertit tout le monde de ſe ranger, ſoit qu'on reſpecte la douleur des gens en deuil, ſoit qu'on craigne leur approche comme ſiniſtre & malencontreuſe. Au reſte il en eſt à Taiti comme par-tout ailleurs; on y abuſe des uſages les plus reſpectables. Aotourou m'a dit que cet attirail du deuil étoit favorable aux rendez-vous, ſans doute avec les femmes dont les maris ſont peu complaiſans. Cette claquette dont le ſon reſpecté écarte tout le monde, ce voile qui cache le viſage, aſſurent aux amans le ſecret & l'impunité.

Secours réciproques dans les maladies.

Dans les maladies un peu graves tous les proches parens ſe raſſemblent chez le malade. Ils y mangent & y couchent tant que le danger ſubſiſte; chacun le ſoigne & le veille à ſon tour. Ils ont auſſi l'uſage de ſaigner; mais ce n'eſt ni au bras ni au pied. Un *Taoua*, c'eſt-à dire, un Médecin ou Prêtre inférieur, frappe avec un bois tranchant ſur le crâne du malade, il ouvre par ce moyen la veine que nous nommons *ſagittale;* & lorſqu'il en a coulé ſuffiſamment de ſang, il ceint la tête d'un bandeau qui aſſujettit l'ouverture : le lendemain il lave la plaie avec de l'eau.

Remarques ſur la langue.

Voilà ce que j'ai appris ſur les uſages de ce pays intéreſſant, tant ſur les lieux mêmes que par mes converſations avec Aotourou. On trouvera à la fin de cet Ouvrage le vocabulaire des mots Taitiens que j'ai pu raſſembler. En arrivant dans cette île nous remarquâmes que quelques-uns des mots prononcés par les inſulaires, ſe trouvoient dans le

vocabulaire inséré à la ſuite du voyage de le Maire ſous le titre de *Vocabulaire des îles des Cocos.* Ces îles en effet, ſelon l'eſtime de le Maire & de Schouten, ne ſçauroient être fort éloignées de Taiti, peut-être ſont-elles partie de celles que m'a nommées Aotourou. La langue de Taiti eſt douce, harmonieuſe & facile à prononcer. Les mots n'en ſont preſque compoſés que de voyelles ſans aſpiration; on n'y rencontre point de ſyllabes muettes, ſourdes ou naſales, ni cette quantité de conſonnes & d'articulations qui rendent certaines langues ſi difficiles. Auſſi notre Taitien ne pouvoit-il parvenir à prononcer le François. Les mêmes cauſes qui font accuſer notre langue d'être peu muſicale, la rendoient inacceſſible à ſes organes. On eût plutôt réuſſi à lui faire prononcer l'Eſpagnol ou l'Italien.

M. Pereire, célebre par ſon talent d'enſeigner à parler & bien articuler aux ſourds & muets de naiſſance, a examiné attentivement & pluſieurs fois Aotourou, & a reconnu qu'il ne pouvoit phyſiquement prononcer la plûpart de nos conſonnes, ni aucune de nos voyelles naſales. M. Péreire a bien voulu me communiquer à ce ſujet un mémoire qu'on trouvera inſéré à la ſuite du vocabulaire de Taiti.

Au reſte la langue de cette île eſt aſſez abondante; j'en juge par ce que, dans le cours du voyage, Aotourou a mis en ſtrophes cadencées tout ce qui l'a frappé. C'eſt une eſpece de récitatif obligé qu'il improviſoit. Voilà ſes annales, & il nous a paru que ſa langue lui fourniſſoit des expreſſions pour peindre une multitude d'objets tous nouveaux pour lui. D'ailleurs nous lui avons entendu chaque jour prononcer des mots que nous ne connoiſſions pas encore, & entre autres déclamer une longue priere, qu'il

appelle la priere des Rois, & de tous les mots qui la compoſent, je n'en ſçais pas dix.

J'ai appris d'Aotourou qu'environ huit mois avant notre arrivée dans ſon île, un vaiſſeau Anglois y avoit abordé. C'eſt celui que commandoit M. Wallas. Le même hazard qui nous a fait découvrir cette île, y a conduit les Anglois, pendant que nous étions à la riviere de la Plata. Ils y ont ſéjourné un mois, &, à l'exception d'une attaque que leur ont faite les inſulaires qui ſe flattoient d'enlever le vaiſſeau, tout s'eſt paſſé à l'amiable. Voilà, ſans doute, d'où proviennent & la connoiſſance du fer, que nous avons trouvée aux Taitiens, & le nom d'*aouri* qu'ils lui donnent, nom aſſez ſemblable pour le ſon au mot Anglois *iron*, *fer*, qui ſe prononce *airon*. J'ignore maintenant ſi les Taitiens, avec la connoiſſance du fer, doivent auſſi aux Anglois celle des maux vénériens que nous y avons trouvé naturaliſés, comme on le verra bientôt.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Départ de Taiti ; découverte de nouvelles îles ; navigation jusqu'à la sortie des grandes Cyclades.

ON a vu combien la relâche à Taiti avoit été mélangée de bien & de mal ; l'inquiétude & le danger y avoient accompagné nos pas jusqu'aux derniers instans, mais ce pays étoit pour nous un ami que nous aimions avec ses défauts. Le 16 Avril, à huit heures du matin, nous étions environ à dix lieues dans le Nord-Est-quart-Nord de sa pointe septentrionale, & je pris de là mon point de départ. A dix heures nous apperçûmes une terre sous le vent, qui paroissoit former trois îles, on voyoit encore l'extrémité de Taiti. A midi, nous reconnûmes parfaitement que ce que nous avions pris pour trois îles n'en étoit qu'une seule, dont les sommets nous avoient paru isolés dans l'éloignement. Par-dessus cette nouvelle terre, nous crûmes en voir une plus éloignée. Cette île est d'une hauteur médiocre & couverte d'arbres ; on peut l'appercevoir en mer de huit ou dix lieues. Aotourou la nomme *Oumaitia.* Il nous a fait entendre d'une maniere non équivoque, qu'elle étoit habitée par une nation amie de la sienne, qu'il y avoit été plusieurs fois, qu'il y avoit une maîtresse, & que nous y trouverions le même accueil & les mêmes rafraîchissemens qu'à Taiti.

1768. Avril.

Vûe d'Oumaitia.

Nous perdîmes Oumaitia de vûe dans la journée, & je dirigeai ma route de maniere à ne pas rencontrer *les îles Pernicieuses* que les désastres de l'Amiral Roggewin nous

Direction de la route.

avertiſſoient de fuir. Deux jours après, nous eûmes une preuve inconteſtable que les habitans des îles de l'Océan Pacifique communiquent entre eux, même à des diſtances conſidérables. L'azur d'un ciel ſans nuages laiſſoit étinceler les étoiles; Aotourou, après les avoir attentivement conſidérées, nous fit remarquer l'étoile brillante qui eſt dans l'épaule d'Orion, diſant que c'étoit ſur elle que nous devions diriger notre courſe, & que dans deux jours nous trouverions une terre abondante qu'il connoiſſoit, & où il avoit des amis; nous crûmes même comprendre par ſes geſtes qu'il y avoit un enfant. Comme je ne faiſois pas déranger la route du vaiſſeau, il me répéta pluſieurs fois qu'on y trouvoit des cocos, des bananes, des poules, des cochons, & ſur-tout des femmes, que, par des geſtes très-expreſſifs, il nous dépeignoit fort complaiſantes. Outré de voir que ces raiſons ne me déterminoient pas, il courut ſaiſir la roue du gouvernail, dont il avoit déjà remarqué l'uſage, & malgré le timonier, il tâchoit de la changer, pour nous faire gouverner ſur l'étoile qu'il indiquoit. On eut aſſez de peine à le tranquilliſer, & ce refus lui donna beaucoup de chagrin. Le lendemain, dès la pointe du jour, il monta au haut des mâts & y paſſa la matinée, regardant toujours du côté de cette terre où il vouloit nous conduire, comme s'il eût eu l'eſpérance de l'appercevoir. Au reſte il nous avoit nommé la veille en ſa langue, ſans héſiter, la plupart des étoiles brillantes que nous lui montrions; nous avons eu depuis la certitude qu'il connoît parfaitement les phaſes de la lune & les divers prognoſtics qui avertiſſent ſouvent en mer des changemens qu'on doit avoir dans le tems. Une de leurs opinions, qu'il nous a

clairement énoncée, c'eſt qu'ils croient poſitivement que le ſoleil & la lune ſont habités. Quel Fontenelle leur a enſeigné la pluralité des mondes ?

Pendant le reſte du mois d'Avril, nous eûmes très-beau tems, mais peu de frais, & le vent d'Eſt prenoit plus du Nord que du Sud. La nuit du 26 au 27, notre Pratique de la côte de France mourut ſubitement d'une attaque d'apoplexie. Ces Pratiques ſe nomment *Pilotes-côtiers*, & tous les vaiſſeaux du Roi ont ainſi un Pilote-Pratique de la côte de France. Ils ſont différens de ceux qu'on nomme dans l'équipage *Pilotes*, *Aide-Pilotes* ou *Pilotins*. On a dans le monde une idée peu exacte de l'emploi qu'exercent ces Pilotes ſur nos vaiſſeaux. On croit que ce ſont eux qui en dirigent la route, & qu'ils ſervent ainſi comme de bâton à des aveugles. Je ne ſçai pas s'il eſt encore quelque nation chez laquelle on abandonne à ces hommes ſubalternes l'art du pilotage, cette partie eſſentielle de la navigation. Dans nos vaiſſeaux, la fonction des Pilotes eſt de veiller à ce que les Timoniers ſuivent exactement la route que le Capitaine ſeul ordonne, à marquer tous les changemens qu'y ſont faire ou la qualité des vents ou les ordres du Commandant, & à obſerver les ſignaux ; encore ne préſident-ils à ces détails que ſous la direction de l'Officier de quart. Aſſurément les Officiers de la Marine du Roi ſortent des écoles beaucoup plus profonds en géométrie, qu'il n'eſt néceſſaire pour connoître parfaitement toutes les loix du pilotage. La claſſe des Pilotes, proprement dits, eſt encore chargée du ſoin des compas de routes & d'obſervation, des lignes de lock & de ſonde, des fanaux, des pavillons, &c. & on voit que ces divers détails ne demandent que de l'exactitude. Auſſi mon premier pilote dans ce

voyage étoit-il un jeune homme de vingt ans : le ſecond étoit du même âge, & les Aide-Pilotes naviguoient pour la premiere fois.

Obſervations aſtronomiques.

Mon eſtime comparée deux fois dans ce mois avec les obſervations aſtronomiques de M. Verron, differe la premiere fois, & c'étoit à Taiti, de 13′ 10″, dont j'étois plus Oueſt; la ſeconde fois, qui eſt le 27 à midi, de 1^d 13′ 37″ dont j'étois plus Eſt que l'obſervé. Au reſte les différentes îles découvertes dans ce mois, forment la ſeconde diviſion des îles de ce vaſte Océan. Je l'ai nommée *l'archipel de Bourbon.*

Seconde diviſion d'îles.

Mai.

Le 3 Mai, preſque à la pointe du jour, nous découvrîmes une nouvelle terre dans le Nord-Oueſt à dix ou douze lieues de diſtance. Les vents étoient de la partie du Nord-Eſt, & je fis gouverner au vent de la pointe ſeptentrionale de cette terre, laquelle eſt fort élevée, dans l'intention de la reconnoître. Les connoiſſances nautiques d'Aotourou ne s'étendoient pas juſque-là : car ſa premiere idée, en voyant cette terre, fut qu'elle étoit notre patrie. Dans la journée nous eſſuyâmes quelques grains, ſuivis de calme, de pluie & de briſes du Oueſt, tels que dans cette mer on en éprouve aux approches des moindres terres. Avant le coucher du ſoleil, nous reconnûmes trois îles, dont une beaucoup plus conſidérable que les deux autres. Pendant la nuit, que la lune rendoit claire, nous conſervâmes la vûe de terre ; nous courûmes deſſus au jour, & nous prolongeâmes la côte orientale de la grande-île, depuis ſa pointe du Sud juſqu'à celle du Nord ; c'eſt ſon plus grand côté qui peut avoir trois lieues ; l'île en a deux de l'Eſt à l'Oueſt. Ses côtes ſont par-tout eſcarpées, & ce n'eſt, à proprement parler, qu'une montagne élevée, couverte d'arbres juſqu'au ſommet, ſans vallées ni plage. La mer briſoit fortement le

Vûe de nouvelles îles.

long de la rive. Nous y vîmes des feux, quelques cabannes couvertes de joncs & terminées en pointe, construites à l'ombre des cocotiers, & une trentaine d'hommes qui couroient sur le bord de la mer. Les deux petites îles sont à une lieue de la grande dans l'Ouest-Nord-Ouest du monde, situation qu'elles ont aussi entre elles. Un bras de mer peu large les sépare, & à la pointe du Ouest de la plus occidentale il y a un îlot. Elles n'ont pas plus d'une demi-lieue chacune, & leur côte est également haute & escarpée.

A midi je faisois route pour passer entre ces petites îles & la grande, lorsque la vue d'une pirogue qui venoit à nous me fit mettre en panne pour l'attendre. Elle s'approcha à une portée de pistolet du vaisseau sans vouloir l'accoster, malgré tous les signes d'amitié dont nous pouvions nous aviser vis-à-vis de cinq hommes qui la conduisoient. Ils étoient nuds à l'exception des parties naturelles, & nous montroient du cocos & des racines. Notre Taitien se mit nud comme eux & leur parla sa langue, mais ils ne l'entendirent pas; ce n'est plus ici la même nation. Lassé de voir que, malgré l'envie qu'ils témoignoient de diverses bagatelles qu'on leur montroit, ils n'osoient approcher, je fis mettre à la mer le petit canot. Aussitôt qu'ils l'apperçurent, ils forcerent de nage pour s'enfuir, & je ne voulus pas qu'on les poursuivît. Peu après on vit venir plusieurs autres pirogues, quelques-unes à la voile. Elles témoignerent moins de méfiance que la premiere, & s'approcherent assez pour rendre les échanges praticables; mais aucun insulaire ne voulut monter à bord. Nous eûmes d'eux des ignames, des noix de cocos, une poule d'eau d'un superbe plumage & quelques morceaux d'une fort belle écaille. L'un d'eux avoit un coq qu'il ne voulut

Echanges faits avec les insulaires.

jamais troquer. Ils échangerent auſſi des étoffes du même tiſſu, mais beaucoup moins belles que celles de Taiti & teintes de vilaines couleurs rouges, brunes & noires, des hameçons mal faits avec des arrêtes de poiſſons, quelques nattes & des lances longues de ſix pieds, d'un bois durci au feu. Ils ne voulurent point de fer; ils préféroient de petits morceaux d'étoffe rouge aux clous, aux couteaux & aux pendans d'oreille qui avoient eu un ſuccès ſi décidé à Taiti. Je ne crois pas ces hommes auſſi doux que les Taitiens : leur phyſionomie étoit plus ſauvage, & il falloit être toujours en garde contre les ruſes qu'ils employoient pour tromper dans les échanges.

Deſcription de ces inſulaires.

Ces inſulaires nous ont paru de ſtature médiocre, mais agiles & diſpos. Ils ont la poitrine & les cuiſſes juſqu'au-deſſus du genou peintes d'un bleu foncé, leur couleur eſt bronzée; nous en avons remarqué un beaucoup plus blanc que les autres. Ils ſe coupent ou s'arrachent la barbe, un ſeul la portoit un peu longue; tous en général avoient les cheveux noirs & relevés ſur la tête. Leurs pirogues ſont faites avec aſſez d'art & munies d'un balancier; elles n'ont point l'avant ni l'arriere relevés, mais pontés l'un & l'autre, & ſur le milieu de ces ponts il y a une rangée de chevilles terminées en forme de gros clous, mais dont les têtes ſont recouvertes de beaux limas d'une blancheur éclatante. La voile de leurs pirogues eſt compoſée de pluſieurs nattes & triangulaire; deux de ſes côtés ſont envergués ſur des bâtons dont l'un ſert à l'aſſujettir le long du mât, & l'autre, établi ſur la ralingue de dehors, fait l'effet d'une livarde. Ces pirogues nous ont ſuivi aſſez au large, lorſque nous avons éventé nos voiles; il en eſt même venu quelques-unes des deux petites îles, & dans l'une il y avoit une

Deſcription de leurs pirogues.

femme vieille & laide. Aotourou a témoigné le plus grand mépris pour ces insulaires.

Nous trouvâmes un peu de calme, lorsque nous fûmes sous le vent de la grosse île, ce qui me fit renoncer à passer entre elle & les deux petites. Le canal est d'une lieue & demie, & il paroît qu'il y auroit quelque mouillage. A six heures du soir on découvrit du haut des mâts dans le Ouest-Sud-Ouest une nouvelle terre qui se présentoit sous l'aspect de trois mondrains isolés. Nous courûmes dans le Sud-Ouest; & à deux heures après minuit nous revîmes cette terre dans l'Ouest-2d-Sud; les premieres îles que nous appercevions encore à la faveur d'un beau clair de lune, nous restoient alors au Nord-Est.

Le 5 au matin nous reconnûmes que cette nouvelle terre étoit une belle île dont nous n'avions la veille apperçu que les sommets. Elle est entrecoupée de montagnes & de vastes plaines couvertes de cocotiers & d'une infinité d'autres arbres. Nous prolongeâmes sa côte méridionale à une ou deux lieues de distance, sans y voir aucune apparence de mouillage, la mer s'y développoit avec fureur. Il y a même une bâture dans l'Ouest de sa pointe occidentale, laquelle met environ deux lieues au large. Plusieurs relevemens nous ont donné avec exactitude le gissement de cette côte. Un grand nombre de pirogues à la voile, semblables à celles des dernieres îles, vinrent autour des navires, mais sans vouloir s'approcher; une seule accosta l'Etoile. Les Indiens sembloient nous inviter par leurs signes à aller à terre ; mais les brisans nous le défendoient. Quoique nous fissions alors sept & huit milles par heure, ces pirogues à la voile tournoient autour de nous avec la même aisance que si nous eussions été à l'an-

Suite d'îles.

cre. On en apperçut du haut des mâts plusieurs qui voguoient dans le Sud.

Dès six heures du matin nous avions eu la connoissance d'une autre terre dans l'Ouest ; des nuages ensuite nous en avoient dérobé la vue, elle se remontra vers dix heures. Sa côte couroit sur le Sud-Ouest, & nous parut avoir au-moins autant d'élévation & d'étendue que la premiere avec laquelle elle gît à-peu-près Est & Ouest du monde, à la distance d'environ douze lieues. Une brume épaisse, qui s'éleva dans l'après-midi & dura toute la nuit & le jour suivant, ne nous permit pas de la reconnoître. Nous distinguâmes seulement à sa pointe du Nord-Est deux petites îles de grandeur inégale.

Position de ces îles qui forment la troisieme division.

La longitude de ces îles est à-peu-près la même par laquelle s'estimoit être Abel Tasman, lorsqu'il découvrit les îles d'*Amsterdam* & de *Rotterdam*, des *Pilstaars*, du *Prince Guillaume*, & les bas fonds de *Fleemskerk*. C'est aussi celle qu'on assigne à peu de chose près, *aux îles de Salomon*. D'ailleurs les pirogues que nous avons vu voguer au large & dans le Sud, semblent indiquer d'autres îles dans cette partie. Ainsi ces terres paroissent former une chaîne étendue sous le même méridien ; ce sera la troisieme division que nous avons nommée *l'archipel des Navigateurs*.

Le 11 au matin, après avoir gouverné à Ouest-quart-Sud-Ouest depuis la vue des dernieres îles, on découvrit la terre dans l'Ouest-Sud-Ouest à sept ou huit lieues de distance. On crut d'abord que c'étoient deux îles séparées, & le calme nous en tint éloignés tout le jour. Le 12 on reconnut que ce n'étoit qu'une seule île, dont les deux parties élevées étoient jointes par une terre basse qui paroissoit

roiffoit fe courber en arc & former une baie ouverte au Nord-Eft. Les groffes terres courent fur le Nord-Nord-Oueft. Le vent debout nous a empêchés d'approcher de plus de fix à fept lieues cette île que j'ai appellée *l'Enfant perdu*.

Obfervations météorologiques.

Les mauvais tems, qui avoient commencé dès le 6 de ce mois, continuerent prefque fans interruption jufqu'au 20; & pendant tout ce tems nous fûmes perfécutés par les calmes, la pluie & les vents d'Oueft. En général dans cet océan nommé *Pacifique*, l'approche des terres procure des orages, plus fréquens encore dans les décours de la lune. Les tems à grains avec de gros nuages fixes à l'horifon, font un indice prefque fûr de quelques îles & un avis de s'en méfier. On ne fe figure pas avec quels foins & quelles inquiétudes on navigue dans ces mers inconnues, menacés de toutes parts de la rencontre inopinée de terres & d'écueils, inquiétudes plus vives encore dans les longues nuits de la Zone Torride. Il nous falloit cheminer à tâtons, changeant de route, lorfque l'horifon étoit trop noir devant nous. La difette d'eau, le défaut de vivres, la néceffité de profiter du vent, quand il daignoit fouffler, ne nous permettoient pas de fuivre les lenteurs d'une navigation prudente & de paffer en panne ou fur les bords le tems des ténebres.

Situation critique où nous nous trouvons.

Cependant le fcorbut commençoit à reparoître. Une grande partie des équipages & prefque tous les Officiers en avoient les gencives atteintes & la bouche échauffée. Il ne reftoit plus de rafraîchiffemens que pour les malades, & l'on s'accoutume difficilement à ne vivre que de mauvaifes falaifons & de légumes défféchés. Dans le même tems il fe déclara fur les deux navires plufieurs mala-

dies vénériennes prifes à Taiti. Elles portoient tous les fymptômes connus en Europe. Je fis vifiter Aotourou, il en étoit perdu; mais il paroît que dans fon pays on s'inquiete peu de ce mal : toutefois il confentit à fe laiffer traiter. Colomb rapporta cette maladie d'Amérique, la voilà dans une île au milieu du plus vafte Océan. Sont-ce les Anglois qui l'y ont portée? ou bien ce Médecin qui parioit qu'en enfermant une femme faine avec quatre hommes fains & vigoureux, le mal vénérien naîtroit de leur commerce, doit-il gagner fon pari?

Rencontre de nouvelles terres.

Le 22 à l'aube du jour, comme nous courions à Oueft, on apperçut de l'avant à nous une longue & haute terre. Lorfque le foleil fut levé, nous reconnûmes deux îles. La plus méridionale nous reftoit depuis le Sud-quart-Sud-Eft jufqu'au Sud-Oueft-quart-Sud; elle paroiffoit courir fur le Nord-Nord-Oueft corrigé & avoir environ douze lieues de longueur fur ce giffement. Elle reçut le nom du jour, *île de la Pentecôte*. La feconde nous reftoit depuis le Sud-Oueft-5d. Sud jufqu'à l'Oueft-Nord-Oueft; l'inftant où elle s'eft montrée à nous, l'a fait appeller *l'île Aurore*. Nous tînmes d'abord le plus près, bas-bord amure pour tâcher de paffer entre les deux îles. Les vents nous refuferent, & il fallut arriver pour paffer fous le vent de l'île Aurore. En avançant dans le Nord le long de fa côte orientale, on apperçut dans le Nord-quart-Nord-Oueft une petite île élevée en pain de fucre, qui fut nommée *le pic de l'Etoile*. Nous continuâmes à ranger l'île Aurore à une lieue & demie de diftance. Elle gît Nord & Sud corrigés, depuis fa pointe méridionale jufqu'à la moitié environ de fa longueur qui eft de dix lieues; enfuite elle décline vers le Nord-Nord-Oueft : elle a très-peu de largeur,

deux lieues au plus. Ses côtes ſont eſcarpées & couvertes de bois. A deux heures après midi nous apperçûmes par-deſſus cette île des cimes de hautes montagnes à dix lieues environ au-delà. Elles appartenoient à une terre dont à trois heures & demie nous vîmes au Sud-Sud-Oueſt du compas la pointe du Sud-Oueſt par-deſſus l'extrémité ſeptentrionale de l'île Aurore. Après avoir doublé cette derniere, nous faiſions route au Sud-Sud-Oueſt, lorſqu'au coucher du ſoleil une nouvelle côte élevée & très-étendue s'offrit encore à nos regards. Elle ſe prolongeoit depuis l'Oueſt-Sud-Oueſt juſqu'au Nord-Oueſt-quart-Nord, à la diſtance de quinze à ſeize lieues.

Nous courûmes pluſieurs bords dans la nuit pour nous élever dans le Sud-Eſt, afin de reconnoître ſi la terre que nous avions au Sud-Sud-Oueſt, tenoit à l'île de la Pentecôte, ou ſi elle en formoit une troiſieme. C'eſt ce que nous vérifiâmes le 23 à la pointe du jour. Nous découvrîmes la ſéparation des trois îles. Celle de la Pentecôte & l'île Aurore ſont à-peu-près ſous le même méridien, à deux lieues de diſtance l'une de l'autre. La troiſieme eſt dans le Sud-Oueſt de l'île Aurore, & leur moindre éloignement eſt de trois ou quatre lieues. Sa côte du Nord-Oueſt a au-moins douze lieues d'étendue, terre haute, eſcarpée, par-tout couverte de bois. Nous l'avons côtoyée une partie de la matinée du 23. Pluſieurs pirogues ſe montroient le long de terre, ſans qu'aucune cherchât à nous approcher. Il ne paroiſſoit point de caſes, on voyoit ſeulement un grand nombre de fumées s'élever du milieu des bois, depuis les bords de la mer juſqu'au ſommet des montagnes : fort près du rivage nous ſondâmes pluſieurs fois ſans trouver de fond avec 50 braſſes de ligne.

Débarquement à une des îles.

Sur les 9 heures la vue d'une côte où l'abordage paroissoit commode, me détermina à envoyer à terre pour y faire du bois dont nous avions le plus grand besoin, prendre des connoissances du pays & tâcher d'en tirer des rafraîchissemens pour nos malades. Je fis partir trois bateaux armés sous les ordres du Chevalier de Kerué Enseigne de la Marine, & nous nous tînmes sur les bords prêts à leur envoyer du secours & à les soutenir de l'artillerie des vaisseaux s'il étoit nécessaire. Nous les vîmes prendre terre, sans que les insulaires parussent s'être opposés à leur débarquement. A une heure après midi je m'embarquai avec quelques autres personnes dans une iole pour aller les rejoindre. Nous trouvâmes nos gens occupés à couper du bois, & que ceux du pays les aidoient à le porter dans les bateaux. L'Officier qui commandoit la descente, me dit qu'à son arrivée une troupe nombreuse d'insulaires étoit venue le recevoir sur la plage l'arc & la fleche à la main, faisant signe qu'on n'abordât pas; mais que quand, malgré leurs menaces, il avoit ordonné de mettre à terre, ils s'étoient reculés à quelques pas; qu'à mesure que nos gens avançoient, les Sauvages se retiroient toujours dans l'attitude de faire partir leurs fleches sans vouloir se laisser approcher; qu'ayant alors fait arrêter la troupe, & le Prince de Nassau ayant demandé à s'avancer vers eux, ils avoient cessé de reculer, lorsqu'ils avoient vu un homme seul; des morceaux d'étoffes rouges qu'on leur distribua, acheverent d'établir une espece de confiance. Le Chevalier de Kerué prit aussi-tôt poste à l'entrée du bois, mit ses travailleurs à abattre des arbres sous la protection de la troupe, & envoya un détachement chercher des fruits. Insensiblement les insulaires se rapprocherent plus amiable-

Méfiance des insulaires.

ment en apparence; on eut même d'eux quelques fruits: ils ne vouloient ni du fer ni des clous. Ils refuserent aussi constamment de troquer leurs arcs & leurs massues, seulement ils céderent quelques fleches. Au reste ils étoient toujours restés en grand nombre autour de nos gens sans jamais quitter leurs armes; ceux même qui n'avoient point d'arcs, tenoient des pierres prêtes à lancer. Ils avoient fait entendre qu'ils étoient en guerre avec les habitans d'un canton voisin du leur. Effectivement il s'en montra une troupe armée qui venoit de la partie occidentale de l'île, s'avançant en bon ordre, & ceux-ci paroissoient disposés à les bien recevoir; mais il n'y avoit point eu d'attaque.

Nous trouvâmes les choses en cet état à notre arrivée à terre. Nous y restâmes jusqu'à ce que nos bateaux fussent chargés de fruits & de bois. Je fis aussi enterrer au pied d'un arbre l'acte de prise de possession de ces îles gravé sur une planche de chêne, & ensuite nous nous rembarquâmes. Ce départ dérangea sans doute le projet des insulaires qui n'avoient pas encore tout disposé pour nous attaquer. C'est-là du-moins ce que nous dûmes juger en les voyant s'avancer sur le bord de la mer & nous lancer une grêle de pierres & de fleches. Quelques coups de fusil tirés en l'air ne suffirent pas pour nous en débarrasser; plusieurs même s'avançoient dans l'eau pour nous ajuster de plus près; une décharge mieux nourrie rallentit aussitôt leur attaque, ils s'enfuirent dans le bois avec de grands cris. Un matelot fut légerement blessé d'une pierre.

Ils attaquent les François.

Ces insulaires sont de deux couleurs, noirs & mulâtres. Leurs levres sont épaisses, leurs cheveux cotonnés, quel-

Description des insulaires.

ques-uns même ont la laine jaune. Ils ſont petits, vilains, mal faits & la plupart rongés de lepre; circonſtance qui nous a fait nommer leur île *l'île des Lépreux*. Il parut peu de femmes, & elles n'étoient pas moins dégoûtantes que les hommes; ils ſont nuds, à peine ſe couvrent-ils d'une natte les parties naturelles; les femmes ont auſſi des écharpes pour porter leurs enfans ſur le dos; nous avons vu quelques-uns des tiſſus qui les compoſent, ſur leſquels étoient de fort jolis deſſeins faits avec une belle teinture cramoiſie. J'ai remarqué qu'aucun n'avoit de barbe; ils ſe percent les narines pour y pendre quelques ornemens; ils portent auſſi aux bras en forme de bracelets une dent de *babirouſſa*, ou un grand anneau d'une matiere que je crois de l'ivoire, & au col des plaques d'écaille de tortue, qu'ils nous ont fait entendre être commune ſur leur rivage.

Quelles ſont leurs armes.

Leurs armes ſont l'arc & la fleche, des maſſues de bois de fer, & des pierres qu'ils lancent ſans fronde. Les fleches ſont des roſeaux armés d'une longue pointe d'os très-aiguë. Quelques-unes de ces pointes ſont quarrées & garnies ſur les arrêtes de petites pointes couchées en arriere qui empêchent de pouvoir retirer la fleche de la plaie. Ils ont encore des ſabres de bois de fer. Leurs pirogues ne nous ont pas approchés. Elles nous ont paru de loin faites & voilées comme celles des îles des navigateurs.

Deſcription du lieu où on a débarqué.

La plage où nous avons abordé préſentoit une très-petite étendue. A vingt pas du bord de la mer on trouve le pied d'une montagne dont la pente, quoique très-rapide, eſt couverte de bois. Le terrein eſt très-léger & a peu de profondeur: auſſi les fruits, quoique de la même eſpece qu'à Taiti, ſont-ils moins beaux ici & d'une moins bonne qualité. Nous y avons trouvé une eſpece de figues parti-

culiere. On rencontre beaucoup de routes tracées dans le bois & des espaces enclos par des palissades de trois pieds de haut. Sont-ce des retranchemens ou simplement des limites de possessions différentes? Nous n'avons vu d'autres cases que cinq ou six petites hûtes dans lesquelles on ne pouvoit entrer qu'en se traînant sur le ventre. Nous étions cependant environnés d'un peuple nombreux; je le crois fort misérable: cette guerre intestine dont nous avons été les témoins, est un cruel fléau. Nous entendîmes à plusieurs reprises le son rauque d'une espece de tambour sortir de la profondeur du bois vers le sommet de la montagne. C'est sans doute leur signal de ralliement; car dès l'instant où nos coups de fusil les ont dispersés, il a recommencé à battre. Il redoubloit aussi son lugubre bruit, lorsque cette troupe ennemie que nous avons vue plusieurs fois, venoit à paroître. Notre Taitien, qui avoit desiré être de la descente, nous a paru trouver cette espece d'hommes fort vilaine; il n'entendoit absolument aucun mot de leur langue.

A notre arrivée à bord nous rembarquâmes nos bateaux, & je fis *servir* courant au Sud-Ouest sur une longue côte que nous découvrîmes à toute vue depuis le Sud-Ouest jusqu'à l'Ouest-Nord-Ouest. Pendant la nuit il y eut peu de vent, & il ne cessa de varier; de sorte que nous restâmes au pouvoir des courans qui nous entraînerent sur le Nord-Est. Ce tems continua la journée du 24 & la nuit suivante, & nous pûmes à peine nous élever à trois lieues de l'île des Lépreux. Le 25 à cinq heures du matin nous eûmes une assez jolie brise d'Est-Sud-Est; mais l'Étoile qui se trouvoit encore sous la terre, ne la ressentit pas & demeura en calme. Je fis route néanmoins toutes voiles dehors

Continuation de la route entre les terres.

pour reconnoître la terre d'Oueſt. A huit heures nous découvrions des terres dans tous les points de l'horiſon, & nous paroiſſions enfermés dans un grand golfe. L'île de la Pentecôte venoit rechercher au Sud la nouvelle côte que nous avions découverte, & nous ne pouvions être aſſurés ſi elle en étoit détachée, ou ſi ce qui nous ſembloit former la ſéparation, n'étoit pas une grande baie. Pluſieurs endroits ſur le reſte de la côte nous offroient auſſi l'apparence ou de paſſages ou de grands enfoncemens ; un entre autres préſentoit dans l'Oueſt une ouverture conſidérable. Quelques pirogues traverſoient d'une terre à l'autre. A dix heures nous fûmes obligés de revirer ſur l'île aux Lépreux. L'Etoile qu'on n'appercevoit plus, même du haut des mâts, y étoit toujours en calme, quoique la briſe d'Eſt-Sud-Eſt ſe ſoutînt au large. Nous courûmes ſur cette flûte jusqu'à quatre heures du ſoir ; ce ne fut qu'alors qu'elle reſſentit la briſe. Il étoit trop tard quand elle fut ralliée pour ſonger à des reconnoiſſances. Ainſi la journée du 25 fut perdue, nous paſſâmes la nuit ſur les bords.

Les relevemens que nous fîmes le 26 au lever du ſoleil, nous apprirent que les courans nous avoient entraînés dans le Sud pluſieurs milles au-delà de nôtre eſtime. L'île de la Pentecôte ſe montroit toujours ſéparée des terres du Sud-Oueſt, mais la ſéparation étoit plus étroite. Nous découvrions pluſieurs autres coupures à cette côte, mais ſans pouvoir diſtinguer le nombre des îles de l'archipel qui nous environnoit. La terre s'étendoit à nos yeux depuis l'Eſt-Sud-Eſt, en paſſant par le Sud, juſqu'à l'Oueſt-Nord-Oueſt du compas ; & nous ne la voyons pas terminée. Je fis courir depuis le Nord-Oueſt-quart-Oueſt en rondiſſant

rondissant jusqu'à l'Ouest le long d'une belle côte couverte d'arbres, sur laquelle il paroissoit de grands espaces de terrein cultivés, soit qu'ils le fussent en effet, soit que ce fût un jeu de la nature. Le coup d'œil annonçoit un pays riche, les croupes de quelques montagnes pelées & de couleur rouge en de certains endroits sembloient même indiquer que leurs entrailles renfermoient des minéraux. La route que nous suivions nous conduisoit à ce grand enfoncement apperçu la veille dans l'Ouest. A midi nous étions au milieu, & nous y observâmes la hauteur du soleil. L'ouverture en est de cinq à six lieues, elle court Est-quart-Sud-Est & Ouest-quart-Nord-Ouest du monde. Quelques hommes se montrerent à la côte du Sud, & d'autres approcherent des navires dans une pirogue; mais dès qu'ils en furent à une portée de mousquet, ils cesserent de s'avancer malgré nos invitations; ces hommes étoient noirs. *Aspect du pays.*

Nous rangeâmes la côte septentrionale à trois quarts de lieue de distance; elle est peu élevée & couverte d'arbres. Une multitude de Negres se faisoient voir sur le rivage; il s'en détacha même quelques pirogues qui n'eurent pas plus de confiance que celle qui avoit vogué de la côte opposée. Après avoir longé celle-ci l'espace de deux à trois lieues, nous vîmes un grand enfoncement qui nous parut former une belle baie à l'ouvert de laquelle étoient deux gros îlots. J'envoyai sur-le-champ nos bateaux armés pour la reconnoître, & pendant ce tems nous restâmes sur les bords à une & deux lieues de terre, sondant souvent sans trouver de fond avec une ligne de 200 brasses.

Sur les cinq heures nous entendîmes une salve de mous- *Tentatives*

pour chercher un mouillage.

queterie qui nous causa beaucoup d'inquiétude ; elle sortoit d'un de nos canots qui, malgré mes ordres, s'étoit séparé des autres & se trouvoit mal-à-propos dans le cas d'être attaqué par les insulaires, ayant vogué tout à fait à terre. Deux fleches qui lui furent tirées, servirent de prétexte à sa premiere décharge. Ensuite il longea la côte, faisant un feu très-vif de sa mousqueterie & de ses espingoles tant à terre que sur trois pirogues qui passerent à portée & lui décocherent aussi quelques fleches. Une pointe avancée nous déroboit alors la vue du canot, & son feu continuel me donnoit lieu d'appréhender qu'il ne fût attaqué par une armée de pirogues. J'allois envoyer notre chaloupe à son secours, lorsque nous le vîmes doubler seul cette pointe qui nous l'avoit caché. Les Negres poussoient des cris affreux dans le bois où ils s'étoient tous jettés, & dans lequel on entendoit battre leur tambour. Je fis aussitôt à ce canot le signal de ralliement, & je pris des mesures pour que nous ne fussions plus deshonorés par un pareil abus de la supériorité de nos forces.

Ce qui nous empêche d'y mouiller.

Les canots de la Boudeuse reconnurent que cette côte que nous avions cru continue, est un amas d'îles qui se croisent, ensorte que la baie n'est que la rencontre de plusieurs des canaux qui les séparent. Cependant ils y trouverent un assez bon fond de sable sur 40, 30 & 20 brasses d'eau ; mais son inégalité continuelle rendoit ce mouillage peu sûr, pour nous sur-tout qui n'avions plus d'ancres à hasarder. Il falloit d'ailleurs y ancrer à une grande demi-lieue de la côte ; plus près le fond étoit de roches. Ainsi les vaisseaux n'auroient pu protéger les bateaux, & le pays est si couvert, qu'il eût toujours fallu avoir les armes à la main pour mettre les travailleurs à l'abri des surprises.

On ne devoit pas ſe flatter que les naturels oubliaſſent le mal qu'on venoit de leur faire, & conſentiſſent à échanger des rafraîchiſſemens. On remarqua ici les mêmes productions que ſur l'île des Lépreux. Les habitans y étoient auſſi de la même eſpece, preſque tous noirs, nuds, à l'exception des parties naturelles, portant les mêmes ornemens en colliers & en bracelets, & ſe ſervant des mêmes armes.

Nouvelle tentative pour faire ici une relâche.

Nous paſſâmes la nuit ſur les bords. Le 27 au matin nous *arrivâmes* & prolongeâmes la côte environ à une lieue de diſtance. Vers dix heures on diſtingua ſur une pointe baſſe une plantation d'arbres diſpoſés en allées de jardin. Le terrein ſous les arbres étoit battu & paroiſſoit ſablé; un aſſez grand nombre d'habitans ſe montroient dans cette partie; de l'autre côté de la pointe il y avoit une apparence d'enfoncement, & je fis mettre les bateaux dehors. Ce fut en vain; ce n'étoit qu'un coude que formoit la côte, & nous la ſuivîmes juſqu'à la pointe du Nord-Oueſt ſans trouver de mouillage. Au delà de cette pointe les terres revenoient ſur le Nord-Nord-Oueſt, & s'étendoient à perte de vue, terres d'une élévation extraordinaire & qui préſentoient au-deſſus des nuages une chaîne ſuivie de montagnes. Au reſte le tems fut ſombre & à grains avec de la pluie par intervalles. Pluſieurs fois dans le jour on crut voir la terre devant nous, terre de brume qui s'évanouiſſoit dans les éclaircis. Nous paſſâmes toute la nuit qui fut très-orageuſe à louvoyer à petits bords & les marées nous porterent dans le Sud beaucoup au-delà de notre eſtime. Nous eûmes la vue des hautes montagnes toute la journée du 28 juſqu'au ſoleil couchant

que nous les relevâmes de l'Eſt au Nord-Nord-Eſt, à vingt ou vingt cinq lieues de diſtance.

Le 29 au matin nous ne vîmes plus de terres, nous avions gouverné ſur l'Oueſt-Nord-Oueſt. Je nommai ces terres que nous venions de découvrir *l'archipel des grandes Cyclades*. A en juger par ce que nous en avons parcouru & par ce que nous avons apperçu dans le lointain, il contient au-moins trois degrés en latitude & cinq en longitude. Je croirois même volontiers que c'eſt ſon extrémité ſeptentrionale que Roggewin a vue ſous le onzieme parallele & qu'il a nommé *Thienhoven* & *Groningue*. Pour nous, quand nous y atterrîmes, tout devoit nous perſuader que nous étions à *la terre auſtrale du Saint-Eſprit*. Les apparences ſembloient ſe conformer au récit de Quiros, & ce que nous découvrions chaque jour encourageoit nos recherches. Il eſt bien ſingulier que préciſément par la même latitude & la même longitude où Quiros place ſa grande baie *de Saint-Jacques & Saint-Philippe*, ſur une côte qui paroiſſoit au premier coup d'œil celle d'un continent, nous ayons trouvé un paſſage de largeur égale à celle qu'il donne à l'ouverture de ſa baie. Le Navigateur Eſpagnol a-t-il mal vû? A-t-il voulu maſquer ſes découvertes? Les Géographes avoient-ils deviné, en faiſant de la terre du Saint-Eſprit un même continent avec *la nouvelle Guinée?* Pour réſoudre ce problême, il falloit ſuivre encore le même parallele pendant plus de trois cents cinquante lieues. Je m'y déterminai, quoique l'état & la quantité de nos vivres nous avertiſſent d'aller promptement chercher quelque établiſſement Européen. On verra qu'il s'en eſt peu fallu que nous n'ayons été les victimes de notre conſtance.

Conjectures ſur ces terres.

M. Verron fit plusieurs observations pendant le mois de Mai, & leurs résultats déterminerent notre longitude le 5, le 9, le 13 & le 22. Il ne s'étoit pas encore trouvé autant de différences entre les observations & l'estime de nos routes, différences toutes du même côté. Le 5 à midi j'étois plus Est que l'observé de 4d 00′ 42″; le 9 de 4d 23′ 4″; le 13 de 3d 38′ 15″; le 22 enfin de 3d 35′. Toutes ces différences, on le voit, annonçoient que depuis l'île de Taiti les courans nous avoient beaucoup entraînés dans l'Ouest. On expliqueroit par-là comment tous les navigateurs qui ont traversé l'océan Pacifique, ont rencontré la nouvelle Guinée beaucoup plutôt qu'ils ne l'auroient dû. Aussi ont-ils donné à cet océan une étendue de l'Est à l'Ouest beaucoup moindre que celle qu'il a véritablement. Je dois toutefois faire remarquer que pendant la saison où le soleil a été dans l'hémisphere austral, nos estimes ont été dans l'Ouest des observations, & que depuis qu'il a passé de l'autre côté, nos différences ont changé. Le thermometre dans ce mois a été communément entre 19 & 20 degrés, il a deux fois baissé à 18 & une seule fois à 15.

Différences entre l'estime & les observations.

Tandis que nous étions entre les grandes Cyclades, quelques affaires m'avoient appellé à bord de l'Etoile, & j'eus occasion d'y vérifier un fait assez singulier. Depuis quelque tems il couroit un bruit dans les deux navires que le domestique de M. de Commerçon, nommé *Baré*, étoit une femme. Sa structure, le son de sa voix, son menton sans barbe, son attention scrupuleuse à ne jamais changer de linge, ni faire ses nécessités devant qui que ce fût, plusieurs autres indices avoient fait naître & accréditoient le soupçon. Cependant comment reconnoître une femme dans cet infatigable Baré, botaniste déja fort exercé

que nous avions vu ſuivre ſon maître dans toutes ſes herboriſations, au milieu des neiges & ſur les monts glacés du détroit de Magellan, & porter même dans ces marches pénibles proviſions de bouche, armes & cahiers de plantes avec un courage & une force qui lui avoient mérité du Naturaliſte le ſurnom de ſa bête de ſomme? Il falloit qu'une ſcene qui ſe paſſa à Taiti, changeât le ſoupçon en certitude. M. de Commerçon y deſcendit pour herboriſer; à peine Baré qui le ſuivoit avec les cahiers ſous ſon bras, eut mis pied à terre, que les Taitiens l'entourent, crient que c'eſt une femme & veulent lui faire les honneurs de l'île. Le Chevalier de Bournand, qui étoit de garde à terre, fut obligé de venir à ſon ſecours & de l'eſcorter juſqu'au bateau. Depuis ce tems il étoit aſſez difficile d'empêcher que les matelots n'alarmaſſent quelquefois ſa pudeur. Quand je fus à bord de l'Etoile, Baré les yeux baignés de larmes, m'avoua qu'elle étoit fille; elle me dit qu'à Rochefort elle avoit trompé ſon maître en ſe préſentant à lui ſous des habits d'homme au moment même de ſon embarquement, qu'elle avoit déja ſervi comme laquais un Genevois à Paris; que née en Bourgogne & orpheline, la perte d'un procès l'avoit réduite dans la miſere & lui avoit fait prendre le parti de déguiſer ſon ſexe, qu'au reſte elle ſavoit en s'embarquant qu'il s'agiſſoit de faire le tour du Monde, & que ce voyage avoit piqué ſa curioſité. Elle ſera la premiere, & je lui dois la juſtice qu'elle s'eſt toujours conduite à bord avec la plus ſcrupuleuſe ſageſſe. Elle n'eſt ni laide ni jolie & n'a pas plus de vingt-ſix ou vingt-ſept ans. Il faut convenir que ſi les deux vaiſſeaux euſſent fait naufrage ſur quelque île déſerte de ce vaſte Océan, la chance eût éte fort ſinguliere pour Baré.

CHAPITRE V.

Navigation depuis les grandes Cyclades ; découverte du golfe de la Louisiade, extrémités où nous y sommes réduits ; découverte de nouvelles îles ; relâche à la nouvelle Bretagne.

DEPUIS le 29 Mai que nous cessâmes de voir la terre, je fis route à l'Ouest avec un vent d'*Est* & de *Sud-Est* très-frais. L'Etoile retardoit considérablement notre marche. Nous sondâmes toutes les vingt-quatre heures sans trouver de fond avec une ligne de 240 brasses. Le jour nous forcions de voiles, nous courions la nuit sous les huniers risés, virant de bord lorsque le tems étoit trop obscur. La nuit du 4 au 5 Juin nous faisions route à l'Ouest sous nos huniers à la faveur de la lune qui nous éclairoit, lorsqu'à onze heures du soir on apperçut à une demi-lieue de nous dans le Sud des brisans & une côte de sable très-basse. Nous prîmes aussitôt les amures à l'autre bord, signalant en même tems le danger à l'Etoile. Nous courûmes ainsi jusqu'à cinq heures du matin, & alors nous reprîmes notre route dans l'Ouest-Sud-Ouest pour aller reconnoître cette terre. Nous la revîmes à huit heures à une lieue & demie de distance. C'est un petit îlot de sable qui s'éleve à peine au-dessus de l'eau & que ce peu de hauteur rend un écueil fort dangereux pour des vaisseaux qui font route de nuit ou par un tems de brume. Il est si ras, qu'à deux lieues de distance avec un horison fort net on ne le voit que du haut des mâts ; il est couvert d'oiseaux. Je l'ai nommé *la bâture de Diane.*

Direction de la route en quittant les Cyclades.

1768. *Juin.*

Rencontre consécutive de brisans.

Dans la journée du 5, on crut à quatre heures après-midi appercevoir la terre & des brisans dans l'Ouest; on se trompoit, & nous continuâmes à y courir jusqu'à dix heures du soir. Nous passâmes le reste de la nuit, partie en panne, partie à courir de petits bords, & au point du jour nous reprîmes notre route toutes voiles dehors. Depuis vingt-quatre heures, il passoit le long des navires beaucoup de morceaux de bois & des fruits que nous ne connoissions pas; la mer étoit aussi entiérement tombée, malgré le grand vent de Sud-Est, & ces circonstances réunies me faisoient penser que nous avions de la terre dans le Sud-Est assez près de nous. Nous vîmes aussi dans ces parages une espece de poissons volans singuliere. Ils sont noirs à aîles rouges : ils paroissent avoir quatre aîles au lieu de deux, & leur grosseur est un peu au-dessus de la grosseur commune de ces poissons.

Indices de terre.

Le 6, à une heure & demie de l'après-midi, une bâture qui se montra environ à trois quarts de lieue de l'avant à nous, m'avertit qu'il étoit tems de changer la route que je poursuivois toujours à Ouest. Elle avoit au-moins une demi-lieue d'étendue depuis le Ouest-quart-Sud-Ouest jusqu'au Ouest-Nord-Ouest, quelques-uns même crurent appercevoir une terre basse dans le Sud-Ouest des brisans. Je fis gouverner au Nord jusqu'à quatre heures, & alors je remis encore le cap à Ouest. Ce ne devoit pas être pour long-tems; à cinq heures & demie les vigies apperçurent du haut des mâts de nouveaux brisans dans le Nord-Ouest & le Nord-Ouest-quart-Ouest à-peu-près à une lieue & demie de nous. Nous les approchâmes davantage afin de les mieux reconnoître. On les vit s'étendre du Nord-Nord-Est au Sud-Sud-Ouest plus de deux milles, & on n'en ap-

percevoit pas la fin. Peut-être alloient-ils rejoindre ceux qu'on avoit découverts trois heures auparavant. La mer brisoit avec fureur sur ces écueils, & quelques têtes de roches s'élevoient sur l'eau de distance en distance. Cette derniere rencontre étoit la voix de Dieu & nous y fûmes dociles. La prudence ne permettant pas de suivre pendant la nuit une route incertaine au milieu de ces parages funestes, nous la passâmes à courir des bords dans l'espace que nous avions reconnu le jour, & le 7 au matin, je fis gouverner au Nord-Est-quart-Nord, abandonnant le projet de pousser plus loin à l'Ouest sous le parallele de 15 degrés.

Changement forcé dans la direction de la route.

Nous étions assurément bien fondés à croire que la terre australe du Saint-Esprit n'étoit autre que l'archipel des grandes Cyclades, que Quiros avoit pris pour un continent, & représenté sous un point de vûe romanesque. Quand je persévérois à courir sous le parallele de 15 d, c'est que je voulois que la vûe des côtes orientales de la *nouvelle Hollande* portât nos conjectures à l'évidence. Or, en suivant les observations astronomiques, dont l'accord depuis plus d'un mois assuroit la justesse, nous étions déjà le 6 à midi par 146 d de longitude orientale, c'est-à-dire un degré plus à l'Ouest que ne l'est la terre du Saint-Esprit selon M. Bellin. D'ailleurs la rencontre consécutive de ces brisans vus depuis trois jours, ces troncs d'arbres, ces fruits, ces goëmons que nous trouvions à chaque instant, la tranquillité de la mer, la direction des courans, tout nous a suffisamment indiqué les approches d'une grande terre, & que même elle nous environnoit déjà dans le Sud-Est. Cette terre n'est autre que la côte orientale de la nouvelle Hollande. En effet, ces écueils multipliés & étendus au

Réflexions géographiques.

large, annoncent une terre basse ; & quand je vois Dampierre abandonner par notre même latitude de 15 d 35 ' la côte occidentale de cette région ingrate où il ne trouve pas même d'eau douce, j'en conclus que la côte orientale ne vaut pas mieux. Je penserois volontiers comme lui que cette terre n'est qu'un amas d'îles, dont les approches sont défendues par une mer dangereuse, semée d'écueils & de bas-fonds. Après de pareils éclaircissemens, il y auroit eu de la témérité à risquer de s'affaler sur une côte dont on ne devoit espérer aucun avantage, & de laquelle on ne pouvoit se relever qu'en luttant contre les vents régnans. Nous n'avions plus de pain que pour deux mois, des légumes pour quarante jours ; la viande salée étoit en plus grande quantité, mais elle infectoit. Nous lui préférions les rats qu'on pouvoit prendre. Ainsi de toutes façons il étoit tems de s'élever dans le Nord, en faisant même prendre de l'Est à notre route.

Malheureusement les vents de Sud-Est nous abandonnerent ici, & quand ensuite ils revinrent, ce fut pour nous mettre dans la situation la plus critique où nous nous fussions encore trouvés. Depuis le 7, la route ne nous avoit valu que le Nord-quart-Nord-Est, lorsque le 10 au point du jour on découvrit la terre depuis l'Est jusqu'au Nord-Ouest. Long-tems avant le lever de l'aurore, une odeur délicieuse nous avoit annoncé le voisinage de cette terre qui formoit un grand golfe ouvert au Sud-Est. J'ai peu vu de pays dont le coup d'œil fût plus beau. Un terrein bas, partagé en plaines & en bosquets, régnoit sur le bord de la mer, & s'élevoit ensuite en amphithéatre jusqu'aux montagnes dont la cime se perdoit dans les nues. On en distinguoit trois étages, & la chaîne la plus élevée étoit à plus

Découvertes de nouvelles terres.

de 25 lieues dans l'intérieur du pays. Le triste état où nous étions réduits ne nous permettoit, ni de sacrifier quelque tems à la visite de ce magnifique pays que tout annonçoit être fertile & riche, ni de chercher en faisant route à Ouest, un passage au Sud de la nouvelle Guinée, qui nous frayât par le golfe de la Carpentarie une route nouvelle & courte aux îles Moluques. Rien n'étoit à la vérité plus problématique que l'existence de ce passage; on croyoit même avoir vu la terre s'étendre jusqu'au Ouest-quart-Sud-Ouest. Il falloit tâcher de sortir, au-plutôt & par le chemin qui sembloit ouvert, de ce golfe dans lequel nous étions engagés beaucoup plus même que nous ne le croyions d'abord. C'est où nous attendoit le vent de Sud-Est pour mettre notre patience aux dernieres épreuves.

Toute la journée du 10, le calme nous laissa à la merci d'une grosse lame du Sud-Est qui nous jettoit à terre. A quatre heures du soir, nous n'étions pas à plus de trois quarts de lieue d'une petite île basse, à la pointe orientale de laquelle est attachée une bâture qui se prolonge à deux ou trois lieues dans l'Est. Nous parvînmes, vers cinq heures, à mettre le cap au large, & la nuit se passa dans cette inquiétante situation, faisant tous nos efforts pour nous élever à l'aide des moindres brises. Le 11 après-midi, nous étions écartés de la côte environ de quatre lieues; à deux lieues la mer y est sans fond. Plusieurs pirogues voguoient le long de terre sur laquelle il y eut toujours de grands feux allumés. Il y a ici de la tortue; nous en trouvâmes les débris d'une dans le ventre d'un requin.

Situation critique dans laquelle nous nous trouvons.

Le 11, nous relevâmes au soleil couchant les terres les plus Est à l'Est-quart-Nord-Est 2^d Est du compas, & les plus Ouest à Ouest Nord-Ouest, les unes & les autres en-

viron à quinze lieues de diſtance. Les jours ſuivans furent affreux : tout fut contre nous ; le vent conſtamment de l'Eſt-Sud-Eſt au Sud-Eſt très-grand frais, de la pluie, une brume ſi épaiſſe que nous étions forcés de tirer des coups de canon pour nous conſerver avec l'Etoile qui contenoit encore une partie de nos vivres, enfin une mer très-groſſe qui nous affaloit ſur la côte. A peine nous ſoutenions-nous en louvoyant, forcés de virer vent arriere, & ne pouvant faire que très-peu de voiles. Nous courions ainſi nos bords à tâtons au milieu d'une mer ſemée d'écueils, étant obligés de fermer les yeux ſur tous les indices des dangers. La nuit du 11 au 12, ſept ou huit de ces poiſſons qu'on nomme *cornets*, poiſſons qui ſe tiennent toujours ſur le fond, ſauterent ſur les paſſavans. Il vint auſſi ſur le gaillard d'avant du ſable & des goëmons de fond que les vagues y dépoſoient en le couvrant. Je ne voulus pas faire ſonder ; la certitude du péril ne l'eût pas diminué, & il étoit le même quelque autre parti que nous euſſions pris. Au reſte nous devons notre ſalut à la connoiſſance que nous eûmes de la terre le 10 au matin, immédiatement avant cette ſuite de gros tems & de brume. En effet les vents étant de l'Eſt-Sud-Eſt au Sud-Eſt, j'aurois penſé qu'en gouvernant au Nord-Eſt, c'eût été un excès de prudence accordé à l'obſcurité du tems. Toutefois cette route nous mettoit dans le riſque évident de nous perdre, puiſque nous avions la terre juſque dans l'Eſt-Sud-Eſt.

Dangers multipliés que nous courons.

Le tems ſe remit au beau le 16, le vent demeurant également contraire, mais au-moins le jour nous étoit rendu. A ſix heures du matin nous vîmes la terre depuis le Nord juſqu'au Nord-Eſt-quart-Eſt du compas, & nous louvoyâmes pour la doubler. Le 17 au matin nous ne vî-

mes point de terre au lever du ſoleil; mais à neuf heures & demie nous apperçûmes une petite île dans le Nord-Nord-Eſt du compas à cinq ou ſix lieues de diſtance, & une autre terre dans le Nord-Nord-Oueſt environ à neuf lieues. Peu après nous découvrîmes dans Nord-Eſt-5$^{d.}$-Eſt à quatre ou cinq lieues une autre petire île que ſa reſſemblance avec *Oueſſant* nous fit appeller du même nom. Nous continuions notre bordée au Nord-Eſt-quart-Eſt eſpérant doubler toutes les terres, lorſqu'à onze heures on en découvrit une nouvelle dans l'Eſt-Nord-Eſt-5$^{d.}$-Nord & des briſans dans l'Eſt-Nord-Eſt, qui paroiſſoient venir joindre Oueſſant. Dans le Nord - Oueſt de cet îlot on voyoit une autre chaîne de briſans qui s'allongeoit à une demi-lieue. La premiere île nous ſembloit être auſſi entre deux chaînes de briſans.

Tous les navigateurs qui ſont venus dans ces parages, avoient toujours redouté de tomber dans le Sud de la nouvelle Guinée, & d'y trouver un golfe correſpondant à celui de la *Carpantarie*, d'où il leur fût enſuite difficile de ſe relever. En conſéquence ils ont tous gagné de bonne heure la latitude de la nouvelle Bretagne, ſur laquelle ils alloient atterrir. Tous ont ſuivi les mêmes traces; nous en ouvrions de nouvelles, & il falloit payer l'honneur d'une premiere découverte. Malheureuſement le plus cruel de nos ennemis étoit à bord, la faim. Je fus obligé de faire une réduction conſidérable ſur la ration de pain & de légumes. Il fallut auſſi défendre de manger le cuir dont on enveloppe les vergues & les autres vieux cuirs, cet aliment pouvant donner de funeſtes indigeſtions. Il nous reſtoit une chevre, compagne fidele de nos aventures depuis notre ſortie des îles Malouines où nous l'a-

Extrémités auxquelles nous ſommes réduits.

vions prise. Chaque jour elle nous donnoit un peu de lait. Les estomacs affamés dans un instant d'humeur, la condamnerent à mourir ; je n'ai pu que la plaindre, & le boucher qui la nourrissoit depuis si long-tems, a arrosé de ses larmes la victime qu'il immoloit à notre faim. Un jeune chien pris dans le détroit de Magellan, eut le même sort peu de tems après.

Le 17 après midi les courans nous avoient été si favorables, que nous avions repris la bordée du Nord-Nord-Est, portant fort au vent d'Oueſſant & de ses bâtures. Mais à quatre heures nous eûmes la conviction que ces brisans s'étendoient beaucoup plus loin que nous n'avions pensé ; on en découvroit jusque dans l'Est-Nord-Est, sans que ce fût encore leur fin. Il fallut reprendre pour la nuit la bordée du Sud-Sud-Ouest, & au jour celle de l'Est. Pendant toute la matinée du 18 nous ne vîmes point de terres, & déja nous nous livrions à l'espoir d'avoir doublé îlots & brisans. Notre joie fut courte. A une heure après midi une île se fit voir dans le Nord-Est-quart-Nord du compas, & bientôt elle fut suivie de neuf ou dix autres. Il y en avoit jusque dans l'Est-Nord-Est, & derriere ces îles une terre plus élevée s'étendoit dans le Nord-Est, environ à dix lieues de distance. Nous louvoyâmes toute la nuit ; le jour suivant nous donna le même spectacle d'une double chaîne de terres courant à-peu-près Est & Ouest, savoir au Sud une suite d'îlots joints par des récifs à fleur d'eau, dans le Nord desquels s'étendoient des terres plus élevées. Les terres que nous découvrîmes le 20, nous parurent prendre moins du Sud, & ne plus courir que sur l'Est-Sud-Est ; c'étoit un amandement à notre position. Je pris le parti de courir des bords de vingt-quatre heures ;

nous perdions trop à virer plus souvent, la mer étant extrêmement grosse, le vent violent & constamment le même: d'ailleurs nous étions contraints à faire peu de voiles pour ménager une mâture caduque & des manœuvres endommagées, & nos navires marchoient très-mal, n'étant plus en assiette & n'ayant pas été carenés depuis si long-tems.

Nous vîmes la terre le 25 au lever du soleil depuis le Nord jusqu'au Nord-Nord-Est; mais ce n'étoit plus une terre basse; on appercevoit au contraire une terre extrêmement haute & qui paroissoit se terminer par un gros cap. Il étoit vraisemblable qu'elle couroit ensuite sur le Nord. Nous gouvernâmes tout le jour au Nord-Est-quart-Est & à l'Est-Nord-Est, sans voir de terres plus Est que le cap que nous doublions avec une satisfaction que je ne sçaurois dépeindre. Le 26 au matin, le cap étant beaucoup sous le vent à nous, & ne voyant plus de terres au vent, il fut enfin permis de mettre la route au Nord-Nord-Est. Nous appellâmes ce cap après lequel nous avions si long-tems aspiré, *le cap de la Délivrance*, & le golfe dont il fait la pointe orientale, *le golfe de la Louisiade*. C'est une terre que nous avons bien acquis le droit de nommer. Pendant les quinze jours passés dans ce golfe, les courans nous ont assez régulierement portés dans l'Est. Le 26 & le 27 le vent fut très-grand frais, la mer affreuse, le tems à grains & fort obscur. Il ne fut pas possible de faire du chemin pendant la nuit.

Nous doublons enfin les terres du golfe.

Nous nous étions élevés environ soixante lieues dans le Nord depuis le cap de la Délivrance, lorsque le 28 au matin on découvrit la terre dans le Nord-Ouest à neuf ou dix lieues de distance. C'étoient deux îles dont la plus

méridionale restoit, à huit heures, dans le Nord-Ouest-quart-Ouest du compas. Une autre côte longue & élevée se fit appercevoir en même tems depuis l'Est-Sud-Est jusqu'à l'Est-Nord-Est. Celle-ci couroit sur le Nord ; & à mesure que nous avancions dans le Nord-Est, on la voyoit se prolonger davantage & tourner au Nord-Nord-Ouest. On découvrit cependant un espace où la côte étoit interrompue, soit que ce fût un canal ou l'ouverture d'une grande baie ; car on crût distinguer des terres dans le fond. Le 29 au matin, la côte que nous avions à l'Est continuoit à s'étendre sur le Nord-Ouest, sans que de ce côté notre horison fût borné. Je voulus la rallier pour la prolonger ensuite & chercher un mouillage. A trois heures après midi, étant à près de trois lieues de terre, nous avions trouvé fond par 48 brasses, sable blanc & morceaux de coquilles brisées : nous portâmes alors sur une anse qui paroissoit commode ; mais le calme survint & nous consomma inutilement le reste de la journée. La nuit se passa à courir de petits bords, & le 30 dès la pointe du jour j'envoyai les bateaux avec un détachement aux ordres du Chevalier de Bournand, pour visiter le long de la côte plusieurs anses qui sembloient promettre un mouillage, le fond trouvé au large étant d'un augure favorable. Je le suivis à petites voiles, prêt à le joindre au premier signal qu'il nous en feroit.

Rencontre de nouvelles îles.

Description des insulaires.

Vers les dix heures une douzaine de pirogues de différentes grandeurs vinrent assez près des navires, sans toutefois vouloir les accoster. Il y avoit vingt-deux hommes dans la plus grande, dans les moyennes huit ou dix, deux ou trois dans les plus petites. Ces pirogues paroissoient bien faites ; elles ont l'avant & l'arriere fort relevés ; ce sont les

les premieres que nous ayons vu dans ces mers sans balancier. Ces insulaires sont aussi noirs que les Negres d'Afrique; ils ont les cheveux crépus, mais longs, quelques-uns de couleur rousse. Ils portent des bracelets & des plaques au front & sur le col. J'ignore de quelle matiere, elle m'a paru être blanche. Ils sont armés d'arcs & de sagayes, ils faisoient de grands cris, & il parut que leurs dispositions n'étoient pas pacifiques. Je rappellai nos bateaux à trois heures. Le Chevalier de Bournand me rapporta qu'il avoit trouvé presque par-tout bon fond pour mouiller par 30, 25, 20, 15 jusqu'à 11 brasses sable vazeux, mais en pleine côte & sans riviere; qu'il n'avoit vu qu'un seul ruisseau dans toute cette étendue. La côte ouverte est presque inabordable, la vague y brise par-tout, les montagnes viennent s'y terminer au bord de la mer, & le sol est entiérement couvert de bois. Dans de petites anses il y a quelques cabanes, mais en petit nombre; les insulaires habitent dans la montagne. Notre petit canot fut suivi quelque tems par trois ou quatre pirogues qui sembloient vouloir l'attaquer. Un insulaire même se leva plusieurs fois pour lancer une sagaye; mais il ne le fit pas, & le canot revint à bord sans guerroyer.

Tentative inutile pour trouver un mouillage.

Notre situation au reste étoit assez critique. Nous avions des terres inconnues jusqu'à ce jour, d'une part depuis le Sud jusqu'au Nord-Nord-Ouest par l'Est & le Nord; de l'autre depuis l'Ouest-quart-Sud-Ouest jusqu'au Nord-Ouest. Malheureusement l'horison étoit tellement embrumé depuis le Nord-Ouest jusqu'au Nord-Nord-Ouest, qu'on n'y voyoit pas de ce côté à la distance de deux lieues. C'étoit toutefois dans cet intervalle que je comptois chercher un passage; nous étions trop avancés pour recu-

ler. Il eſt vrai qu'une forte marée qui venoit du Nord & portoit dans le Sud-Eſt, nous faiſoit eſpérer d'y trouver un débouché. Le fort de la marée ſe fit ſentir depuis quatre heures juſqu'à cinq heures & demie du ſoir ; les vaiſſeaux, quoique pouſſés d'un vent très-frais, gouvernoient avec peine. La marée mollit à ſix heures. Pendant la nuit nous louvoyâmes du Sud au Sud-Sud-Oueſt ſur un bord, de l'Eſt-Nord-Eſt au Nord-Eſt ſur l'autre. Le tems fut à grains avec beaucoup de pluie.

1768. *Juillet.* Le 1er Juillet à ſix heures du matin nous nous retrouvâmes au même point où nous étions la veille à l'entrée de la nuit, preuve qu'il y avoit eu flux & reflux. Nous gouvernâmes au Nord-Oueſt & Nord-Oueſt-quart-Nord. A dix heures nous donnâmes dans un paſſage large environ de quatre à cinq lieues entre la côte prolongée juſqu'ici à l'Eſt & les terres occidentales. Une marée très-forte, qui porte Sud-Eſt & Nord-Oueſt, forme au milieu de ce paſſage un raz qui le traverſe & où la mer s'éleve & briſe comme s'il y avoit des roches à fleur d'eau. Je le nommai *raz Denis*, du nom de mon maître d'équipage, bon & ancien ſerviteur du Roi. L'Etoile qui le paſſa deux heures après nous & plus dans l'Oueſt, s'y trouva ſur 5 braſſes d'eau fond de roches. La mer y étoit alors ſi mauvaiſe, qu'ils furent contraints de fermer les écoutilles. A bord de la frégate nous y ſondâmes par 44 braſſes, fond de ſable, gravier, coquilles & corail. La côte de l'Eſt commençoit ici à s'abaiſſer & à tourner au Nord. Nous y apperçûmes, étant à-peu-près au milieu du paſſage, une jolie baie dont l'apparence promettoit un bon mouillage. Il faiſoit preſque calme & la marée dont le cours étoit alors au Nord Oueſt, nous la fit dépaſſer en un inſtant. Nous

Parages dangereux.

tînmes auſſitôt le vent dans l'intention de la viſiter. Un déluge de pluie, ſurvenu à onze heures & demie, nous déroba la vue de la terre & du ſoleil, & nous força de différer nos recherches.

A une heure après-midi, j'envoyai les bateaux armés aux ordres du Chevalier d'Oraiſon, Enſeigne de Vaiſſeau, pour ſonder & reconnoître la baie, & pendant le tems de cette opération nous tâchâmes de nous maintenir à portée de ſuivre ſes ſignaux. Le tems étoit beau, mais preſque calme. A trois heures, nous vîmes le fond ſous nous par 10 & 8 braſſes, fond de roches. A quatre heures nos bateaux firent ſignal de bon mouillage, & nous manœuvrâmes auſſi-tôt toutes voiles hautes pour le gagner. Il ventoit peu & la marée nous étoit contraire. A cinq heures nous repaſſâmes ſur le banc de roches par 10, 9, 8, 7, & 6 braſſes. Nous vîmes même dans le Sud-Sud-Eſt environ à une encablure, un remoux qui ſembloit indiquer qu'en cet endroit il n'y avoit pas plus de deux ou trois braſſes d'eau. En gouvernant au Nord-Oueſt & Nord-Oueſt-quart-Nord, nous augmentâmes d'eau. Je fis à l'Etoile le ſignal *d'arriver*, afin qu'elle évitât ce banc, & je lui envoyai ſon bateau pour la guider au mouillage. Cependant nous n'avancions point, le vent étant trop foible pour nous aider à refouler la marée, & la nuit approchoit à pas précipités. En deux heures entieres nous ne gagnâmes pas une demi-lieue, & il fallut renoncer à ce mouillage, étant impraticable d'aller le chercher à tâtons, environnés comme nous l'étions de baſſes, de récifs, & livrés à des courans rapides & irréguliers. Je fis donc gouverner à Oueſt-quart-Nord-Oueſt, & Oueſt-Nord-Oueſt pour nous remettre au large, ſondant ſouvent. Lorſque nous eûmes amené la pointe ſeptentrio-

Nouvelle tentative pour trouver une relâche.

nale de la terre au Nord-Est, nous *arrivâmes* au Nord-Ouest, puis au Nord-Nord-Ouest & au Nord. Je reprends le détail de l'expédition de nos bateaux.

Les insulaires attaquent nos bateaux.

Avant que d'entrer dans la baie, ils en avoient d'abord rangé la pointe du Nord, qui est formée par une presqu'île le long de laquelle ils trouverent fond depuis 9 jusqu'à 13 brasses, sable & corail. Ils s'enfoncerent ensuite dans la baie, & ils y trouverent à un quart de lieue en-dedans un très-bon mouillage sur 9 & 12 brasses, fond de sable gris & gravier, à l'abri depuis le Sud-Est jusqu'au Sud-Ouest en passant par l'Est & le Nord. Comme ils étoient occupés à sonder, ils virent tout-d'un-coup paroître à l'entrée de la baie dix pirogues, sur lesquelles il y avoit environ cent cinquante hommes armés d'arcs, de lances & de boucliers. Elles sortoient d'une ance, qui renferme une petite riviere dont les bords sont couverts de cabannes. Ces pirogues s'avancerent en bon ordre, voguant sur nos bateaux à force de rames, & lorsqu'elles s'en jugerent assez près, elles se séparerent fort lestement en deux bandes pour les envelopper. Les Indiens alors pousserent des cris affreux, & saisissant leurs arcs & leurs lances, ils commencerent une attaque, qui devoit leur paroître un jeu, contre une poignée d'hommes. On fit sur eux une premiere décharge qui ne les arrêta point. Ils continuerent à lancer leurs fleches & leurs sagayes, se couvrant de leurs boucliers, qu'ils croyoient une arme défensive. Une seconde décharge les mit en fuite ; plusieurs se jetterent à la mer pour gagner la terre à la nage. On leur prit deux pirogues : elles sont fort longues, bien travaillées, l'avant & l'arriere sont extrèmement relevés, ce qui sert d'abri contre les fleches en présentant le bout. Sur le devant d'une de

Description de leurs canots.

ces pirogues il y avoit une tête d'homme ſculptée; les yeux étoient de nacre, les oreilles d'écaille de tortue, & la figure reſſembloit à un maſque garni d'une longue barbe. Les levres étoient teintes d'un rouge éclatant. On trouva dans leurs pirogues des arcs, des fleches en grand nombre, des lances, des boucliers, des cocos, & pluſieurs autres fruits dont nous ne connoiſſions pas l'eſpece, de l'areke, divers petits meubles à l'uſage de ces Indiens, des filets à mailles très-fines artiſtement tiſſus, & une mâchoire d'homme à demi grillée. Ces inſulaires ſont noirs & ont les cheveux crépus qu'ils teignent en blanc, en jaune & en rouge. Leur audace à nous attaquer, l'uſage de porter des armes offenſives & défenſives, leur adreſſe à s'en ſervir, prouvent qu'ils ſont preſque toujours en état de guerre. Au reſte, nous avons obſervé dans le cours de ce voyage, qu'en général les hommes negres ſont beaucoup plus méchans que ceux dont la couleur approche de la blanche. Ceux-ci ſont nuds, à l'exception d'une bande de natte qui leur couvre les parties naturelles. Leurs boucliers ſont d'une forme ovale, faits de joncs tournés les uns au-deſſus des autres, & parfaitement bien liés. Ils doivent être impénétrables aux fleches. Nous avons nommé la riviere & l'ance d'où ſont ſortis ces braves inſulaires, *la riviere des Guerriers;* l'île entiere & la baie, *île & baie Choiſeul.* La preſqu'île du Nord eſt entierement couverte de cocotiers.

Deſcription des inſulaires.

Il venta peu les deux jours ſuivans. Après être ſortis du paſſage nous découvrîmes dans l'Oueſt une côte longue & montueuſe, dont les ſommets ſe perdoient dans les nues. Le 2 au ſoir nous voyons encore les terres de l'île Choiſeul. Le 3 au matin nous ne voyions plus que la nou-

Suite de nos découvertes.

velle côte, qui eſt d'une hauteur ſurprenante, & qui court ſur le Nord-Oueſt-quart-Oueſt. Sa partie ſeptentrionale nous parut alors terminée par une pointe qui s'abaiſſe inſenſiblement & forme un cap remarquable. Je lui ai donné le nom de *cap l'Averdi*. Il nous reſtoit le 3 à midi, environ à douze lieues dans l'Oueſt-5^{d}-Nord du compas, & la hauteur méridienne que nous obſervâmes, nous donna le moyen de déterminer avec juſteſſe ſa poſition en latitude. Les nuages qui couvroient les ſommets des terres ſe diſſiperent au coucher du ſoleil, & nous laiſſerent appercevoir des cimes de montagnes d'une hauteur prodigieuſe. Le 4 les premiers rayons du jour nous firent voir des terres plus occidentales que le cap l'Averdi. C'étoit une nouvelle côte moins élevée que l'autre, & courant ſur le Nord-Nord-Oueſt. Entre la pointe Sud-Sud-Eſt de cette terre & le cap l'Averdi, il reſtoit un vaſte eſpace formant ou un paſſage ou un golfe conſidérable. Dans un grand éloignement on y appercevoit quelques mondrains. Derriere cette nouvelle côte, nous en apperçûmes une plus haute qui ſuivoit le même giſſement. Nous tînmes le plus près toute la matinée pour accoſter la terre baſſe. Nous en étions à midi environ à cinq lieues de diſtance, & nous relevâmes ſa pointe du Nord-Nord-Oueſt au Sud-Oueſt-quart-Oueſt. L'après midi trois pirogues, dans chacune deſquelles étoient cinq à ſix Negres, ſe détacherent de la côte & vinrent reconnoître les vaiſſeaux. Elles s'arrêterent à une portée de fuſil, & ce ne fut qu'après y avoir paſſé près d'une heure, que nos invitations réitérées les déterminerent enfin à s'approcher davantage. Quelques bagatelles qu'on leur jetta attachées ſur des morceaux de planches acheverent de leur donner un peu de confiance. Ils

accosterent le navire en montrant des noix de cocos & criant *bouca*, *bouca*, *onellé*. Ils répétoient sans cesse ces mots que nous criâmes ensuite comme eux, ce qui parut leur faire plaisir. Ils ne resterent pas long-tems le long du vaisseau. Ils nous firent signe qu'ils alloient nous chercher des noix de cocos. On applaudit à leur dessein ; mais à peine furent-ils éloignés à vingt pas, qu'un de ces hommes perfides tira une fleche qui n'atteignit heureusement personne. Ils fuirent ensuite à force de rames ; nous étions trop forts pour les punir.

Description d'insulaires qui s'approchent des navires.

Ces Negres sont entierement nuds. Ils ont les cheveux crépus & courts, les oreilles percées & fort allongées. Plusieurs avoient la laine peinte en rouge & des taches blanches en différens endroits du corps. Il paroît qu'ils mâchent du bétel, puisque leurs dents sont rouges. Nous avons vû que les habitans de l'île Choiseul en font aussi usage ; car on trouva dans leurs pirogues de petits sacs où il y en avoit des feuilles avec de l'areke & de la chaux. On a eu de ceux-ci des arcs longs de six pieds, & des fleches armées d'un bois fort dur. Leurs pirogues sont plus petites que celles de l'ance des Guerriers, & nous fûmes surpris de ne trouver aucune ressemblance dans leur construction. Ces dernieres ont l'avant & l'arriere peu relevés ; elles sont sans balancier, mais assez larges pour que deux hommes y nagent en couple. Cette île que nous avons appellée *Bouka*, paroît être extrêmement peuplée, si l'on en juge par la quantité de cases dont elle est couverte & par les apparences de culture que nous y avons apperçues. Une belle plaine à mi-côte, toute plantée de cocotiers & d'autres arbres, nous offroit la plus agréable perspective ; & je desirois fort trouver un mouillage sur cette

côte ; mais le vent contraire & un courant rapide qui portoit dans le Nord-Oueſt nous en éloignoient viſiblement. Pendant la nuit nous tînmes le plus près gouvernant au Sud-quart-Sud-Oueſt & Sud-Sud-Oueſt, & le lendemain au matin l'île Bouka étoit déjà bien loin de nous dans l'Eſt & le Sud-Eſt. La veille au ſoir on avoit apperçu du haut des mâts une petite île qui fut relevée depuis le Nord-Oueſt juſqu'au Nord-Oueſt-quart-Oueſt du compas. Au reſte, nous ne pouvions être loin de la nouvelle Bretagne, & c'étoit-là que nous comptions trouver une relâche.

Relâche à la nouvelle Bretagne.

Nous eûmes connoiſſance le 5 après midi de deux petites îles dans le Nord & le Nord-Nord-Oueſt, à dix ou douze lieues de diſtance, & preſque au même inſtant d'une autre plus conſidérable entre le Nord-Oueſt & l'Oueſt ; les terres de cette derniere, les plus voiſines de nous à cinq heures & demie du ſoir, nous reſtoient au Nord-Oueſt-quart-Oueſt environ à ſept lieues. La côte étoit élevée & paroiſſoit renfermer pluſieurs baies. Comme nous n'avions plus ni eau ni bois, & que nos malades empiroient, je réſolus de m'arrêter ici, & nous fîmes toute la nuit les bordées les plus avantageuſes pour nous conſerver cette terre ſous le vent. Le 6, au point du jour, nous en étions à cinq ou ſix lieues, & nous portâmes deſſus dans le même moment où nous découvrions une nouvelle terre haute & de belle apparence dans le Oueſt-Sud-Oueſt de celle-ci, depuis dix-huit juſqu'à douze & dix lieues de diſtance. Sur les huit heures étant environ à trois lieues de la premiere, j'envoyai le Chevalier du Bouchage avec deux bateaux armés pour la reconnoître & y chercher un mouillage. A une heure après midi il nous ſignala qu'il en avoit trouvé un, & auſſi-tôt je fis ſervir & gouverner ſur

un

un canot qu'il détacha au-devant de nous ; à trois heures nous mouillâmes par 33 brasses d'eau, fond de sable blanc fin & vaseux. L'Etoile mouilla plus à terre que nous par 21 brasses même fond.

Qualités & indices du mouillage.

En entrant on laisse à bas-bord dans l'Ouest une petite île & un îlot, qui sont à une demi-lieue de la côte. Une pointe, qui s'avance vis-à-vis l'îlot, forme en-dedans un véritable port à l'abri de tous les vents, où le fond est partout d'un beau sable blanc, depuis 35 jusqu'à 15 brasses. Sur la pointe de l'Est il y a une bâture, mais visible, & qui ne s'étend pas au large. On voit aussi au nord de la baie deux petites bâtures qui découvrent à basse mer. A l'accore des récifs il y a 12 brasses d'eau. L'entrée de ce port est très-aisée ; la seule attention qu'on doive avoir, c'est de ranger la pointe de l'Est de près & avec beaucoup de voiles, parce que dès qu'elle est doublée on se trouve en calme, & qu'alors il faut entrer sur l'air du vaisseau. Notre mouillage étoit par les marques suivantes ; *l'îlot de l'entrée* restoit à l'Ouest-quart-Sud-Ouest-1d-30'-Ouest ; *la pointe Est de l'entrée* à Ouest-quart-Sud-Ouest-1d-Sud ; *la pointe Ouest* à l'Ouest-quart-Nord-Ouest ; *le fond du port* au Sud-Est-quart-Est. Nous affourchâmes Est & Ouest. Nous passâmes le reste de la journée à nous amarrer, à amener vergues & mâts de hune, à mettre les chaloupes dehors, & à visiter tout le tour du port.

Description du port & des environs.

Il plut toute la nuit suivante & presque toute la journée du 7. Nous envoyâmes à terre nos pieces à l'eau ; nous y dressâmes quelques tentes, & on commença à faire l'eau, le bois, & les lessives, toutes choses de premiere nécessité. Le débarquement étoit magnifique, sur un sable fin, sans aucune roche ni vague ; l'intérieur du port dans un espace

de quatre cents pas, contenoit quatre ruiſſeaux. Nous en prîmes trois pour notre uſage, un deſtiné à faire l'eau de la Boudeuſe, un ſecond pour celle de l'Etoile, le troiſieme pour laver. Le bois ſe trouvoit au bord de la mer, & il y en avoit de pluſieurs eſpeces, toutes très-bonnes pour brûler, quelques-unes ſuperbes pour les ouvrages de charpente, de menuiſerie, & même de tabletterie. Les deux vaiſſeaux étoient à portée de la voix l'un de l'autre & de la rive. D'ailleurs le port & ſes environs fort au loin étoient inhabités, ce qui nous procuroit une paix & une liberté précieuſes. Ainſi nous ne pouvions deſirer un ancrage plus sûr, un lieu plus commode pour faire l'eau, le bois, & les diverſes réparations dont les navires avoient le plus urgent beſoin, & pour laiſſer errer à leur fantaiſie nos ſcorbutiques dans les bois.

Tels étoient les avantages de cette relâche ; elle avoit auſſi ſes inconvéniens. Malgré les recherches que l'on en fit, on n'y découvrit ni cocos ni bananes, ni aucune des reſſources qu'on auroit pû, de gré ou de force, tirer d'un pays habité. Si la pêche n'étoit pas abondante, on ne devoit attendre ici que la ſureté & le ſtrict néceſſaire. Il y avoit alors tout lieu de craindre que nos malades ne s'y rétabliſſent pas. A la vérité nous n'en avions pas qui fuſſent attaqués fortement, mais pluſieurs étoient atteints, & s'ils n'amendoient point ici, le progrès du mal ne pouvoit plus être que rapide.

Rencontre ſinguliere.

Le premier jour, ſur les bords d'une petite riviere éloignée de notre camp d'environ un tiers de lieue, on trouva une pirogue comme en dépôt & deux cabanes. La pirogue étoit à balancier, fort légere & en bon état. Il y avoit à côté les débris de pluſieurs feux, de gros coquilla-

ges calcinés & des carcaſſes de têtes d'animaux que M. de Commerçon nous dit être de ſangliers. Il n'y avoit pas long-tems que les Sauvages étoient venus dans cet endroit ; car on trouva dans les cabanes des figues bananes encore fraîches. On crut même entendre des cris d'hommes dans les montagnes, mais on a depuis vérifié qu'on avoit pris pour tels le gémiſſement de gros ramiers hupés d'un plumage azur & qu'on nomme dans les Moluques *l'oiſeau couronné.* Nous fîmes au bord de cette riviere une rencontre plus extraordinaire. Un matelot de mon canot, cherchant des coquilles, y trouva enterré dans le ſable un morceau d'une plaque de plomb, ſur lequel on liſoit ce reſte de mots Anglois HOR'D HERE

ICK MAJESTY'S.

On y voyoit encore les traces des clous qui avoient ſervi à attacher l'inſcription, laquelle paroiſſoit être peu ancienne. Les Sauvages avoient ſans doute arraché la plaque & l'avoient miſe en morceaux.

Cette rencontre nous engageoit à reconnoître ſoigneuſement tous les environs de notre mouillage. Auſſi courûmes-nous la côte en-dedans de l'île qui couvre la baie ; nous la ſuivîmes environ deux lieues & nous aboutîmes à une baie profonde, mais peu large, ouverte au Sud-Oueſt, au fond de laquelle nous abordâmes près d'une belle riviere. Quelques arbres ſciés ou abattus à coups de hache, frapperent auſſitôt nos regards & nous apprirent que c'étoit-là que les Anglois avoient relâché. Enſuite il nous en coûta peu de recherches pour retrouver le lieu où avoit été placée l'inſcription. C'étoit à un très-gros arbre fort apparent ſur la rive droite de la riviere, au milieu d'un grand eſpace où nous jugeâmes que les Anglois avoient dreſſé des tentes ;

Traces trouvées d'un campement Anglois.

car on voyoit encore aux arbres plusieurs amarrages de bitord. Les clous étoient à l'arbre, & la plaque n'avoit été arrachée que depuis peu de jours; car sa trace étoit fraîche. Dans l'arbre même il y avoit des gradins pratiqués par les Anglois ou par les insulaires. Des rejettons qui s'élevoient sur la coupe d'un des arbres abattus, nous fournirent un moyen de conclure qu'il n'y avoit pas plus de quatre mois que les Anglois avoient mouillé dans cette baie. Le bitord trouvé l'indiquoit suffisamment; car, quoique dans un lieu fort humide, il n'étoit point pourri. Je ne doute pas que le vaisseau venu ici de relâche, ne soit le *Swallow*, bâtiment de quatorze canons, commandé par M. Carteret & sorti d'Europe au mois d'Août 1766 avec le *Delfin* que commandoit M. Walas. Nous avons eu depuis des nouvelles de ce bâtiment à Batavia, où nous en parlerons & d'où on verra que nous avons suivi sa trace jusqu'en Europe. C'est un hazard bien singulier que celui qui, au milieu de tant de terres, nous ramene à un point où cette nation rivale venoit de laisser un monument d'une entreprise semblable à la nôtre.

La pluie fut presque continuelle jusqu'au 11. Il y avoit apparence de grand vent dehors, mais le port est abrié de tous côtés par les hautes montagnes qui l'environnent. Nous accélérâmes nos travaux autant que le mauvais tems le permettoit. Je fis aussi pomoyer nos cables & relever une ancre pour mieux connoître la qualité du fond; on n'en pouvoit souhaiter un meilleur. Un de nos premiers soins avoit été de chercher, assurément avec intérêt, si le pays pourroit fournir quelques rafraîchissemens aux malades & quelque nourriture solide pour les sains. Nos recherches furent infructueuses. La pêche étoit absolument

Productions du pays.

ingrate, & nous ne trouvâmes dans les bois que quelques lataniers & des choux palmistes en très-petit nombre; encore les falloit-il disputer à des fourmis énormes, dont les essains innombrables ont forcé d'abandonner plusieurs pieds de ces arbres déjà abattus. On vit, il est vrai, cinq ou six sangliers ou cochons marons, & depuis ce tems il y eut toujours des chasseurs occupés à en chercher, sans que jamais on en ait tué. C'est le seul quadrupede que nous ayons rencontré ici.

Quelques personnes ont aussi cru y reconnoître les traces d'un chat tigre. Nous avons tué quelques gros pigeons de la plus grande beauté. Leur plumage est verd-doré. Ils ont le col & le ventre gris-blanc & une petite crête sur la tête. Il y a aussi des tourterelles, des veuves plus grosses que celles du Brésil, des perroquets, des oiseaux couronnés, & une espece d'oiseau dont le cri ressemble si fort à l'aboyement d'un chien, qu'il n'y a personne qui n'y soit trompé la premiere fois qu'on l'entend. Nous avons aussi vû des tortues en différentes parties du canal, mais nous n'étions pas dans le tems de la ponte. Il y a dans cette baie de belles ances de sable, où je crois qu'alors on en pourroit prendre un assez bon nombre.

Tout le pays est montagneux; le sol y est très-léger, à peine le rocher est-il recouvert. Cependant les arbres y sont de la plus grande élévation, & il y a plusieurs especes de très-beaux bois. On y trouve le betel, l'areca & le beau jonc des Indes que nous tirons des Malais. Il croît ici dans les lieux marécageux; mais soit qu'il exige une culture, soit que les arbres qui couvrent entierement la terre nuisent à son accroissement & à sa qualité, soit enfin que nous ne fussions pas dans la saison de sa maturité,

on n'en a point coupé de beaux. Le poivrier aussi est commun ici, mais ce n'étoit alors ni le tems des fruits ni celui des fleurs. Le pays est en général peu riche en botanique. Au reste, il n'existe aucune trace qu'il ait jamais été habité à demeure. Il paroît certain que de tems en tems il y passe des Indiens; nous rencontrions fréquemmens sur le bord de la mer des endroits où ils s'étoient arrêtés; on les reconnoissoit facilement aux débris de leurs repas.

Le 10 il mourut un Matelot à bord de l'Etoile. Sa maladie étoit compliquée & ne tenoit en rien du scorbut. Les trois jours suivans furent très-beaux, & nous les employâmes utilement. Nous refîmes le pied de notre mât d'artimont qui s'étoit rongé dans la carlingue, & l'Etoile recoupa le sien dont la tête étoit consentie. Nous prîmes aussi à bord de cette flûte la farine & le biscuit qui lui restoient encore pour nous proportionnellement à notre nombre. Il se trouva moins de légumes qu'on n'avoit cru, & je fus obligé de retrancher plus d'un tiers des gourganes qui faisoient notre soupe : je dis notre, car tout se distribuoit également. Etats-majors & équipages étoient à la même nourriture; notre situation égalisoit les hommes comme la mort. Nous profitâmes aussi du beau tems pour faire des observations essentielles.

Disette cruelle que nous éprouvons.

Le 11 au matin M. Verron établit à terre son quart de cercle & une pendule à secondes; il s'en servit le même jour pour observer la hauteur méridienne du soleil. Le mouvement de la pendule fut déterminé avec exactitude par des hauteurs correspondantes, prises deux jours de suite. Il y avoit le 13 une éclipse de soleil visible pour nous, & il falloit être en état de l'observer, si le tems le per-

mettoit. Il fut très-beau, & on pût voir le moment de l'immersion & celui de l'émersion. M. Verron observoit avec une lunette de neuf pieds; le Chevalier du Bouchage avec une lunette acromatique de Dollond, longue de quatre pieds; mon poste étoit à la pendule. Le commencement de l'éclipse fut pour nous le 13 à 10^h 50$'$ 45$''$ du matin, la fin à 00^h 28$'$ 16$''$ de tems vrai, & sa grandeur de 3$'$ 22$''$. Nous avons enterré une inscription sous l'endroit même où étoit la pendule; & nommé ce port *le port Praslin*. Observation de longitude.

Cette observation est d'autant plus importante, qu'on peut enfin par son moyen, & par celui des observations astronomiques faites à la côte du Pérou, déterminer d'une façon sûre l'étendue en longitude du vaste océan Pacifique, jusqu'à ce jour si incertaine. Nous fûmes d'autant plus heureux d'avoir eu beau tems pendant la durée de l'éclipse, que depuis ce jour jusqu'à notre départ, il n'y a pas eu une seule journée qui ne fût affreuse. Le ciel n'eut jamais plus de trois aunes; & la pluie continuelle jointe à une chaleur étouffante, nous rendoit notre séjour ici pernicieux. Le 16 la frégate avoit achevé son travail, & nous employâmes tous nos bateaux à finir celui de l'Etoile. Cette flûte étoit presque lege, & comme on ne trouve point ici de pierres propres à former du lest, il fallut lui en faire un avec du bois: travail long, pénible & malsain au milieu de ces forêts où regne une éternelle humidité.

On y tuoit journellement des serpens, des scorpions, & une grande quantité d'insectes d'une espece singuliere. Ils sont longs comme le doigt, cuirassés sur le corps; ils ont six pattes, des pointes saillantes des côtés, & une Description de deux insectes.

queue fort longue. On m'apporta auſſi un animal qui nous parut extraordinaire. C'eſt un inſecte d'environ trois pouces de long, de la famille des mantes; preſque toutes les parties de ſon corps ſont compoſées d'un tiſſu, que même en y regardant de près, on prendroit pour des feuilles; chacune de ſes aîles eſt la moitié d'une feuille, laquelle eſt entiere, quand les aîles ſont rapprochées; le deſſous de ſon corps eſt une feuille d'une couleur plus morte que le deſſus. L'animal a deux antenes & ſix pattes, dont les parties ſupérieures ſont auſſi des portions de feuilles. M. de Commerçon a décrit cet inſecte particulier, & l'ayant conſervé dans de l'eſprit-de-vin, je l'ai remis au cabinet du Roi.

On trouvoit ici un grand nombre de coquilles dont pluſieurs fort belles. Les bâtures offroient des tréſors pour la conchyologie. On recolta dans un même endroit dix marteaux, eſpece, dit-on, fort rare (1). Auſſi le zele des curieux étoit-il fort vif. Il fut rallenti par l'accident arrivé à un de nos matelots, lequel en échouant la ſenne, fut piqué dans l'eau par une eſpece de ſerpent. L'effet du venin ſe manifeſta une demi-heure après. Le matelot reſſentit des douleurs violentes dans tout le corps. L'endroit de la morſure qui étoit au côté gauche devint livide & enfla à vue d'œil. Quatre ou cinq ſcarifications en tirerent beaucoup de ſang déja diſſous. Auſſitôt qu'on ceſſoit de faire promener par force le malade, les convulſions le prenoient. Il ſouffrit horriblement pendant cinq ou ſix heures. Enfin la thériaque & l'eau de luſſe qu'on lui avoit admi-

Matelot piqué par un ſerpent d'eau.

(1) Ils furent trouvés dans un anſe de la grande île qui forme cette baie, & que pour cette raiſon on a nommée *l'île aux Marteaux.*

niſtrées

niſtrées dès la premiere demi-heure, provoquerent une ſueur abondante & l'ont tiré d'affaire.

Cette aventure rendit tout le monde plus circonſpect à ſe mettre dans l'eau. Notre Taitien ſuivit avec curioſité le malade pendant tout le traitement. Il nous fit entendre que dans ſon pays il y avoit le long de la côte des ſerpens qui mordoient les hommes à la mer, & que tous ceux qui étoient mordus en mouroient. Ils ont une médecine, mais je la crois fort peu avancée. Il fut émerveillé de voir le matelot, quatre ou cinq jours après ſon accident, revenir au travail. Fort ſouvent, en examinant les productions de nos arts, & les moyens divers par leſquels ils augmentent nos facultés & multiplient nos forces, cet inſulaire tomboit dans l'admiration de ce qu'il voyoit & rougiſſoit pour ſon pays; *aouaou, Taiti, ſi de Taiti*, nous diſoit-il avec douleur. Cependant il n'aimoit pas à marquer qu'il ſentoit notre ſupériorité ſur ſa nation. On ne ſçauroit croire à quel point il eſt haut. Nous avons remarqué qu'il eſt auſſi ſouple que fier; & ce caractere prouve qu'il vit dans un pays où les rangs ſont inégaux, & quel eſt celui qu'il y tient.

Le 19 au ſoir nous fûmes enfin en état de partir; mais il ſembla que le tems ne fit qu'empirer : grand vent de Sud, déluge de pluie, tonnere, grains en tourmente. La mer étoit très-groſſe dehors, & les oiſeaux pêcheurs ſe refugioient dans la baie. Le 22 nous reſſentîmes vers dix heures & demie du matin pluſieurs ſecouſſes de tremblement de terre. Elles furent très-ſenſibles ſur nos vaiſſeaux & durerent environ deux minutes. Pendant ce tems la mer hauſſa & baiſſa pluſieurs fois de ſuite, ce qui effraya beaucoup ceux qui pêchoient ſur les récifs, & leur

Tems affreux qui nous perſécute.

Tremblement de terre.

fit chercher un aſyle dans les bateaux. Au reſte il ſemble que dans cette ſaiſon les pluies ſoient ici ſans interruption. Un orage n'attend pas l'autre, le tonnere gronde preſque continuellement & la nuit donne l'idée des ténebres du chaos. Cependant nous allions tous les jours dans les bois chercher des lataniers & des palmiſtes, & tâcher de tuer quelques tourterelles. Nous nous partagions en pluſieurs bandes, & le réſultat ordinaire de ces caravanes pénibles étoit de revenir trempés juſqu'aux os & les mains vuides. On découvrit cependant les derniers jours quelques pommes de mangles & des prunes monbin; c'eût été un ſecours utile ſi on en eût eu connoiſſance plutôt. On trouva auſſi une eſpece de lierre aromatique, auquel les Chirurgiens crurent reconnoître une vertu antiſcorbutique; du-moins les malades qui en firent des infuſions & s'en laverent, ont-ils éprouvé quelque ſoulagement.

Efforts infructueux pour trouver des vivres.

Nous avons tous été voir une caſcade merveilleuſe qui fourniſſoit les eaux du ruiſſeau de l'Etoile. L'art s'efforceroit en vain de produire dans le palais des Rois ce que la nature a jetté ici dans un coin inhabité. Nous en admirâmes les groupes ſaillans dont les gradations preſque régulieres précipitent & diverſifient la chûte des eaux; nous ſuivions avec ſurpriſe tous ces maſſifs variés pour la figure & qui forment cent baſſins inégaux, où ſont reçues les napes de cryſtal coloriées par des arbres immenſes, dont quelques-uns ont le pied dans les baſſins même. C'eſt bien aſſez qu'il exiſte des hommes privilégiés, dont le pinceau hardi peut nous tracer l'image de ces beautés inimitables; cette caſcade mériteroit le plus grand peintre.

Deſcription d'une belle caſcade.

Cependant notre ſituation empiroit à chaque inſtant que nous demeurions ici & que nous perdions ſans faire

Notre ſituation empire chaque jour.

de chemin. Le nombre & les maux de nos ſcorbutiques augmentoient. L'équipage de l'Etoile étoit encore dans un état plus triſte que le nôtre. Chaque jour j'envoyois des canots dehors reconnoître le tems. C'étoit conſtamment le vent de Sud preſque en tourmente & une mer affreuſe. Avec ces circonſtances l'appareillage étoit impoſſible, d'autant plus qu'on ne ſçauroit appareiller de ce port qu'en prenant une croupiere ſur une ancre, qu'il faut ſortir tout de ſuite & qu'on n'eût pu embarquer au large la chaloupe qui ſeroit reſtée pour lever l'ancre que nous n'étions pas dans le cas de perdre. Ces obſtacles me déterminerent à aller le 23 reconnoître une paſſe entre *l'île des Marteaux* & la grande terre. J'en trouvai une, par laquelle nous pouvions ſortir avec le vent de Sud en embarquant nos bateaux dans le canal. Elle avoit, il eſt vrai, d'aſſez grands inconvéniens, & nous ne fûmes pas heureuſement dans le cas de nous en ſervir.

Sortie du port Praſlin.

Il avoit plu ſans interruption toute la nuit du 23 au 24; l'aurore amena le beau tems & le calme. Nous levâmes auſſi-tôt notre ancre d'affourche; nous envoyâmes établir une amarre à des arbres, une hauſſiere ſur une ancre à jet, & nous virâmes à pic ſur l'ancre de dehors. Pendant la journée entiere nous attendîmes le moment d'appareiller; déjà nous en déſeſpérions & l'approche de la nuit nous forçoit à nous réamarrer, lorſqu'à cinq heures & demie il ſe leva une briſe du fond du port. Auſſi-tôt nous larguâmes notre amarre de terre, filâmes le grelin de l'ancre à jet ſur laquelle l'Etoile devoit appareiller après nous, & en une demi-heure nous fûmes ſous voiles. Les canots nous remorquerent juſqu'au milieu de la paſſe, où nous reſſentîmes aſſez de vent pour nous paſſer de leur ſecours. Nous

les envoyâmes auſſi-tôt à l'Etoile pour la mettre dehors. A deux lieues au large, nous mîmes en travers pour l'attendre, embarquant notre chaloupe & nos petits canots. A huit heures nous commençâmes à appercevoir la flûte qui étoit ſortie du port; mais le calme ne lui permit de nous joindre qu'à deux heures après minuit. Notre grand canot revint en même tems, & nous l'embarquâmes.

Dans la nuit il y eut des grains & de la pluie. Le beau tems revint avec le jour. Les vents étoient au Sud-Oueſt, & nous gouvernâmes depuis l'Eſt-quart-Sud-Eſt juſqu'au Nord-Nord-Eſt, rondiſſant comme la terre. Il n'eût pas été prudent de chercher à en paſſer au vent: nous ſoupçonnions que c'étoit la nouvelle Bretagne, & toutes les apparences nous le confirmoient. En effet, les terres que nous avions découvertes plus à l'Oueſt, ſe rapprochoient beaucoup de celles-ci, & on appercevoit au milieu de ce qu'on auroit pû prendre pour un paſſage, des mondrains iſolés, qui tenoient ſans doute au reſte par des terres plus baſſes. Telle eſt la peinture que fait Dampierre de la grande baie qu'il nomma *baie Saint-Georges*, & c'eſt à ſa pointe du Nord-Eſt que nous venions de mouiller, comme nous le vérifiâmes dès les premiers jours de notre ſortie. Dampierre fut plus heureux que nous. Il trouva pour relâche un canton habité qui lui procura des rafraîchiſſemens, & dont les productions lui firent concevoir de grandes eſpérances ſur ce pays, & nous, qui étions tout auſſi indigens que lui, nous ſommes tombés dans un déſert, qui n'a fourni à nos beſoins que du bois & de l'eau.

En ſortant du port Praſlin, je corrigeai ma longitude ſur celle que donna le calcul de l'éclipſe du ſoleil qu'on y avoit obſervée; ma différence pouvoit être d'environ 3^{d},

dont j'étois plus Eſt. Le thermometre, pendant le ſéjour que nous y fîmes, fut conſtamment de 22 à 23^{d}; mais la chaleur y étoit plus grande qu'il ne ſembloit l'annoncer. J'en attribue la cauſe au défaut d'air dont on manque ici, ce baſſin étant enfermé de toutes parts, dans la partie ſur-tout des vents régnans.

CHAPITRE VI.

Navigation depuis le port Praſlin juſqu'aux Moluques ; relâche à Boero.

NOUS avions repris la mer après une relâche de huit jours, pendant leſquels, comme on l'a vû, le tems avoit été conſtamment mauvais, & les vents preſque toujours au Sud. Le 25 ils revinrent au Sud-Eſt, variant juſqu'à l'Eſt, & nous ſuivîmes la côte environ à trois lieues d'éloignement. Elle rondiſſoit inſenſiblement, & bientôt nous apperçûmes au large des îles qui ſe ſuccédoient de de diſtance en diſtance. Nous paſſâmes entre elles & la grand-terre, & je leur donnai le nom des Officiers des Etats-majors. Il n'étoit plus douteux que nous côtoyions la nouvelle Bretagne. Cette terre eſt très-élevée & paroît entrecoupée de belles baies, dans leſquelles nous appercevions des feux & d'autres traces d'habitations.

Diſtribution de hardes aux matelots.

Le troiſieme jour de notre ſortie je fis couper nos tentes de campagne pour diſtribuer de grandes culotes aux gens des deux équipages. Nous avions déjà fait, en différentes occaſions, de ſemblables diſtributions de hardes de toute eſpece. Sans cela, comment eût-il été poſſible que ces pauvres gens fuſſent vêtus pendant une auſſi longue campagne, où il leur avoit fallu pluſieurs fois paſſer alternativement du froid au chaud, & eſſuyer maintes repriſes du déluge ? Au reſte, je n'avois plus rien à leur donner, tout étoit épuiſé. Je fus même forcé de retrancher encore une once de pain ſur la ration. Le peu qui nous reſtoit de vivres étoit en partie gâté, & dans tout autre cas on eût

Extrême diſette de vivres.

jetté à la mer toutes nos ſalaiſons ; mais il falloit manger le mauvais comme le bon. Qui pouvoit ſçavoir quand cela finiroit ? Telle étoit notre ſituation de ſouffrir en même tems du paſſé qui nous avoit affoiblis, du préſent dont les triſtes détails ſe répétoient à chaque inſtant, & de l'avenir dont le terme indéterminé étoit preſque le plus cruel de nos maux. Mes peines perſonnelles ſe multiplioient par celles des autres. Je dois cependant publier qu'aucun ne s'eſt laiſſé abattre, & que la patience à ſouffrir a été ſupérieure aux poſitions les plus critiques. Les Officiers donnoient l'exemple, & jamais les matelots n'ont ceſſé de danſer le ſoir, dans la diſette comme dans les tems de la plus grande abondance. Il n'avoit pas été néceſſaire de doubler leur paie.

Nous eûmes conſtamment la vue de la nouvelle Bretagne juſqu'au 3 Août. Pendant ce tems il venta peu, il plut ſouvent, les courans nous furent contraires, & les navires marchoient moins que jamais. La côte prenoit de plus en plus du Oueſt. Le 29 au matin nous nous en trouvâmes plus près que nous n'avions encore été. Ce voiſinage nous valut la viſite de quelques pirogues, deux vinrent à la portée de la voix de la frégate, cinq autres furent à l'Etoile. Elles étoient montées chacune par cinq ou ſix hommes noirs, à cheveux crépus & laineux, quelques-uns les avoient poudrés de blanc. Ils portent la barbe aſſez longue, & des ornemens blancs aux bras en forme de bracelets. Des feuilles d'arbre couvrent, tant bien que mal, leur nudité. Ils ſont grands & paroiſſent agiles & robuſtes, Ils nous montroient une eſpece de pain & nous invitoient par ſignes à venir à terre ; nous les invitions à venir à bord ; mais nos invitations,

Deſcription des habitans de la nouvelle Bretagne.

le don même de quelques morceaux d'étoffe jettés à la mer, ne leur inſpirerent pas la confiance de nous accoſter. Ils ramaſſerent ce qu'on avoit jetté, & pour remerciement l'un d'eux avec une fronde, nous lança une pierre qui ne vint pas juſqu'à bord; nous ne voulûmes pas leur rendre le mal pour le mal, & ils ſe retirerent en frappant tous enſemble ſur leurs canots avec de grands cris. Ils pouſſerent ſans doute les hoſtilités plus loin à bord de l'Etoile; car nous en vîmes tirer pluſieurs coups de fuſil qui les mirent en fuite. Leurs pirogues ſont longues, étroites & à balancier. Toutes ont l'avant & l'arriere plus ou moins ornés de ſculptures peintes en rouge, qui font honneur à leur adreſſe.

Le lendemain il en vint un beaucoup plus grand nombre, qui ne firent aucune difficulté d'accoſter le navire. Celui de leurs conducteurs qui paroiſſoit être le chef, portoit un bâton long de deux ou trois pieds, peint en rouge, avec une pomme à chaque bout. Il l'éleva ſur ſa tête avec ſes deux mains, en nous approchant, & il demeura quelque tems dans cette attitude. Tous ces Negres paroiſſoient avoir fait une grande toilette; les uns avoient la laine peinte en rouge; d'autres portoient des aigrettes de plume ſur la tête, d'autres des pendans d'oreilles de certaines graines, ou de grandes plaques blanches & rondes pendues au col; quelques-uns avoient des anneaux paſſés dans les cartilages du nez: mais une parure aſſez générale à tous, étoit des bracelets faits avec la bouche d'une groſſe coquille ſciée. Nous voulûmes lier commerce avec eux, pour les engager à nous apporter quelques rafraîchiſſemens. Leur mauvaiſe foi nous fit bientôt voir que nous n'y réuſſirions pas. Ils tâchoient de ſaiſir ce qu'on leur propoſoit,

ſoit, & ne vouloient rien rendre en échange. A peine put-on tirer d'eux quelques racines d'ignames. On ſe laſſa de leur donner, & ils ſe retirerent. Deux canots voguoient vers la frégate à l'entrée de la nuit, une fuſée que l'on tira pour quelque ſignal, les fit fuir précipitamment.

Au reſte, il ſembla que les viſites qu'ils nous avoient rendues ces deux derniers jours, n'avoient été que pour nous reconnoître & concerter un plan d'attaque. Le 31 on vit, dès la pointe du jour, un eſſain de pirogues ſortir de terre, une partie paſſa par notre travers ſans s'arrêter, & toutes dirigerent leur marche ſur l'Etoile, que ſans doute ils avoient obſervé être le plus petit des deux bâtimens, & ſe tenir derriere. Les Negres firent leur attaque à coups de pierres & de fleches. Le combat fut court. Une fuſillade déconcerta leurs projets, pluſieurs ſe jetterent à la mer, & quelques pirogues furent abandonnées: depuis ce moment nous ceſſâmes d'en voir.

Ils attaquent l'Etoile.

Le terres de la nouvelle Bretagne ne couroient maintenant que ſur le Oueſt-quart-Nord-Oueſt & l'Oueſt, & dans cette partie elles s'abaiſſoient conſidérablement. Ce n'étoit plus cette côte élevée & garnie de pluſieurs rangs de montagnes; la pointe ſeptentrionale que nous découvrions étoit une terre preſque noyée & couverte d'arbres de diſtance en diſtance. Les cinq premiers jours du mois d'Août furent pluvieux, le tems fut à l'orage & le vent à grains. Nous n'apperçûmes la côte que par lambeaux, dans les éclaircis & ſans pouvoir en diſtinguer les détails. Toutefois nous en vîmes aſſez pour être convaincus que les marées continuoient à nous enlever une partie du médiocre chemin que nous faiſions chaque jour. Je fis alors gouverner au Nord-Oueſt, puis au Nord-Oueſt-quart-Oueſt,

Deſcription de la partie ſeptentrionale de la nouvelle Bretagne.

1768. *Août.*

pour éviter un labyrinthe d'îles, qui sont semées à l'extrémité septentrionale de la nouvelle Bretagne. Le 4 après midi nous reconnûmes distinctement deux îles que je crois être celles que Dampierre nomme *île Matthias* & *île Orageuse*. L'île Matthias, haute & montagneuse, s'étend sur le Nord-Ouest, huit à neuf lieues. L'autre n'en a pas plus de trois ou quatre, & entre les deux est un îlot. Une île que l'on crut appercevoir le 5 à deux heures du matin dans l'Ouest, nous fit reprendre du Nord. On ne se trompoit pas, & à dix heures la brume, qui jusqu'alors avoit été épaisse, s'étant dissipée, nous apperçûmes dans le Sud-Est-quart-Sud cette île qui est petite & basse. Les marées cesserent alors de porter sur le Sud & sur l'Est; ce qui sembloit venir de ce que nous avions dépassé la pointe septentrionale de la nouvelle Bretagne, que les Hollandois nomment *cap Solomaswer*. Nous n'étions plus alors que par 00^{d} 41$'$ de latitude méridionale. Nous avions sondé presque tous les jours sans trouver de fond.

Ile des Anachoretes.

Nous courûmes à Ouest jusqu'au 7 avec un assez joli frais & beau tems sans voir de terre. Le 7 au soir l'horison fort embrumé m'ayant paru, au coucher du soleil, être un horison de terre depuis l'Ouest jusqu'au Ouest-Sud-Ouest, je me déterminai à tenir pour la nuit la route du Sud-Ouest-quart-Ouest; nous reprîmes au jour celle du Ouest. Nous vîmes dans la matinée environ à cinq ou six lieues devant nous une terre basse. Nous gouvernâmes à Ouest-quart-Sud-Ouest & Ouest-Sud-Ouest pour en passer au Sud. Nous la rangeâmes environ à une lieue & demie. C'étoit une île plate, longue d'environ trois lieues, couverte d'arbres & partagée en plusieurs divisions liées ensemble par des bâtures & des bancs de sable. Il y a sur

cette île une grande quantité de cocotiers, & le bord de la mer y eſt couvert d'un ſi grand nombre de caſes, qu'on peut juger de-là qu'elle eſt extrêmement peuplée. Ces caſes ſont hautes, preſque quarrées & bien couvertes. Elles nous parurent plus vaſtes & plus belles que ne ſont ordinairement des cabanes de roſeaux, & nous crûmes revoir les maiſons de Taiti. On découvroit un grand nombre de pirogues occupées à la pêche tout autour de l'île; aucune ne parut ſe déranger pour nous voir paſſer, & nous jugeâmes que ces habitans, qui n'étoient pas curieux, étoient contens de leur ſort. Nous nommâmes cette île *l'île des Anachoretes*. A trois lieues dans l'Oueſt de celle-ci on vit du haut des mâts une autre île baſſe.

Archipel nommé par nous *l'Echiquier*.

La nuit fut très obſcure & quelques nuages fixes dans le Sud nous y firent ſoupçonner de la terre. En effet au jour, nous découvrîmes deux petites îles dans le Sud-Eſt-quart-Sud 3^d Sud à huit ou neuf lieues de diſtance. On ne les avoit pas encore perdues de vûe à huit heures & demie, lorſqu'on eut connoiſſance d'une autre île baſſe dans l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt, & peu après d'une infinité de petites îles qui s'étendoient dans le Oueſt-Nord-Oueſt & le Sud-Oueſt de cette derniere, laquelle peut avoir deux lieues de long; toutes les autres ne ſont à proprement parler, qu'une chaîne d'îlots raz & couverts de bois, rencontre déſaſtrueuſe. Il y avoit cependant un îlot ſéparé des autres & plus au Sud, lequel nous parut être plus conſidérable. Nous dirigeâmes notre route entre celui-là & l'archipel d'îlots, que je nommai *l'Echiquier*, & que je voulois laiſſer au Nord. Nous n'étions pas prêts d'en être dehors. Cette chaîne apperçue dès le matin, ſe prolongeoit beau-

coup plus loin dans le Sud-Oueſt que nous ne l'avions pu juger alors.

Danger que nous y courons.

Nous cherchions, comme je viens de le dire, à la doubler dans le Sud; mais à l'entrée de la nuit nous y étions encore engagés, ſans ſçavoir préciſément juſqu'où elle s'étendoit. Le tems, inceſſamment chargé de grains, ne nous avoit jamais montré dans un même inſtant tout ce que nous devions craindre; pour ſurcroit d'embarras, le calme vint auſſitôt que la nuit, & ne finit preſque qu'avec elle. Nous la paſſâmes dans la continuelle appréhenſion d'être jettés ſur la côte par les courans. Je fis mettre deux ancres en mouillage, & allonger leurs bittures ſur le pont, précaution preſque inutile : car on ſonda pluſieurs fois ſans trouver le fond. Tel eſt un des plus grands dangers de ces terres : preſque à deux longueurs de navire des récifs qui les bordent, on n'a point la reſſource de mouiller. Heureuſement le tems ſe maintint ſans orages; même vers minuit, il ſe leva une fraîcheur du Nord qui nous ſervit à nous élever un peu dans le Sud-Eſt. Le vent fraîchit à meſure que le ſoleil montoit, & il nous retira de ces îles baſſes, que je crois inhabitées; au moins pendant le tems qu'on s'eſt trouvé à portée de les voir, on n'y a diſtingué ni feux, ni cabanes, ni pirogues. L'Etoile avoit été dans cette nuit plus en danger encore que nous; car elle fut très-longtems ſans gouverner, & la marée l'entraînoit viſiblement à la côte, lorſque le vent vint à ſon aide. A deux heures après midi nous doublâmes l'îlot le plus occidental, & nous gouvernâmes à Oueſt-Sud-Oueſt.

Vue de la nouvelle Guinée.

Le 11 à midi, étant par 2d 17′ de latitude auſtrale, nous apperçûmes dans le Sud une côte élevée qui nous

parut être celle de la nouvelle Guinée. Quelques heures après, on la vit plus clairement. C'est une terre haute & montueuse, qui dans cette partie s'étend sur l'Ouest-Nord-Ouest. Le 12 à midi, nous étions environ à dix lieues des terres les plus voisines de nous. Il étoit impossible de détailler la côte à cette distance, il nous parut seulement une grande baie vers 2^d $25'$ de latitude Sud, & des terres basses dans le fond qu'on ne découvroit que du haut des mâts. Nous jugeâmes aussi par la vîtesse avec laquelle nous doublions les terres, que les courans nous étoient devenus favorables; mais pour apprécier avec quelque justesse la différence qu'ils occasionnoient dans l'estime de notre route, il eût fallu cingler moins loin de la côte. Nous continuâmes à la prolonger à dix ou douze lieues de distance. Son gissement étoit toujours sur l'Ouest-Nord-Ouest, & sa hauteur prodigieuse. Nous y remarquâmes sur-tout deux pics très-élevés, voisins l'un de l'autre & qui surpassent en hauteur toutes les autres montagnes. Nous les avons nommés *les deux Cyclopes*. Nous eûmes occasion de remarquer que les marées portoient sur le Nord-Ouest. Effectivement nous nous trouvâmes le jour suivant plus éloignés de la côte de la nouvelle Guinée, qui revient ici sur l'Ouest. Le 14, au point du jour nous découvrîmes deux îles & un îlot qui paroissoit entre deux, mais plus au Sud. Elles gissent entre elles Est-Sud-Est & Ouest-Nord-Ouest corrigés; elles sont à deux lieues de distance l'une de l'autre, de médiocre hauteur, & n'ont pas plus d'une lieue & demie d'étendue chacune.

Nous avancions peu chaque journée. Depuis que nous étions sur la côte de la nouvelle Guinée, nous avions assez régulièrement une foible brise d'Est ou de Nord-Est, qui

Vents & courans que nous ressentons.

commençoit vers deux ou trois heures après midi, & duroit environ jusque vers minuit; à cette brise succédoit un intervalle plus ou moins long de calme qui étoit suivi de la brise de terre variable du Sud-Ouest au Sud-Sud-Ouest, laquelle se terminoit aussi vers midi par deux ou trois heures de calme. Nous revîmes le 15 au matin la plus occidentale des deux îles que nous avions reconnues la veille. Nous découvrîmes en même tems d'autres terres, qui nous parurent îles, depuis le Sud-Est-quart-Sud jusqu'à l'Ouest-Sud-Ouest, terres fort basses, par-dessus lesquelles nous appercevions dans une perspective éloignée les hautes montagnes du continent. La plus élevée, que nous relevâmes à huit heures du matin au Sud-Sud-Est du compas, se détachoit des autres, & nous la nommâmes *le géant Moulineau*. Nous donnâmes le nom de *la nymphe Alie* à la plus occidentale des îles basses dans le Nord-Ouest de Moulineau. A dix heures du matin nous tombâmes dans un raz de marée, où les courans paroissoient porter avec violence sur le Nord & Nord-Nord-Est. Ils étoient si vifs, que jusqu'à midi ils nous empêcherent de gouverner; & comme ils nous entraînerent fort au large, il nous devint impossible d'asseoir un jugement précis sur leur véritable direction. L'eau, dans le lit de marée, étoit couverte de troncs d'arbres flottans, de divers fruits & de goëmons; elle y étoit en même tems si trouble, que nous craignîmes d'être sur un banc, mais la sonde ne nous donna point de fond à 100 brasses. Ce raz de marée sembloit indiquer ici ou une grande riviere dans le continent, ou un passage qui couperoit les terres de la nouvelle Guinée, passage dont l'ouverture seroit presque Nord & Sud. Suivant deux distances des bords du soleil & de la lune, observées à l'oc-

tan par le Chevalier du Bouchage & M. Verron, notre longitude le 15 à midi étoit de 136d 16′ 30″ à l'Eſt de Paris. Mon eſtime ſuivie depuis la longitude déterminée au port Praſlin, en différoit de 2d 47′. Nous obſervâmes le même jour 1d 17′ de latitude auſtrale.

Obſervations comparées avec l'eſtime de la route.

Le 16 & le 17 il fit preſque calme, le peu de vent qui ſouffla fut variable. Le 16 on ne vit la terre qu'à ſept heures du matin, encore ne la vit-on que du haut des mâts, terre extrêmement haute & coupée. Nous perdîmes toute cette journée à attendre l'Etoile qui, maîtriſée par le courant, ne pouvoit pas mettre le cap en route; & le 17, comme elle étoit fort éloignée de nous, je fus obligé de virer ſur elle pour la rallier; ce que nous ne fîmes qu'aux approches de la nuit. Elle fut très-orageuſe avec un déluge de pluie & des tonneres épouvantables. Les ſix jours ſuivans nous furent tout auſſi malheureux: de la pluie, du calme, & le peu qui venta, ce fut du vent debout. Il faut s'être trouvé dans la poſition où nous étions alors, pour être en état de s'en former l'idée. Le 17 après midi on avoit apperçu depuis le Sud-Sud-Oueſt-5d-Sud du compas juſqu'au Sud-Oueſt-5d-Oueſt, à ſeize lieues environ de diſtance, une côte élevée qu'on ne perdit de vue qu'à la nuit. Le 18 à neuf heures du matin, on découvrit une île haute dans le Sud-Oueſt-quart-Oueſt, diſtante à-peu-près de douze lieues; nous la revîmes le lendemain, & elle nous reſtoit à midi depuis le Sud-Sud-Oueſt juſqu'au Sud-Oueſt dans un éloignement de quinze à vingt lieues. Les courans nous donnerent pendant ces trois derniers jours dix lieues de différence Nord; nous ne pûmes ſavoir quelle étoit celle qu'ils nous donnoient en longitude.

Passages de la ligne.

Le 20 nous passâmes la ligne pour la seconde fois de la campagne. Les courans continuoient à nous éloigner des terres. Nous n'en vîmes point le 20 ni le 21, quoique nous eussions tenu les bordées qui nous en rapprochoient le plus. Il nous devenoit cependant essentiel de rallier la côte & de la ranger d'assez près, pour ne pas commettre quelque erreur dangereuse, qui nous fît manquer le débouquement dans la mer des Indes, & nous engageât dans l'un des golfes de *Gilolo*. Le 22, au point du jour, nous eûmes connoissance d'une côte plus élevée qu'aucune autre partie de la nouvelle Guinée que nous eussions encore vue. Nous gouvernâmes dessus, & à midi on la releva depuis le Sud-Sud-Est-5d-Sud, jusqu'au Sud-Ouest, où elle ne paroissoit pas terminée. Nous venions de passer la ligne pour la troisieme fois. La terre couroit sur l'Ouest-Nord-Ouest, & nous l'accostâmes, déterminés à ne la plus quitter jusqu'à être parvenus à son extrémité, que les Géographes nomment *le cap Mabo*. Dans la nuit nous doublâmes une pointe, de l'autre côté de laquelle la terre, toujours fort élevée, ne couroit plus que sur l'Ouest-quart-Sud-Ouest & l'Ouest-Sud-Ouest. Le 23 à midi, nous voyons une étendue de côte d'environ vingt lieues, dont la partie la plus occidentale nous restoit presque au Sud-Ouest à treize ou quatorze lieues. Nous étions beaucoup plus près de deux îles basses & couvertes d'arbres, éloignées l'une de l'autre d'environ quatre lieues. Nous en approchâmes à une demi-lieue, & tandis que nous attendions l'Etoile écartée de nous à une grande distance, j'envoyai le Chevalier de Suzannet avec deux de nos bateaux armés, à la plus septentrionale des deux îles. Nous pensions y voir des habitations & nous espérions en tirer

Tentative inutile faite à terre.

quelques

quelques rafraîchiſſemens. Un banc qui regne le long de l'île & s'étend même aſſez loin dans l'Eſt, força les bateaux de faire un grand tour pour le doubler. Le Chevalier de Suzannet ne trouva ni caſes, ni habitans, ni rafraîchiſſemens. Ce qui de loin nous avoit ſemblé former un village, n'étoit qu'un amas de roches minées par la mer & creuſées en caverne. Les arbres qui couvroient l'île ne portoient aucun fruit propre à la nourriture des hommes. On y enterra une inſcription. Les bateaux ne revinrent à bord qu'à dix heures du ſoir. L'Etoile venoit de nous rejoindre. La vue continuelle de la côte nous avoit appris que les courans portoient ici ſur le Nord-Oueſt.

Suite de la nouvelle Guinée.

Après avoir embarqué nos bateaux, nous tâchâmes de prolonger la terre autant que les vents conſtans au Sud & au Sud-Sud-Oueſt voulurent nous le permettre. Nous fûmes obligés de courir pluſieurs bords, dans l'intention de paſſer au vent d'une grande île, que nous avions apperçue au coucher du ſoleil dans l'Oueſt & l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt. L'aube du jour nous ſurprit encore ſous le vent de cette île. Sa côte orientale, qui peut avoir cinq lieues de longueur, court à-peu-près Nord & Sud, & à ſa pointe méridionale on voit un îlot bas & de peu d'étendue. Entre elle & la terre de la nouvelle Guinée, qui ſe prolonge ici preſque ſur le Sud-Oueſt-quart-Oueſt, il ſe préſentoit un vaſte paſſage dont l'ouverture, d'environ huit lieues, gît Nord-Eſt & Sud-Oueſt. Le vent en venoit, & la marée portoit dans le Nord-Oueſt; comment gagner en louvoyant ainſi contre vent & mer? Je l'eſſayai juſqu'à neuf heures du matin. Je vis avec douleur que c'étoit infructueuſement, & je pris le parti d'*arriver*, pour ranger la côte ſeptentrionale de l'île, abandonnant à regret un dé-

bouché, que je crois très-beau pour se tirer de cette chaîne éternelle d'îles.

Danger caché.

Nous eûmes dans cette matinée deux alertes consécutives. La premiere fois on cria d'enhaut qu'on voyoit devant nous une longue suite de brisans, & l'on prit aussitôt les amures à l'autre bord. Ces brisans examinés ensuite plus attentivement, se trouverent être des raz d'une marée violente, & nous reprîmes notre route. Une heure après plusieurs personnes crierent du gaillard d'avant qu'on voyoit le fond sous nous; l'affaire pressoit, mais l'alarme fut heureusement aussi courte qu'elle avoit été vive. Nous l'eussions même cru fausse, si l'Etoile, qui étoit dans nos eaux, n'eût apperçu ce même haut fond pendant près de deux minutes. Il lui parut un banc de corail. Presque Nord & Sud de ce banc, qui peut avoir encore moins d'eau dans quelque partie, il y a une ance de sable sur laquelle sont construites quelques cases environnées de cocotiers. La remarque peut d'autant plus servir de point de reconnoissance, que jusques-là nous n'avons vû aucunes traces d'habitations sur cette côte. A une heure après midi nous doublâmes la pointe du Nord-Est de la grande île, qui s'étend ensuite sur l'Ouest & l'Ouest-quart-Sud-Ouest, près de vingt lieues. Il fallut serrer le vent pour la prolonger, & nous ne tardâmes pas à appercevoir d'autres îles dans l'Ouest & l'Ouest-quart-Nord-Ouest. On en vit même une au soleil couchant qui fut relevée dans le Nord-Est-quart-Nord, à laquelle se joignoit une bâture qui parut s'étendre jusqu'au Nord-quart-Nord-Ouest : ainsi nous étions encore une fois enclavés.

Perte du maître d'équipage.

Nous perdîmes dans cette journée notre premier Maître d'équipage nommé *Denys*, qui mourut du scorbut. Il

étoit Malouin & âgé d'environ cinquante ans, passés presque tous au service du Roi. Les sentimens d'honneur & les connoissances qui le distinguoient dans son état important, nous l'ont fait regretter universellement. Quarante-cinq autres personnes étoient atteintes du scorbut; la limonade & le vin en suspendoient seuls les funestes progrès.

Nous passâmes la nuit sur les bords, & le 25 au lever du jour nous nous trouvâmes environnés de terres. Il s'offroit à nous trois passages, l'un ouvert au Sud-Ouest, le second à Ouest-Sud-Ouest, & le troisieme presque *Est* & Ouest. Le vent ne nous accordoit que ce dernier, & je n'en voulois point. Je ne doutois pas que nous ne fussions au milieu des îles des Papous. Il falloit éviter de tomber plus loin dans le Nord, de crainte, comme je l'ai déjà dit, de nous enfoncer dans quelqu'un des golfes de la côte orientale de Gilolo. L'essentiel, pour sortir de ces parages critiques, étoit donc de nous élever en latitude australe; or au-delà du passage du Sud-Ouest, on appercevoit dans le Sud la mer ouverte autant que la vue pouvoit s'étendre: ainsi je me décidai à louvoyer pour gagner ce débouché. Toutes ces îles & îlots qui nous enfermoient sont fort escarpées, de hauteur médiocre, & couvertes d'arbres. Nous n'y avons apperçu aucun indice qu'elles soient habitées.

Navigation embarrassante.

A onze heures du matin, nous eûmes fond de sable sur 45 brasses; c'étoit une ressource. A midi, nous observâmes $00^{d}\ 5'$ de latitude boréale, ainsi nous venions de passer la ligne pour la quatrieme fois. A six heures du soir, nous étions à même de donner dans le passage du Ouest-Sud-Ouest. C'étoit avoir gagné environ trois lieues par le travail de la journée entiere. La nuit nous fut plus favorable, graces à la lune dont la lumiere nous permit de lou-

Passage de la ligne pour la quatrieme fois.

voyer entre les pierres & les îles. D'ailleurs le courant qui nous avoit été contraire tant que nous fûmes par le travers des deux premieres passes, nous devint favorable, dès que nous vînmes à ouvrir le passage du Sud-Ouest.

Description du canal par lequel nous débouquons.

Le canal par lequel nous débouquâmes enfin dans cette nuit, peut avoir de deux à trois lieues de large. Il est borné à l'Ouest par un amas d'îles & d'îlots assez élevés. Sa côte de l'Est que nous avions prise au premier coup d'œil pour la pointe la plus occidentale de la grande île, n'est aussi qu'un amas de petites îles & de rochers qui de loin semblent former une seule masse, & les séparations entre ces îles présentent d'abord l'aspect de belles baies; c'est ce que nous reconnoissions à chaque bordée que nous rapportions sur ces terres. Ce ne fut qu'à quatre heures & demie du matin que nous parvînmes à doubler les îlots les plus Sud du nouveau passage que nous nommâmes *le passage des François*. Le fond paroît augmenter au milieu de cet archipel en avançant vers le Sud. Nos sondes ont été de 55 à 75 & 80 brasses, fond de sable gris, vaze & coquilles pourries. Lorsque nous fûmes entierement hors du canal, nous sondâmes sans trouver de fond. Je fis alors gouverner au Sud-Ouest.

Le 26, à la pointe du jour, nous découvrîmes une nouvelle île dans le Sud-Sud-Ouest, & peu après une autre dans l'Ouest-Nord-Ouest. A midi on ne voyoit plus le labyrinthe d'où nous sortions, & la hauteur méridienne nous donna 00^d 23' de latitude australe. C'étoit pour la cinquieme fois que nous avions passé la ligne. Nous continuâmes de tenir le plus près bas-bord amure, & l'après-midi nous eûmes connoissance d'une petite île dans le Sud-Est. Le lendemain, au lever du soleil, nous en vîmes

Cinquieme passage de la ligne.

une peu élevée, à neuf ou dix lieues dans le Sud-Sud-Est. Elle parut s'étendre Nord-Eſt & Sud-Oueſt environ deux lieues. Un gros mondrain fort eſcarpé & d'une hauteur remarquable, que nous nommâmes *le gros Thomas*, ſe fit voir à dix heures du matin. A ſa pointe méridionale il y a un petit îlot, il y en a deux à ſa pointe ſeptentrionale. Les courans avoient ceſſé de nous porter au Nord, nous eûmes au contraire de la différence Sud. Cette circonſtance, jointe à l'obſervation de la latitude qui nous mettoit plus Sud que le cap Mabo, me donna l'entiere conviction que nous entrions enfin dans l'archipel des Moluques.

Diſcuſſion ſur le cap Mabo.

Je demanderois au reſte quel eſt ce *cap Mabo* & où il eſt ſitué. On en fait le cap qui termine dans le Nord la partie occidentale de la nouvelle Guinée ; Dampierre & Wood Rogers le placent, le premier dans un des golfes de Gilolo à 30′ de latitude auſtrale, le ſecond à huit lieues au plus de cette grande île. Mais toute cette partie n'eſt qu'un archipel aſſez vaſte de petites îles, qu'à raiſon de leur nombre, l'Amiral Rogewin, qui les traverſa en 1722, nomma *les mille Iſles*. Comment donc le cap Mabo, voiſin de Gilolo, appartient-il à la nouvelle Guinée ? où le placer même, ſi, comme nous avons tout lieu de le croire, la nouvelle Guinée elle-même n'eſt qu'un amas de grandes îles, dont les divers canaux ſont encore inconnus ? Il ne devra appartenir qu'à celle de ces îles conſidérables qui ſera la plus occidentale.

Entrée dans l'archipel des Moluques.

Le 27 après midi, nous découvrîmes cinq à ſix îles, depuis l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt-5^d-Sud juſque dans l'Oueſt-Nord-Oueſt du compas. Pendant la nuit nous tînmes la bordée du Sud-Sud-Eſt, de ſorte qu'on ne les revit plus le 28 au matin. Nous apperçûmes alors cinq autres

petites îles sur lesquelles nous courûmes. Elles nous restoient à midi depuis le Sud-Sud-Ouest-1^{d}-Ouest, jusqu'au Ouest-quart-Sud-Ouest-1^{d}-Sud, à la distance de deux, trois, quatre & cinq lieues. On voyoit encore le gros Thomas à l'Est-Nord-Est-5^{d}-Nord environ cinq lieues. On apperçut aussi alors une nouvelle île dans l'Ouest-Sud-Ouest, à sept ou huit lieues. Nous ressentîmes pendant ces vingt-quatre heures plusieurs fortes marées qui paroissoient venir de l'Ouest. Cependant la différence de notre estime à l'observation méridienne & aux relevemens nous donna dix à onze milles sur le Sud-Ouest-quart-Sud & Sud-Sud-Ouest. A neuf heures du matin, j'ordonnai à l'Etoile de monter ses canons & d'envoyer son canot aux îles du Sud-Ouest, pour reconnoître s'il y avoit quelque mouillage, & si ces îles fournissoient quelques productions intéressantes.

Rencontre d'un Negre.

Il fit presque calme dans l'après midi, & le canot ne revint qu'à neuf heures du soir. Il avoit abordé à deux de ces îles, où on n'avoit trouvé aucune trace d'habitation ni de culture, ni aucune espece de fruit. Les gens du canot étoient prêts à se retirer lorsqu'ils virent avec surprise un Negre s'approcher seul dans une pirogue à deux balanciers. Il avoit à une oreille un anneau d'or, & pour armes deux zagayes. Il aborda le canot sans crainte ni surprise. On lui demanda à boire & à manger, & il offrit de l'eau & quelque peu d'une espece de farine qui paroissoit faire sa nourriture. On lui donna un mouchoir, un miroir & quelques bagatelles pareilles. Il rioit en recevant ces présens & ne les admiroit pas. Il sembloit connoître les Européens, & on pensa que ce pouvoit être un Negre fugitif de quelqu'une des îles voisines où les Hollandois ont des

postes, ou que peut-être y avoit-il été envoyé pour la pêche. Les Hollandois nomment ces îles *les cinq Isles*, & de tems en tems ils les font visiter. Ils nous ont dit qu'autrefois elles étoient au nombre de sept, mais que deux ont été abymées dans un tremblement de terre; révolution assez fréquente dans ces parages. Il y a entre ces îles un prodigieux courant sans aucun mouillage. Les arbres & les plantes y sont à-peu-près les mêmes qu'à la nouvelle Bretagne. Nos gens y prirent une tortue du poids environ de deux cents livres.

Vue de Ceram.

Depuis ce tems nous continuâmes à éprouver de fortes marées qui portoient sur le Sud, & nous tînmes la route qui en approchoit le plus. Nous sondâmes plusieurs fois sans trouver de fond, & nous n'eûmes connoissance que d'une seule île dans l'Ouest & à dix ou douze lieues de nous, jusqu'au 30 après midi que nous apperçûmes dans le Sud & à un grand éloignement une terre considérable. Le courant qui nous servoit mieux que le vent, nous en approcha dans la nuit; & le 31 au point du jour nous nous en trouvâmes à sept ou huit lieues. C'étoit *l'île Ceram*. Sa côte en partie boisée, défrichée en partie, couroit à-peu-près Est & Ouest, sans que nous la vissions terminée. C'est une île très-haute: des montagnes énormes s'élevent sur le terrein de distance en distance, & le grand nombre de feux que nous y vîmes de tous les côtés, annonce qu'elle est fort peuplée. Nous passâmes la journée & la nuit suivante à naviguer le long de la côte septentrionale de cette île, courant des bordées pour nous élever dans l'Ouest & gagner sa pointe occidentale. Le courant nous étoit favorable, mais le vent étoit court.

Remarque sur les Mous-

Je remarquerai à l'occasion de la contrariété que nous

sons dans ces parages. éprouvions depuis long-tems de la part des vents, que dans les Moluques on appelle mousson du Nord celle du Ouest, & mousson du Sud celle de l'Est; parce que pendant la premiere les vents soufflent plus ordinairement du Nord-Nord-Ouest que du Ouest, & pendant la seconde ils viennent le plus souvent du Sud-Sud-Est. Ces vents regnent alors de même dans les îles des Papous & sur la côte de la nouvelle Guinée; nous le savions par une triste expérience, ayant employé trente-six jours à faire quatre cents cinquante lieues.

1768. Septembre. Le premier Septembre, la lumiere du jour naissant nous montra que nous étions à l'entrée d'une baie dans laquelle il y avoit plusieurs feux. Bientôt après, nous apperçûmes deux embarcations à la voile, de la forme des bateaux Malays. Je fis arborer pavillon & flamme Hollandoise, & tirer un coup de canon, & je fis une faute sans le sçavoir. Nous avons appris depuis que les habitans de Ceram sont en guerre avec les Hollandois, qu'ils ont chassés de presque toutes les parties de leur île. Aussi courûmes-nous inutilement un bord dans la baie; les bateaux se réfugierent à terre, & nous profitâmes du vent frais pour continuer notre route. Le terrein du fond de la baie est bas & uni, entouré de hautes montagnes, & la baie est semée de plusieurs îles. Il nous fallut gouverner à Ouest-Nord-Ouest pour en doubler une assez grande, sur la pointe de laquelle on voit un îlot & un banc de sable, avec une bâture qui paroît s'alonger une lieue au large. Cette île se nomme *Bonao*, laquelle est coupée en deux par un canal fort étroit. Quand nous l'eûmes doublée, nous gouvernâmes jusqu'à midi à Ouest-quart-Sud-Ouest.

Il venta grand frais du Sud-Sud-Ouest au Sud-Sud-Est, &

9 & nous louvoyâmes le reste du jour entre *Bonao*, *Kèlang* & *Manipa*, cherchant à faire du chemin dans le Sud-Ouest. A dix heures du soir nous eûmes connoissance des terres de l'île *Boero* par des feux qui y étoient allumés, & comme mon projet étoit de m'y arrêter, nous passâmes la nuit sur les bords pour nous en tenir à portée & au vent, si nous pouvions. Je sçavois que les Hollandois avoient sur cette île un comptoir foible, quoiqu'assez riche en rafraîchissemens. Dans l'ignorance profonde où nous étions de la situation des affaires en Europe, il ne nous convenoit pas d'en venir hasarder les premieres nouvelles chez des étrangers, qu'en un lieu où nous fussions à-peu-près les plus forts.

Projet pour notre sûreté.

Ce ne fut pas sans d'excessifs mouvemens de joie que nous découvrîmes à la pointe du jour l'entrée du *golfe de Cajeli*. C'est où les Hollandois ont leur établissement; c'étoit le terme où devoient finir nos plus grandes miseres. Le scorbut avoit fait parmi nous de cruels ravages depuis notre départ du port Praslin; personne ne pouvoit s'en dire entierement exempt, & la moitié de nos équipages étoit hors d'état de faire aucun travail. Huit jours de plus passés à la mer eussent assurément coûté la vie à un grand nombre, & la santé à presque tous. Les vivres qui nous restoient étoient si pourris & d'une odeur si cadavéreuse, que les momens les plus durs de nos tristes journées étoient ceux où la cloche avertissoit de prendre ces alimens dégoûtans & malsains. Combien cette situation embellissoit encore à nos yeux le charmant aspect des côtes *de Boero*! Dès le milieu de la nuit, une odeur agréable, exhalée des plantes aromatiques dont les îles Moluques sont couvertes, s'étoit fait sentir plusieurs lieues en mer, &

Triste état des équipages.

avoit ſemblé l'avant-coureur qui nous annonçoit la fin de nos maux. L'aſpect d'un bourg aſſez grand ſitué au fond du golfe, celui de vaiſſeaux à l'ancre, la vûe de beſtiaux errans dans les prairies qui environnent le bourg, causerent des transports, que j'ai partagés ſans doute, & que je ne ſçaurois dépeindre.

Il nous avoit fallu courir pluſieurs bords, avant que de pouvoir entrer dans le golfe dont la pointe ſeptentrionale ſe nomme *pointe de Liſſatetto*, & celle du Sud-Eſt, *pointe Rouba*. Ce ne fut qu'à dix heures que nous pûmes mettre le cap ſur le bourg. Pluſieurs bateaux naviguoient dans la baie; je fis arborer pavillon Hollandois & tirer un coup de canon, aucun ne vint à bord; j'envoyai alors mon canot ſonder en avant du navire. Je craignois un banc qui ſe trouve à la côte du Sud-Eſt du golfe. A midi & demi une pirogue, conduite par des Indiens, s'approcha du vaiſſeau; le chef nous demanda en Hollandois qui nous étions, & refuſa toujours de monter à bord. Cependant nous avancions à pleines voiles, ſuivant les ſignaux du canot qui ſondoit. Bientôt nous vîmes le banc dont nous avions redouté l'approche. La mer étoit baſſe & le danger paroiſſoit à découvert. C'eſt une chaîne de roches mêlées de corail, laquelle part de la côte du Sud-Eſt du golfe, à une lieue environ en-dedans de la *pointe Rouba*, & s'étend du Sud-Eſt au Nord-Oueſt, l'eſpace d'une demi-lieue. A quatre longueurs de canot de ſon extrémité on eſt ſur cinq ou ſix braſſes d'eau, mauvais fond de corail, & on paſſe tout de ſuite à 17 braſſes, fond de ſable & vaze. Notre route fut à-peu-près le Sud-Oueſt trois lieues depuis 10h juſqu'à 1h 30′ que nous mouillâmes vis-à-vis la loge auprès de pluſieurs petits bâtimens Hollandois, à moins d'un

Bâture du golfe de Cajeli.

quart de lieue de terre. Nous étions par 27 brasses d'eau fond de sable & vaze, & nous fîmes les relevemens suivans.

La pointe Lissatetto au Nord-4d-Est, deux lieues.

La pointe Rouba au Nord-Est-2d-Est, une demi-lieue.

Une presqu'île à Ouest-quart-Nord-Ouest-1d-Ouest, trois quarts de lieue.

La pointe d'une bâture qui s'allonge plus d'une demi-lieue au large de la presqu'île, au Nord-Ouest-quart-Ouest.

Le pavillon de la loge Hollandoise, au Sud-quart-Sud-Ouest-5d-Ouest.

L'Etoile mouilla près de nous, plus dans l'Ouest-Nord-Ouest.

A peine avions-nous jetté l'ancre, que deux soldats Hollandois sans armes, dont l'un parloit François, vinrent à bord me demander de la part du Résident du comptoir quels motifs nous attiroient dans ce port, lorsque nous ne devions pas ignorer que l'entrée n'en étoit permise qu'aux seuls vaisseaux de la Compagnie Hollandoise. Je renvoyai avec eux un Officier pour déclarer au Résident que la nécessité de prendre des vivres nous forçoit à entrer dans le premier port que nous avions rencontré, sans nous permettre d'avoir égard aux traités qui interdisoient aux navires étrangers la relâche dans les ports des Moluques, & que nous sortirions aussitôt qu'il nous auroit fourni les secours dont nous avions le plus urgent besoin. Les deux soldats revinrent peu de tems après pour me communiquer un ordre signé du Gouverneur d'Amboine, duquel le Résident de Boëro dépend directement, par lequel il est expressément défendu à celui-ci de recevoir dans son port aucun vaisseau étranger. Le Résident me prioit en même tems de lui

Relâche à Boëro.

Embarras du Résident.

donner par écrit une déclaration des motifs de ma relâche, afin qu'elle pût justifier auprès de son supérieur auquel il l'enverroit, la conduite qu'il étoit obligé de tenir en nous recevant ici. Sa demande étoit juste, & j'y satisfis en lui donnant une déposition signée, dans laquelle je déclarois qu'étant parti des îles Malouines & voulant aller dans l'Inde en passant par la mer du Sud, la mousson contraire & le défaut de vivres nous avoient empêché de gagner les îles Philippines & forcé de venir chercher au premier port des Moluques des secours indispensables, secours que je le sommois de me donner en vertu du titre le plus respectable, de l'humanité.

Bonne réception qu'il nous fait.

Dès ce moment il n'y eut plus de difficulté; le Résident, en regle vis-à-vis de sa Compagnie, fit contre fortune bon cœur, & il nous offrit ce qu'il avoit d'un air aussi libre que s'il eût été le maître chez lui. Vers les cinq heures je descendis à terre avec plusieurs Officiers pour lui faire une visite. Malgré le trouble que devoit lui causer notre arrivée, il nous reçut à merveille. Il nous offrit même à souper, & certes nous l'acceptâmes. Le spectacle du plaisir & de l'avidité avec lequel nous le dévorions, lui prouva mieux que nos paroles que ce n'étoit pas sans raison que nous criions à la faim. Tous les Hollandois en étoient en extase, ils n'osoient manger dans la crainte de nous faire tort. Il faut avoir été marin & réduit aux extrémités que nous éprouvions depuis plusieurs mois, pour se faire une idée de la sensation que produit la vue de salades & d'un bon souper sur des gens en pareil état. Ce souper fut pour moi un des plus délicieux instans de mes jours, d'autant que j'avois envoyé à bord des vaisseaux de quoi y faire souper tout le monde aussi bien que nous.

Il fut réglé que nous aurions journellement du cerf pour entretenir nos équipages à la viande fraîche pendant le séjour, qu'on nous donneroit en partant dix-huit bœufs, quelques moutons & à-peu-près autant de volailles que nous en demanderions. Il fallut suppléer au pain par du riz; c'est la nourriture des Hollandois. Les insulaires vivent de pain de sagu qu'ils tirent du cœur d'un palmier auquel ils donnent ce nom; ce pain ressemble à la cassave. Nous ne pûmes avoir cette abondance de légumes qui nous eût été si salutaire, les gens du pays n'en cultivent point. Le Résident voulut bien en fournir pour les malades, du jardin de la Compagnie.

Police de la Compagnie.

Au reste, tout ici appartient à la compagnie directement ou indirectement, gros & menu bétail, grains & denrées de toute espece. Elle seule vend & achete. Les Maures à la vérité nous ont vendu des volailles, des chevres, du poisson, des œufs, & quelques fruits; mais l'argent de cette vente ne leur restera pas long-tems. Les Hollandois sçauront bien le retirer pour des hardes fort simples, mais qui n'en sont pas moins cheres. La chasse même du cerf n'est pas libre, le résident seul en a le droit. Il donne à ses chasseurs trois coups de poudre & de plomb, pour lesquels ils doivent apporter deux animaux qu'on leur paye alors six sols piece. S'ils n'en rapportent qu'un, on retient, sur ce qui leur est dû, le prix d'un coup de poudre & de plomb.

Dès le 3 au matin, nous établîmes nos malades à terre pour y coucher pendant notre séjour. Nous envoyions aussi journellement la plus grande partie des équipages se promener & se divertir. Je fis faire l'eau des navires & les divers transports par des esclaves de la compagnie que le

Résident nous loua à la journée. L'Etoile profita de ce tems pour garnir les chouquets de ses mâts majeurs, lesquels avoient un jeu dangereux. Nous avions affourché en arrivant ; mais sur ce que les Hollandois nous dirent de la bonté du fond & de la régularité des brises de terre & du large, nous relevâmes notre ancre d'affourche. Effectivement nous y vîmes les bâtimens Hollandois sur une seule ancre.

Nous eûmes pendant notre relâche ici le plus beau tems du monde. Le thermometre y montoit ordinairement à 23^d dans la plus grande chaleur du jour ; la brise du Nord-Est au Sud-Est le jour, changeoit sur le soir ; elle venoit alors de terre, & les nuits étoient fort fraîches. Nous eûmes occasion de connoître l'intérieur de l'île ; on nous permit d'y faire plusieurs chasses de cerfs, par battues, auxquelles nous prîmes un grand plaisir. Le pays est charmant, entrecoupé de bosquets, de plaines, & de côteaux dont les vallons sont arrosés par de jolies rivieres. Les Hollandois y ont apporté les premiers cerfs qui s'y sont prodigieusement multipliés, & dont la chair est excellente. Il y a aussi un grand nombre de sangliers, & quelques especes de gibier à plumes.

Détails sur l'île Boëro.

On donne à l'île de Boëro ou Burro environ dix-huit lieues de l'Est à l'Ouest, & treize du Nord au Sud. Elle étoit autrefois soumise au Roi de Ternate, lequel en tiroit tribut. Le lieu principal est *Cajeli*, situé au fond du golfe de ce nom, dans une plaine marécageuse, qui s'étend près de quatre milles entre les rivieres *Soweill* & *Abbo*. Cette derniere est la plus grande de l'île, & toutefois ses eaux sont fort troubles. Le débarquement est ici fort incommode, sur-tout de basse mer, pendant laquelle il faut

que les bâteaux s'arrêtent fort loin de la plage. La loge Hollandoise, & quatorze habitations d'Indiens, autrefois dispersées en divers endroits de l'île, mais aujourd'hui réunies autour du comptoir, forment le bourg de Cajeli. On y avoit d'abord construit un fort en pierre : un accident le fit sauter en 1689, & depuis ce tems on s'y contente d'une enceinte de foibles palissades, garnie de six canons de petit calibre, tant bien que mal en batterie ; c'est ce qu'on appelle *le fort de la Défense*, & j'ai pris ce nom pour un sobriquet. La garnison, aux ordres du Résident, est composée d'un Sergent & 25 hommes : sur toute l'île il n'y a pas cinquante blancs. Quelques autres negreries y sont répandues, où l'on cultive du riz. Dans le tems où nous y étions, les forces des Hollandois y étoient augmentées par trois navires, dont le plus grand étoit *le Draak*, sénault de quatorze canons, commandé par un Saxon nommé *Kop-le-Clerc*. Son équipage est de cinquante Européens, & sa destination de croiser dans les Moluques, sur-tout contre les Papous & les Ceramois.

Sur les naturels du pays.

Les naturels du pays se divisent en deux classes, *les Maures* & *les Alfouriens*. Les premiers sont réunis sous la loge & soumis entierement aux Hollandois qui leur inspirent une grande crainte des nations étrangeres. Ils sont observateurs zélés de la loi de Mahomet, c'est-à-dire qu'ils se lavent souvent, ne mangent point de porc, & prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Ajoutez à cela qu'ils en paroissent fort jaloux & les tiennent renfermées. Leur nourriture est le sagu, quelques fruits, & du poisson. Les jours de fêtes ils se régalent avec du riz que la compagnie leur vend. Leurs chefs ou *orencaies* se tiennent auprès du Résident, qui paroît avoir pour eux quelques

égards, & contient le peuple par leur moyen. La compagnie a sçu semer parmi ces chefs des habitans un levain de jalousie réciproque qui assure l'esclavage général, & la politique qu'elle observe ici vis-à-vis des naturels, est la même dans tous ses autres comptoirs. Si un chef forme quelque complot, un autre le découvre & en avertit aussi-tôt les Hollandois.

Ces Maures au reste sont vilains, paresseux & peu guerriers. Ils ont une extrême frayeur des Papous qui viennent quelquefois au nombre de deux ou trois cents brûler les habitations, enlever ce qu'ils peuvent & sur-tout des esclaves. La mémoire de leur derniere visite faite il y avoit trois ans, étoit encore récente. Les Hollandois ne font point faire le service d'esclaves aux naturels de Boëro. La Compagnie tire ceux dont elle se sert, ou de Celebes ou de Ceram, les habitans de ces deux îles se vendant réciproquement.

Peuple sage.

Les *Alfouriens* sont libres sans être ennemis de la Compagnie. Satisfaits d'être indépendans, ils ne veulent point de ces babioles que les Européens donnent ou vendent en échange de la liberté. Ils habitent épars çà & là les montagnes inaccessibles dont est rempli l'intérieur de l'île. Ils y vivent de sagu, de fruits & de la chasse. On ignore quelle est leur religion; seulement on dit qu'ils ne sont point Mahometans: car ils élevent & mangent des cochons. De tems-en-tems, les chefs des Alfouriens viennent visiter le Résident; ils feroient aussi-bien de rester chez eux.

Productions de Boëro.

Je ne sçais s'il y a eu autrefois des épiceries sur cette île; en tout cas, il est certain qu'il n'y en a plus aujourd'hui. La compagnie ne tire de ce poste que des bois d'ébene

d'ébene noirs & blancs, & quelques autres especes de bois, très-recherchées pour la menuiserie. Il y a aussi une belle poivriere dont la vue nous a confirmé que le poivrier est commun à la nouvelle Bretagne. Les fruits y sont rares; des cocos, des bananes, des pamplemousses, quelques limons & citrons, des oranges ameres, & fort peu d'ananas. Il y croît une fort bonne espece d'orge nommée *ottong* & le *sago borneo*, dont on fait une bouillie qui nous a paru détestable. Les bois sont habités par un grand nombre d'oiseaux d'especes très-variées, & dont le plumage est charmant, entre autres des perroquets de la plus grande beauté. On y trouve cette espece de chat sauvage qui porte ses petits dans une poche placée au bas de son ventre, cette chauve-souris dont les aîles ont une énorme envergure, des serpens monstrueux qui peuvent avaler un mouton, & cet autre serpent, plus dangereux cent fois, qui se tient sur les arbres & se darde dans les yeux des passans qui regardent en l'air. On ne connoît point de remedes contre la piquûre de ce dernier: nous en tuâmes deux, dans une chasse de cerf. La riviere de *Abbo*, dont les bords sont presque par-tout couverts d'arbres touffus, est infestée de crocodiles énormes, qui dévorent bêtes & gens. C'est la nuit qu'ils sortent, & il y a des exemples d'hommes enlevés par eux dans les pirogues. On les empêche d'approcher, en portant des torches allumées. Le rivage de Boëro fournit peu de belles coquilles. Ces coquilles précieuses, objet de commerce pour les Hollandois, se trouvent sur la côte de Ceram, à Amblaw & à Banda, d'où on les envoye à Batavia. C'est aussi à Amblaw que se trouve le catakoi de la plus belle espece.

Henri Ouman, Résident de Boëro, y vit en souverain. Bons procé-

dés du Résident à notre égard.

Il a cent esclaves pour le service de sa maison, & il possede en abondance le nécessaire & l'agréable. Il est sous-marchand, & ce grade est le troisieme au service de la compagnie. C'est un homme né à Batavia, lequel a épousé une créole d'Amboine. Je ne sçaurois trop me louer de ses bons procédés à notre égard. Ce fut sans doute pour lui un moment de crise que celui où nous entrâmes ici; mais il se conduisit en homme d'esprit. Après s'être mis en regle vis-à-vis de ses chefs, il fit de bonne grace ce dont il ne pouvoit se dispenser, & il y joignit les façons d'un homme franc & généreux. Sa maison étoit la nôtre; à toute heure on y trouvoit à boire & à manger, & ce genre de politesse en vaut bien un autre, pour qui sur-tout se ressentoit encore de la famine. Il nous donna deux repas de cérémonie, dont la propreté, l'élégance & la bonne chere nous surprirent dans un endroit si peu considérable. La maison de cet honnête Hollandois est jolie, élégamment meublée & entierement à la Chinoise. Tout y est disposé pour y procurer du frais, elle est entourée de jardins & traversée par une riviere. Du bord de la mer on y arrive par une avenue de grands arbres. Sa femme & ses filles, habillées à la Chinoise, font très-bien les honneurs du logis. Elles passent le tems à apprêter des fleurs pour des distillations, à nouer des bouquets & préparer du bétel. L'air qu'on respire dans cette maison agréable est délicieusement parfumé, & nous y eussions tous fait bien volontiers un long séjour. Quel contraste de cette existence douce & tranquille, avec la vie dénaturée que nous menions depuis dix mois!

Conduite d'Aotourou à Boëro.

Je dois dire un mot de l'impression qu'a faite sur Aotourou la vue de cet établissement Européen. On conçoit

que sa surprise a dû être grande à l'aspect d'hommes vêtus comme nous, de maisons, de jardins, d'animaux domestiques en grand nombre & si variés. Il ne pouvoit se lasser de regarder tous ces objets nouveaux pour lui. Surtout il prisoit beaucoup cette hospitalité exercée d'un air franc & de connoissance. Comme il ne voyoit pas faire d'échange, il ne pensoit pas que nous payassions, il croyoit qu'on nous donnoit. Au reste il se conduisit avec esprit vis-à-vis des Hollandois. Il commença par leur faire entendre qu'il étoit chef dans son pays & qu'il voyageoit pour son plaisir avec ses amis. Dans les visites, à table, à la promenade il s'étudioit à nous copier exactement. Comme je ne l'avois pas mené à la premiere visite que nous fîmes, il s'imagina que c'étoit parceque ses genoux sont cagneux, & il vouloit absolument faire monter dessus des matelots pour les redresser. Il nous demandoit souvent si Paris étoit aussi beau que ce comptoir.

Cependant nous avions embarqué, le 6 après midi, le riz, les bestiaux & tous les autres rafraîchissemens. Le mémoire du bon Résident étoit fort cher; mais on nous assura que les prix étoient réglés par la Compagnie, & qu'on ne pouvoit s'écarter de son tarif. Du reste les vivres y étoient d'une excellente qualité; le bœuf & le mouton ne sont pas à beaucoup près aussi bons dans aucun pays chaud de ma connoissance, & les volailles y sont de la plus grande délicatesse. Le beurre de Boëro a dans ce pays une réputation que les Bretons ne trouverent pas légitimement acquise. Le 7 au matin je fis embarquer les malades, & on disposa tout pour appareiller le soir avec la brise de terre. Les vivres frais & l'air sain de Boëro avoient procuré à nos scorbutiques un amendement sensi-

Bonne qualité des vivres qu'on y trouve.

ble. Ce séjour à terre, quoiqu'il n'eût été que de six jours, les mettoit dans le cas de se guérir à bord, ou du-moins de ne pas empirer avec l'usage des rafraîchissemens que nous étions désormais en état de leur donner.

Observations sur les moussons & les courans.

Il eût sans doute été à souhaiter pour eux & même pour les gens sains de prolonger la relâche ici; mais la fin de la mousson de l'Est nous pressoit de partir pour Batavia. Si une fois elle changeoit, il nous devenoit impossible de nous y rendre, parce qu'alors, outre le vent contraire à combattre, les courans suivent encore la loi de la mousson régnante. Il est vrai qu'ils conservent près d'un mois le cours de celle qui a précédé; mais le changement de mousson, qui arrive ordinairement en Octobre, peut primer comme il peut retarder d'un mois. Septembre est peu venteux, Octobre & Novembre le sont encore moins. C'est la saison des calmes & celle que choisit le Gouverneur d'Amboine pour faire sa tournée dans les îles dépendantes de son Gouvernement. Juin, Juillet & Août sont très-pluvieux. La mousson de l'Est, au Nord de Ceram & de Boëro, souffle ordinairement du Sud-Sud-Est au Sud-Sud-Ouest; dans les îles d'Amboine & de Banda elle est de l'Est au Sud-Est. Celle de l'Ouest souffle de l'Ouest-Sud-Ouest au Nord-Ouest. Le mois d'Avril est le terme où finissent communément les vents d'Ouest, c'est la mousson orageuse, comme celle de l'Est est la mousson pluvieuse. Le Capitaine Clerk nous dit qu'il avoit en vain croisé devant Amboine pour y entrer pendant tout le mois de Juillet; il y avoit essuyé des pluies continuelles qui avoient mis tout son équipage sur les cadres. C'est dans ce même tems que nous étions si bien arrosés au port Praslin.

Remarque sur les trem-

Il y avoit eu cette année à Boëro trois tremblemens de

terre presque consécutifs, le 7 Juin, le 12 & le 27 Juillet. C'est le 22 de ce même mois que nous en avions ressenti un à la nouvelle Bretagne. Ces tremblemens de terre ont, dans cette partie du monde, de terribles conséquences pour la navigation. Quelquefois ils anéantissent des îles & des bancs de sable connus; quelquefois aussi ils en créent où il n'y en avoit pas, & il n'y a rien à gagner à ce marché. Il seroit bien moins dangereux aux navigateurs que les choses restassent comme elles sont.

blemens de terre.

Sortie de Boëro.

Le 7 après midi, tout étoit à bord, & nous n'attendions que la brise de terre, pour mettre à la voile. Elle ne fut sensible qu'à huit heures du soir. J'envoyai aussi-tôt un canot, avec un feu, se mouiller sur la pointe du banc qui est à la côte du Sud-Est, & nous travaillâmes à appareiller. On ne nous avoit pas trompé, en nous assurant que la tenue étoit forte dans ce mouillage. Nous fûmes très-longtems à faire avec le cabestan des efforts inutiles; le tournevire même cassa, & nous ne parvînmes qu'à l'aide de poulies de franc funin, à retirer notre ancre de la vaze colante où elle étoit enfoncée. Nous ne fûmes sous voiles qu'à onze heures. La pointe du banc une fois doublée, nous embarquâmes nos bateaux & l'Etoile les siens, & nous gouvernâmes successivement au Nord-Est, au Nord-Est-quart-Nord & Nord-Nord-Est, pour sortir du golfe de Cajeli.

Observations astronomiques.

Pendant notre séjour ici M. Verron avoit fait à bord plusieurs observations de distance, dont le résultat moyen lui servit à déterminer la longitude de ce golfe, & le place $2^d\ 53'$ plus à l'Ouest que nos estimes suivies depuis la longitude observée à la nouvelle Bretagne. Au reste, quoique nous ayons trouvé établie, comme de raison, aux

Moluques, la vraie date d'Europe, ſur laquelle nous perdions un jour, en ſuivant autour du monde le cours du ſoleil, je continuerai à marquer la date de nos journaux, en prévenant qu'au-lieu du mercredi 7, on comptoit dans l'Inde le jeudi 8. Je ne corrigerai ma date qu'à l'île de France.

[library stamp]

CHAPITRE VII.

Route depuis Boëro jusqu'à Batavia.

1768. *Septembre.* Difficultés de la navigation dans les Moluques.

QUOIQUE je fusse convaincu que les Hollandois représentent la navigation dans les Moluques, comme beaucoup plus dangereuse encore qu'elle ne l'est effectivement, je n'ignorois cependant pas qu'elle ne fût semée d'écueils & de difficultés. La plus grande étoit pour nous de n'avoir aucune carte fidelle de ces parages, les cartes Françoises de cette partie de l'Inde étant plus propres à faire perdre les navires qu'à les guider. Je n'avois pu tirer des Hollandois de Boëro que des connoissances vagues & des lumieres fort imparfaites. Lorsque nous y arrivâmes, le Draak devoit en partir sous peu de jours, pour conduire un Ingénieur à Macassar, & j'avois bien compté le suivre jusques-là. Mais le Résident donna ordre au Commandant de ce sénaut de rester à Cajeli jusqu'à ce que nous fussions sortis. Ainsi nous appareillâmes seuls, & je dirigeai ma route pour passer au Nord de Boëro & aller chercher le détroit de Button, que les Hollandois nomment *Button's strat.*

Route que nous faisons.

Nous rangeâmes la côte de Boëro environ à une lieue & demie de distance, & les courans ne nous firent éprouver aucune différence sensible jusqu'à midi. Nous avions apperçu le 8 au matin les îles de Kilang & de Manipa. Depuis la terre basse que l'on trouve à la sortie du golfe de Cajeli, la côte est fort élevée & court sur l'Ouest-Nord-Ouest & Ouest-quart-Nord-Ouest. Le 9 nous eûmes connoissance dans la matinée de l'île de *Xullabessie.* Elle est peu considérable, & les Hollandois y ont un comptoir dans une

redoute nommée *Claverblad* ou *le Trefle.* La garnison est d'un Sergent & vingt-cinq hommes aux ordres du sieur Arnoldus Holtman, qui n'est que teneur de livres. Cette île dépendoit autrefois du gouvernement d'Amboine, elle releve aujourd'hui de celui de Ternate. Tant que nous courûmes le long de Boëro nous eûmes peu de vent, & les brises réglées à-peu-près comme dans la baie; les courans dans ces deux jours nous porterent dans l'Ouest près de 8 lieues. Nous évaluâmes avec assez de précision cette différence par les fréquens relevemens que nous faisions. La derniere journée ils nous porterent aussi un peu dans le Sud, ce que vérifia la hauteur méridienne observée le 10.

Nous avions vû les dernieres terres de Boëro le 9 au coucher du soleil. Nous trouvâmes au large des vents assez frais du Sud au Sud-Sud-Est, & nous passâmes dans des raz de marée sensibles. Je fis gouverner au Sud-Ouest quand les vents le permirent, afin de terrir entre *Wawoni* & *Button*, voulant passer par le détroit de ce nom. On prétend que dans cette saison il est dangereux de passer dans l'Est de Button, que l'on y court risque d'être affalés sur la côte par les courans & le vent, & qu'alors il faut pour s'en relever, attendre que la mousson du Ouest soit bien établie. Voilà ce que m'a dit un marin Hollandois, & je n'en suis pas garant. Ce que je puis attester avec connoissance de cause, c'est que le passage du détroit est infiniment préférable à l'autre route, soit au Nord, soit au Sud de l'écueil nommé *Toukanbessie* : cette derniere route étant semée de dangers tant visibles que cachés, redoutables même aux pratiques.

Avis nautique.

Le 10 au matin, le nommé Julien Launai, Tailleur, mourut à bord du scorbut. Il commençoit à entrer en con-

valescence

valeſcence, deux débauches d'eau-de-vie l'ont tué.

Le 11 à huit heures du matin, on vit la terre depuis l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt juſqu'au Sud-Oueſt-quart-Sud-5d-Oueſt. A neuf heures nous reconnûmes que c'étoit l'île de Wawoni, île haute, ſur-tout dans ſon milieu ; à onze heures, on découvrit la partie ſeptentrionale de Button. A midi, nous obſervâmes 4d 6′ de latitude auſtrale. La pointe ſeptentrionale de Wawoni nous reſtoit alors à Oueſt-5d-Nord, ſa pointe méridionale au Sud-Oueſt-quart-Oueſt-4d-Oueſt, huit à neuf lieues, & la pointe du Nord-Eſt de Button au Sud-Oueſt-quart-Oueſt-4d-Sud, environ à neuf lieues. L'après midi, nous courûmes juſqu'à deux lieues de Wawoni, enſuite nous revirâmes au large & nous louvoyâmes toute la nuit pour nous mettre au vent de l'entrée du détroit de Button, & être à même d'y donner à la pointe du jour. En effet, elle nous reſtoit le 12 à ſix heures du matin, entre le Nord-Oueſt-quart-Oueſt & l'Oueſt-Nord-Oueſt, & je fis porter ſur la pointe ſeptentrionale de Button. En même tems, je fis mettre les canots dehors, & je les gardai à la remorque. A neuf heures nous embouquâmes le détroit avec une jolie briſe qui dura juſqu'à dix heures & demie, & reprit un peu avant midi.

Vue du détroit de Button.

Il convient, en entrant dans ce détroit, de ranger la terre de Button, dont la pointe ſeptentrionale eſt d'une moyenne hauteur & hachée en pluſieurs mondrains. Le cap, qui fait l'entrée de bas-bord, eſt taillé en falaiſe. Il a en-avant de lui quelques pierres blanches aſſez élevées au-deſſus de l'eau, & dans l'Eſt, une jolie baie dans laquelle nous vîmes une petite embarcation à la voile. La pointe correſpondante de *Wawoni* eſt baſſe, aſſez unie,

Deſcription de l'entrée.

& elle se prolonge dans l'Ouest. La terre de *Celebes* se présente alors devant vous; on voit un passage ouvert dans le Nord entre cette grande île & Wawoni, passage faux; celui du Sud, qui est le vrai, paroît presque fermé; on y apperçoit dans l'éloignement une terre basse hachée en especes d'îlots. A mesure qu'on entre, on découvre sur la côte de Button de gros caps ronds & de jolies ances. Au large d'un de ces caps sont deux roches, qu'il est impossible de ne pas prendre de loin pour deux navires à la voile, l'un assez grand, l'autre plus petit. Environ à une lieue dans l'Est d'elles, & à un quart de lieue de la côte, la sonde nous donna 45 brasses fond de sable & de vaze. Le détroit depuis l'entrée git successivement du Sud-Ouest au Sud.

A midi nous observâmes $4^d\ 29'$ de latitude australe, nous avions alors un peu dépassé les deux roches. Elles sont au large d'un îlot, derriere lequel il paroît un joli enfoncement. Nous y vîmes une embarcation faite en forme de coffre quarré, avec une pirogue à la remorque. Elle cheminoit à la voile & à la rame, en côtoyant la terre. Un matelot François, repris à Boero, qui depuis quatre ans naviguoit avec les Hollandois dans les Moluques, nous dit que c'étoit un bateau d'Indiens forbans qui cherchent à faire des prisonniers pour les vendre. Notre rencontre parut les gêner. Ils amenerent leur voile & se hâlerent à la perche tout-à-fait terre-à-terre, derriere l'îlot.

Nous continuâmes notre route dans le détroit, les vents rondissant comme le canal, & nous ayant permis de venir par degrés du Sud-Ouest au Sud. Nous crûmes vers deux heures après midi que la marée commençoit à nous être contraire; la mer alors baignoit le pied des arbres sur la

Aspect du pays.

côte, ce qui prouveroit que le flot vient ici du Nord, au-moins dans cette saison. A deux heures & demie, nous passâmes devant un superbe port qui est à la côte de Celebes. Cette terre offre un coup-d'œil charmant par la variété des terreins bas, des côteaux & des montagnes. La verdure y embellit le paysage, & tout annonce une contrée riche. Bientôt après l'île de *Pangasani* & les îlots qui en sont au Nord, se détacherent, & nous distinguâmes les divers canaux qu'ils présentent. Les hautes montagnes de Célebes paroissoient au-dessus & dans le Nord de ces terres. C'est par cette longue île de Pangasani & par celle de Button qu'est ensuite formé le détroit. A cinq heures & demie nous étions enclavés de maniere qu'on n'appercevoit ni entrée ni sortie; & la sonde nous donna 27 brasses d'eau & un excellent fond de vaze.

Premier mouillage.

La brise, qui vint alors de l'Est-Sud-Est, nous força de tenir le plus près pour ne pas nous écarter de la côte de Button. A six heures & demie, les vents refusant de plus en plus & la marée contraire étant assez forte, nous mouillâmes une ancre à jet à-peu-près à mi-canal, par la même sonde que nous avions déjà eue, 27 brasses vaze molle; ce qui dénote un fond égal dans toute cette partie. La largeur du détroit, depuis l'entrée jusqu'à ce premier mouillage, varie de sept, huit, neuf jusqu'à dix milles. La nuit fut très-belle. Nous pensâmes qu'il y avoit des habitations sur cette partie de Button, parce que nous y vîmes plusieurs feux. Pangasani nous parut beaucoup plus peuplé, à en juger par la grande quantité de feux qui brilloient de toutes parts. Cette île est ici basse, unie, couverte de beaux arbres, & je ne serois pas surpris qu'elle contînt des épiceries.

Trafic avec les habitans.

Le 13 au matin il vint autour des navires un grand nombre de pirogues à balancier. Les Indiens nous apporterent des poules, des œufs, des bananes, des perruches & des catakois. Ils demandoient de l'argent de Hollande, sur-tout des pieces argentées qui valent deux sols & demi. Ils prenoient aussi volontiers des couteaux à manches rouges. Ces insulaires venoient d'une peuplade considérable, située sur les hauteurs de Button vis-à-vis notre mouillage, laquelle occupe cinq ou six croupes de montagnes. Le terrein y est par-tout défriché, séparé par des fossés & bien planté. Les habitations y sont les unes ramassées en villages, les autres au milieu d'un champ entouré de haies. Ils cultivent le riz, le maïs, des patates, des ignames & d'autres racines. Nulle part nous n'avons mangé de bananes d'un goût aussi délicat. Ils ont aussi en grande abondance des cocos, des citrons, des pommes de mangles & des ananas. Tout ce peuple est fort bazané, petit & laid. Leur langue, de même que celle des habitans des Moluques, est le Malais & leur religion, celle de Mahomet. Ils paroissent fins négocians, mais ils sont doux & de bonne foi. Ils nous proposerent à acheter des pieces de coton coloriées & fort grossieres. Je leur montrai de la muscade & du clou, & je leur en demandai. Ils me répondirent qu'ils en avoient de secs dans leurs maisons, & que lorsqu'ils en vouloient, ils alloient en chercher à Ceram & aux environs de Banda, où ce n'est assurément pas les Hollandois qui les en fournissent. Ils me dirent qu'un grand navire de la Compagnie avoit passé dans le détroit il y avoit environ dix jours.

Depuis le lever du soleil, le vent étoit foible & contraire, variant du Sud au Sud-Ouest; j'appareillai à dix

heures & demie ſur un prime flot, & nous louvoyâmes bord ſur bord ſans faire beaucoup de chemin. A quatre heures après midi nous donnâmes dans un paſſage qui n'a pas plus de quatre milles de large. Il eſt formé, du côté de Button, par une pointe baſſe qui eſt fort ſaillante, & laiſſe à ſon Nord un grand enfoncement dans lequel il y a trois îles; du côté de Pangaſani, par ſept ou huit petits îlots couverts de bois, qui en ſont au plus à un demi quart de lieue. Dans un de nos bords, nous rangeâmes preſque à portée de piſtolet ces îlots, tout près deſquels nous *filâmes* 15 braſſes, ſans trouver de fond. La ſonde nous avoit donné dans le canal 35, 30, 27 braſſes fond de vaze. Nous avions paſſé en dehors, c'eſt-à-dire dans l'Oueſt des trois îles dépendantes de la côte de Button. Elles ſont aſſez conſidérables & peuplées.

La côte de Pangaſani eſt ici élevée en amphithéâtre avec une terre baſſe au pied, que je crois être ſouvent noyée. Je le conclus de ce que les inſulaires ont leurs habitations ſur la croupe des montagnes. Peut-être auſſi, comme ils ſont preſque toujours en guerre avec leurs voiſins, veulent-ils laiſſer une liſiere de bois entre leurs foyers & les ennemis qui tenteroient des deſcentes. Il paroît même qu'ils ſe font redouter des habitans de Button, qui traitent ceux-ci de forbans, auxquels on ne peut ſe fier. Auſſi les uns & les autres portent-ils toujours le cric à leur ceinture. A huit heures du ſoir le vent ayant manqué tout-à-fait, nous laiſſâmes tomber notre ancre à jet par 36 braſſes fond de vaze molle; l'Etoile mouilla dans le Nord & plus à terre. Nous venions ainſi de paſſer le premier goulet étroit. Second mouillage.

Le 14, nous appareillâmes à huit heures du matin ſous Troiſieme

& quatrieme mouillages.

toutes voiles, la brise étant foible, & nous louvoyâmes jusqu'à midi, qu'ayant vû un banc dans le Sud-Sud-Ouest, je fis mouiller par 20 brasses, sable & vaze, & j'envoyai un canot sonder autour du banc. Il vint dans la matinée plusieurs pirogues le long du bord, une entre autres qui portoit à pouppe pavillon Hollandois deferlé. A son approche, toutes les autres se retirerent pour lui faire place. C'étoit la voiture d'un orencaie ou chef. La compagnie leur accorde son pavillon & le droit de le porter. A une heure après midi, nous remîmes à la voile pour tâcher de gagner quelques lieues; il n'y eut pas moyen, le vent étoit trop foible & trop court; nous perdîmes environ une demi-lieue, & à trois heures & demie nous remouillâmes par 13 brasses fond de sable, vaze, coquillage & corail.

Avis nautiques.

Cependant M. le Corre que j'avois envoyé dans le canot, pour sonder entre le banc & la terre, revint & me fit le rapport suivant. Près du banc, il y a 8 & 9 brasses d'eau; à mesure qu'on se rapproche de la côte de Button, terre haute & escarpée par le travers d'une superbe baie, l'eau va toujours en augmentant, jusqu'à ce qu'on ne trouve plus de fond en filant 80 brasses de ligne, à-peu-près à mi-canal entre le banc & la terre. Par conséquent, si le calme prenoit dans cette partie, il n'y a de mouillage que près le banc. Le fond au reste, dans ses environs, est d'une bonne qualité. Plusieurs autres bancs s'étendent entre celui-ci & la côte de Pangasani. On ne sçauroit donc trop recommander de hanter dans tout ce détroit la terre de Button. C'est le long de cette côte que sont les bons mouillages; elle ne cache aucun danger, & d'ailleurs les vents en viennent le plus fréquemment. D'ici, presque jusqu'au débouquement, elle paroîtroit n'être qu'une

chaîne d'îles ſucceſſives : mais c'eſt qu'elle eſt coupée de pluſieurs baies, qui doivent former de ſuperbes ports.

Suite & deſcription du détroit.

La nuit fut très-belle & ſans vent. Le 15, à cinq heures du matin, nous appareillâmes avec une foible briſe de l'Eſt-Sud-Eſt, & je fis gouverner pour rallier tout-à-fait la côte de Button. A ſept heures & demie nous avions doublé le banc & la briſe nous manqua. Je mis chaloupe & canot dehors, & je ſignalai à l'Etoile d'en faire autant. La marée étoit favorable, & nos bateaux nous remorquerent juſqu'à trois heures du ſoir. Nous paſſâmes devant deux magnifiques baies, où je penſe bien que l'on trouveroit à mouiller. mais le long & fort près des hautes terres, il n'y a pas de fond. A trois heures & demie le vent ſouffla de l'Eſt-Sud-Eſt bon frais, & nous fîmes route pour aller chercher un mouillage à portée de la paſſe étroite par laquelle on débouque de ce détroit. Nous n'en découvrions encore aucune apparence.. Au contraire plus nous avancions, moins nous appercevions d'iſſue. Les terres des deux bords qui ſe croiſent ici, paroiſſent une côte continue & ne laiſſent pas même ſoupçonner aucune ouverture.

A quatre heures & demie nous étions par le travers & dans l'Oueſt d'une baie fort ouverte, & l'on vit un bateau du pays qui paroiſſoit s'y enfoncer vers le Sud. J'envoyai mon canot à ſa ſuite, avec ordre de me l'amener, dans l'intention de me procurer par ce moyen un pilote. Pendant ce tems nos autres bateaux furent employés à ſonder. Un peu au large & preſque par le travers de la pointe ſeptentrionale de la baie, on trouva 25 braſſes d'eau fond de ſable & corail, enſuite nous perdîmes le fond. Je fis mettre à l'autre bord, puis en travers ſous les huniers, pour donner aux bateaux le tems de ſonder. Après

avoir dépassé l'ouverture de la baie, on retrouve fond le long de la terre qui tient à sa pointe méridionale. Nos canots signalerent 45, 40, 35, 29 & 28 brasses fond de vaze, & nous manœuvrâmes pour gagner ce mouillage, aidés par les chaloupes. A cinq heures & demie nous y laissâmes tomber une de nos ancres de bossoir par 35 brasses d'eau fond de vaze molle. L'Etoile mouilla dans le Sud de nous.

Cinquieme mouillage.

Comme nous venions de mouiller, mon canot revint avec le bateau Malays. On n'avoit pas eu de peine à le déterminer à suivre, & nous y prîmes un Indien qui demanda quatre ducatons (environ quinze francs) pour nous conduire; ce fut un marché bientôt conclu. Le pilote coucha à bord & sa pirogue fut l'attendre de l'autre côté de la passe. Il nous dit qu'il alloit s'y rendre par le fond d'une baie voisine de celle près de laquelle nous étions, où il n'y avoit qu'un portage fort court pour la pirogue. Au reste nous eussions alors pu facilement nous passer du secours de ce pilote; quelques instans avant que nous mouillassions, le soleil donnant sur l'entrée du goulet dans un jour plus favorable, nous fit découvrir dans le Sud-Sud-Ouest-4d-Ouest la pointe de bas-bord du débouquement; mais il faut la deviner : elle chevauche un rocher à double étage qui fait la pointe de stribord. Quelques-uns de nos Messieurs profiterent du reste du jour pour aller se promener. Ils ne trouverent point d'habitations à portée de notre mouillage. Ils fouillerent aussi le bois dont cette partie est entierement couverte, sans y trouver aucune production intéressante. Ils rencontrerent seulement près du rivage un petit sac qui contenoit quelques noix-muscades seches.

Le

Le lendemain je fis virer à deux heures & demie du matin; il étoit quatre heures avant que nous fussions sous voiles. A peine ventoit-il; toutefois remorqués par nos bateaux, nous gagnâmes l'embouchure du passage. La mer alors étoit toute basse sur les deux rives; &, comme nous avions éprouvé jusqu'ici que le flot venoit du Nord, nous attendions à chaque instant le courant favorable; mais nous étions loin de compte. Le flot ici vient du Sud du-moins dans cette saison, & j'ignore où sont les limites des deux puissances. Le vent avoit considérablement renforcé & souffloit à pouppe. Ce fut en vain qu'avec son secours nous luttâmes une heure & demie contre le courant; l'Etoile qu'il fit retrograder la premiere, mouilla presque à l'embouchure de la passe à la côte de Button, dans une espece de coude où la marée fait un retour & n'est pas aussi sensible. A l'aide du vent je bataillai encore près d'une heure sans desavantage; mais le vent ayant abandonné la partie, j'eus bientôt perdu un grand mille, & je mouillai à une heure après midi par 30 brasses fond de sable & de corail. Je restai tout appareillé & gouvernant pour soulager mon ancre qui n'étoit qu'une ancre à jet très-foible.

Sixieme mouillage.

Toute la journée les pirogues environnerent les navires. Elles alloient & venoient comme à une foire chargées de rafraîchissemens, de curiosités & de pieces de coton. Le commerce se faisoit sans nuire à la manœuvre. A quatre heures après midi, le vent ayant fraîchi & la mer étant presque étale, nous levâmes l'ancre, & avec tous nos bateaux devant la frégate, nous donnâmes dans la passe suivis de l'Etoile remorquée de même par les siens. A cinq heures & demie le plus étroit étoit heureusement passé,

Sortie du détroit de Button; description de la passe.

& à six heures & demie nous mouillâmes en-dehors dans la baie nommée *baie de Button* sous le poste Hollandois.

Reprenons la description de la passe. Quand on vient du Nord, elle ne commence à s'ouvrir que lorsqu'on en est environ à un mille. Le premier objet qui frappe du côté de Button, est une roche détachée & minée par-dessous, laquelle présente exactement l'image d'une galere tentée, dont la moitié de l'éperon seroit emportée; les arbustes qui la couvrent, produisent l'effet de la tente; de basse mer, la galere tient à la baie : lorsque la mer est haute, c'est un îlot. La terre de Button, médiocrement élevée dans cette partie, y est couverte de maisons & le rivage enclos de pêcheries. L'autre côté de la passe est coupé à pic. Sa pointe est reconnoissable par deux entailles qui forment deux étages dans le rocher. Lorsqu'on a dépassé la galere, les terres des deux bords sont entierement escarpées, pendantes même en quelques endroits sur le canal. On croiroit que le dieu de la mer, d'un coup de son trident, y ouvrit un passage à ses eaux amoncelées. Les côtes cependant offrent un aspect riant. Celle de Button est cultivée en amphithéâtre & garnie de cases dans tous les endroits qui ne sont point assez rapides pour qu'un homme ne puisse pas y arriver. Celle de Pangasani qui n'est qu'une roche presque vive, est toutefois couverte d'arbres; mais on n'y voit que deux ou trois habitations.

A un mille & demi ou deux milles au Nord de la passe, plus près de Button que de Pangasani, on trouve 20, 18, 15, 12 & 10 brasses, fond de vaze; à mesure qu'on fait le Sud, avançant en canal, le fond change, on trouve du sable & du corail par diverses profondeurs, depuis 35 jusqu'à 12 brasses, ensuite on perd le fond.

Le paſſage peut avoir une demi-lieue de longueur; ſa largeur varie depuis environ cent cinquante juſqu'à quatre cents toiſes, eſtime jugée au coup-d'œil; le canal va en ſerpentant & du côté de Pangaſani, environ aux deux tiers de ſa longueur, il y a une pêcherie qui avertit de *défendre* ce côté & de hanter celui de Button. En général il faut, autant qu'il eſt poſſible, tenir le milieu du goulet. Il convient auſſi, à moins d'un vent favorable aſſez frais, d'avoir ſes bateaux devant ſoi, pour ſe tenir bien gouvernant dans les ſinuoſités du canal. Au reſte, le courant y eſt aſſez fort pour le faire paſſer d'un tems calme, même d'un foible vent contraire; il ne l'eſt pas aſſez pour vaincre un vent ennemi qui ſeroit frais, & permettre alors de paſſer en cajolant ſous les huniers. En débouquant de la paſſe, les terres de Button, pluſieurs îles qui en ſont dans le Sud-Oueſt, & les terres de Pangaſani préſentent l'aſpect d'un grand golfe. Le meilleur mouillage y eſt vis-à-vis le comptoir Hollandois à environ un mille de terre.

Avis ſur cette navigation.

Notre pilote Buttonien nous avoit aidé de ſes lumieres, autant qu'un homme qui connoît le local & n'entend rien à la manœuvre de nos vaiſſeaux, le pouvoit faire. Il avoit la plus grande attention à nous avertir des dangers, des bancs, des mouillages. Seulement il vouloit que nous miſſions toujours le cap droit où nous avions affaire, il ne tenoit compte de notre maniere de ſerrer le vent, pour le ménager & s'en aſſurer. Il penſoit auſſi que nous tirions 8 ou 10 braſſes d'eau. Dans la matinée, il nous étoit venu à bord un autre Indien, vieillard fort inſtruit, que nous crûmes le pere du pilote. Ils reſterent avec nous juſqu'au ſoir, & je les renvoyai dans un de mes canots. Leur habitation eſt voiſine du comptoir Hollandois. Ils ne voulurent abſolu-

ment goûter à aucuns de nos mets, pas même au pain; quelques bananes & du betel, voilà quelle fut leur nourriture. Ils ne furent pas si religieux sur la boisson. Le pratique & son pere burent largement de l'eau-de-vie, assurés sans doute que Mahomet n'avoit défendu que le vin.

Grande visite des insulaires.

Le 17 à cinq heures du matin, nous fûmes sous voiles. Le vent étoit debout, foible d'abord, ensuite assez frais, & nous restâmes *sur les bords*. Dès les premiers rayons du jour, nous vîmes déboucher de toutes parts un essaim de pirogues, les navires en furent bientôt environnés, & le commerce s'établit. Tout le monde s'en trouva bien. Les Indiens tirerent assurément avec nous meilleur parti de leurs denrées qu'ils n'eussent fait avec les Hollandois; mais ils s'en défaisoient toujours à vil prix, & les matelots purent tous se munir de poules, d'œufs & de fruits. On ne voyoit que volaille sur les deux vaisseaux, tout en étoit garni jusqu'aux hunes. Je conseille toutefois à ceux qui reviendroient ici, de faire emplette, s'ils le peuvent, de la monnoie dont les Hollandois se servent dans les Moluques, sur-tout de ces pieces argentées qui valent deux sols & demi. Comme les Indiens ne connoissoient pas les monnoies que nous avions, ils ne donnoient aucune valeur ni aux réaux d'Espagne, ni à nos pieces de douze & de vingt-quatre sols: fort souvent même ils ne vouloient pas les prendre. Ceux-ci débiterent aussi quelques cotonnades plus fines & plus jolies que celles que nous avions encore vues, & une énorme quantité de catakois & de perruches du plus beau plumage.

Vers neuf heures du matin, nous eûmes la visite de cinq *orencaies* de Button. Ils vinrent dans un canot semblable à ceux des Européens, à cette différence près qu'on

le voguoit avec des pagayes au lieu d'avirons. Ils portoient à pouppe un grand pavillon Hollandois. Ces orencaies sont bien vêtus. Ils ont des culottes longues, des camisoles avec des boutons de métal & des turbans, tandis que les autres Indiens sont nuds. Ils avoient aussi la marque distinctive que leur donne la compagnie, qui est la canne à pomme d'argent, avec cette marque . Le plus âgé avoit au-dessus une M de la façon suivante . Ils venoient, dirent-ils, se ranger à l'obéissance de la compagnie, & quand ils sçurent que nous étions François, ils ne furent point déconcertés, & dirent que très-volontiers ils offroient leurs hommages à la France. Ils accompagnerent leur compliment de bien venu du don d'un chevreuil. Je leur fis au nom Roi un présent d'étoffes de soie, qu'ils partagerent en cinq lots, & je leur appris à connoître le pavillon de la nation. Je leur proposai de la liqueur; c'étoit ce qu'ils attendoient, & Mahomet leur permit d'en boire à la prospérite du Souverain de Button, de la France, de la compagnie de Hollande, & à notre heureux voyage. Ils m'offrirent alors tous les secours qui pouvoient dépendre d'eux, & ajouterent que, depuis trois ans, il avoit passé en divers tems trois vaisseaux Anglois auxquels ils avoient fourni eau, bois, volailles & fruits, qu'ils étoient leurs amis, & qu'ils voyoient bien que nous le serions aussi. Dans ce moment leurs verres étoient pleins, & ils avoient déjà plusieurs fois vuidé rasade. Au reste, ils me prévinrent que le Roi de Button résidoit dans ce canton, & je vis bien qu'ils avoient les mœurs de la capitale. Ils l'appellent *Sultan*, nom qu'ils ont sans doute reçu des Arabes en même tems que leur religion. Ce Sultan est despote & puissant, si le nombre des sujets fait la puissance; car

ſon île eſt grande & bien peuplée. Les orencaies, après avoir pris congé de nous, firent une viſite à bord de l'Etoile. Ils y burent auſſi à la ſanté de leurs nouveaux amis, & il fallut leur prêter une main ſecourable pour s'embarquer dans leurs pirogues.

Situation des Hollandois à Button.

Je leur avois demandé entre deux raſades ſi leur île produiſoit des épiceries, ils me répondirent que non, & je crois volontiers qu'ils ont dit la vérité, en conſidérant la foibleſſe du poſte que les Hollandois entretiennent ici. Ce poſte eſt l'aſſemblage de ſept ou huit huttes de bambous, avec une eſpece de paliſſade décorée d'une gaule de pavillon. Là réſident pour la compagnie un Sergent & trois hommes. Cette côte au reſte préſente le plus agréable coup d'œil. Elle eſt par-tout défrichée & garnie de caſes. Les plantations de cocotiers y ſont fréquentes. Le terrein s'éleve en pente douce & offre par-tout des enclos cultivés. Le bord de la mer eſt tout en pêcheries. La côte qui eſt vis-à-vis Button n'eſt ni moins riante, ni moins peuplée.

Notre pilote revint auſſi nous voir dans la matinée, & il m'apporta quelques cocos, les meilleurs que j'euſſe encore rencontrés. Il m'avertit que, lorſque le ſoleil auroit monté, la briſe du Sud-Eſt ſeroit très-forte, & je lui fis boire un grand coup d'eau-de-vie pour la bonne nouvelle. Effectivement nous vîmes toutes les pirogues ſe retirer vers onze heures. Elles ne vouloient pas ſe compromettre au large aux approches du vent frais, qui ne manqua pas de ſouffler, comme nous l'avoit annoncé l'Indien. Une briſe de Sud-Eſt fraîche & vigoureuſe nous prit, comme nous courions un bord ſur une île à l'Oueſt de Button; elle nous permit de gouverner à Oueſt-Sud-Oueſt, & nous

fit faire bon chemin, malgré la marée. J'avertirai ici qu'il faut se méfier d'un banc, qui s'étend assez au large de cette île dont je viens de parler. Au reste, en louvoyant pendant la matinée, nous sondâmes plusieurs fois, sans trouver fond, à 50 brasses de ligne.

Avis nautiques.

Nous observâmes à midi $5^{d}\ 31'\ 30''$ de latitude australe, & cette observation, jointe à celle que nous avions faite à l'entrée du détroit, nous servit à en déterminer la longueur avec précision. A trois heures nous apperçûmes l'extrémité méridionale de Pangasani. Nous voyions, dès le matin, les hautes montagnes de l'*île Cambona*, sur laquelle est un pic, dont la tête s'éleve au-dessus des nuages. Vers quatre heures & demie, nous découvrîmes une portion des terres de Celebes. Nous embarquâmes nos bateaux au soleil couchant, & nous mîmes toutes voiles dehors, gouvernant à Ouest-Sud-Ouest, jusqu'à dix heures du soir que nous mîmes le cap à Ouest-quart-Sud-Ouest; & nous courûmes à cette route toute la nuit, bonnettes greiées haut & bas.

Remarques sur cette navigation.

Mon intention étoit d'aller ainsi prendre connoissance de l'île *Saleyer*, à trois ou quatre lieues dans le Sud de sa pointe septentrionale, c'est-à-dire par $5^{d}\ 55'$ à 6^{d} de latitude, afin de chercher ensuite le détroit de ce nom, qui est entre cette île & celle de Celebes, le long de laquelle on court sans la voir: attendu que sa côte, presque depuis Pangasani, forme un golfe d'une immense profondeur. Au reste il faut de même revenir chercher *le détroit de Saleyer* lorsqu'on passe par le *Toukan bessie*; & on conclura sans doute de ce qui a été détaillé ci-dessus, que la route par *la rue de Button* est, à tous égards, préférable. C'est une des navigations les plus sures & les plus agréables que

Avantages de la route précédente.

l'on puisse faire. Elle réunit à la bonté des mouillages & à l'agrément de faire le chemin à son aise, tous les avantages de la meilleure relâche. L'abondance étoit aussi grande maintenant sur nos vaisseaux que l'avoit été la disette. Le scorbut disparoissoit à vue d'œil. Il s'y déclaroit à la vérité un grand nombre de cours de ventre, occasionnés par le changement de nourriture : cette incommodité, dangereuse dans les pays chauds, où il est ordinaire qu'elle se convertisse en flux de sang, devient encore plus communément une maladie grave dans le parage des Moluques. A terre, comme à la mer, il est mortel d'y dormir à l'air, sur-tout lorsque le tems est serein.

Passage du détroit de Saleyer.

Le 18 au matin nous ne vîmes point la terre, & je crois que pendant la nuit les courans nous firent perdre environ trois lieues ; nous continuâmes la route du Ouest-quart-Sud-Ouest. A neuf heures & demie nous eûmes bonne connoissance des hautes terres de *Saleyer* depuis le Ouest-Sud-Ouest jusqu'au Ouest-quart-Nord-Ouest, & à mesure que nous avançâmes, nous découvrîmes une pointe moins élevée qui semble terminer cette île au Nord. Je fis alors gouverner depuis le Ouest-quart-Nord-Ouest successivement jusqu'au Nord-Ouest-quart-Nord, afin de bien reconnoître le détroit. Ce passage, formé par les terres de Celebes & celles de Saleyer, est encore resserré par trois îles qui le barrent. Les Hollandois les nomment *Bougerones*, & ce passage *le Boutsaron.* Ils ont sur Saleyer un poste commandé aujourd'hui par Jan Hendrik Voll, teneur de livres.

Description de ce passage.

Nous observâmes à midi $5^{d}\ 55'$ de latitude australe. Nous crûmes d'abord voir une premiere île au Nord de la terre moyenne que nous avions prise pour la pointe de Saleyer ;

Saleyer ; mais c'eſt un terrein aſſez élevé & terminé lui-même par une pointe preſque noyée qui tient à Saleyer par une langue de terre extrêmement baſſe. Enſuite nous découvrîmes à la fois deux îles aſſez longues & d'une moyenne élevation, diſtantes entre elles de 4 à 5 lieues, & enfin, entre ces deux-là, nous en apperçûmes une troiſieme très-petite & très-baſſe. Le bon paſſage eſt auprès de cette petite île, ſoit au Nord ſoit au Sud. Je me ſuis déterminé pour ce dernier qui m'a paru le plus large. Afin de faciliter la narration, nous nommerons la petite île *l'île du Paſſage*, & les deux autres, l'une *l'île du Sud*, l'autre *l'île du Nord*.

Lorſque nous les eûmes ſuffiſamment reconnues, je mis en travers à l'entrée de la nuit pour attendre l'Etoile. Elle ne ſe rallia qu'à huit heures du ſoir, & nous donnâmes dans le paſſage, en conſervant le milieu du canal, dont la largeur peut être de ſix à ſept milles. A neuf heures & demie nous étions Nord & Sud de *l'île du Paſſage*, & *l'île du Sud* par ſon milieu, nous reſtoit entre le Sud & le Sud-quart-Sud-Eſt. Je fis alors gouverner à Oueſt-quart-Sud-Oueſt à une heure du matin, puis mettre en travers, bas-bord amure juſqu'à quatre heures du matin. Avant & dans le paſſage on ſonda pluſieurs fois à la main ſans trouver de fond, avec 20 & 25 braſſes de ligne. Nous ralliâmes le 19 au point du jour la côte de Celebes, & nous la rangeâmes à la diſtance de trois ou quatre milles. Il eſt en vérité difficile de voir un plus beau pays dans le monde. La perſpective offre dans le fond du tableau de hautes montagnes, au pied deſquelles regne une plaine immenſe cultivée par-tout & par-tout garnie de maiſons. Le bord de la mer forme une plantation ſuivie de coçotiers, &

Deſcription de cette partie de Celebes.

l'œil d'un marin, à peine échappé aux salaisons, voit avec ravissement des troupeaux de bœufs errer dans ces plaines riantes qu'embellissent des bosquets semés de distance en distance. La population dans cette partie paroît être considérable. A midi & demi nous étions par le travers d'une grosse bourgade, dont les habitations, construites au milieu des cocotiers, suivoient pendant une grande étendue la direction de la côte, le long de laquelle on trouve 18 & 20 brasses fond de sable gris, fond qui diminue à mesure qu'on approche de terre.

Cette partie méridionale de Celebes est terminée par trois pointes longues, unies & basses, entre lesquelles il y a deux baies assez profondes. Sur les deux heures nous avions donné chasse à un bateau Malais, dans l'espérance d'y trouver quelqu'un qui nous pût procurer des connoissances pratiques de ces parages. Il avoit aussitôt mis à courir à terre, & lorsque nous le joignîmes à portée de mousquet, il étoit entre la terre & nous, & nous n'étions plus que sur 7 brasses d'eau. Je lui fis tirer trois ou quatre coups de canon, dont il ne tint compte. Il nous prenoit sans doute pour un navire de la Compagnie Hollandoise & craignoit l'esclavage. Presque tous les gens de cette côte sont pirates, & les Hollandois en font des esclaves, quand ils les prennent. Obligé d'abandonner ce bateau, je mandai le canot de l'Etoile que j'envoyai sonder devant moi.

Difficultés de la navigation dans cette partie.

Nous étions dans ce moment presque par le travers de la troisieme pointe de Celebes, nommée *Tanakeka*, après laquelle la côte court sur le Nord-Nord-Ouest. Presque dans le Nord-Ouest de cette pointe il y a quatre îles, dont la plus considérable, appellée *Tanakeka*, comme la

pointe du Sud-Oueſt de Celebes, eſt baſſe, unie, & longue d'environ trois lieues. Les trois autres, plus ſeptentrionales que celles-ci, ſont très-petites. Il s'agiſſoit alors de doubler le bas fond dangereux de *brill* où *la lunette*, que je crois être Nord & Sud de Tanakeka, à la diſtance de quatre ou cinq lieues au plus. Deux paſſages ſe préſentoient, l'un entre la pointe Tanakeka & les îles, & on prétend que c'eſt celui-là que ſuivent les Hollandois, l'autre entre l'île Tanakeka & la lunette. Je préférai ce dernier dont les routes ſont moins composées, & que je croyois le plus large.

J'ordonnai au bateau de l'Etoile de diriger ſa route, de maniere à paſſer environ à une lieue & demie de l'île Tanakeka, & je le ſuivis ſous les huniers, l'Etoile ſe tenant dans mes eaux. Nous cheminâmes ſur 8, 9, 10, 11 & 12 braſſes d'eau, gouvernant du Oueſt-Nord-Oueſt au Oueſt-quart-Nord-Oueſt, puis à Oueſt quand nous vînmes à 13, 14, 15 & 16 braſſes, & que l'île la plus ſeptentrionale nous reſta au Nord-Nord-Eſt. Je rappellai pour-lors le bateau de l'Etoile, & je fis route au Sud-Oueſt-quart-Sud, ſondant d'horloge en horloge (1), & trouvant toujours de 15 à 16 braſſes fond de gros ſable gris & gravier. A dix heures du ſoir, le fond augmenta, on eut à dix heu- & demie 70 braſſes, ſable & corail, puis on n'en trouva plus en filant 120 braſſes. A minuit, je fis ſignal à l'Etoile d'embarquer ſon bateau & de forcer de voiles, & je gouvernai au Sud-Oueſt, pour paſſer à mi-canal entre la lunette & le banc nommé *Saras*, ſondant toutes les heures ſans trouver de fond. Au reſte, lorſque le vent n'eſt pas favorable & frais pour entreprendre de doubler la lunette,

(1) Chaque horloge à bord eſt d'une demi-heure.

il convient de mouiller à la côte de Celebes, dans quelqu'une des baies, & d'y attendre un tems fait; sans cela on court risque d'être entraîné par les courans sur ce dangereux bas-fond, sans pouvoir s'en défendre.

Suite de la direction de la route.

Au jour on ne vit point de terre; à dix heures je fis courir à Ouest-Sud-Ouest, & à midi nous observâmes 6d 10′ de latitude. Estimant alors avoir doublé le banc de Saras, certain au moins par l'observation d'en être au Sud, je dirigeai notre course à Ouest, & après avoir fait cinq à six lieues à cette route, je fis gouverner à Ouest-quart-Nord-Ouest, sondant d'heure en heure sans trouver de fond. Nous nous entretînmes ainsi en canal, entre le *Sestenbanc* & *la Poule* au Nord, *le Pater noster* & *le Tangayang* au Sud, portant toutes voiles dehors jour & nuit, afin de gagner sur l'Etoile le tems de sonder. On m'avoit dit qu'ici les courans portoient sur les îles & banc de Tangayang. Par l'observation de la hauteur méridienne qui fut de 5d 44′, nous eûmes au contraire au moins neuf minutes de différence Nord. Le meilleur conseil à donner, c'est de s'entretenir ici, à n'avoir pas fond. On sera sûr alors d'être en canal; si on approchoit trop des îles du Sud, on commenceroit à ne plus trouver que 30 brasses d'eau.

Nous courûmes toute la journée du 21 pour reconnoître les îles *Alambaï.* Les cartes Françoises en marquent trois ensemble, & une plus grande dans le Sud-Est d'elles, à sept lieues de distance. Cette derniere n'existe point où ils la placent, & les îles Alambaï sont toutes les quatre réunies. Je comptois être au soleil couchant par leur latitude, & je fis gouverner à Ouest-quart-Sud-Ouest, jusqu'à ce qu'on eût couru le chemin de la vue. Pendant le jour on s'étoit dispensé de sonder. A huit heures du soir la

ſonde donna 40 braſſes d'eau, fond de ſable & vaze. Nous gouvernâmes alors au Sud-Oueſt-quart-Oueſt & Oueſt-Sud-Oueſt, juſqu'à ſix heures du matin; puis, comptant avoir dépaſſé les îles Alambaï, à Oueſt-quart-Sud-Oueſt juſqu'à midi. La ſonde, pendant la nuit, donna conſtamment 40 braſſes, fond de vaze molle, juſqu'à quatre heures qu'elle n'en donna que 38. A minuit nous vîmes un bateau qui couroit à l'encontre de nous; dès qu'il nous apperçut, il tint le vent, & deux coups de canon ne le firent pas *arriver*. Ces gens-là craignent plus les Hollandois que les coups de canon. Un autre, que nous vîmes le matin, ne fut pas plus curieux de nous accoſter. Nous obſervâmes à midi $6^d\ 8'$ de latitude, & cette obſervation nous donna encore une différence Nord de huit minutes avec notre eſtime.

Nous étions enfin hors de tous les pas périlleux qui font redouter la navigation des Moluques à Batavia. Les Hollandois prennent les plus grandes précautions pour tenir ſecretes les cartes ſur leſquelles ils naviguent dans ces parages. Il eſt vraiſemblable qu'ils en groſſiſſent les dangers; du-moins, j'en vois peu dans les détroits de Button, de Saleyer & dans le dernier paſſage dont nous ſortions, trois objets dont à Boëro ils nous avoient fait des monſtres. Je conviens que cette navigation ſeroit beaucoup plus difficile de l'Oueſt à l'Eſt; les points d'atterrage dans l'Eſt n'étant pas beaux & pouvant aiſément ſe manquer, au-lieu que ceux de l'Oueſt ſont beaux & sûrs. Toutefois, dans l'une & l'autre route, l'eſſentiel eſt d'avoir, tous les jours, de bonnes obſervations de latitude. Le défaut de ce ſecours, pourroit jetter dans des erreurs funeſtes. Nous n'avons pû, ces derniers jours, évaluer ſi l'effet des cou-

Remarques générales ſur cette navigation.

rans étoit dans l'Eſt ou dans l'Oueſt, n'ayant point eu de points de relevement.

Inexactitude des cartes connues de cette partie.

Je dois avertir ici que toutes les cartes marines Françoiſes de cette partie ſont pernicieuſes. Elles ſont inexactes, non-ſeulement dans les giſſemens des côtes & îles, mais même dans des latitudes eſſentielles. Les détroits de Button & de Saleyer ſont extrêmement fautifs; nos cartes ſuppriment même les trois îles qui rétréciſſent ce dernier paſſage, & celles qui ſont dans le Nord-Nord-Oueſt de l'île Tanakeka. M. d'Aprés, du-moins, avertit qu'il ne garantit point ſa carte des Moluques ni celle des Philippines, n'ayant pû trouver de mémoires ſatisfaiſans ſur cette partie. Pour la ſureté des navigateurs, je ſouhaiterois la même délicateſſe à tous ceux qui compilent des cartes. Celle qui m'a donné le plus de lumieres, eſt la carte d'Aſie de M. Danville, publiée en 1752. Elle eſt très-bonne depuis Ceram, juſqu'aux îles Alambaï. Dans toute cette route j'ai vérifié, par mes obſervations, l'exactitude de ſes poſitions & des giſſemens qu'il donne aux parties intéreſſantes de cette navigation difficile. J'ajouterai que la nouvelle Guinée & les îles des Papous approchent plus de la vraiſemblance ſur ſa carte que ſur aucune autre que j'euſſe entre les mains. C'eſt avec plaiſir que je rends cette juſtice au travail de M. Danville. Je l'ai connu particulierement, & il m'a paru auſſi bon citoyen que bon critique & ſçavant éclairé.

Depuis le 22 au matin nous ſuivîmes la route du Oueſt-quart-Sud-Oueſt juſqu'au lendemain 23 à huit heures que nous gouvernâmes à Oueſt-Sud-Oueſt. La ſonde donna 47, 45, 42 & 41 braſſes; & ce fond, je le dirai une fois pour tout, eſt ici & ſur toute la côte de Java un excellent

fond de vaze molle. Nous trouvâmes encore ſept minutes de différence Nòrd par la hauteur méridienne que nous obſervâmes de 6ᵈ 24′. L'Etoile avoit ſignalé la vue de terre dès ſix heures du matin ; mais le tems s'étant mis à grains, nous ne l'apperçûmes point alors. Je fis après midi prendre plus du Sud à la route, & à deux heures on découvrit du haut des mâts la côte ſeptentrionale de l'île *Maduré*. On la releva à ſix heures depuis le Sud-Eſt-quart-Sud juſqu'à Oueſt-quart-Sud-Oueſt-5ᵈ-Oueſt ; l'horiſon étoit trop-fort pour qu'on pût eſtimer à quelle diſtance elle nous reſtoit. La ſonde de l'après-midi fut conſtamment de 40 braſſes. Nous vîmes un grand nombre de bateaux pêcheurs, dont quelques-uns à l'ancre & qui avoient leurs filets dehors.

Les vents pendant la nuit varierent du Sud-Eſt au Sud-Oueſt, nous tînmes le plus près, bas-bord amure & la ſonde depuis dix heures du ſoir donna 28, 25 & 20 braſſes ; elle fut de 17 braſſes, lorſqu'à neuf heures du matin nous eûmes rallié la terre, & à midi elle n'en donna plus que dix. La groſſe terre de *la pointe d'Alang* ſur l'île *Java* nous reſtoit alors au Sud-Eſt-quart-Sud environ à deux lieues, *l'île Mandali* au Sud-Oueſt-quart-Oueſt-2ᵈ-Sud, deux milles, & les terres les plus Oueſt à Oueſt-Sud-Oueſt quatre lieues. Dans cette poſition nous obſervâmes 6ᵈ 22′ 30″, ce qui étoit aſſez conforme à la latitude eſtimée. Vue de l'île Java.

En tranſportant ce point de midi ſur la carte à grand point de M. d'Aprés, ſuivant les relevemens, je trouvai, Obſervations géographiques.

1°. Que la côte de Java y eſt placée de neuf à douze minutes plus Sud qu'elle ne l'eſt effectivement par le terme moyen de notre obſervation méridienne.

2°. Que le gissement de la pointe d'Alang n'y est pas exact, attendu qu'il la fait courir sur le Oüest-Sud-Ouest & Sud-Ouest-quart-Ouest, tandis que dans la vérité elle court, depuis l'île Mandali, sur le Ouest-quart-Sud-Ouest, environ quinze milles; après quoi elle reprend du Sud & forme un grand golfe.

3°. Qu'il donne trop peu d'étendue à cette partie de la côte, & qu'à suivre le relevement sur sa carte, nous eussions d'un midi à l'autre fait treize milles de moins à Ouest, soit que la côte ait cette quantité de plus en étendue, soit que le courant nous eût entraînés dans l'Est.

Rencontre de navires Hollandois.

Outre un grand nombre de bateaux pêcheurs, nous avions vu dans la matinée quatre navires, dont deux faisoient la même route que nous & portoient pavillon Hollandois déferlé. Sur les trois heures nous en joignîmes un auquel nous parlâmes; c'étoit un sénaut venant de *Malacca* & allant à *Japara*. Sa conserve, navire à trois mâts & qui sortoit aussi de Malacca, alloit à *Saramang*. Ils ne tarderent pas à mouiller à la côte. Nous la rangeâmes à la distance d'environ trois quarts de lieue jusqu'à quatre heures du soir. Je fis alors gouverner à Ouest-quart-Nord-Ouest, afin de ne pas m'enfoncer dans le golfe & de passer au large d'un banc de corail qui est à cinq ou six lieues de terre. Jusqu'ici la côte de Java est peu élevée sur le bord de la mer; mais on apperçoit de hautes montagnes dans l'intérieur. A cinq heures & demie nous avions le milieu des îles *Carimon Java* au Nord-2d-Ouest, environ à huit lieues.

Route le long de Java.

Nous courûmes à Ouest-quart-Nord-Ouest jusqu'à quatre heures du matin, puis à Ouest jusqu'à midi. La sonde, qui la veille avoit été près de terre de 9 à 10 brasses,

tes, augmenta dès ſept heures du ſoir à 30 & elle donna dans la nuit 32, 34 & 35 braſſes. Au ſoleil levant nous ne vîmes point de terre, ſeulement quelques navires &, ſuivant l'ordinaire, une infinité de bateaux pêcheurs. Malheureuſement il fit calme preſque toute la journée du 25 juſqu'à cinq heures du ſoir. Je dis malheureuſement, d'autant plus qu'il nous étoit intéreſſant d'avoir connoiſſance de la côte avant la nuit, afin de diriger la route en conſéquence pour paſſer entre *la pointe Indermaye* & *les îles Rachit*, & enſuite au large des roches ſous l'eau qui en ſont à l'Oueſt. Depuis midi qu'on avoit obſervé 6^{d} 26′ de latitude, nous gouvernions à Oueſt & Oueſt-quart-Sud-Oueſt; mais le ſoleil ſe coucha ſans qu'on pût découvrir la terre. Quelques-uns crurent, mais ſans certitude, appercevoir *les Montagnes bleues* qui ſont à quarante lieues dans l'Eſt de Batavia. De ſix heures du ſoir à minuit, je fis gouverner à Oueſt & Oueſt-quart-Nord-Oueſt, ſondant d'heure en heure par 25, 24, 21, 20 & 19 braſſes. A une heure du matin nous courûmes à Oueſt-quart-Nord-Oueſt, depuis deux heures juſqu'à quatre, au Nord-Oueſt, puis au Nord-Oueſt-quart-Oueſt juſqu'à ſix heures. Mon intention, eſtimant à une heure du matin être à mi-canal entre les îles Rachit & la terre de Java, étoit de m'élever dans le Nord des roches. La ſonde me donna trois fois 20 braſſes, puis 22, puis 23, & pour lors je me ſuppoſai à trois ou quatre lieues dans le Nord-Nord-Oueſt des îles Rachit.

J'étois bien loin de compte; le 26 les rayons du ſoleil levant nous montrerent la côte de Java depuis le Sud-quart-Sud-Oueſt juſqu'à Oueſt quelques degrés Nord, & à ſept heures & demie on vit du haut des mâts les îles Ra- Erreur dans l'eſtime de notre route.

chit, environ à sept lieues de distance dans le Nord-Nord-Ouest & le Nord-Ouest-quart-Nord. Cette vue me donnoit une énorme & dangereuse différence sur la carte de M. d'Aprés; mais je suspendis mon jugement jusqu'à ce que la hauteur méridienne prononçât s'il falloit attribuer cette différence aux courans, ou bien en accuser la carte. Je fis gouverner à Ouest-quart-Nord-Ouest & Ouest-Nord-Ouest, afin de bien reconnoître la côte qui est ici extrêmement basse & n'offre aucune montagne dans l'intérieur. Le vent étoit du Sud-Sud-Est au Sud-Est & à l'Est, joli frais.

Causes de cette erreur.

A midi la pointe la plus méridionale d'*Indermaye* nous restoit à l'Est-quart-Sud-Est-2^{d}-Sud, environ à quatre lieues, le milieu des *îles Rachit* au Nord-Est, à cinq lieues de distance, & le terme moyen des hauteurs observées à bord nous plaça par 6^{d} 12$'$ de latitude. D'après cette hauteur & le relevement, il me parut que le golfe entre l'île Mandali & la pointe Indermaye, a sur la carte vingt-deux minutes d'étendue de moins de l'Est à l'Ouest que dans la réalité, & que la côte y est jettée 16 minutes plus au Sud que ne la placeroient nos observations. La même correction doit avoir lieu pour les îles Rachit, en y ajoutant que la distance entre ces îles & la terre de Java, est au-moins de deux lieues plus considérable que celle marquée sur la carte. A l'égard des gissemens des diverses parties de la côte entre elles, ils m'ont paru y être assez exacts, autant qu'on en peut juger par des estimes faites successivement, à la vue & en courant. Au reste les différences, notées ci-dessus, sont très-périlleuses pour qui navigue de nuit sur cette carte.

Route jusqu'à Batavia.

Depuis le matin la sonde avoit donné 21, 23, 19 & 18

brasses. La brise de l'Est-Sud-Est continua, & nous rangeâmes la terre à trois ou quatre milles, afin de passer dans le Sud de ces roches cachées dont j'ai déjà parlé & qu'on marque à cinq ou six lieues dans l'Ouest des îles Rachit. A une heure après midi un bateau qui étoit mouillé devant nous, appareilla stribord amure, ce qui me fit penser qu'alors le courant changeoit & nous devenoit contraire. Nous lui parlâmes à deux heures; un Hollandois, qui le commandoit & qui nous a paru y être seul blanç avec des mulatres, nous dit qu'il alloit à Amboine & Ternate, & qu'il sortoit de Batavia dont il se faisoit à vingt-six lieues. Après être sorti du passage de Rachit & avoir passé en-dedans des roches sous l'eau, je voulois porter au Nord-Ouest pour doubler des bancs de sable nommés *les bancs périlleux* qui s'avancent assez au large entre les pointes *Indermaye* & *Sidari*. Les vents nous refuserent, & ne pouvant présenter qu'à Ouest-Nord-Ouest, je pris le parti à sept heures du soir de laisser tomber une ancre à jet par 13 brasses fond de vaze environ à une lieue de terre. Le louvoyage étoit court & peu sûr entre les roches sous l'eau d'une part, & les bancs périlleux de l'autre. Nous avions sondé depuis midi par 19, 15, 14 & 10 brasses. Avant que de mouiller, nous courûmes un petit bord au large qui nous remit par 13 brasses.

Nous appareillâmes le 27 à deux heures du matin avec les vents de terre, qui, cette nuit, nous vinrent par l'Ouest, au-lieu que les nuits précédentes ils avoient fait le tour du Nord au Sud par l'Est. Ayant gouverné au Nord-Ouest, nous ne revîmes la terre qu'à huit heures du matin, terre extrêmement basse & presque noyée; nous tînmes la même route jusqu'à midi, & depuis l'apareillage jusqu'à

cette heure-là, nos sondes varierent de 13 à 16, 20, 22, 23 & 24 brasses. A dix heures & demie, on avoit eu fond de corail, je fis resonder un instant après, le fond étoit de vaze comme à l'ordinaire.

A midi, nous observâmes 5^d 48′ de latitude; d'en-bas on ne voyoit pas la terre, tant elle est basse. On la releva d'en-haut, depuis le Sud jusqu'au Sud-Ouest-quart-Ouest, à la distance estimée de cinq à six lieues: la hauteur de ce jour, comparée avec le relevement, ne donneroit pas au-delà de deux ou trois minutes, dont cette partie de la côte de Java seroit placée trop Sud sur la carte de M. d'Aprés; différence égale à zéro, puisqu'il faudroit supposer l'estime de la distance du relevement parfaitement juste. Les courans nous avoient encore porté Nord, & je crois Ouest.

Nouvelle erreur dans notre estime.

Toute la journée le tems fut très-beau & le vent favorable, je fis prendre, après midi, un peu du Nord à la route, afin d'éviter les basses de la pointe de *Sidari*. A minuit, comptant les avoir dépassées, je mis le cap à Ouest-quart-Sud-Ouest & Ouest-Sud-Ouest; puis au Sud-Ouest, voyant que le fond, de 19 brasses qu'il y avoit à une heure du matin, étoit augmenté successivement jusqu'à 27. A trois heures du matin on apperçut une île dans le Nord-Ouest-5^d-Nord environ à trois lieues. Convaincu pour-lors que j'étois plus avancé que je ne le croyois, craignant même de dépasser Batavia, je mouillai pour attendre le jour. Au soleil levant nous reconnûmes toutes les îles de la baie de Batavia; celle *d'Edam*, sur laquelle est un pavillon, nous restoit au Sud-Est-quart-Sud, environ à quatre lieues, & *l'île d'Onrust* ou *du Carenage* au Sud-Sud-Ouest-4^d-Sud, à près de cinq lieues; nous nous trouvâmes ainsi dix lieues plus à

l'Oueſt que nous ne l'eſtimions, différence qui a pû provenir & des courans & de ce que la côte n'eſt pas projettée exactement.

A dix heures & demie du matin je tentai un premier appareillage; mais le vent étant preſque auſſitôt tombé tout-à-fait & la marée contraire, je mouillai ſous voiles une ancre à jet. Nous appareillâmes de nouveau à midi & demi; nous gouvernâmes ſur le milieu de l'île d'Edam, juſqu'à en être environ à trois quarts de lieue; le dôme de la grande Egliſe de Batavia nous reſtant alors au Sud, nous mîmes le cap deſſus, paſſant entre les baliſes qui indiquent le chenal. A ſix heures, nous mouillâmes dans la rade par 6 braſſes fond de vaze, ſans affourcher, attendu qu'on ſe contente ici d'avoir une ſeconde ancre prête à laiſſer tomber. Une heure après l'Etoile mouilla dans l'Eſt-Nord-Eſt de nous, & à deux encablures. C'eſt ainſi qu'après avoir tenu la mer pendant dix mois & demi, nous arrivâmes le 28 Septembre 1768, dans une des plus belles colonies de l'univers, où nous nous regardâmes tous, comme ayant terminé notre voyage.

Mouillage à Batavia.

Batavia, ſuivant mon eſtime, eſt par 6d 11′ de latitude auſtrale, & 104d 52′ de longitude orientale du méridien de Paris.

CHAPITRE VIII.

Séjour à Batavia, & détail sur les Moluques.

LE tems des maladies, qui commence ici ordinairement à la fin de la mousson de l'Est, & les approches de la mousson pluvieuse de l'Ouest, nous avertissoient de ne rester à Batavia que le moins qu'il nous seroit possible. Toutefois, malgré l'impatience où nous étions d'en sortir au plutôt, nos besoins devoient nous y retenir un certain nombre de jours, & la nécessité d'y faire cuire du biscuit, qu'on ne trouva pas tout fait, nous arrêta plus long-tems encore que nous n'avions compté. Il y avoit dans la rade, à notre arrivée, 13 ou 14 vaisseaux de la compagnie de Hollande, dont un portoit le pavillon Amiral. C'est un vieil vaisseau qu'on laisse pour cette destination; il a la police de la rade & rend les saluts à tous les vaisseaux marchands. J'avois déjà envoyé un Officier pour rendre au Général compte de notre arrivée, lorsqu'il vint à bord un canot de ce vaisseau Amiral, avec je ne sçais quel papier écrit en Hollandois. Il n'y avoit point d'Officier dedans le canot, & le Patron, qui sans doute en faisoit les fonctions, me demanda qui nous étions & une déposition écrite & signée de moi. Je lui répondis que j'avois envoyé faire ma déclaration à terre, & je le congédiai. Il revint peu de tems après insistant sur sa premiere demande; je le renvoyai une seconde fois avec la même réponse, & il se le tint pour dit. L'Officier qui étoit allé chez le Général ne fut de retour qu'à neuf heures du soir. Il n'avoit point vû son Excellence qui étoit à la campagne, & on l'avoit conduit chez le *Sa-*

Cérémonial à l'arrivée.

bandar ou Introducteur des étrangers, qui lui donna rendez-vous au lendemain, & lui dit que si je voulois descendre à terre, il me conduiroit chez le Général.

Les visites, dans ce pays, se font de bonne heure; l'excessive chaleur y contraint. Nous partîmes à six heures du matin, conduits par le Sabandar M. Vanderluys, & nous allâmes trouver M. Vander Para, Général des Indes orientales, lequel étoit dans une de ses maisons de plaisance à trois lieues de Batavia. Nous vîmes un homme simple & poli, qui nous reçut à merveille & nous offrit tous les secours dont nous pouvions avoir besoin. Il ne parut ni surpris ni fâché que nous eussions relâché aux îles Moluques; il approuva même beaucoup la conduite du Résident de Boëro & ses bons procédés à notre égard. Il consentit à ce que je misse nos malades à l'hôpital de la Compagnie, & il envoya sur-le-champ l'ordre de les y recevoir. A l'égard des fournitures nécessaires aux vaisseaux du Roi, il fut convenu qu'on remettroit les états de demandes au Sabandar, qui seroit chargé de nous pourvoir de tout. Un des droits de sa charge étoit de gagner & avec nous & avec les fournisseurs. Lorsque tout fut réglé, le Général me demanda si je ne saluerois pas le pavillon; je lui répondis que je le ferois, à condition que ce seroit la place qui rendroit le salut & coup pour coup. *Rien n'est plus juste*, me dit-il, & la citadelle a les ordres en conséquence. Dès que je fus de retour à bord, nous saluâmes de quinze coups de canon, & la ville répondit par le même nombre.

Visite au Général de la Compagnie.

Je fis aussitôt descendre à l'hôpital les malades des deux navires au nombre de vingt-huit, les uns encore affectés du scorbut, les autres, en plus grand nombre, attaqués du flux de sang. On travailla aussi à remettre au Sabandar

l'état de nos besoins, en biscuit, vin, farine, viande fraîche & légumes, & je le priai de nous faire fournir notre eau par les chalans de la Compagnie. Nous songeâmes en même tems à nous loger en ville pour le tems de notre séjour. C'est ce que nous fîmes dans une grande & belle maison, que l'on appelle *iner logment*, dans laquelle on est logé & nourri pour deux *risdales* par jour, non compris les domestiques ; ce qui fait près d'une pistole de notre monnoie. Cette maison appartient à la Compagnie, qui l'afferme à un particulier, lequel a, par ce moyen, le privilege exclusif de loger tous les étrangers. Cependant les vaisseaux de guerre ne sont pas soumis à cette loi ; & en conséquence l'Etat-major de l'Etoile s'établit en pension dans une maison bourgeoise. Nous louâmes aussi plusieurs voitures, dont on ne sçauroit absolument se passer dans cette grande ville, voulant sur-tout en parcourir les environs, plus beaux infiniment que la ville même. Ces voitures de louage sont à deux places, traînées par deux chevaux, & le prix, chaque jour, en est un peu plus de dix francs.

Nous rendîmes en corps, le troisieme jour de notre arrivée, une visite de cérémonie au Général, que le Sabandar en avoit prévenu. Il nous reçut dans une seconde maison de plaisance, nommée *Jacatra*, laquelle est à-peu-près au tiers de la distance de Batavia à la maison où j'avois été le premier jour. Je ne sçaurois mieux comparer le chemin qui y mene, qu'aux plus beaux boulevards de Paris, en les supposant encore embellis à droite & à gauche par des canaux d'une eau courante. Nous eussions dû faire aussi d'autres visites d'étiquette, introduits de même par le Sabandar, sçavoir chez le Directeur-général,

chez

chez le Préſident de Juſtice, & chez le Chef de la marine. M. Vandersluys ne nous en dit rien, & nous n'allâmes viſiter que le dernier.

Son titre eſt *Scopen hagen.* Quoique cet Officier n'ait au ſervice de la Compagnie que le grade de Contre-Amiral, celui-ci eſt néanmoins Vice-Amiral des Etats, par une faveur particuliere du Stathouder. Ce prince a voulu diſtinguer ainſi un homme de qualité que le dérangement de ſa fortune a forcé de quitter la marine des Etats qu'il a bien ſervi, pour venir prendre ici le poſte qu'il y occupe.

Le Scopen hagen eſt membre de la haute Régence, dans les aſſemblées de laquelle il a ſéance & voix délibérative pour les affaires de marine; il jouit auſſi de tous les honneurs des Edel-heers. Celui-ci tient un grand état, fait bonne chere, & ſe dédommage des mauvais momens qu'il a ſouvent paſſés à la mer, en occupant une maiſon délicieuſe hors de la ville.

Pendant que nous reſtâmes ici, les principaux de Batavia s'empreſſerent à nous en rendre le ſéjour agréable. De grands repas à la ville & à la campagne, des concerts, des promenades charmantes, la variété de cent objets réunis ici & preſque tous nouveaux pour nous, le coup d'œil de l'entrepôt du plus riche commerce de l'univers; mieux que cela, le ſpectacle de pluſieurs peuples qui, bien qu'oppoſés entierement pour les mœurs, les uſages, la religion, forment cependant une même ſociété; tout concouroit à amuſer les yeux, à inſtruire le navigateur, à intéreſſer même le philoſophe. Il y a de plus ici une Comédie qu'on dit aſſez bonne; nous n'avons pû juger que de la ſalle qui nous a paru jolie: n'entendant pas la langue, ce fut bien aſſez pour nous d'y aller une fois. Nous fûmes infiniment

Amuſemens qu'on trouve à Batavia.

plus curieux des Comédies Chinoiſes, quoique nous n'entendiſſions pas mieux ce qui s'y débitoit; il ne ſeroit pas fort agréable de les voir tous les jours, mais il faut en avoir vû une de chaque genre. Indépendamment des grandes pieces qui ſe repréſentent ſur un théâtre, chaque carrefour, dans le quartier Chinois, a ſes treteaux, ſur leſquels on joue tous les ſoirs des petites pieces & des pantomimes. *Du pain & des ſpectacles*, demandoit le peuple Romain; il faut aux Chinois du commerce & des farces. Dieu me garde de la déclamation de leurs acteurs & actrices qu'accompagnent toujours quelques inſtrumens. C'eſt la charge du récitatif obligé, & je ne connois que leurs geſtes qui ſoient encore plus ridicules. Au reſte, quand je parle de leurs acteurs, c'eſt improprement; ce ſont des femmes qui font les rôles d'hommes. Au ſurplus, & on en tirera telles concluſions qu'on voudra, j'ai vû les coups de bâtons prodigués ſans meſure ſur les planches chinoiſes, y avoir un ſuccès tout auſſi brillant que celui dont ils jouiſſent à la comédie Italienne & chez Nicolet.

Beautés de ſes dehors.

Nous ne nous laſſions point de nous promener dans les environs de Batavia. Tout Européen, accoutumé même aux plus grandes capitales, ſeroit étonné de la magnificence de ſes dehors. Ils ſont enrichis de maiſons & de jardins ſuperbes, entretenus avec ce goût & cette propreté qui frappe dans tous les pays Hollandois. Je ne craindrai pas de dire qu'ils ſurpaſſent en beauté & en richeſſes ceux de nos plus grandes villes de France, & qu'ils approchent de la magnificence des environs de Paris. Je ne dois pas oublier un monument qu'un particulier y a élevé aux Muſes. Le ſieur Mohr, premier Curé de Batavia, homme riche à millions, mais plus eſtimable par ſes connoiſſances

& ſon goût pour les ſciences, y a fait conſtruire dans un jardin d'une de ſes maiſons, un obſervatoire qui honoreroit toute maiſon royale. Cet édifice, qui eſt à peine fini, lui a coûté des ſommes immenſes. Il fait mieux encore, il y obſerve lui-même. Il a tiré d'Europe les meilleurs inſtrumens en tout genre, néceſſaires aux obſervations les plus délicates, & il eſt en état de s'en ſervir. Cet Aſtronome, le plus riche ſans contredit des enfans d'Uranie, a été enchanté de voir M. Verron. Il a voulu qu'il paſſât les nuits dans ſon obſervatoire; malheureuſement il n'y en a pas eu une ſeule qui ait été favorable à leurs deſirs. M. Mohr a obſervé le dernier paſſage de Venus, & il a envoyé ſes obſervations à l'Académie de Harlem; elles ſerviront à déterminer avec préciſion la longitude de Batavia.

Intérieur de la ville.

Il s'en faut bien que cette ville, quoique belle, réponde à ce qu'annoncent ſes dehors. On y voit peu de grands édifices, mais elle eſt bien percée; les maiſons ſont commodes & agréables; les rues ſont larges & ornées la plûpart d'un canal bien revêtu & bordé d'arbres, qui ſert à la propreté & à la commodité. Il eſt vrai que ces canaux entretiennent une humidité malſaine qui rend le ſéjour de Batavia pernicieux aux Européens. On attribue auſſi en partie le danger de ce climat à la mauvaiſe qualité des eaux; ce qui fait que les gens riches ne boivent ici que des eaux de *Selſe*, qu'ils font venir de Hollande à grands frais. Les rues ne ſont point pavées, mais de chaque côté il y a un large & beau parapet revêtu de pierres de taille ou de briques, & la propreté hollandoiſe ne laiſſe rien à deſirer pour l'entretien de ces trotoirs. Je ne prétends pas au reſte donner une deſcription détaillée de Batavia, ſujet épuiſé tant de fois. On aura l'idée de cette ville fameuſe en ſachant qu'elle eſt

bâtie dans le goût des belles villes de la Hollande, avec cette différence que les tremblemens de terre imposent la néceſſité de ne pas élever beaucoup les maiſons, qui n'ont ici qu'un étage. Je ne décrirai point non plus le camp des Chinois, lequel eſt hors de la ville, ni la police à laquelle ils ſont ſoumis, ni leurs uſages, ni tant d'autres choſes déjà dites & redites.

Richeſſes & luxe des habitans.

On eſt frappé du luxe établi à Batavia; la magnificence & le goût qui décorent l'intérieur de preſque toutes les maiſons, annoncent la richeſſe des habitans. Ils nous ont cependant dit que Batavia n'étoit plus à beaucoup près ce qu'elle avoit été. Depuis quelques années la Compagnie y a défendu aux particuliers le commerce d'Inde en Inde, qui étoit pour eux la ſource d'une immenſe circulation de richeſſes. Je ne juge point ce nouveau réglement de la Compagnie; j'ignore ce qu'elle gagne à cette prohibition. Je ſais ſeulement que les particuliers attachés à ſon ſervice, ont encore le ſecret de tirer trente, quarante, cent juſqu'à deux cents mille livres de revenu d'emplois, qui ont de gages quinze cents, trois mille, ſix mille livres au plus. Or preſque tous les habitans de Batavia ſont employés de la Compagnie. Cependant il eſt ſûr qu'aujourd'hui le prix des maiſons, à la ville & à la campagne, eſt plus des deux tiers au-deſſous de leur ancienne valeur. Toutefois Batavia ſera toujours riche du plus au moins; & par le ſecret dont nous venons de parler, & parce qu'il eſt difficile à ceux qui ont fait fortune ici, de la faire repaſſer en Europe. Il n'y a de moyen d'y envoyer ſes fonds que par la Compagnie qui s'en charge à huit pour cent d'eſcompte; mais elle n'en prend que fort peu à la fois à chaque particulier. Ces fonds d'ailleurs ne ſe peuvent en-

voyer en fraude, l'eſpece d'argent qui circule ici perdant en Europe vingt-huit pour cent. La Compagnie ſe ſert de l'Empereur de Java pour faire frapper une monnoie particuliere qui eſt la monnoie des Indes.

Détails ſur l'adminiſtration de la Compagnie.

Nulle part dans le monde les états ne ſont moins confondus qu'à Batavia; les rangs y ſont aſſignés à chacun; des marques extérieures les conſtatent d'une façon immuable, & la ſérieuſe étiquette eſt plus ſevere ici qu'elle ne le fut jamais à aucun congrès. La haute Régence, le Conſeil de Juſtice, le Clergé, les Employés de la Compagnie, ſes Officiers de Marine & enfin le Militaire, telle y eſt la gradation des états.

La haute Régence eſt compoſée du Général qui y préſide, des Conſeillers des Indes, dont le titre eſt *Edel-heer*, du Préſident du Conſeil de Juſtice & du Scopen hagen. Elle s'aſſemble au château deux fois par ſemaine. Les Conſeillers des Indes ſont aujourd'hui au nombre de ſeize, mais ils ne ſont pas tous à Batavia. Quelques-uns ont les gouvernemens importans du cap de Bonne-Eſpérance, de Ceylan, de la côte de Coromandel, de la partie orientale de Java, de Macaſſar & d'Amboine, & ils y réſident. Ces Edel-heers ont la prérogative de faire dorer en plein leurs voitures, devant leſquelles ils ont deux coureurs, tandis que les particuliers n'en peuvent avoir qu'un. Il faut de plus que tous les caroſſes s'arrêtent quand ceux des Edel-heers paſſent; & alors hommes & femmes ſont obligés de ſe lever. Le Général, outre cette diſtinction, eſt le ſeul qui puiſſe aller à ſix chevaux; il eſt toujours ſuivi d'une garde à cheval, ou au-moins des Officiers de cette garde & de quelques ordonnances; lorſqu'il paſſe, hommes & femmes ſont obligés de deſcendre de leurs

voitures, & il n'y a que celles des Edel-heers qui chez lui puiſſent entrer juſqu'au perron. Ils ont ſeuls les honneurs du Louvre. J'en ai vu quelques-uns aſſez ſenſés pour rire en particulier avec nous de ces magnifiques prérogatives.

Le Conſeil de Juſtice juge ſouverainement & ſans appel au civil comme au criminel. Il y a vingt ans qu'il condamna à mort un Gouverneur de Ceylan. Cet Edel-heer fut convaincu d'avoir commis d'horribles concuſſions dans ſon gouvernement, & exécuté à Batavia dans la place qui eſt vis-à-vis de la citadelle. Au reſte la nomination du Général des Indes, celle des Edel-heers & des Conſeillers de Juſtice vient d'Europe. Le Général & la haute Régence de Batavia propoſent aux autres emplois, & leur choix eſt toujours ratifié en Hollande. Toutefois le Général nomme en dernier reſſort à toutes les places militaires. Un des plus conſidérables & des meilleurs emplois pour le revenu, après les gouvernemens, eſt celui de Commiſſaire de la campagne. Cet Officier a l'inſpection ſur tout ce qui fait le domaine de la Compagnie dans l'île Java, même ſur les poſſeſſions & la conduite des divers Souverains de l'île; il a de plus la police abſolue ſur les Javans ſujets de la Compagnie. Cette police eſt fort ſévere, & les fautes un peu graves ſont punies de ſupplices rigoureux. La conſtance des Javans à ſouffrir des tourmens barbares eſt incroyable; mais quand on les exécute, il faut leur laiſſer des caleçons blancs & ſur-tout ne pas leur trancher la tête. La Compagnie même compromettroit ſon autorité en refuſant d'avoir pour eux cette complaiſance; les Javans ſe révolteroient. La raiſon en eſt ſimple: comme il eſt de foi dans leur religion qu'ils ſeroient

mal reçus dans l'autre monde s'ils y arrivoient décapités & sans caleçons blancs, ils osent croire que le despotisme n'a de droits sur eux que dans celui-ci.

Un autre emploi fort recherché, dont les fonctions sont belles & le revenu considérable, c'est celui de Sabandar ou Ministre des étrangers. Ils sont deux, le Sabandar des chrétiens & celui des payens. Le premier est chargé de tout ce qui regarde les étrangers Européens. Le second a le détail de toutes les affaires relatives aux diverses nations de l'Inde, en y comprenant les Chinois. Ceux-ci sont les courtiers de tout le commerce intérieur de Batavia, où leur nombre passe aujourd'hui celui de cent mille. C'est aussi à leur travail & à leurs soins que les marchés de cette grande ville doivent l'abondance qui y regne depuis quelques années. Tel est au reste l'ordre des Emplois au service de la Compagnie, assistant, teneur de livres, sous marchand, marchand, grand marchand, gouverneur. Tous ces grades civils ont un uniforme, & les grades militaires ont une espece de correspondance avec eux. Par exemple le Major a rang de grand marchand, le Capitaine de sous-marchand, *&c.* mais les militaires ne peuvent jamais parvenir aux places de l'administration sans changer d'état. Il est tout simple que dans une Compagnie de commerce le corps militaire n'ait aucune influence. On ne l'y regarde que comme un corps soudoyé, & cette idée est ici d'autant plus juste qu'il n'est entierement composé que d'étrangers.

Ordre des emplois au service de la Compagnie.

La Compagnie possede en propre une portion considérable de l'île Java. Toute la côte du Nord à l'Est de Batavia lui appartient. Elle a réuni, depuis plusieurs années, à son domaine, l'île *Maduré*, dont le Souverain s'étoit ré-

Domaines de la Compagnie sur l'île Java.

volté, & le fils eſt aujourd'hui Gouverneur de cette même île dont ſon pere étoit Roi. Elle a de même profité de la révolte du Roi de *Balimbuam*, pour s'approprier cette belle province qui fait la pointe orientale de Java. Ce Prince, frere de l'Empereur, honteux d'être ſoumis à des marchands, & conſeillé, dit-on, par les Anglois qui lui avoient fourni des armes, de la poudre, & même conſtruit un fort, voulut ſecouer le joug. Il en a coûté deux ans & de grandes dépenſes à la Compagnie pour le ſoumettre, & cette guerre venoit d'être terminée deux mois avant que nous arrivaſſions à Batavia. Les Hollandois avoient eu le déſavantage dans une premiere bataille; mais dans une ſeconde le Prince Indien a été pris avec toute ſa famille & conduit dans la citadelle de Batavia, où il eſt mort peu de jours après. Son fils & le reſte de cette famille infortunée devoient être embarqués ſur les premiers vaiſſeaux, & conduits au cap de Bonne-Eſpérance, où ils finiront leurs jours ſur l'île *Roben*.

En combien de ſouverainetés eſt partagée l'île Java.

Le reſte de l'île Java eſt diviſé en pluſieurs Royaumes. L'Empereur de Java, dont la réſidence eſt dans la partie méridionale de l'île, a le premier rang, enſuite le Sultan de *Mataran* & le Roi de *Bantam*. *Tſeribon* eſt gouverné par trois Rois vaſſaux de la Compagnie, dont l'agrément eſt auſſi néceſſaire aux autres Souverains pour monter ſur leur trône précaire. Il y a chez tous ces Rois une garde Européenne qui répond de leur perſonne. La Compagnie a de plus quatre comptoirs fortifiés chez l'Empereur, un chez le Sultan, quatre à Bantam & deux à Tſeribon. Ces Souverains ſont obligés de donner à la Compagnie leurs denrées aux taux d'un tarif qu'elle-même a fait. Elle en tire du riz, des ſucres, du caffé, de l'étain, de l'arrak, &

leur

leur fournit seule l'opium dont les Javans font une grande consommation, & dont la vente produit des profits considérables.

Batavia est l'entrepôt de toutes les productions des Moluques. La récolte des épiceries s'y apporte toute entiere ; on charge chaque année sur les vaisseaux ce qui est nécessaire pour la consommation de l'Europe & on brûle le reste. C'est ce commerce seul qui assure la richesse, je dirai même l'existence de la Compagnie des Indes Hollandoise ; il la met en état de supporter les frais immenses auxquels elle est obligée, & les déprédations de ses employés aussi fortes que ses dépenses même. C'est aussi sur ce commerce exclusif & sur celui de Ceylan qu'elle dirige ses principaux soins. Je ne dirai rien sur Ceylan que je ne connois pas ; la Compagnie vient d'y terminer une guerre ruineuse, avec plus de succès qu'elle n'a pû faire celle du golfe Persique, où ses comptoirs ont été détruits. Mais comme nous sommes presque les seuls vaisseaux du Roi qui aient pénétré dans les Moluques, on me permettra quelques détails sur l'état actuel de cette importante partie du monde, que son éloignement & le silence des Hollandois dérobent à la connoissance des autres nations. Commerce de Batavia.

On ne comprenoit autrefois sous le nom de *Moluques* que les petites îles situées presque sous la ligne, entre 15' de latitude Sud & 50' de latitude Nord, le long de la côte occidentale de *Gilolo*, dont les principales sont *Ternate*, *Tidor*, *Mothier* ou *Mothir*, *Machian* & *Bachian*. Peu-à-peu ce nom est devenu commun à toutes les îles qui produisoient des épiceries. *Banda*, *Amboine*, *Ceram*, *Bouro* & toutes les îles adjacentes ont été rangées sous la même dénomination, dans laquelle même quelques-uns Détails sur les Moluques.

ont voulu, mais sans succès, faire entrer *Bouton* & *Celebes*. Les Hollandois divisent aujourd'hui ces pays, qu'ils appellent *pays d'Orient*, en quatre gouvernemens principaux, desquels dépendent les autres comptoirs, & qui ressortissent eux-mêmes de la haute Régence de Batavia. Ces quatre gouvernemens sont *Amboine*, *Banda*, *Ternate* & *Macassar*.

Gouvernement d'Amboine.

D'Amboine, dont un Edel-heer est Gouverneur, relevent six comptoirs; sçavoir, sur Amboine même, *Hila* & *Larique*, dont les Résidens ont l'un le grade de Marchand, l'autre celui de Sous-marchand; dans l'Ouest d'Amboine les îles *Manipa* & *Boero*, sur la premiere desquelles est un simple teneur de livres, & sur la seconde notre bienfaiteur Hendrik Ouman, Sous-marchand; *Haroeko*, petite île à-peu-près dans l'Est-Sud-Est d'Amboine, où réside un Sous-marchand; & enfin *Saparoea*, île aussi dans le Sud-Est, & environ à quinze lieues d'Amboine. Il y réside un Marchand, lequel a sous sa dépendance la petite île *Neeslaw*, où il détache un Sergent & quinze hommes; il y a un petit fort construit sur une roche à Saparoea & un bon mouillage dans une jolie baie. Cette île & celle de Neeslaw fourniroient en clous la cargaison d'un navire. Toutes les forces du gouvernement d'Amboine consistent dans le fond de cent cinquante hommes, aux ordres d'un Capitaine, un Lieutenant & cinq Enseignes. Il y a de plus deux Officiers d'artillerie & un Ingénieur.

Gouvernement de Banda.

Le gouvernement de *Banda* est plus considérable pour les fortifications, & la garnison y est plus nombreuse; le fond en est de trois cents hommes, commandés par un Capitaine en premier, un Capitaine en second, deux Lieutenans, quatre Enseignes, & un Officier d'artillerie.

Cette garnison, ainsi que celle d'Amboine & des autres chefs-lieux, fournit tous les postes détachés. L'entrée à Banda est fort difficile pour qui ne la connoît pas. Il faut ranger de près la montagne de *Gunongapi* sur laquelle est un fort, en se méfiant d'un banc de roches qu'on laisse à bas-bord. La passe n'a pas plus d'un mille de large, & on n'y trouve point de fond. Il convient ensuite de ranger le banc pour aller chercher par 8 ou 10 brasses sous le fort *London*, le mouillage dans lequel peuvent ancrer cinq ou six vaisseaux.

Trois postes dépendent du gouvernement de Banda, *Ouriën*, où est un teneur de livres; *Wayer*, où réside un Sous-marchand; & l'île *Pulo Ry en Rhun*, voisine de Banda, couverte aussi de muscades. C'est un Grand-marchand qui y commande. Il y a sur cette île un fort; il n'y peut mouiller que des sloops, encore sont-ils sur un banc qui défend les approches du fort. Il faudroit même le canonner à la voile, car tout attenant le banc il n'y a plus de fond. Au reste, il n'y a point d'eau douce sur l'île; la garnison est obligée de la faire venir de Banda. Je crois que l'île *Arrow* est aussi dans le district de ce gouvernement. Il y a dessus un comptoir avec un Sergent & quinze hommes, & la Compagnie en retire des perles. Il n'en est pas ainsi de Timor & Solor, qui bien qu'elles en soient voisines, ressortissent directement de Batavia. Ces îles fournis- du bois de sandal. Il est assez singulier que les Portugais aient conservé un poste à Timor, & plus singulier encore qu'ils n'en tirent pas un grand parti.

Ternate a quatre comptoirs principaux dans sa dépendance; sçavoir *Gorontalo*, *Manado*, *Limbotto* & *Xullabessie*. Les Résidens des deux premiers ont le grade de

Gouvernement de Ternate.

Sous-marchands; les seconds ne sont que teneurs de livres. Il en dépend en outre plusieurs petits postes commandés par des Sergens. Deux cents cinquante hommes sont répartis dans le gouvernement de Ternate, aux ordres d'un Capitaine, un Lieutenant, neuf Enseignes, & un Officier d'artillerie.

Gouvernement de Macassar.

Le gouvernement de *Macassar*, sur l'île Celebes, lequel est occupé par un Edel-heer, a dans son département quatre comptoirs; *Boelacomba en Bonthain* & *Bima*, où résident deux Sous-marchands; *Saleyer* & *Maros*, dont les Résidens ne sont que teneurs de livres. Macassar ou *Jonpandam* est la plus forte place des Moluques; toutefois les naturels du pays y resserrent soigneusement les Hollandois dans les limites de leur poste. La garnison y est composée de trois cents hommes, que commandent, un Capitaine en premier, un Capitaine en second, deux Lieutenans & sept enseignes. Il y a aussi un Officier d'artillerie. On ne trouve pas d'épiceries dans le district de ce gouvernement, à moins qu'il ne soit vrai que Button en produit, ce que je n'ai pû vérifier. L'objet de son établissement a été de s'assurer d'un passage qui est une des clefs des Moluques, & d'ouvrir avec *Celebes & Borneo* un commerce avantageux. Ces deux grandes îles fournissent aux Hollandois de l'or, de la soie, du coton, des bois précieux, & même des diamans, en échange pour du fer, des draps, & d'autres marchandises de l'Europe ou de l'Inde.

Politique des Hollandois dans les Moluques.

Ce détail des différens postes occupés par les Hollandois dans les Moluques, est à peu de choses près exact. La police qu'ils y ont établie, fait honneur aux lumieres de ceux qui étoient alors à la tête de la Compagnie. Lorsqu'ils en eurent chassé les Espagnols & les Portugais,

succès qui avoient été le fruit des combinaisons les plus éclairées, du courage & de la patience, ils sentirent bien que ce n'étoit pas assez pour rendre le commerce des épiceries exclusif, d'avoir éloigné des Moluques tous les Européens. Le grand nombre de ces îles en rendoit la garde presque impossible, il ne l'étoit pas moins d'empêcher un commerce de contrebande des Insulaires avec la Chine, les Philippines, Macassar & tous les vaisseaux interlopes qui voudroient le tenter. La Compagnie avoit encore plus à craindre qu'on n'enlevât des plants d'arbres & qu'on ne parvînt à les faire réussir ailleurs. Elle prit donc le parti de détruire, autant qu'il seroit possible, les arbres d'épiceries dans toutes ces îles, en ne les laissant subsister que sur quelques-unes qui fussent petites & faciles à garder; alors tout se trouvoit réduit à bien fortifier ces dépôts prétieux. Il fallut soudoyer les Souverains, dont cette denrée faisoit le revenu, pour les engager à consentir à ce qu'on en anéantît ainsi la source. Tel est le subside annuel de 20000 risdales que la Compagnie Hollandoise paye au Roi de Ternate & à quelques autres Princes des Moluques. Lorsqu'elle n'a pu déterminer quelqu'un de ces Souverains à permettre que l'on brûlât ses plants, elle les brûloit malgré eux, si elle étoit la plus forte, ou bien elle leur achetoit annuellement les feuilles des arbres encore vertes, sçachant bien qu'après trois ans de ce dépouillement, les arbres périroient; ce qu'ignorent sans doute les Indiens.

Par ce moyen, tandis que la canelle ne se recolte que sur Ceylan, les îles Banda ont été seules consacrées à la culture de la muscade; Amboine & Uleaster qui y touche, à la culture du gérofle, sans qu'il soit permis d'avoir du

gérofle à Banda, ni de la muſcade à Amboine. Ces dépôts en fourniſſent au-delà de la conſommation du monde entier. Les autres poſtes des Hollandois dans les Moluques ont pour objet d'empêcher les autres nations de s'y établir, de faire des recherches continuelles pour découvrir & brûler les arbres d'épiceries & de fournir à la ſubſiſtance des ſeules îles où on les cultive. Au reſte tous les Ingénieurs & marins employés dans cette partie, ſont obligés, en ſortant d'emploi, de remettre leurs cartes & plans, & de prêter ſerment qu'ils n'en conſervent aucun. Il n'y a pas long-tems qu'un habitant de Batavia a été fouetté, marqué & relégué ſur une île preſque déſerte, pour avoir montré à un Anglois un plan des Moluques.

La recolte des épiceries ſe commence en Décembre, & les vaiſſeaux deſtinés à s'en charger, arrivent dans le courant de Janvier à Amboine & Banda, d'où ils repartent pour Batavia en Avril & Mai. Il va auſſi tous les ans deux vaiſſeaux à Ternate, dont les voyages ſuivent de même la loi des mouſſons. De plus, il y a quelques ſénauts de douze ou quatorze canons deſtinés à croiſer dans ces parages.

Chaque année les Gouverneurs d'Amboine & de Banda aſſemblent vers la mi-Septembre tous les orencaies ou chefs de leurs départemens. Ils leur donnent d'abord des feſtins & des fêtes qui durent pluſieurs jours, & enſuite ils partent avec eux dans de grands bateaux nommés *coracores*, pour faire la tournée de leur gouvernement & brûler les plants d'épiceries inutiles. Les Réſidens des comptoirs particuliers ſont obligés de ſe rendre auprès de leurs Gouverneurs généraux & de les accompagner dans cette tournée qui finit ordinairement à la fin d'Octo-

bre ou au commencement de Novembre & dont le retour est célébré par de nouvelles fêtes. Lorsque nous étions à Boëro, M. Ouman se disposoit à partir pour Amboine avec les orencaies de son île.

Les Hollandois ont maintenant la guerre avec les habitans de Ceram, île riche en clous. Ces Insulaires ne veulent point laisser détruire leurs plants, & ils ont chassé la Compagnie de tous les postes principaux qu'elle occupoit sur leur terrein : elle n'a conservé que le petit comptoir de *Savaï*, situé dans la partie septentrionale de l'île, où elle tient un Sergent & quinze hommes. Les Ceramois ont des armes à feu & de la poudre, & tous, indépendamment d'un patois national, parlent bien le Malais. Les Papous sont aussi continuellement en guerre avec la Compagnie & ses vassaux. On leur a vu des bâtimens armés de pierriers & montés de deux cents hommes. Le Roi de *Salwati*, l'une de leurs plus grandes îles, vient d'être arrêté par surprise, comme il alloit rendre hommage au Roi de Ternate, duquel il est vassal, & les Hollandois le retiennent prisonnier.

Quoi de plus sage que le plan que nous venons d'exposer? quelles mesures pouvoient être mieux concertées pour établir & pour soutenir un commerce exclusif? Aussi la Compagnie en jouit-elle depuis long-tems, & c'est à quoi elle doit cet état de splendeur qui la rend plus semblable à une puissante République, qu'à une société de Marchands. Mais, ou je me trompe fort, ou le tems n'est pas loin, auquel ce commerce précieux doit recevoir de mortelles atteintes. J'oserai le dire, pour en détruire l'exclusion, il n'y a qu'à le vouloir. La meilleure sauvegarde des Hollandois, est l'ignorance du reste de l'Europe sur

l'état véritable de ces îles, & le nuage mystérieux qui enveloppe ce jardin des Hesperides. Mais il est des difficultés que la force de l'homme ne peut vaincre, & des inconvéniens auxquels toute sa sagesse ne sçauroit remédier. Les Hollandois peuvent bien construire à Amboine & Banda des fortifications respectables, ils peuvent les munir de garnisons nombreuses; mais après quelques années, des tremblemens de terre, presque périodiques, viennent renverser de fond-en-comble tous ces ouvrages, & chaque année la malignité du climat emporte les deux tiers des soldats, matelots & ouvriers qu'on y envoye. Voilà des maux sans remede. Les forts de Banda, bouleversés ainsi il y a trois ans, sont à peine reconstruits aujourd'hui; ceux d'Amboine ne le sont pas encore. D'ailleurs la Compagnie a pû parvenir à détruire, dans quelques îles, une partie des épiceries connues; mais il en est qu'elle ne connoît pas, & d'autres même qu'elle connoît & qui se défendent contre ses efforts

Aujourd'hui les Anglois fréquentent beaucoup les parages des Moluques, & ce n'est assurément pas sans dessein. Il y avoit plusieurs années que de petits bâtimens qui partoient de *Bancoul*, étoient venus examiner les passages & prendre les connoissances relatives à cette navigation difficile. On a lû que les habitans de Bouton nous ont dit que trois navires Anglois avoient depuis peu passé dans ce détroit; nous avons aussi parlé des secours qu'ils ont donnés à l'infortuné Souverain de Balimbuam, & il paroît certain que c'est d'eux aussi que les Ceramois tirent de la poudre & des armes; ils leur avoient même construit un fort que le Capitaine le Clerc nous a dit avoir détruit, & dans lequel il a trouvé deux canons. En 1764 M. Watson, qui commandoit

commandoit le Kinsberg, frégate de vingt-ſix canons, vint à l'entrée de *Savaï*, s'y fit donner, à coups de fuſils, un pilote pour le conduire au mouillage, & commit beaucoup de vexations dans ce foible comptoir. Il fit auſſi je ne ſçais quelle tentative chez les Papous, mais elle ne lui réuſſit pas. Sa chaloupe fut enlevée par ces Indiens, & tous les Européens qui étoient dedans, entre autres un fils de Mylord Sandwic, Garde de la Marine, qui la commandoit, furent attachés à des poteaux, circoncis & maſſacrés enſuite dans les tourmens.

Il ſemble au reſte que les Anglois ne veulent point cacher leurs projets à la compagnie Hollandoiſe. Il y a quatre ans qu'ils établirent un poſte dans une des îles des Papous, nommée *Soloc* ou *Taſara*. M. Dalrimple qui le fonda en fut le premier Gouverneur; mais les Anglois ne l'ont gardé que trois ans. Ils viennent de l'abandonner, & M. Dalrimple a paſſé à Batavia en 1768, ſur le *Patty*, Capitaine Dodwell, d'où il s'eſt rendu à Bancoul, où le Patty a coulé bas dans la rade. Ce poſte fourniſſoit des nids d'oiſeaux, de la nacre, des dents d'éléphant, des perles & des *tripans* ou *ſwalopps*, eſpece de glu ou d'écume dont les Chinois font grand cas. Ce que je trouve merveilleux, c'eſt qu'ils venoient vendre leurs cargaiſons à Batavia, je le ſçais du négociant qui les y achetoit. Le même homme m'a aſſuré que les Anglois avoient auſſi des épiceries par le moyen de ce poſte; peut-être les tiroient-ils des Ceramois. Pourquoi l'ont-ils abandonné? c'eſt ce que j'ignore. Il ſe peut qu'ayant déjà levé un grand nombre de plans d'épiceries, les ayant tranſplantés dans quelqu'une de leurs poſſeſſions aux Indes, & ſe croyant aſſurés de leur réuſſite, ils aient aban-

donné un poſte diſpendieux, trop capable d'alarmer une nation & d'en éclairer une autre.

Nous apprîmes à Batavia les premieres nouvelles des vaiſſeaux dont nous avions pluſieurs fois dans notre voyage retrouvé la trace. M. Wallas y étoit arrivé en Janvier 1768, & reparti preſque auſſitôt. M. Carteret, ſéparé involontairement de ſon chef, peu après être ſorti du détroit de Magellan, a fait un voyage plus long de beaucoup, & dont je crois les aventures plus compliquées. Il eſt venu à Macaſſar à la fin de Mars de la même année, ayant perdu preſque tout ſon équipage, & ſon vaiſſeau étant délabré. Les Hollandois n'ont pas voulu le ſouffrir à Jompandam, & l'ont renvoyé à Bontain, conſentant avec peine à ce qu'il y prît des Maures pour remplacer les hommes qu'il avoit perdus; après deux mois de ſéjour dans l'île Celebes, il s'eſt rendu le 3 Juin à Batavia, où il a carené, & d'où il n'eſt reparti que le 15 de Septembre, c'eſt-à-dire, douze jours ſeulement avant que nous y arrivaſſions. M. Carteret a peu parlé ici de ſon voyage; il en a dit aſſez cependant pour qu'on ait ſçu que dans un paſſage qu'il nomme *le détroit de Saint-Georges*, il a eu affaire avec des Indiens dont il montroit les fleches, qui ont bleſſé pluſieurs de ſes gens, entre autres ſon ſecond, lequel eſt reparti de Batavia ſans être guéri.

1768. *Octobre.* Maladies contractées à Batavia.

Il n'y avoit pas plus de huit ou dix jours que nous étions à Batavia, lorſque les maladies commencerent à s'y déclarer. De la ſanté, la meilleure en apparence, on paſſoit en trois jours au tombeau. Pluſieurs de nous furent attaqués de fievres violentes, & nos malades n'éprouvoient aucun ſoulagement à l'hôpital. J'accélerai, autant qu'il

m'étoit possible, l'expédition de nos besoins ; mais notre Sabandar étant aussi tombé malade, & ne pouvant plus agir, nous essuyâmes des difficultés & des lenteurs. Ce ne fut que le 16 Octobre que je pus être en état de sortir, & j'appareillai pour aller me mouiller en-dehors de la rade ; l'Etoile ne devoit avoir son biscuit que ce jour-là. Elle ne finit de l'embarquer qu'à la nuit, & dès que le vent le lui permit, elle vint mouiller auprès de nous. Presque tous les Officiers de mon bord étoient ou déjà malades, ou ressentoient les dispositions à le devenir. Le nombre des dissenteries n'avoit point diminué dans les équipages, & le séjour prolongé à Batavia eût certainement fait plus de ravages parmi nous que n'avoit fait le voyage entier. Notre Taitien, que l'enthousiasme de tout ce qu'il voyoit avoit sans doute préservé quelque tems de l'influence de ce climat pernicieux, tomba malade dans les derniers jours, & sa maladie a été fort longue, quoiqu'il ait eu pour les remedes toute la docilité à laquelle pourroit se dévouer un homme né à Paris ; aussi quand il parle de Batavia, ne la nomme-t-il que la terre qui tue, *enoua maté*.

CHAPITRE IX.

Départ de Batavia; relâche à l'île de France; retour en France.

LE 16 Octobre j'appareillai seul de la rade de Batavia pour mouiller par 7 brasses & demie fond de vaze molle, environ une lieue en-dehors. J'étois ainsi à un demi-mille dans l'Ouest-quart-Nord-Ouest de la balise qu'on laisse à stribord, quand on entre à Batavia. L'île *d'Edam* me restoit au Nord-Nord-Est-4ᵈ-Est, trois lieues; *Onrust* au Nord-Ouest-quart-Ouest, deux lieues un tiers; *Rotterdam* au Nord-2ᵈ-Ouest, une lieue & demie. L'Etoile, qui ne put avoir son pain que fort tard, appareilla à trois heures du matin; & gouvernant sur les feux que je tins allumés toute la nuit, elle vint mouiller auprès de moi.

Détail sur la route à faire pour sortir de Batavia.

Comme la route pour sortir de Batavia est intéressante, on me permettra le détail de celle que j'ai faite. Le 17 nous fûmes sous voiles à cinq heures du matin, & nous gouvernâmes au Nord-quart-Nord-Est pour passer dans l'Est de *Rotterdam* environ à une demi-lieue; puis au Nord-Ouest-quart-Nord pour passer au Sud de *Horn* & de *Harlem*; ensuite du Ouest-quart-Nord-Ouest au Ouest-quart-Sud-Ouest, pour ranger au Nord les îles d'*Amsterdam* & de *Middelbourg*, sur la derniere desquelles est un pavillon; puis à Ouest, laissant à stribord une balise placée dans le Sud *de la petite Cambuis*. A midi nous observâmes $5^d\ 55'$ de latitude méridionale, & nous étions pour lors Nord & Sud de la pointe Sud-Est *de la grande Cambuis*, environ à un mille. J'ai de-là fait route pour passer entre deux balises placées, l'une au Sud de la pointe

Nord-Oueſt de la grande Cambuis, l'autre Eſt & Oueſt de *l'île des Antropophages*, autrement dite *Pulo Laki*. Pour lors on range la côte à la diſtance qu'on veut ou qu'on peut. A cinq heures & demie le courant nous affalant ſur la côte, je mouillai une ancre à jet par 11 braſſes fond de vaze, la pointe Nord-Oueſt de *la baie de Bantam* me reſtant à Oueſt-quart-Nord-Oueſt-2d-Oueſt environ cinq lieues, & le milieu de *Pulo Baby* au Nord-Oueſt-5d-Oueſt trois lieues.

Il y a, pour ſortir de Batavia, une autre route que celle que j'ai priſe. En partant de la rade, on range la côte de Java, laiſſant à bas-bord une tonne qui ſert de baliſe, environ à deux lieues & demie de la ville; puis on range *l'île Kepert* au Sud; on ſuit la côte & on paſſe entre deux baliſes ſituées, l'une au Sud de l'île Middelbourg, l'autre vis-à-vis de celle-là ſur un banc qui tient à la pointe de la grande terre; on retrouve enſuite *la baliſe* qui eſt au Sud de la petite Cambuis, & pour lors les deux routes ſe réuniſſent. La carte particuliere que je donne de la ſortie de Batavia, indique ces deux routes avec exactitude.

Le 18 à deux heures du matin, nous étions à la voile, mais il nous fallut mouiller le ſoir; ce ne fut que le 19 après midi que nous ſortîmes *du détroit de la Sonde* paſſant au Nord *de l'île du Prince*. Nous obſervâmes à midi 6d 30′ de latitude auſtrale, & à quatre heures après midi, étant environ à quatre lieues de la pointe Nord-Oueſt de l'île du Prince, je pris mon point de départ ſur la carte de M. d'Aprés par 6d 21′ de latitude auſtrale & 102d de longitude orientale du méridien de Paris. Au reſte on peut mouiller par-tout le long de l'île de Java. Les Hollandois y entretiennent de petits poſtes de diſtance en diſtance,

Sortie du détroit de la Sonde.

& chacun d'eux a ordre d'envoyer un ſoldat à bord des vaiſſeaux qui paſſent avec un regiſtre ſur lequel on prie d'inſcrire le nom du vaiſſeau, d'où il vient & où il va. On met ce qu'on veut ſur ce regiſtre; mais je ſuis fort éloigné d'en blâmer l'uſage, puiſque par ce moyen on peut avoir des nouvelles de bâtimens dont ſouvent on eſt inquiet; & que d'ailleurs le ſoldat, chargé de préſenter ce regiſtre, apporte auſſi des poules, des tortues & d'autres rafraîchiſſemens qu'il vend à fort bon compte. Il n'y avoit plus de ſcorbut au-moins apparent à bord de mes vaiſſeaux; mais beaucoup de gens y étoient attaqués du flux de ſang. Je pris donc le parti de faire route pour l'île de France, ſans attendre l'Etoile, & je lui en fis le ſignal le 20.

Route juſqu'à l'île de France.

Cette route n'eut rien de remarquable que le beau & bon tems qui l'a rendue fort courte. Nous eûmes conſtamment le vent de Sud-Eſt très-frais. Nous en avions beſoin; car le nombre des malades augmentoit chaque jour, les convaleſcences étoient fort longues, & il ſe joignit aux flux de ſang des fievres chaudes; un de mes charpentiers en mourut la nuit du 30 au 31. Ma mâture me cauſoit auſſi beaucoup d'inquiétude. Il y avoit lieu d'appréhender que le grand mât ne rompît cinq ou ſix pieds au-deſſous du trelingage. Je le fis jumeller, & pour le ſoulager, je dégreyai le mât de perroquet & tins toujours deux ris dans le grand hunier. Ces précautions retardoient conſidérablement notre marche; malgré cela, le dix-huitieme jour de notre ſortie de Batavia, nous eûmes la vue de *l'île Rodrigue*, & le ſurlendemain celle de *l'île de France*.

1768. *Novembre.*

Vue de l'île Rodrigue.

Le 5 Novembre à quatre heures du ſoir, nous étions Nord & Sud de la pointe Nord-Eſt de l'île Rodrigue, d'où

j'ai conclu la différence ſuivante de notre eſtime depuis l'île du Prince juſqu'à Rodrigue. M. Pingré y a obſervé 60^{d} 52$'$ de longitude à l'Eſt de Paris, & à quatre heures je me trouvois, ſuivant mon eſtime, par 61^{d} 26$'$. En ſuppoſant donc que l'obſervation faite ſur l'île à l'habitation, y ait été faite à deux minutes dans l'Oueſt de la pointe dont j'étois Nord & Sud à quatre heures, ma différence ſur douze cents lieues de route étoit trente-quatre minutes ſur l'arriere du vaiſſeau. La différence des obſervations faites le 3 par M. Verron, a été pour le même moment de 1^{d} 12$'$ ſur l'avant du vaiſſeau.

Atterrage à l'île de France.

Nous avions eu connoiſſance de l'île Ronde le 7 à midi; à cinq heures du ſoir nous étions Nord & Sud de ſon milieu. Nous tirâmes du canon à l'entrée de la nuit, eſpérant qu'on allumeroit le feu *de la pointe aux Canonniers*; mais ce feu, mentionné par M. d'Aprés dans ſon inſtruction, ne s'allume plus, de maniere qu'après avoir doublé *le coin de Mire* qu'on peut ranger d'auſſi près qu'on veut, je me trouvai fort embarraſſé pour éviter la bâture dangereuſe qui avance plus d'une demi-lieue au large de la pointe aux Canonniers. Je louvoyai, afin de m'entretenir au vent du port, tirant de tems en tems un coup de canon; enfin entre onze heures & minuit il vint à bord un des pilotes du port entretenus par le Roi. Je me croyois hors de peine, & je lui avois remis la conduite du bâtiment, lorſqu'à trois heures & demie il nous échoua près de la *baie des Tombeaux*. Par bonheur il n'y avoit pas de mer, & la manœuvre que nous fîmes rapidement pour tâcher *d'abattre* du côté du large, nous réuſſit; mais que l'on conçoive quelle douleur mortelle c'eût été pour nous, après tant de dangers néceſſaires heureuſement évités, de venir

Danger que court la frégate.

échouer au port par la faute d'un ignorant auquel l'ordonnance nous forçoit de nous livrer. Nous en fûmes quittes pour quarante-cinq pieds de notre fausse quille qui furent emportés.

Avis nautique.

Cet accident, dont il s'en est peu fallu que nous ne fussions la victime, me met dans le cas de faire la réflexion suivante. Lorsqu'on en veut à l'île de France, & que l'on verra que de jour on ne peut atteindre l'entrée du port, la prudence exige que de bonne heure on prenne son parti de ne pas s'engager trop près de la terre. Il convient de s'entretenir pour la nuit en-dehors & au vent de l'île Ronde, non en cape, mais en louvoyant avec un bon corps de voiles à cause des courans. Au reste il y a mouillage entre les petites îles; nous y avons trouvé de 30 à 25 brasses fond de sable; mais il n'y faudroit mouiller que dans le cas d'une extrême nécessité.

Relâche à l'île de France.

Le 8 dans la matinée nous entrâmes dans le port où nous fûmes amarrés dans la journée. L'Etoile parut à six heures du soir & ne put entrer que le lendemain. Nous nous trouvâmes être en arrière d'un jour, & nous y reprîmes la date de tout le monde.

Détail de ce que nous y faisons.

Dès le premier jour j'envoyai tous mes malades à l'hôpital, je donnai l'état de mes besoins en vivres & agrès, & nous travaillâmes sur-le-champ à disposer la frégate pour être carenée. Je pris tous les ouvriers du port qu'on put me donner & tous ceux de l'Etoile, étant déterminé à partir aussitôt que je serois prêt. Le 16 & le 18 on chauffa la frégate. Nous trouvâmes son doublage vermoulu, mais son franc-bord étoit aussi sain qu'en sortant du chantier.

Nous fûmes obligés de changer ici une partie de notre

mâture.

mâture. Notre grand mât avoit un enton au pied & devoit manquer par-là auffitôt que par la tête, où la meche étoit caffée. On me donna un grand mât d'une feule piece, deux mâts de hune, des ancres, des cables & du filain dont nous étions abfolument indigens. Je remis dans les magafins du Roi mes vieux vivres, & j'en repris pour cinq mois. Je livrai pareillement à M. Poivre, Intendant de l'île de France, le fer & les clous embarqués à bord de l'Etoile, ma cucurbite, ma ventoufe, beaucoup de médicamens, & quantité d'effets devenus inutiles pour nous, & dont cette colonie avoit befoin. Je donnai auffi à la légion vingt-trois foldats qui me demanderent à y être incorporés. Meffieurs de Commerçon & Verron confentirent pareillement à différer leur retour en France; le premier pour examiner l'hiftoire naturelle de ces îles & celle de Madagafcar; le fecond pour être à portée d'aller obferver dans l'Inde le paffage de Venus; on me demanda de plus M. de Romainville Ingénieur, & quelques jeunes volontaires & pilotins pour la navigation d'Inde en Inde.

Perte de deux Officiers.

Il n'étoit pas malheureux, après un auffi long voyage, d'être encore en état d'enrichir cette colonie d'hommes & d'effets néceffaires. La joie que j'en reffentis fut cruellement altérée par la perte que nous y fîmes du Chevalier du Bouchage, Enfeigne de vaiffeau, fujet d'un mérite diftingué, qui joignoit aux connoiffances qui font le grand Officier de mer, toutes les qualités du cœur & de l'efprit qui rendent un homme précieux à fes amis. Les foins affectueux & l'habileté de M. de la Porte, notre Chirurgien-major, n'ont pu le fauver. Il mourut dans mes bras le 19 Novembre, d'une diffenterie commencée à Batavia. Peu de jours après un jeune fils de M. le Moyne Commif-

ſaire-ordonnateur de la Marine, embarqué avec moi volontaire, & nommé depuis peu Garde de la Marine, mourut de la poitrine.

J'admirai à l'île de France les forges qui y ont été établies par Meſſieurs de Roſting & Hermans. Il en eſt peu d'auſſi belles en Europe, & le fer qu'elles fabriquent eſt de la premiere qualité. On ne conçoit pas ce qu'il a fallu de conſtance & d'habileté pour perfectionner cet établiſſement, & ce qu'il a coûté de frais. Il a maintenant neuf cents Negres, dont M. Hermans a tiré & fait exercer un bataillon de deux cents hommes, parmi leſquels s'eſt établi l'eſprit de corps. Ils ſont entre eux fort délicats ſur le choix de leurs camarades, & refuſent d'admettre tous ceux qui ont commis la moindre friponnerie. Voilà donc le point d'honneur avec l'eſclavage.

1768. *Décembre.* Pendant notre ſéjour ici nous avions conſtamment joui du plus beau tems. Le 5 Décembre le ciel commença à ſe couvrir de gros nuages, les montagnes s'embrumerent, tout annonça la ſaiſon des pluies & l'approche de l'ouragan qui ſe fait ſentir dans ces îles preſque toutes les années. Le 10 j'étois prêt à mettre à la voile; la pluie & le vent debout ne me le permirent pas. Je ne pus appareiller que le 12 au matin, laiſſant l'Etoile au moment d'être carenée. Ce bâtiment ne pouvoit être en état de ſortir avant la fin du mois, & notre jonction étoit dorénavant inutile. Cette flûte, ſortie de l'île de France à la fin du mois de Décembre, eſt arrivée en France un mois après moi. A midi je pris mon point de départ par la latitude auſtrale obſervée de 20^{d} 22', & par 54^{d} 40' de longitude à l'Eſt de Paris.

Départ de l'île de France.

Route juſ- Le tems fut d'abord très-couvert, avec des grains &

de la pluie. Nous ne pûmes avoir connoiſſance de l'île de Bourbon. A meſure que nous nous éloignâmes le tems devint plus beau. Le vent étoit favorable & frais; mais bientôt notre nouveau grand mât nous cauſa les mêmes inquiétudes que le premier. Il faiſoit à la tête un arc ſi conſidérable, que je n'oſai me ſervir de grand perroquet ni porter le hunier tout haut. qu'au cap de Bonne-Eſpérance.

Depuis le 22 Décembre juſqu'au 8 Janvier nous eûmes conſtamment vent debout, mauvais tems ou calme. Ces vents d'Oueſt étoient, me diſoit-on, ſans exemple ici dans cette ſaiſon. Ils ne nous en moleſterent pas moins quinze jours de ſuite que nous paſſâmes à la cape ou à louvoyer avec une très-groſſe mer. Nous eûmes la connoiſſance de la côte d'Afrique avant que d'avoir eu la ſonde. Lors de la vue de cette terre que nous prîmes pour *le cap des Baſſes*, nous n'avions pas de fond. Le 30 nous trouvâmes 78 braſſes, & depuis ce jour nous nous entretînmes *ſur le banc des Eguilles*, avec la vue preſque continuelle de la côte. Bientôt nous rencontrâmes pluſieurs navires Hollandois de la flotte de Batavia. L'avant-coureur en étoit parti le 20 Octobre & la flotte le 6 Novembre: les Hollandois étoient encore plus ſurpris que nous de ces vents d'Oueſt qui ſouffloient ainſi contre ſaiſon.

Mauvais tems que nous eſſuyons.

1769. *Janvier.*

Enfin le 8 Janvier au matin nous eûmes connoiſſance du *cap False*, & bientôt après la vue des *terres du cap de Bonne-Eſpérance.* J'obſerverai qu'à cinq lieues dans l'Eſt-Sud-Eſt du cap False, il y a une roche ſous l'eau fort dangereuſe; qu'à l'Eſt du cap de Bonne-Eſpérance eſt un recif qui s'avance plus d'un tiers de lieue au large, & au pied du cap même un rocher qui met au large à la même diſtance. J'avois atteint un vaiſſeau Hollandois apperçu le

Avis nautiques.

matin, & j'avois diminué de voiles pour ne le pas dépasser, afin de le suivre en cas qu'il voulût entrer de nuit. A sept heures du soir il amena perroquets, bonnettes, & même ses huniers; pour-lors je pris le bord du large, & je louvoyai toute la nuit avec un grand frais de vent de Sud, variable du Sud-Sud-Est au Sud-Sud-Ouest.

Au point du jour les courans nous avoient entraînés de près de neuf lieues dans le Ouest-Nord-Ouest; le vaisseau Hollandois étoit à plus de quatre lieues sous le vent à nous. Il fallut forcer de voiles pour regagner ce que nous avions perdu; aussi ceux qui doivent passer la nuit sur les bords dans l'intention d'entrer au jour dans la baie du cap, feront-ils bien de mettre en-travers dès la pointe orientale du cap de Bonne-Espérance, en se tenant environ à trois lieues de terre; dans cette position les courans les auront mis en bonne posture d'entrer de grand matin. A neuf heures du matin, nous mouillâmes dans la baie du Cap, à la tête de la rade, & nous affourchâmes Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest. Il y avoit ici quatorze grands navires de toutes nations, & il en arriva plusieurs autres pendant le séjour que nous y fîmes. M. Cartetet en étoit sorti le jour des Rois. Nous saluâmes de quinze coups de canon la ville, qui nous en rendit un pareil nombre.

Relâche au cap de Bonne-Espérance.

Nous eûmes tout lieu de nous louer du Gouverneur & des habitans du cap de Bonne-Espérance; ils s'empresserent de nous procurer l'utile & l'agréable. Je ne m'arrêterai point à décrire cette place que tout le monde connoît. Le Cap releve immédiatement de l'Europe & n'est point dans la dépendance de Batavia, ni pour l'administration militaire & civile, ni pour la nomination des emplois. Il suffit même d'en avoir exercé un au Cap, pour n'en pou-

voir posséder aucun à Batavia. Cependant le Conseil du Cap correspond avec celui de Batavia pour les affaires de commerce. Il est composé de huit personnes, du nombre desquelles est le Gouverneur qui en est le Président. Le Gouverneur n'entre point dans le Conseil de Justice auquel préside le Commandant en second; seulement il signe les arrêts de mort.

Il y a un poste militaire à *False-baye* & un à *la baie de Saldagna*. Cette derniere qui forme un port superbe, à l'abri de tous les vents, n'a pu devenir le chef-lieu, parce qu'il n'y a pas d'eau. On travaille maintenant à augmenter l'établissement de False-baye; c'est où les vaisseaux mouillent pendant l'hiver, quand la baie du Cap est interdite. On y trouve les mêmes secours & à tout aussi bon compte qu'au Cap. Il y a par terre huit lieues de mauvais chemin d'un de ces lieux à l'autre.

A-peu-près à moitié chemin des deux est le canton de Constance, qui produit le fameux vin de ce nom. Ce vignoble, où l'on cultive des plants de muscat d'Espagne, est fort petit, mais il est faux qu'il appartienne à la Compagnie, & qu'il soit, comme on le croit ici, entouré de murs & gardé. On le distingue en haut Constance & petit Constance, séparés par une haie, & appartenans à deux propriétaires différens. Le vin qui s'y recueille est à-peu-près égal en qualité, quoique chacun des deux Constances ait ses partisans. Il se fait année commune cent vingt à cent trente barriques de ce vin, dont la Compagnie prend un tiers à un prix tarifé, le reste se vend aux acheteurs qui se présentent. Le prix actuel est de trente piastres l'alvrame ou le baril de soixante & dix bouteilles de vin blanc, trente-cinq piastres l'alvrame de rouge. Mes

Detail sur le vignoble de Constance.

camarades & moi nous allâmes dîner chez M. de Vanderspie, propriétaire du haut Constance. Il nous fit la meilleure chere du monde, & nous y bûmes beaucoup de son vin, soit en dînant, soit en goûtant des différentes pieces pour faire notre emplette.

Le terroir de Constance, terminé en pente douce, est d'un sable graveleux. La vigne s'y cultive sans échalas; le sep est taillé à petit bois. Le vin s'y fait en mettant dans la cuve la grape égrenée. Les futs pleins se conservent dans un cellier à rez-de-chaussée, dans lequel l'air a une libre circulation. Nous visitâmes en revenant de Constance deux maisons de plaisance qui appartiennent au Gouverneur. La plus grande nommée *Newland* a un jardin beaucoup plus beau que celui de la Compagnie au Cap. Nous avons trouvé ce dernier fort inférieur à sa réputation. De longues allées de charmilles très-hautes lui donnent l'air d'un jardin de Moines; il est planté de chênes qui y viennent très-mal.

Etat des Hollandois au cap.

Les plantations des Hollandois se sont fort étendues sur toute la côte, & l'abondance y est par-tout le fruit de la culture, parce que le cultivateur, soumis aux seules loix, y est libre & sûr de sa propriété. Il y a des habitans jusqu'à près de cent cinquante lieues de la capitale; ils n'ont d'ennemis à craindre que les bêtes féroces; car les Hottentots ne les molestent point. Une des plus belles parties de la colonie du Cap, est celle à laquelle on a donné le nom de *petite Rochelle*. C'est une peuplade de François chassés de leur patrie par la révocation de l'édit de Nantes. Elle surpasse toutes les autres par la fécondité du terrein & l'industrie des colons. Ils ont conservé à cette mere adoptive le nom de leur ancienne patrie, qu'ils aiment toujours, toute rigoureuse qu'elle leur a été.

Le Gouvernement envoye de tems-en-tems des caravanes visiter l'intérieur du pays. Il s'en est fait une de huit mois en 1763. Le détachement perça dans le Nord & fit, m'a-t-on assuré, des découvertes importantes; ce voyage n'eut pas cependant le succès qu'on devoit s'en promettre; le mécontentement & la discorde se mirent dans le détachement & forcerent le chef à revenir sur ses pas, laissant ses découvertes imparfaites. Les Hollandois avoient eu connoissance d'une nation jaune, dont les cheveux sont longs, & qui leur a paru très-farouche.

C'est dans ce voyage que l'on a trouvé le quadrupede de dix-sept pieds de hauteur, dont j'ai remis le dessein à M. de Buffon; c'étoit une femelle qui allaitoit un faon dont la hauteur n'étoit encore que de sept pieds. On tua la mere, le faon fut pris vivant, mais il mourut après quelques jours de marche. M. de Buffon m'a assuré que cet animal est celui que les *Naturalistes* nomment *la giroffe*. On n'en avoit pas revû depuis celui qui fut apporté à Rome du tems de César, & montré à l'amphithéâtre. On a aussi trouvé il y a trois ans, & apporté au Cap, où il n'a vécu que deux mois, un quadrupede d'une grande beauté, lequel tient du taureau, du cheval & du cerf, & dont le genre est absolument nouveau. J'ai pareillement remis à M. de Buffon le dessein exact de cet animal dont je crois que la force & la vîtesse égalent la beauté. Ce n'est pas sans raison que l'Afrique a été nommée la mere des monstres.

Munis de bons vivres, de vins & de rafraîchissemens de toute espece, nous appareillâmes de la rade du Cap le 17 après midi. Nous passâmes entre l'île *Roben* & la côte; à six heures du soir le milieu de cette île nous restoit au

Départ du cap.

Sud-Sud-Eſt-4^{d}-Sud environ à quatre lieues de diſtance; c'eſt d'où je pris mon point de départ par 33^{d} 40′ de latitude Sud, & 15^{d} 48′ de longitude orientale de Paris. Je deſirois de rejoindre M. Carteret ſur lequel j'avois certainement un grand avantage de marche, mais qui avoit encore onze jours d'avance ſur moi.

Vue de Sainte-Helene.

Je dirigeai ma route pour prendre connoiſſance de *l'île Sainte-Helene*, afin de m'aſſurer la relâche à *l'Aſcenſion*, relâche qui devoit faire le ſalut de mon équipage. Effectivement nous en eûmes la vue le 29 à deux heures après midi, & le relevement que nous en fîmes ne nous donna de différence avec l'eſtime de notre route que huit à dix lieues. La nuit du 3 au 4 Février étant par la latitude de l'Aſcenſion & m'en faiſant environ à dix-huit lieues de diſtance, je fis courir ſous les deux huniers. Au point du jour nous vîmes l'île à-peu-près à neuf lieues de diſtance, & à onze heures nous mouillâmes dans l'ance du Nord-Oueſt *ou de la montagne de la Croix* par 12 braſſes fond de ſable & corail. Suivant les obſervations de M. l'abbé de la Caille, nous étions à ce mouillage par 7^{d} 54′ de latitude Sud, & 16^{d} 19′ de longitude occidentale de Paris.

1769. *Février.*

Relâche à l'Aſcenſion.

A peine eûmes-nous jetté l'ancre que je fis mettre les bateaux à la mer & partir trois détachemens pour la pêche de la tortue; le premier dans *l'ance du Nord-Eſt*; le ſecond dans *l'ance du Nord-Oueſt*, vis-à-vis de laquelle nous étions; le troiſieme dans *l'ance aux Anglois*, laquelle eſt dans le Sud-Oueſt de l'île. Tout nous promettoit une pêche favorable; il n'y avoit point d'autre navire que le nôtre, la ſaiſon étoit avantageuſe & nous entrions en nouvelle lune. Auſſitôt après le départ des détachemens, je fis toutes mes diſpoſitions pour jumeller au-deſſous du capelage,

lage, mes deux mâts majeurs : sçavoir le grand mât avec un petit mât de hune, le gros bout en-haut ; & le mât de misaine, lequel étoit fendu horizontalement entre les jottereaux, avec une jumelle de chêne.

On m'apporta dans l'après-midi la bouteille qui renferme le papier sur lequel s'inscrivent ordinairement les vaisseaux de toutes nations qui relâchent à l'Ascension. Cette bouteille se dépose dans la cavité d'un des rochers de cette baie, où elle est également à l'abri des vagues & de la pluie. J'y trouvai écrit le *Swallow*, ce vaisseau Anglois commandé par M. Carteret, que je desirois de rejoindre. Il étoit arrivé ici le 31 Janvier & reparti le premier Février ; c'étoient déjà six jours que nous lui avions gagnés depuis le cap de Bonne-Espérance. J'inscrivis la Boudeuse & je renvoyai la bouteille.

La journée du 5 se passa à jumeller nos mâts sous le capelage, opération délicate dans une rade où la mer est clapoteuse, à tenir nos agrêts & à embarquer les tortues. La pêche fut abondante ; on en avoit retourné dans la nuit soixante & dix, mais nous ne pûmes en prendre à bord que cinquante-six, on remit les autres en liberté. Nous observâmes au mouillage 9^d $45'$ de variation Nord-Ouest. Le 6 à trois heures du matin, les tortues & bateaux étant embarqués, nous commençâmes à lever nos ancres ; à cinq heures nous étions sous voiles enchantés de notre pêche & de l'espoir que notre premier mouillage seroit dorénavant dans notre patrie. Combien nous en avions fait depuis le départ de Brest ! Départ de l'Ascension.

En partant de l'Ascension, je tins le vent pour ranger les îles *du cap Verd* d'aussi près qu'il me seroit possible. Le 11 au matin, nous passâmes la ligne pour la sixieme fois Passage de la ligne.

dans ce voyage par 20^{d} de longitude eſtimée. Quelques jours après, comme malgré la jumelle dont nous l'avions fortifié, le mât de miſaine faiſoit une très-mauvaiſe figure, il fallut le ſoutenir par des pataras, degréer le petit perroquet, & tenir preſque toujours le petit hunier aux bas-ris & même ſerré.

Rencontre du Swallow.

Le 25 au ſoir, on apperçut un navire au vent & de l'avant à nous, nous le conſervâmes pendant la nuit, & le lendemain nous le joignîmes; c'étoit le Swallow. J'offris à M. Carteret tous les ſervices qu'on peut ſe rendre à la mer. Il n'avoit beſoin de rien; mais ſur ce qu'il me dit qu'on lui avoit remis au Cap des lettres pour France, j'envoyai les chercher à ſon bord. Il me fit préſent d'une fleche qu'il avoit eue dans une des îles rencontrées dans ſon voyage autour du monde, voyage qu'il fut bien loin de nous ſoupçonner d'avoir fait. Son navire étoit fort petit, marchoit très-mal, & quand nous eûmes pris congé de lui, nous le laiſſâmes comme à l'ancre. Combien il a dû ſouffrir dans une auſſi mauvaiſe embarcation! Il y avoit huit lieues de différence entre ſa longitude eſtimée & la nôtre; il ſe faiſoit plus à l'Oueſt de cette quantité.

Erreur dans l'eſtime de notre route.

1769. *Mars.*

Nous comptions paſſer dans l'Eſt *des îles Açores*, lorſque le 4 Mars dans la matinée, nous eûmes connoiſſance *de l'île Tercere*, que nous doublâmes dans la journée en la rangeant de fort près. La vue de cette île, en la ſuppoſant bien placée ſur le grand plan de M. Bellin, nous donneroit environ ſoixante & ſept lieues d'erreur du côté du Oueſt, dans l'eſtime de notre route; erreur conſidérable dans un trajet auſſi court que celui de l'Aſcenſion aux Açores. Il eſt vrai que la poſition de ces îles en longitude eſt encore incertaine. Cependant je crois que dans

les parages des îles du cap Verd il regne des courans très-violens. Au reste, il étoit essentiel de déterminer la longitude des Açores par de bonnes observations astronomiques, & de bien constater la distance des unes aux autres, & leurs gissemens entre elles. Rien de tout cela n'est juste sur les cartes d'aucune nation. Elles ne different que par le plus ou le moins d'erreur. Cet objet important vient d'être rempli par M. de Fleurieu, Enseigne des vaisseaux du Roi.

Je corrigeai ma longitude en quittant Tercere sur celle qu'assigne à cette île la carte à grand point de M. Bellin. Nous eûmes fond le 13 après midi, & le 14 au matin la vue d'Ouessant. Comme les vents étoient courts & la marée contraire pour doubler cette île, nous fûmes forcés de prendre la bordée du large, les vents étoient à Ouest grand frais, & la mer fort grosse. Environ à dix heures du matin, dans un grain violent, la vergue de misaine se rompit entre les deux poulies de drisse & la grand voile fut au même instant deralinguée depuis un point jusqu'à l'autre. Nous mîmes aussitôt à la cape sous la grand voile d'étai le petit focq & le focq de derriere, & nous travaillâmes à nous raccommoder. Nous envergâmes une grande voile neuve, nous refîmes une vergue de misaine avec la vergue d'artimon, une vergue de grand hunier, & un bout dehors de bonnettes, & à quatre heures du soir nous nous retrouvâmes en état de faire de la voile. Nous avions perdu la vue d'Ouessant, & pendant la cape, le vent & la mer nous avoient fait dériver dans sa manche.

Vue d'Ouessant.

Coup de vent qui nous dégraye.

Déterminé à entrer à Brest, j'avois pris le parti de louvoyer avec des vents variables du Sud-Ouest au Nord-Ouest, lorsque le 15 au matin, on vint m'avertir que le

Arrivée à Saint-Malo.

mât de miſaine menaçoit de ſe rompre au-deſſous du capelage. La ſecouſſe qu'il avoit reçue dans la rupture de ſa vergue avoit augmenté ſon mal; & quoique nous en euſſions ſoulagé la tête en abaiſſant ſa vergue, faiſant le ris dans la miſaine, & tenant le petit hunier ſur le ton avec tous ſes ris faits, cependant nous reconnûmes après un examen attentif, que ce mât ne réſiſteroit pas long-tems au tangage que la groſſe mer nous faiſoit éprouver *au plus près ;* d'ailleurs toutes nos manœuvres & poulies étoient pourries, & nous n'avions plus de rechange; quel moyen, dans un état pareil, de combattre entre deux côtes contre le gros tems de l'équinoxe? Je pris donc le parti de faire vent arriere & de conduire la frégate à Saint-Malo. C'étoit alors le port le plus prochain qui pût nous ſervir d'aſyle. J'y entrai le 16 après midi, n'ayant perdu que ſept hommes pendant deux ans & quatre mois écoulés depuis notre ſortie de Nantes.

Puppibus & læti Nautæ impòſuere coronas.

Virgil. Æneid. liv. IV.

Fin du Voyage autour du Monde.

VOCABULAIRE DE L'ILE TAITI.

A

ABobo,	demain.
Aibou,	venez.
Ainé,	fille.
Aiouta,	il y en a.
Aipa,	le terme de négation, il n'y en a pas.
Aneania,	importun, ennuyeux.
Aouaou,	fi, terme de mépris, de déplaiſance.
Aouereré,	noir.
Aouero,	œuf.
Aouri,	fer, or, argent, tout métal ou inſtrument de métal.
Aoutti,	poiſſon volant.
Aouira,	éclair.
Apalari,	briſer, détruire.
Ari,	coco.
Arioi,	célibataire & homme ſans enfans.
Ateatea,	blanc.

Je ne connois aucun mot qui commence par nos lettres conſonnes ſuivantes *B*, *C*, *D*.

E

Ea,	racine.

Eaï,	le feu.
Eaia,	perruche.
Eaibou,	vaſe.
Eaiabou-maa,	vaſe qui ſert à mettre le manger.
Eame,	boiſſon faite avec le coco.
Eani,	toutes façons de ſe battre.
Eao,	les nuages, & fleur en bouton ou non ouverte.
Eatoua,	la Divinité. Le même mot exprime auſſi ſes Miniſtres, ainſi que les Génies ſubalternes bienfaiſans ou malfaiſans.
Eeva,	deuil.
Eie,	voile de pirogue.
Eiva-eoura,	danſe ou fête des Taitiens.
Eivi,	petit.
Eite,	entendre.
Elao,	mouche.
Emaa,	fronde.
Emao,	requin, veut dire auſſi mordre.
Emeitai,	donner.
Emoe,	dormir.
Enapo,	hier.
Enene,	décharger.
Enia,	dedans, ſur.
Enninnito,	s'étendre en bâillant.
Enoanoa,	ſentir bon.
Enomoi,	terme pour appeller, venez ici.
Enoo-te-papa,	aſſeyez-vous.
Enoua,	la terre & ſes différentes parties.
Enoua Taiti,	le pays de Taiti.
Enoua Paris,	le pays de Paris.

Eo,	ſuer.
Eoe-tea,	fleche.
Eoe-pai,	pagaye ou rame.
Emoure-papa,	l'arbre dont ils tirent le coton ou la bourre pour leurs étoffes.
Eone,	ſable, pouſſiere.
Eonou,	tortue.
Eote,	baiſer.
Eouai,	pluie.
Eouao,	voler, dérober.
Eououa,	boutons ſur le viſage.
Eoui,	roter.
Eounoa,	bru, belle-fille.
Eouramaï,	lumiere.
Eouri,	danſeur.
Eouriaye,	danſeuſe.
Epao,	vapeur lumineuſe qui file dans le ciel, que le peuple nomme *étoile qui file*. A Taiti on les regarde comme des génies malfaiſans.
Epata,	coup de langue pour appeller la femme.
Epepe,	papillon,
Epija,	oignon.
Epoumaa,	ſifflet. Il ſert à appeller aux repas.
Epouponi,	ſouffler le feu.
Epoure,	prier.
Epouta,	bleſſure; ce mot exprime auſſi la cicatrice.
Era,	ſoleil.
Era-ouao,	ſoleil levant.
Era-ouopo,	ſoleil couchant.

Era-ouavatea, ſoleil à midi.
Eraï, le ciel.
Erepo, ſale, malpropre.
Ero, fourmi.
Eri, Roi.
Erie, royal.
Eroï, laver, nettoyer.
Eroleva, ardoiſe.
Eroua, trou.
Erouai, vomir.
Eroupe, pigeon bleu d'une eſpece fort groſſe, ſemblable à ceux qui ſont chez M. le Maréchal de Soubiſe.
Etai, la mer.
Etao, lancer.
Etaye, pleurer.
Eteina, frere ou ſœur aînée.
Etouana, frere ou ſœur cadette.
Etere, aller.
Etere maine, revenir.
Etio, huître.
Etipi, couper, coupé.
Etoi, hache.
Etoumou, tourterelle.
Etouna, anguille.
Etoouo, raper.
Evaï, l'eau.
Evaie, humide.
Evaine, femme.
Evana, arc.
Evare, maiſon.

Evaroua-t-eatoua,

Evaroua-t-eatoua, Souhait qui se fait aux personnes qui éternuent, & qui veut dire que le mauvais génie ne t'endorme pas, ou que le bon génie te réveille.

Evero, lance.

Evetou, étoile.

Evetou-eave, comete.

Evi, fruit acide, semblable à une poire, particulier à Taiti.

Evuvo, flûte.

Les mots suivans se prononcent *e* long, comme l'η des Grecs.

ηti, figures de bois qui représentent des génies subalternes, & se nomment *ηti-tane* ou *ηti-aine*, suivant que ces génies sont du sexe masculin ou du féminin. Ces figures servent à des cérémonies religieuses, & les Taitiens en ont plusieurs dans leurs maisons.

ηieie, corbeille.

ηou, pet. Ils l'ont en horreur & brûlent tout ce qui est dans les maisons où l'on a peté.

ηouou, moule.

ηreou-tataou, couleur à piquer; c'est celle qui sert à ces caracteres ineffaçables qu'ils s'impriment sur les différentes parties du corps.

ηriri & aussi *ouariri*, se fâcher, se mettre en colere.

Je ne connois aucun mot qui commence par les consonnes suivantes *F*, *G*.

H

Horreo, ſonde faite avec les coquilles les plus peſantes, ſe prononce comme s'il y avoit un *h* devant l'*o*.

I

Iόre, rat.
Iroiroi, fatiguer.
Iroto, dedans.
Ivera, chaud.

Je ne connois aucun mot qui commence par la conſonne *L*.

M

Maa, manger.
Maea, enfans jemeaux.
Maeo, ſe gratter, démanger.
Maï, de plus, ſe dit auſſi *maine*; c'eſt un adverbe de répétition : *etere*, aller, *etere-maï* ou *etere-maine*, aller une ſeconde fois, revenir.
Maglli, froid.
Mala, plus.
Malama, la lune.
Malou, conſidérable, grand.
Mama, léger.
Mamaï, malade.
Manoa, bonjour, ſerviteur, expreſſion de politeſſe ou d'amitié.
Manou, oiſeau, léger.

Mao, émérillon pour la pêche.
Mataï, vent.
Mataï-malac, vent d'Eſt ou de Sud-Eſt.
Mataï-aoueraï, vent d'Oueſt ou de Sud-Oueſt.
Matao, hameçon.
Matapo, borgne, louche.
Matari, les pléiades.
Matïe, l'herbe, *gramen*.
Mato, montagne.
Mate, tuer.
Mea, choſe.
Meia, bananier, bananes.
Metoua, parens; *Metoua-tane* ou *eoure*, pere; *metoua-aine* ou *erao*, mere.
Mimi, uriner.
Móa, coq, poule.
Moea, natte.
Mona, beau, bon.
Moreou, calme, tems ſans vent.
Motoua, petit-fils.

N

Nate, donner.
Nie, voile de bateau.
Niouniou, jonquille.

O

Oaï, murailles & pierres.
Oaite, ouvrir.
Oorah, la piece d'étoffe dont on s'enveloppe.

Ooróa,	généreux, qui donne.
Opoupoui,	boire.
Oualilo,	voler, dérober.
Ouaoura,	aigrette de plumes.
Ouaora,	guérir ou guéri.
Ouanao,	accoucher.
Ouare,	cracher.
Ouatere,	timonier.
Ouera,	chaud.
Oueneo,	cela ne ſent pas bon, infecte.
Ouetopa,	perdre, perdu.
Ouhi,	hé.
Ouope,	mûr, en maturité.
Oupani,	fenêtre.
Oura,	rouge.
Ouri,	chien & quadrupedes.

P

Pai,	pirogue.
Paia,	aſſez.
Papa,	bois, ſiege & tout meuble de bois.
Papanit,	fermer, boucher.
Paoro,	coquille, nacre.
Parouai,	habit, étoffe.
Patara,	grand-pere.
Patiri,	tonnere.
Picha,	coffre.
Pirara,	poiſſon.
Piropiro,	puanteur d'un pet ou des excrémens.
Pirioi,	boiteux.

Piripiri,	négatif, avare qui ne donne point.
Po,	jour.
Póe,	perle, pendant d'oreilles.
Poi,	pour, à.
Poiri,	obſcur.
Poria,	gras, embonpoint, bien portant.
Porotata,	loge à chiens.
Pouaa,	cochon, ſanglier.
Pouerata,	fleurs.
Poupoui,	à la voile.
Pouta,	bleſſure.
Poto,	petit, exigu.

Je ne connois aucun mot qui commence par la lettre *Q*.

R

Rai,	grand, gros, conſidérable.
Ratira,	vieux, âgé.
Roa,	gros, fort gras.
Rωa,	fil.

Aucun mot venu à ma connoiſſance ne commence par la lettre *S*.

T

Taitai,	ſalé.
Taio,	ami.
Tamai,	ennemi, en guerre.
Tane,	homme, mari.
Taotiti,	nom de la grande Prêtreſſe obligée à la virginité. Elle a dans le pays la plus grande conſidération.
Tara-tane,	femme mariée.

Taporai, battre, maltraiter.
Taoua-mai, Médecin.
Taoumi, hauſſecol pour les cérémonies.
Taoumta, couverture de tête.
Taoura, corde.
Tata, homme.
Tatoue, l'acte de la génération.
Tearea, jaune.
Teouteou, valet, eſclave.
Tero, noir.
Tetouarn, femme barrée.
Tiarai, fleurs blanches qu'ils portent aux oreilles en guiſe de pendans.
Titi, cheville.
Tinatore, ſerpent.
Twa, fort, puiſſant, malfaiſant.
Tomaiti, enfant.
Toni, terme d'appel ou cri pour les filles. On y ajoute *Peio* allongé, ou *Pijo* prononcé doucement comme le grand *j* des Eſpagnols. Si la fille ſe donne un coup ſur la partie extérieure du genou, c'eſt un refus; mais ſi elle dit *enomoi*, c'eſt l'expreſſion de ſon conſentement.
Toto, ſang.
Touapouou, boſſu.
Touaine, frere & ſœur, en ajoutant le mot qui diſtingue le ſexe.
Toubabaou, pleurer.
Touie, maigre.

Toumaay, action de faire des armes. C'eſt avec un morceau de bois armé de pointes faites avec des matieres plus dures que le bois. Ils ſe placent comme nous pour faire des armes.

Toura, dehors.

Toutai, faire ſes néceſſités.

Toutn, excrémens.

Toupanoa, ouvrir fenêtre ou porte.

Touroutoto, vieillard décrépit.

Toutoi-papa, lumiere des grands; *niao-papa*, lumiere du peuple.

V

Vareva, pavillon qu'on porte devant les Rois & les principaux.

Je ne connois point de mots qui commencent par les lettres *U*, *X*, *Y*, *Z*.

Noms de différentes parties du corps.

Aoupo, le deſſus de la tête.

Boho, crâne.

Eouttou, le viſage.

Mata, les yeux.

Taria, les oreilles.

Etaa, mâchoire.

Eiou, le nez.

Lamolou, les levres.

Ourou, les cheveux.

Allelo, la langue.

Eniou,	les dents.
Eniaou,	curedents. Ils les font de bois.
Oumi,	la barbe.
Papaourou,	les joues.
Arapoa,	gorge, gosier.
Taah,	menton.
Eou,	mamelles, tetons.
Aoao,	le cœur.
Erima,	la main.
Apourima,	le dedans de la main.
Eaiou,	les ongles.
Etoua,	dos.
Etapono,	épaules.
Obou,	intestins.
Tinai,	ventre.
Pito,	nombril.
Toutaba,	glandes des aînes.
Etoe,	fesses.
Aoua,	cuisses.
Eanai,	jambes.
Etapoué,	pied.
Eoua,	testicules.
Eoure,	sexe de l'homme.
Erao,	sexe de la femme.
Eomo,	clitoris.

Nombres.

Atai,	un.
Aroua,	deux.
Atorou,	trois.
Aheha,	quatre.

Erima,	cinq.
Aouno,	ſix.
Ahitou,	ſept.
Awarou,	huit.
Ahiva,	neuf.
Aourou,	dix.

Ils n'ont point de mots pour exprimer onze, douze, &c. Ils reprennent *atai*, *aroua*, *&c.* juſqu'à vingt qu'ils diſent *ataitao*.

Ataitao-mala atai, vingt plus un ou vingt & un, &c.

Ataitao-mala aourou, trente, c'eſt-à-dire, vingt plus dix.

Aroua-tao, quarante; *aroua-tao mala atorou*, quarante-trois, &c.

Arouo-tao mala aourou, quarante plus dix ou cinquante.

Je n'ai pu faire compter Aotourou au-delà de ce dernier nombre.

Noms de plantes.

Amiami,	cotiledon.
Amoa,	fougere.
Aoute,	roſe.
Eaaeo,	canne à ſucre.
Eaere,	le ſaule pleureur, autrement dit le ſaule du grand Seigneur.
Eaia,	poires.
Eape,	araum de Virginie.
Eatou,	lys de S. Jacques.
Eoe,	bambou.
Eòai,	indigo.
Eora,	ſaffran des Indes.
Eotonoutou,	figues.

Eoui,	igname.
Epoua,	rhubarbe.
Eraca,	marons, chataignes.
Erea,	gingembre.
Etaro,	araum violet.
Eti,	ſang-dragon.
Etiare,	grenadille ou fleur de la paſſio
Etoutou,	rivina.
Mairerao,	ſumak à trois feuilles.
Mati,	raiſins.
Oporo-maa,	poivre.
Pouraou,	roſe de Cayenne.
Toroire,	héliotrope.

Ils ont une eſpece d'article qui repréſente nos articles *à* & *de*; c'eſt le mot *te*. Ainſi ils diſent *parouai-te-Aotourou*, l'habit d'Aotourou ou à Aotourou; *maa-te-Eri*, le manger des Rois.

Je joins ici quelques réflexions de M. Pereire, que M. de la Condamine m'a communiquées, & dont j'ai ſupprimé pluſieurs articles qui ne contenoient que des queſtions ou des doutes.

OBSERVATIONS

SUR l'articulation de l'Insulaire de la mer du Sud, que M. de Bougainville a amené de l'île Taiti, & sur le Vocabulaire qu'il a fait du langage de cette île. Par M. PEIRERE, *de la Société Royale de Londres, Interprete du Roi.*

M. de la Condamine m'ayant fait l'honneur de m'inviter d'aller avec lui examiner le langage de cet étranger, qu'on lui avoit dépeint comme fort extraordinaire, nous avons été le voir ensemble le 25 Avril 1769.

Comme on m'avoit dit qu'il ne pouvoit pas prononcer le françois, mon premier soin a été de chercher à reconnoître quels étoient les sons de cette langue qui manifesteroient chez lui cette difficulté. J'ai donc commencé par lui faire entendre successivement tous les sons dont nous nous servons, & j'ai observé avec surprise que malgré l'envie qu'il marquoit avoir de les imiter, il n'a pû absolument articuler aucune des consonnes qui commencent les syllabes *ca da fa ga sa za*, non plus que le son qu'on nomme *l* mouillée, ni pas une des voyelles appellées nazales. Ce n'est pas tout; il n'a pas sçu faire de distinction entre les articulations *cha* & *ja*, & n'a prononcé qu'imparfaitement le *b* & l'*l* ordinaire, & plus imparfaitement encore la double *r*, c'est-à-dire l'*r* forte ou initiale. Je suis porté à croire outre cela, bien que je ne m'en sois pas assuré sur lui, que ce ne sera pas sans grande difficulté qu'il prononcera l'*r* même simple, lorsqu'elle se trouvera immédiatement précédée

d'un *p*, d'un *t*, ou d'un *v*, quoiqu'il articule bien ces consonnes quand elles sont immédiatement suivies de voyelles & que par conséquent il aura bien de la peine à prononcer, par exemple les syllabes *pré*, *trou*, *vrai*, quoiqu'il prononce franchement *Poutaveri*, nom qu'il s'est donné lui-même, en voulant prendre celui de *Bougainville* : car (chose encore remarquable) il n'a pû prononcer ce nom autrement.

Ma conjecture est fondée sur ce qu'en l'entendant parler en sa langue avec M. de Bougainville, j'ai cru remarquer qu'il n'employoit jamais deux consonnes consécutivement ou sans l'interposition de quelques voyelles; & sur ce que dans le Vocabulaire que M. de Bougainville a fait de cette langue, contenant environ deux cents cinquante mots, Vocabulaire que M. de la Condamine à qui il l'a prêté, a eu la complaisance de me communiquer, je n'ai trouvé que le seul mot *taoum'ta* (couverture de tête) où il se rencontre deux consonnes ensemble; encore ne puis-je pas m'empêcher de soupçonner dans ce mot l'omission de quelque voyelle entre l'*m* & le *t*.

La douceur de ce langage est telle que tous les mots finissent par des voyelles, & il falloit bien que cela fût, ou que pas un ne commençât par des consonnes, car autrement on entendroit quelquefois deux consonnes de suite, ou sans voyelle intermédiaire, entre la fin d'un mot & le commencement du mot suivant, & alors je n'aurois pas eu occasion de faire la remarque précédente.

Les mots, dans ce Dictionnaire, commencent ou par des voyelles ou par des consonnes explosives *p*, *t*, ou par la nazale *m*, je n'y vois que peu de mots qui commencent par *r*, & deux seuls qui commencent par *n*. Je pense que

ce peut être par erreur que ces mots se trouvent écrits de la sorte; & qu'il se peut pareillement qu'il n'y ait d'autres consonnes initiales dans la langue de Taiti que les trois susdites *m*, *p*, *t*, car indépendamment de ce que j'ai déjà dit par rapport à l'*r* forte, j'ai observé que Poutaveri qui m'a très-bien répété les syllabes *ma*, *pa*, *ta*, n'a pû prononcer à beaucoup près si franchement aucune des autres syllabes que je lui ai fait entendre commençant toujours par les consonnes; alors soit qu'il trouvât ou non de la difficulté à prononcer ces syllabes, il n'a pas sçu chercher à les prononcer sans les faire précéder d'une voyelle, le plus souvent aspirée, ce qui m'a persuadé qu'il ne les a jamais articulés autrement. En effet, s'il y avoit dans son île des mots qui commençassent par les consonnes des syllabes *na*, *ra*, *va*, &c. il paroît clair qu'il prononceroit ces syllabes avec la même netteté qu'il a fait *ma*, *pa*, *ta*, c'est-à-dire sans hésiter ni les faire précéder d'aucun autre son. C'est par un pareil défaut d'habitude que l'*l* mouillée, quoiqu'également usitée & semblablement prononcée en France & en Espagne dans le milieu des mots, est pour l'ordinaire aussi mal-aisée à prononcer à un François, lorsqu'elle est initiale, comme dans ces mots Espagnols, *llamar*, *llevar*, qu'à un Espagnol lorsqu'elle est finale, comme dans les mots François *bétail*, *soleil*, cette articulation ne se trouvant jamais au commencement d'un mot François ni à la fin d'un mot Espagnol.

J'ai trouvé dans plusieurs mots du Vocabulaire Taitien, des consonnes que Poutaveri n'a pû prononcer ou n'a prononcé qu'imparfaitement, ce qui me fait penser qu'on ne s'en est servi en écrivant ces mots que faute d'autres let-

tres qui puſſent exprimer mieux ſur le papier les ſons étrangers qu'il aura fait entendre. Ces mots ſont, 1°. *abobo* (demain) *eaïbou* (vaſe) *toubabaou* (pleurer) & *obou* (ventre) qui ſuppoſent en Poutaveri l'articulation franche du *b*, lettre que pourtant il ne prononce qu'à l'Eſpagnole, ou ſans preſque joindre les levres; 2°. *maglli* (froid) *allelo* (la langue) & quelques autres qui feroient croire qu'il a dans ſa langue le *g* guttural, lequel y manque entierement, & l'*l* qui n'y eſt, à ce qu'il m'a paru, que d'une maniere équivoque.

Le nom de flûte en cette langue, *evuvo*, me paroît très-remarquable, en ce qu'il prouveroit que le ſon de l'*u* voyelle François qui manque à toutes les autres nations du monde connu, eſt d'uſage à Taiti.

Le mot *aoua* a cela de particulier qu'il ſignifie également *pluie* & les *teſticules*; & le mot *etaï* qu'il équivaut à *mer* & à *pleurer*. Au reſte, ſi chacun de ces mots ſignifie plus d'une choſe, on trouve auſſi dans ce Dictionnaire des choſes ſignifiées chacune par plus d'un mot, *pleurer* y étant exprimé, tant par *etaï* que par *toubabaou*, & *blanc* tant par *ateatea* que par *eani*.

La comparaiſon de quelques mots de ce petit Vocabulaire entre eux décele de l'art & de l'invention dans ces inſulaires pour la formation de leur langue, *epouta* (cicatrice) vient viſiblement de *pouta* (bleſſure); *evaie* (humide, aqueux) d'*evai* (eau); *mamaï* (malade), & *taoua maï* (médecin) de *maï* (mal); *toua pouou* (boſſu) d'*etoua* (dos); *ataïtao* (vingt) d'*atai* (un), &c.

Il étoit naturel de penſer après cela qu'*era* (le ſoleil) étant le plus bel être de la nature, qui l'échauffe, la vivifie, la réjouit, ſerviroit de racine aux noms de pluſieurs

choſes avec leſquelles cet aſtre auroit quelque rapport par quelqu'une de ces qualités. Je n'ai cependant trouvé que trois de ces mots parmi les deux cent-cinquante environ du Vocabulaire, mais leur dérivation d'*Era* ne me paroît point équivoque : ce ſont *eraï* (ciel), *ouéra* (chaud), & *erao* (partie naturelle de la femme).

TABLE
DES MATIERES.

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. D*ÉPART de la Boudeuſe de Nantes ; relâche à Breſt ; route de Breſt à Montevideo ; jonction avec les frégates Eſpagnoles pour la remiſe des îles Malouines,* page 19

Objet du voyage. Départ de Nantes. Coup de vent. Relâche à Breſt. Départ de Breſt. Deſcription des Salvages. Erreur dans l'eſtime de la route. Poſition des Salvages rectifiée. Obſervations nautiques. Paſſage de la ligne. Remarques ſur la variation. Cauſes des différences qu'on éprouve dans la traverſée au Bréſil. Obſervations ſur les courans. Entrée dans la riviere de la Plata. Mouillage à Montevideo. Route par terre de Buenos-Aires à Montevideo.

CHAP. II. *Détails ſur les établiſſemens des Eſpagnols dans la riviere de la Plata,* 31

On eſt dans l'erreur ſur la ſource de ce fleuve. Date des premiers établiſſemens que les Eſpagnols y font. Situation de la ville de Buenos-Aires. Sa population. Cette ville manque de port. Etabliſſemens religieux. Confréries & Proceſſions de Negres. Dehors de Buenos-Aires, leurs productions. Abondance de beſtiaux. Rareté du bois, moyen d'y remédier. Détails ſur les Américains de cette contrée. Race de brigands établie dans le Nord de la riviere. Etendue du gouvernement de la Plata. Commerce de cette province. Colonie du Saint-Sacrement. Détails

ſur

ſur la ville de Montevideo ; ſur le mouillage dans cette baie. La relâche y eſt excellente pour les équipages.

CHAP. III. *Départ de Montevideo ; navigation juſqu'aux îles Malouines ; leur remiſe aux Eſpagnols ; détails hiſtoriques ſur ces îles,* 44

Départ de Montevideo. Coup de vent eſſuyé dans la riviere. Route de Montevideo aux îles Malouines. Faute commiſe dans la direction de cette route. Priſe de poſſeſſion de notre établiſſement aux Malouines par les Eſpagnols. Détail hiſtorique ſur ces îles. Americ Veſpuce en a le premier connoiſſance. Depuis lui, des navigateurs Anglois & François en ont connoiſſance. Premier établiſſement dans ces îles. Détail ſur la maniere dont il ſe fait. Premiere année. Seconde année. Les Anglois viennent s'y établir dans une autre partie.

CHAP. IV. *Détails ſur l'hiſtoire naturelle des îles Malouines,* 54

Aſpect qu'elles préſentent. Leur poſition géographique. Des ports. Des marées. Des vents. Des eaux. Du ſol. Tourbe & ſes qualités. Des plantes. Gommier réſineux. Plante propre à faire de la bierre. Des fruits. Des fleurs. Plantes marines. Des coquilles. Des animaux. Il n'y a qu'un ſeul quadrupede. Des oiſeaux à pieds palmés. Ils ſont en grand nombre. Oiſeaux à pieds non palmés. Des amphibies. Des poiſſons. Des cruſtacées.

CHAP. V. *Navigation des îles Malouines à Rio Janéiro ; jonction de la Boudeuſe avec l'Etoile. Hoſtilités des Portugais contre les Eſpagnols. Etat des revenus que le Roi de Portugal tire de Rio Janeiro,* 74

Départ des Malouines pour Rio-Janeiro. Entrée à Rio-Janeiro. Diſcuſſion au ſujet du ſalut. Jonction avec la flûte l'Etoile. Difficultés qu'éprouve un vaiſſeau Eſpagnol de la part du Vice-roi. Secours que nous donnons aux Eſpagnols. Viſite du Vice-

roi à bord de la frégate. Hostilités des Portugais contre les Espagnols. Mauvais procédés du Viceroi à notre égard. Ils nous déterminent à partir de Rio-Janeiro. Détails sur les richesses de cette place. Réglemens pour l'exploitation des mines. Mines de diamans. Précautions contre la contrebande. Mines d'or. Revenus que le Roi de Portugal tire de Rio-Janeiro.

CHAP. VI. *Départ de Rio Janéiro. Second voyage à Montevideo ; avaries qu'y reçoit l'Etoile*, 86

Départ de Rio-Janeiro. Eclipse de soleil. Entrée dans la riviere de la Plata. Seconde relâche à Montevideo. Nouvelles que nous y apprenons. Avaries que reçoit l'Etoile. Il faut la faire monter à la Encenada de Baragan. Elle s'y raccommode. Détails sur cette espece de port. Départ de plusieurs vaisseaux pour l'Europe ; arrivée de quelques autres.

CHAP. VII. *Détails sur les Missions du Paraguai & l'expulsion des Jésuites de cette province*, 94

Date de l'établissement des Missions. Conditions stipulées entre la Cour d'Espagne & les Jésuites. Zele & succès des Missionnaires. Révolte des Indiens contre les Espagnols. Cause de leur mécontentement. Ils prennent les armes & sont battus. Troubles appaisés. Les Indiens paroissent dégoûtés de l'administration des Jésuites. Gouvernement des Missions montré en perspective. Détails intérieurs de l'administration. Conséquences qu'on en tire. Expulsion des Jésuites de la Province de la Plata. Mesures prises à ce sujet par la Cour d'Espagne. Mesures prises par le Gouverneur général. Le secret est au moment d'être divulgué par un accident imprévu. Conduite du Gouverneur général. Les Jésuites sont arrêtés dans toutes les villes Espagnoles. Arrivée à Buenos-Aires des Caciques & des Corregidors des Missions. Ils paroissent publiquement devant le Gouverneur général. Quelle étoit l'étendue des Missions. Détail sur l'entrée du Gouverneur général dans les Missions. Relation de cet évenement publiée à Buenos-Aires.

CHAP. VIII. *Départ de Montevideo ; navigation jusqu'au cap des Vierges ; entrée dans le détroit ; entrevue avec les Patagons ; navigation jusqu'à l'île Sainte-Elisabeth*, 112

L'Etoile part de la Encenada pour Montevideo. Danger de cette navigation. Perte de trois hommes. Préparatifs du départ. Etat des équipages en partant de Montevideo. Départ de Montevideo. Position de cette ville déterminée astronomiquement. Sondes & navigation jusqu'au détroit de Magellan. Vigie non marquée sur les cartes. Vue du cap des Vierges. Sa position. Discussion sur cette position donnée au cap des Vierges. Digression sur les instrumens propres à observer en mer la longitude. Difficultés essuyées avant que d'entrer dans le détroit. Remarque sur la qualité du fond à l'entrée du détroit. Remarques nautiques sur cette entrée. Description du cap d'Orange, sa bâture. Mouillage dans la baie de Possession. Passage du premier goulet. Vue des Patagons. Américains de la terre de Feu. Mouillage dans la baie Boucault. Entrevue avec les Patagons. Description de ces Américains. Qualité du sol de cette partie de l'Amérique. Remarque sur les marées. Second mouillage dans la baie Boucault. Observation de longitude. Perte d'une ancre. Passage du second goulet. Mouillage près de l'île Sainte-Elisabeth. Description de cette île.

CHAP. IX. *Navigation depuis l'île Sainte-Elisabeth jusqu'à la sortie du détroit de Magellan ; détails nautiques sur cette navigation*, 136

Difficultés du passage le long de l'île Sainte-Elisabeth. Mauvais tems, nuit fâcheuse. Mouillage dans la baie Duclos. Description de cette baie. Nouvelle observation sur les marées. Description d'un cap singulier. Description du cap Forward. Mouillage dans la baie Françoise. Avis sur ce mouillage. Mouillage dans la baie Bougainville. Relâche dans cette baie pour y faire de l'eau & du bois. Observations astronomiques & météorologiques. Description de cette partie du détroit. Reconnoissance faite de plusieurs ports aux terres de Feu. Rencontre de Sauvages. Baie & port de

Beaubassin; sa description. Baie de la Cormorandiere. Baie & port de la Cascade. Description du pays. Utilité des trois ports décrits précédemment. Départ de la baie Bougainville. Mouillage dans la baie Fortescû. Détails des contrariétés que nous y essuyons. Traces trouvées du passage des Anglois. Observations astronomiques & nautiques. Rencontre & description des Pecherais. Accident funeste qui arrive à l'un d'eux. Continuation du mauvais tems. Danger que court la frégate. Ouragan violent. Assertion discutée sur le canal de la Sainte-Barbe. Utilité à retirer de la connoissance de ce canal. Coup de vent de la plus grande force. Sortie de la baie Fortescû. Description du détroit depuis le cap Galant jusqu'au débouquement. Nuit critique. Sortie du détroit; description de cette partie. Point de départ du détroit de Magellan. Observations générales sur cette navigation. Conclusion qu'on en tire.

SECONDE PARTIE

CHAP. I. *Navigation depuis le détroit de Magellan jusqu'à l'arrivée à l'île Taiti; découvertes qui la précedent*, 175

Direction de la route en sortant du détroit. Observation sur le gissement des côtes du Chili. Ordre de marche de la Boudeuse & de l'Etoile. Perte d'un matelot tombé à la mer. Terre de David cherchée inutilement. Incertitude sur la latitude de l'île de Pâques. Observations météorologiques. Observations astronomiques comparées avec l'estime de la route. Rencontre des premieres îles. Observations sur une de ces îles. Elle est habitée malgré sa petitesse. Suite d'îles rencontrées. Description de la plus grande. Premiere division nommée *archipel dangereux*. Erreur dans les cartes de cette partie de la mer Pacifique. Observations astronomiques comparées avec l'estime de la route. Observations météorologiques. Usage avantageux de la poudre de limonade & de l'eau de mer desalée. Seconde division d'îles nommée *archipel de Bourbon*. Vue de Taiti. Manœuvres pour y aborder. Premier trafic avec les Insulaires. Description de la côte

vue du large. Continuation du trafic avec les Insulaires. Mouillage à Taiti. Embarras pour amarrer les navires.

CHAP. II. *Séjour dans l'île Taiti ; détail du bien & du mal qui nous y arrivent*, 192

Descente à terre. Visite au chef du canton. Description de sa maison. Réception qu'il nous fait. Campement à terre projetté de notre part. Opposition de la part des Insulaires. Ils y consentent & à quelles conditions. Camp établi pour les malades & les travailleurs. Précautions prises ; conduite des Insulaires. Secours que nous en tirons. Mesures prises contre le vol. Usage singulier du pays. Beauté de l'intérieur de l'île. Présent fait au Chef de volailles & de graines d'Europe. Visite du Chef d'un canton voisin. [illegible]urtre d'un Insulaire. Perte de nos ancres, danger que no[illegible]urons. Détail des manœuvres qui nous sauvent. Autre [illegible] de trois Insulaires. Précautions prises contre les suites qu'il pouvoit avoir. Continuation du danger que courent les vaisseaux. Paix faite avec les Insulaires. Appareillage de l'Etoile. Inscription enfouie. Appareillage de la Boudeuse ; nouveau danger qu'elle court. Départ de Taiti, perte que nous y avons essuyée. Regret des Insulaires à notre départ. L'un d'eux s'embarque avec nous à sa demande & celle de sa nation.

CHAP. III. *Description de Taiti ; mœurs & caractere des habitans*, 209

Position géographique de Taiti. Mouillage meilleur que celui où nous étions. Aspect du pays. Ses productions. Il ne paroît pas qu'il y ait de mines. Il y a de belles perles. Animaux du pays. Observations météorologiques. Bonté du climat, vigueur des habitans. Quelle est leur nourriture. Il y a dans l'île deux races d'hommes. Détails sur quelques-uns de leurs usages. Leurs vêtemens. Usage de se piquer la peau. Police intérieure. Ils sont en guerre avec les îles voisines. Usage important. Pratique au sujet des morts. Pluralité des femmes. Caractere des Insulaires. Details sur quelques-uns de leurs ouvrages. Construction de leurs

bateaux. Leurs étoffes. Détails ſur le Taitien amené en France. Raiſons pour leſquelles on l'a amené. Son ſéjour à Paris. Son départ de cette ville. Moyen pris pour le renvoyer chez lui. Nouveaux détails ſur les mœurs de Taiti. Iles voiſines. Inégalité des conditions. Uſage de porter le deuil. Secours réciproques dans les maladies. Remarques ſur la langue.

CHAP. IV. *Départ de Taiti; découverte de nouvelles îles; navigation juſqu'à la ſortie des grandes Cyclades*, 233

Vue d'Oumaitia. Direction de la route. Obſervations aſtronomiques. Seconde diviſion d'îles. Vue de nouvelles îles. Echanges faits avec les Inſulaires. Deſcription de ces Inſulaires. Deſcription de leurs pirogues. Suite d'îles; poſition de ces îles qui en forment la troiſieme diviſion. Obſervations météorologiques. Situation critique où nous nous trouvons. Rencontre de nouvelles terres. Débarquement à une des îles. Méfiance des Inſulaires. Ils attaquent les François. Deſcription des Inſulaires. Quelles ſont leurs armes. Deſcription du lieu où on a débarqué. Continuation de la route entre les terres. Aſpect du pays. Tentatives pour chercher un mouillage. Ce qui nous empêche d'y mouiller. Nouvelle tentative pour faire ici une relâche. Conjectures ſur ces terres. Différences entre l'eſtime & les obſervations.

CHAP. V. *Navigation depuis les grandes Cyclades, découverte du golfe de la Louiſiade, extrémités où nous y ſommes réduits; découvertes de nouvelles îles; relâche à la nouvelle Bretagne*, 255

Direction de la route en quittant les Cyclades. Rencontre conſécutive de briſans. Indices de terres. Changement forcé dans la direction de la route. Réflexions géographiques. Découverte de nouvelles terres. Situation critique dans laquelle nous nous trouvons. Dangers multipliés qui nous environnent. Extrémités auxquelles nous ſommes réduits. Nous doublons enfin les terres du golfe. Rencontre de nouvelles îles. Deſcription des Inſulaires.

Tentative inutile pour trouver un mouillage. Parages dangereux. Nouvelle tentative pour trouver une relâche. Les Inſulaires attaquent nos bateaux. Deſcription de leurs canots. Deſcription des Inſulaires. Suite de nos découvertes. Deſcription d'Inſulaires qui s'approchent des navires. Relâche à la nouvelle Bretagne. Qualités & indices du mouillage. Deſcription du port & des environs. Rencontre ſinguliere. Traces d'un campement Anglois. Productions du pays. Diſette cruelle que nous éprouvons. Obſervations de longitude. Deſcription de deux inſectes. Matelot piqué par un ſerpent d'eau. Tems affreux qui nous perſécute. Tremblement de terre. Efforts infructueux pour trouver des vivres. Deſcription d'une belle caſcade. Notre ſituation empire chaque jour. Sortie du port Praſlin.

CHAP. VI. *Navigation depuis le port Praſlin juſqu'aux Moluques; relâche à Boëro*, 286

Diſtribution de hardes aux matelots. Extrême diſette des vivres. Deſcription des habitans de la nouvelle Bretagne. Ils attaquent l'Etoile. Deſcription ~~de la partie ſeptentri~~onale de la nouvelle Bretagne. Ile des Anachoretes. Archipel nommé par nous *l'Echiquier*. Danger que nous y courons. Vue de la nouvelle Guinée. Vents & courans que nous reſſentons. Obſervations comparées avec l'eſtime de la route. Paſſages de la ligne. Tentatives inutiles faites à terre. Suite de la nouvelle Guinée. Danger caché. Perte du maître d'équipage. Navigation embarraſſante. Paſſage de la ligne pour la quatrieme fois. Deſcription du canal par lequel nous débouquons. Cinquieme paſſage de la ligne. Diſcuſſion ſur le cap Mabo. Entrée dans l'archipel des Moluques. Rencontre d'un Negre. Vue de Ceram. Remarque ſur les mouſſons dans ces parages. Projet pour notre ſureté. Triſte état des équipages. Bâture du golfe de Cajeli. Relâche à Boëro. Embarras du Réſident Hollandois. Bonne reception qu'il nous fait. Police de la Compagnie des Indes Hollandoiſes. Détails ſur l'île de Boëro; ſur les naturels du pays. Peuple ſage. Productions de Boëro. Bons procédés du Réſident à notre égard. Conduite

d'Aotourou à Boëro. Bonne qualité des vivres qu'on y trouve. Observations sur les moussons & les courans. Remarque sur les tremblemens de terre. Sortie de Boëro. Observations astronomiques.

CHAP. VII. *Route depuis Boëro jusqu'à Batavia*, 319

Difficultés de la navigation dans les Moluques. Route que nous faisons. Avis nautique. Vue du détroit de Button. Description de l'entrée. Aspect du pays. Premier mouillage. Trafic avec les habitans. Second, troisieme & quatrieme mouillages. Avis nautiques. Suite & description du détroit. Cinquieme & sixieme mouillages. Sortie du détroit de Button, description de la passe. Remarques sur cette navigation. Grande visite que les Insulaires nous font. Situation des Hollandois à Button. Remarques sur cette navigation. Avantages de la route précédente. Passage du détroit de Saleyer. Description de ce passage. Description de cette partie de l'île Celebes. Difficultés de la navigation dans ces parages. Suites de la direction de la route. Observations générales sur cette navigation. Inexactitude des cartes connues de cette partie. Vue de l'île Java. Observations géographiques. Rencontre de navires Hollandois. Route le long de Java. Erreur dans l'estime de notre route. Causes de cette erreur. Route jusqu'à Batavia. Nouvelle erreur dans notre estime. Mouillage à Batavia.

CHAP. VIII. *Séjour à Batavia; détails sur les îles Moluques*, 350

Cérémonial à l'arrivée. Visite au Général de la Compagnie des Indes Hollandoises. Amusemens qu'on trouve à Batavia. Beautés de ses dehors. Intérieur de la ville. Richesses & luxe des habitans. Détails sur l'administration de la Compagnie. Ordre des emplois au service de la Compagnie. Ses domaines sur l'île Java. En combien de souverainetés est partagée cette île. Commerce de Batavia. Détails sur les îles Moluques. Gouvernement d'Amboine. Gouvernement de Banda. Gouvernement de Ternate.

nate. Gouvernement de Macaſſar. Politique que les Hollandois ont ſuivie & ſuivent dans les Moluques relativement aux épiceries. Maladies contractées à Batavia.

CHAP. IX. *Départ de Batavia ; relâche à l'île de France, au cap de Bonne-Eſpérance, à l'Aſcenſion ; retour en France*, 372

Détail ſur la route à faire pour ſortir de Batavia. Sortie du détroit de la Sonde. Route juſqu'à l'île de France. Vue de l'île Rodrigue. Atterrage à l'île de France. Danger que court la frégate. Avis nautique. Relâche à l'île de France. Détail de ce que nous y faiſons. Perte de deux Officiers. Départ de l'île de France. Route juſqu'au cap de Bonne-Eſpérance. Mauvais tems que nous eſſuyons. Avis nautiques. Relâche au cap de Bonne-Eſpérance. Détail ſur le vignoble de Conſtance. Etat des Hollandois au cap. Départ du cap. Vue de Sainte-Helene. Relâche à l'Aſcenſion. Départ de l'Aſcenſion. Paſſage de la ligne. Rencontre du Swallow. Erreur dans l'eſtime de notre route. Vue d'Oueſſant. Coup de vent qui nous dégraye. Arrivée à Saint-Malo.

VOCABULAIRE de l'île Taiti, 389

OBSERVATIONS de M. Pereyre ſur l'organe de la prononciation d'Aotourou & ſur la langue de ſon île, 403

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA.

PAge 21, *ligne* 13, quarante tonneaux de lest, *ajoutez* de fer.

Page 32, *ligne* 7, *au lieu de* days, *lisez* pays.

Page 111, *ligne* 17, *au lieu de* Guatiguasa, *lisez* Guatiguasu.

Page 116, *ligne dernière*, *au lieu de* ayant en hauteur, *lisez* ayant eu hauteur.

Page 117, *ligne* 10, *au lieu de* Quebrantanessos, *lis.* Quebrantauessos.

Page 147, *ligne* 14, *au lieu de* distingâmes, *lisez* distinguâmes.

Page 151, *ligne* 19, *au lieu de* remarquer, *lisez* remorquer.

Page 152, *à la note* 1, *ligne* 8, *au lieu de* Descardes, *lis.* Descordes.

Page 157, *ligne* 28, *au lieu de* barisa, *lisez* baissa.

Page 183, *ligne* 29, *au lieu de* tertes, *lisez* terres.

Page 202, *ligne* 20, *au lieu de* enclablure, *lisez* encablure.

Page 205, *ligne* 23, *au lieu de* inscrite, *lisez* inscrit.

Page 229, *ligne* 20, *au lieu de* pend, *lisez* prend.

Page 261, *ligne* 6, *au lieu de*, petire, *lisez* petite.

Page 311, *avant-derniere ligne*, *au lieu de* orencaics, *lisez* orencaies.

Page 328, *ligne* 15, *au lieu de* qu'il, *lisez* qu'elle.

Avis au Relieur pour la disposition des Cartes.

Pl. 1. regardant la *page* 1.
Pl. 2. regardant la *page* 27.
Pl. 3. regardant la *page* 45.
Pl. 4. regardant la *page* 115.
Pl. 5. regardant la *page* 143.
Pl. 6. regardant la *page* 147.
Pl. 7. regardant la *page* 179.
Pl. 8. regardant la *page* 185.
Pl. 9. regardant la *page* 235.
Pl. 10. regardant la *page* 241.
Pl. 11. regardant la *page* 255.
Pl. 12. regardant la *page* 265.
Pl. 13. regardant la *page* 267.
Pl. 14. regardant la *page* 273.
Pl. 15. regardant la *page* 287.
Pl. 16. regardant la *page* 291.
Suite de la *Pl.* 16. regardant la *page* 297.
Pl. 17. regardant la *page* 303.
Pl. 18. regardant la *page* 321.
Pl. 19. regardant la *page* 343.

Avis pour les Figures.

Fig. 1. regardant la *page* 221.
Fig. 2. regardant la *page* 238.
Fig. 3. regardant la *page* 268.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de M. le Chancelier un Manuſcrit intitulé, *Voyage autour du Monde*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, le 15 Janvier 1771.

DUCLOS.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra. SALUT: Notre amé le ſieur CHARLES SAILLANT, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public *le Voyage autour du Monde par M.* DE *BOUGAINVILLE*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres; que l'Impétrant ſe co[illegible]mera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui d[illegible] Avril 1725, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle du notre Château du Louvre & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le vingt-ſeptieme jour du mois de Février l'an mil ſept cens ſoixante-onze, & de notre Regne le cinquante-ſixieme. Par le Roi en ſon Conſeil, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 1468 fol. 445, conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 2 Mars 1771. J. HERISSANT, Syndic.

00085607

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016